

www.libtool.com.cn

www.lib2go.com.cn



www.libtool.com.cn



B 335839

33

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



G. Orlan
COMMENTAIRES
SUR LES
MÉMOIRES
DE
MONTECUCULI,

*Généralissime des Armées, & Grand-Maitre
de l'Artillerie de l'Empereur;*

PAR Monsieur le Comte TURPIN DE CRISSE,
Maréchal des Camps & Armées du Roi, Ins-
pecteur Général de Cavalerie & de Dragons,
des Académies Royales des Sciences & Belles-
Lettres de Berlin & de Nancy.

..... *Belli ex me disce labores*
Fortunam ex aliis. Eneid. Lib. x.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.

www.libtool.com.cn



AU MILITAIRE FRANÇAIS.

***S**I j'ai quelques talens pour la Guerre, c'est à vous que je les dois ; recevez-en le fruit , l'hommage que je vous en fais vous appartient. Ma Patrie & mon Roi eurent les premiers droits sur ces vertus innées dans tous les cœurs Français , le zèle & le courage. Je les leur ai dévoués presqu'au sortir de l'Enfance ; mais c'est vous qui m'avez appris à tirer de ces mêmes vertus , un parti , que de plus heureuses circonstances eussent peut-être rendu plus utile. J'ai tâché de me rappeler pendant la Paix & dans le repos du Cabinet , les instructions que j'ai prises dans votre conduite pendant la Guerre : si je les ai bien rendues , mon Ouvrage ne peut manquer de réussir. Je jugerai par le succès , non du mérite de vos Exploits , mais des progrès que j'aurai faits sous mes Maîtres. J'ai trouvé par-tout à m'instruire , & dans les ordres que j'ai reçus & dans la manière dont ceux que j'ai donnés ont été exécutés. L'Officier dans le grade le plus inférieur est un sujet d'instruction pour le Général ; on apprend toujours bien ce qu'on enseigne aux autres : voilà mes études. Je fais que pour parler dignement de la Guerre , il*

a ij

06-7-49 E.D

faudroit écrire & combattre comme César , réunir les talens du génie aux qualités les plus sublimes de l'ame ; mais n'arrive-t-il jamais que le Peintre doive à la beauté de son modele le mérite de son Tableau ? J'avois deux grands objets sous les yeux , Monteculi & vous , & j'étois excité par le désir de vous plaire , sans cependant aucun dessein de vous flatter. J'ai étudié ses principes & je les ai appliqués aux manœuvres que je vous ai vu faire. J'ai donc osé vous juger , mais comme un élève soumis , toujours en garde contre soi-même , juge le maître qui l'instruit. J'ai proposé des doutes & non pas des objections ; si je me trompe , c'est à vous à m'éclairer. Je vous offre mon Ouvrage avec ses erreurs , daignez le recevoir comme un témoignage respectueux de ma docilité , de mon zele & de ma reconnoissance.

LANCELOT TURPIN DE CRISSÉ.

PRÉFACE.

DANS mon essai sur l'Art de la Guerre, j'ai rassemblé d'après les notions les moins incertaines de cet Art, les principes les plus assurés; je les ai établis sur des suppositions, parce que dans un Art où rien n'est absolu, & où tout dépend des circonstances, des lieux, du terrain & du tems, où l'Architecte doit régler son plan relativement à l'espece de matériaux qu'il peut mettre en œuvre, on ne peut établir une théorie certaine, que sur tel ou tel terrain, sur telle ou telle espece d'armes, telle ou telle autre circonstance donnée.

Lorsque cet essai parut, j'entendois plusieurs de mes compatriotes se dire: „ il n'a rien écrit que „ nous ne sachions tous; il n'a fait que tracer une „ routine que le plus simple Officier seroit coupable d'ignorer; il a pris des positions d'après „ lesquelles il a fait manœuvrer une Armée, & „ donné des Batailles: Folard avant lui avoit fait „ ses observations sur les Batailles & sur les manœuvres des Grecs & des Romains; l'Auteur „ de cet essai n'a donc rien dit de nouveau: est-ce

„ la peine d'écrire quand on n'étend pas ses vûes
„ au-delà d'une sphere commune & bornée ?

Voilà comme raisonnoient quelques Militaires légers & inconséquens , accoutumés à ne voir dans les ordres qu'ils reçoivent de leur Général que la besogne qu'ils ont à faire , sans se douter ni du principe qui a fait donner cet ordre , ni des conséquences qui peuvent résulter de l'exécution. Ils ont tout fait quand ils se sont acquittés de leurs commissions avec audace , & souvent machinalement ; mais qu'ont-ils appris ? à obéir ; c'est , sans doute , un grand point pour favoir un jour commander ; mais ce n'est pas le seul , mon essai en indique bien d'autres.

Je doutois donc du succès de mon Ouvrage , quoique je sentisse en moi-même l'utilité dont il pouvoit être ; mais je ne l'avois point dit , c'étoit à mes lecteurs à me deviner. J'envoyai mon Ouvrage à un Roi Militaire *, qui m'avoit comblé de bontés pendant un assez long séjour que je fis à sa Cour. A peine l'eût-il lû , qu'il en fit publier dans ses États une traduction exacte ; alors ceux même qui avoient condamné mon Ouvrage commencerent à l'estimer. Cette traduction Allemande fut bientôt suivie d'une traduction Anglaise ; & mes compatriotes jugerent que puis-

* *Frederic
Roi de
Prusse.*

qu'il étoit adopté par une Nation qui pèse tout avec la balance Philosophique , il devoit renfermer des principes certains & une bonne théorie ; ils le lurent plus attentivement , & ils furent confirmés dans leur opinion , lorsqu'ils virent paroître une traduction Russe , faite par l'ordre de l'Impératrice Élisabeth , cette illustre Souveraine , si digne du Sang & du Trône de Pierre le Grand , qui connoissoit si bien sa Nation , & qui savoit que pour la rendre redoutable , elle n'avoit besoin que d'être éclairée.

Je ne me flatte point que l'Ouvrage que je donne aujourd'hui obtienne les mêmes suffrages , mais je m'attends bien qu'il essuyera les mêmes critiques. Ma première réputation en qualité d'écrivain m'est venue de l'étranger ; à quel titre espérerai-je que mes compatriotes accorderont à cette nouvelle production des éloges qu'ils n'ont donnés qu'après coup à mon essai sur l'Art de la Guerre ; moi qui n'ai jamais eu d'autres vûes en servant , que de me rendre utile à ma Patrie & à mon Roi , d'autre projet de fortune que celui de m'instruire , ni d'autre ambition que celle d'acquérir par mon travail des connoissances qui pussent rejaillir sur mes compatriotes & n'être pas inutiles au Militaire en général , sans trop songer

à l'honneur qui pourroit m'en revenir ; & sans m'inquiéter de l'envie que je pourrois exciter contre moi.

Mais peut-être me trompai-je dans mes craintes : j'ai travaillé sur les idées d'un grand homme ; le nom & la réputation de Montecuculi doivent en imposer à la critique , & mes observations passeront à la faveur du texte. .

Voici donc deux Ouvrages que je donne au Militaire , celui de Montecuculi connu depuis long-tems & estimé de tous les Gens de guerre qui ont une connoissance profonde de leur métier , & dont je ne suis que l'Éditeur , & le mien qui renferme des observations sur les Mémoires de ce Général.

Je m'attends bien que l'on fera cette question avant de me lire : pourquoi commenter un Auteur célèbre & pourquoi travailler d'après les idées d'autrui , quand on peut travailler d'après les siennes ? Je réponds d'avance. 1°. Parce que c'est précisément les Auteurs célèbres que l'on doit commenter , & non des Auteurs médiocres , sur-tout quand ces premiers n'ont pas assez étendu leurs idées. Tout le monde n'entend point Montecuculi , soit parce qu'il n'a pas jugé à propos de donner à ses préceptes tout le développement & toute

toute l'étendue qu'ils devroient avoir ; n'ayant écrit que pour un petit nombre de gens éclairés, soit que parce que depuis qu'il a écrit , la maniere de faire la Guerre a beaucoup changé. 2°. Parce que , comme je n'ai pas la présomption de croire que de moi-même je parviendrois à la perfection, je me suis convaincu par une lecture réfléchie de Montecuculi qu'il en étoit encore bien loin , quelque génie qu'il eut pour son métier.

Il n'en est pas des Sciences comme des beaux Arts. Un *Corneille* , un *Bossuet* , un *Michel-Ange* , aidés des forces du génie , parviennent d'un seul vol au plus haut degré de leur Art ; au lieu que , quelque pénétration que l'on suppose dans le Physicien , dans le Géometre , ou dans le Militaire qui travaille sur la théorie de son métier , ils ne peuvent avancer qu'à l'aide du tems & de l'expérience ; mais le tems manque , & l'expérience en exige beaucoup plus que le ciel n'en accorde communément aux hommes. On vole rapidement dans la carrière des Arts ; dès la première aurore des lettres , on vit éclore *Marot* ; mais on ne marche que pas à pas dans la vaste & pénible route des Sciences : des préjugés à détruire , des principes à établir , des conséquences à faire adopter à l'ignorance qui trouve plus com-

mode de nier tout que de rien approfondir , que d'obstacles ! & lorsqu'à force de tems & de patience on est parvenu à les lever, qu'a-t-on fait encore, que disposer les esprits à recevoir la lumière qui ne pénètre que peu à peu ! que de notions préliminaires à acquiescer avant que d'entrer en matière ! des conjectures à la démonstration , quel intervalle immense & effrayant ! Que l'on mesure les progrès de la Physique depuis *Ramus* , son malheureux restaurateur, jusqu'à *Descartes* , & depuis *Descartes* jusqu'à *Nevvton* ; que l'on compare le court espace de deux siècles qu'elle a mis à faire ces progrès , avec le peu de découvertes qui avoient été faites depuis *Pline* jusqu'au regne de *Ferdinand* & d'*Isabelle* , où *Christophe Colomb* se servit si avantageusement de la Boussole , & l'on aura peine à croire un tel miracle. Ce n'est pas que dans les siècles de Barbarie il n'y eut des gens laborieux & d'un esprit capable de faire des découvertes ; mais la superstition étoit telle qu'on auroit cru manquer à la foi , si l'on eût osé porter ses vûes plus loin que *Platon* ou *Aristote* , on se bornoit à les expliquer sans les entendre , & les Commentaires qu'on faisoit sur le Texte ne contenoient que des interprétations frivoles ou forcées de leurs expressions. L'infailibilité qu'on leur supposoit ne per-

mettoit point de profiter du peu de lumière que l'on appercevoit dans ces deux Auteurs, pour aller plus avant : les premiers qui osèrent franchir ces bornes furent les victimes de leurs découvertes. *

* *Ramus,
Galilée,
Descartes.*

Mais dès que la Religion plus éclairée n'étendit plus ses jugemens sur les vérités physiques, qu'elle permit même, quoiqu'avec des restrictions, au flambeau de la Philosophie de pénétrer dans la morale, les progrès furent plus rapides, les oracles des premiers Philosophes furent assujettis à l'examen d'une saine critique ; on opposa l'expérience au préjugé, la raison à l'autorité, les calculs Géométriques à l'opinion ; on ne fut plus l'esclave des réputations les plus accréditées : en respectant les grands Hommes, on analysa leurs systèmes, & l'on profita de leurs lumières, même pour combattre leurs erreurs. Les âmes basses & envieuses croient que critiquer un grand génie & ajouter à ses connoissances, c'est outrager sa mémoire ; froids & serviles imitateurs, qui, mesurant l'étendue de la sphere des Sciences à leur esprit borné, pensent que la vie de l'homme suffit pour tout voir & tout approfondir. Newton est, peut-être, de tous les Savans celui qui a rendu le plus bel hommage à Descartes.

Je ne suis pas toujours du même avis que Montecuculi, dont je respecte les talens, & dont j'honore la mémoire : très-souvent je l'approuve ; presque toujours mon travail se borne à l'expliquer. J'ajoute à ses idées ce qu'une longue expérience m'a appris dans la Science, non dans l'Art de la Guerre : je prie le lecteur de ne pas confondre l'un & l'autre. Des combinaisons, des calculs, des principes discutés & éprouvés, une méthode suivie & réfléchie, constituent la Science : l'Art suppose la Science, il dépend des talens & du génie : dans bien des occasions où la valeur & le coup d'œil doivent décider, il peut se passer de théorie, & produire des effets plus surprenans que la Science même. Voilà l'Art dans lequel je me crois très-inférieur à Montecuculi : je prétends encore moins l'égaliser dans la Science ; mais je crois avoir saisi son esprit, & entendu son système : je m'estimerois très-heureux si je pouvois le faire comprendre à mes compatriotes.

Quelquefois j'ai pris occasion du Texte, pour exposer mes principes particuliers : j'ai hasardé des systèmes qui n'ont rien de relatif à ceux de ce grand Homme ; & j'ai étendu ses principes lorsqu'ils ne m'ont pas paru assez détaillés. Les inf-

tructions qu'il donne dans ses Mémoires , sont trop concises , trop resserrées , pour qu'on puisse les regarder comme un Traité complet de la Science Militaire : mais elles contiennent tant de détails , qu'elles peuvent passer pour un excellent abrégé de l'Ouvrage le plus étendu.

Il commence par les élémens les plus simples , & s'éleve peu à peu jusqu'aux principes les plus sublimes , depuis la levée du soldat jusqu'aux plus grandes opérations ; c'est-à-dire , aux Sièges & aux Batailles. Voici sa progression , qu'il renferme dans six Chapitres. Le premier n'est qu'une Introduction très-sommaire aux suivans. Le second traite des préparatifs : il est divisé en cinq Articles , dans lesquels les Hommes sont envisagés sous tous les rapports qu'ils peuvent avoir à cet objet. Il y est parlé de la levée des Troupes , de l'ordre , des armes , de l'exercice & de la discipline ; de l'artillerie considérée relativement à la proportion , à l'usage & à ses dépendances ; des munitions de guerre & de bouche. Comme depuis que Montecuculi a écrit , les armes ont essuyé divers changemens , j'ai été obligé d'entrer dans le détail des armes en usage aujourd'hui , & même d'en proposer de conformes à mes idées & à mes principes : j'en

ai fait autant pour les munitions de guerre ; & j'ai tâché de suppléer à ce qui manque dans l'Auteur.

Les vivres & tout ce qui concerne les subsistances , demanderoient un détail auquel il seroit essentiel qu'un homme consommé dans cette matière voulût travailler. Un Traité des subsistances exigeroit dans l'Auteur les connoissances les plus profondes, acquises par une longue expérience , jointes à la probité la plus reconnue. Un Ouvrage qui embrasseroit toute espece de subsistances , dans toutes les suppositions possibles, d'une armée campée , en cantonnement , en quartier d'hiver , sur son propre pays , sur le pays allié, ami ou ennemi, dans les marches ordinaires ou forcées, ou en avant ou en retraite, enfin dans toute sorte de positions, seroit de la plus grande utilité pour le Prince qui se prépare à la guerre , & pour les Généraux qui commandent ; du plus grand secours pour les Intendants, & le plus grand frein à l'avidité des Entrepreneurs.

Montecuculi traite ensuite du Bagage. J'ai indiqué, dans mes Observations, quelques abus à ce sujet : la malheureuse expérience que nous avons faite dans les dernières Guerres, des suites fâcheuses qu'entraîne la trop grande quantité de bagages,

devroit nous rendre sages pour l'avenir. Montecuculi déplore avec raison l'impossibilité de s'en passer entièrement ; mais il est possible de prendre des mesures pour les diminuer, & pour ne laisser que le nécessaire. Au sujet de l'argent, il indique les moyens d'en tirer des peuples : je voudrois qu'on indiquât ceux de le répandre avec économie.

Le sujet du troisième Chapitre est la disposition. Montecuculi la divise en universelle, qui regarde la Guerre en gros, prescrit une règle générale pour la faire, & la dresse sur un plan avantageux, relativement à ses propres forces & à celles de l'ennemi, à la situation du pays, aux circonstances, suivant lesquelles on doit se décider pour l'offensive ou pour la défensive, & en particulière, qui regarde chaque corps de troupes en particulier.

Le quatrième Chapitre traite des opérations qui exigent une résolution ferme, un secret impénétrable, & une activité prudente ; des marches sur lesquelles il donne des principes excellens ; des campemens ; enfin des combats ; article, qui ne fait qu'annoncer les deux derniers Chapitres, dans lesquels il parle des combats autour des Fortereses, soit qu'on les attaque, soit qu'on les défende, & dont la construction fait une des ma-

tières les plus savantes & les plus étendues de cet Ouvrage ; enfin des combats en campagne , qu'il divise en combats particuliers & en batailles.

Tel est le sommaire du premier Livre des Mémoires de Montecuculi. Le second Livre n'est qu'une application des maximes contenues dans le premier , à la guerre qu'on peut faire contre le Turc en Hongrie. Comme ce sont les mêmes principes applicables à toutes les guerres , que d'ailleurs les intérêts de la France & de la Turquie & l'éloignement de ces deux Puissances ne doivent pas faire supposer qu'elles aient jamais ensemble une guerre directe , j'ai raccourci , autant qu'il m'a été possible , les observations que j'ai cru devoir faire relativement au texte.

Jusqu'ici les principes de ce Général , & leur application à la guerre contre le Turc , ne sont considérés que comme possibles. Dans le troisième Livre , il fait voir par la conduite qu'il a eue dans ses campagnes en Hongrie contre le Turc , depuis 1661 jusqu'en 1664 , qu'il gagna la célèbre bataille de St. Gothard , & dont le succès força le Turc à demander la paix à l'Empereur , combien l'usage qu'il fit de ses principes lui a été utile & lui a procuré de gloire : c'est proprement la théorie appliquée à l'expérience & à la pratique ;
enforte

enforte que le premier Livre contient les élémens purement abstraits d'une Science, dont il donne dans le second une théorie fondée sur une hypothèse , & qu'il applique dans le troisième à des faits.

J'ai cru devoir faire remarquer les fautes & les belles actions qui furent faites pendant le cours de cette Guerre , parce qu'il y a autant d'instructions à tirer des unes que des autres. Les lecteurs sentiront comment devoit se conduire un Général qui , en adoptant mes idées , agiroit conséquemment au peu de changement que j'ai fait au système de Montécuculi.

La plupart de ces changemens étoient indispensables ; il en est arrivé de si considérables depuis Montécuculi ; les armes ne sont plus les mêmes ; l'artillerie s'est si fort multipliée , que bientôt ce sera elle qui gagnera les Batailles. Nous en avons fait l'expérience dans les deux dernières Guerres , à l'exception cependant de la Bataille de Lauffeld , où il ne fut pas tiré cent coups de canon de la part des Français.

Ce système a deux grands défauts ; l'un l'augmentation de la dépense , de retarder & d'embarasser la marche des Armées , l'autre de rendre presque inutiles les effets du courage ; mais il

seroit dangereux de changer un tel usage, adopté par toutes les Nations. Il est évident que celle qui tenteroit de s'en écarter, courroit la même fortune qu'éprouva François premier à Pavie : ce Prince entraîné par son courage, préféra de combattre ~~corps à corps~~, la pique à la main, & il perdit une Bataille dont le succès paroïssoit certain, s'il eut laissé agir son artillerie ; mais l'avantage que l'on attend de l'effet de l'artillerie, n'est pas une raison pour laisser échapper l'occasion de joindre l'ennemi à l'arme blanche toutes les fois qu'elle se présentera ; si l'on agissoit autrement, ce seroit persuader aux Militaires que le mérite du vrai courage diminue à mesure que les forces artificielles augmentent, & leur prouver que la guerre n'est plus qu'une affaire de calcul & une lotterie, où celui qui y prend plus d'actions se rend plus sûr du succès.

J'ai donc été obligé, en expliquant les principes de Montécuculi, de les adapter à nos armes & à notre maniere de faire la guerre ; j'ai même proposé des armes défensives que je crois très-utiles, relativement à la sûreté & à la conservation des hommes, sans qu'elles soient embarrassantes & sans qu'elles puissent les empêcher d'exécuter les mouvemens qui leur seront ordonnés.

Dans ce qu'a écrit Montécuculi sur les fortifications, il m'a paru que ses principes, quoique très-bons, étoient trop généraux : j'ai cru devoir les étendre. Ce travail m'a engagé dans un détail très-circonscrit ; & comme l'imagination peu contente de se monter au ton des objets qui la frappent, cherche toujours à s'élever encore, j'ai hasardé d'ajouter aux idées de Montécuculi, & même à celles des plus célèbres Ingénieurs. J'ai fait un système sur la construction des places & sur leurs ouvrages avancés ; j'ai pris mes matériaux dans les meilleures carrières, sans m'assujettir entièrement aux idées de ceux même de qui je les ai empruntés ; prenant le bon, & ne condamnant jamais ce que je laissois, & que je ne pouvois ajuster à mes principes & à mes idées, que j'ai abandonnés lorsque j'en ai trouvé de meilleurs.

C'est d'après M. le Maréchal de Saxe que j'ai donné un talut intérieur avec des rampes aux contre-gardes, aux demi-lunes & au chemin couvert, au lieu d'une contrescarpe revêtue en maçonnerie, & très-peu inclinée, que tous les Ingénieurs ont adoptée ; mais je n'ai point suivi le sentiment de ce Général au sujet des places, qui, selon lui, doivent être uniquement places, c'est-

à-dire , qu'elles ne doivent être occupées que par des Troupes , & qu'aucun bourgeois ni autres ne doivent les habiter ; devant rester paisiblement dans les villes , en avant desquelles doivent être ces places protectrices. Je pense , au contraire , qu'il est très-essentiel d'avoir des habitans dans les places , & qu'ils servent même à leur défense ; mais il ne faut garder que ceux qui peuvent être utiles , & faire sortir le surplus avant que la place soit investie , & se munir de subsistances suffisamment pour nourrir cette partie d'habitans , qui , dans ce moment , deviennent les défenseurs de la patrie.

Les palissades tournantes de Cœhorn m'en ont fait imaginer d'autres , que je crois plus utiles & plus de défense , sans être plus dispendieuses.

Dans l'attaque & la défense , j'ai cru qu'il étoit inutile de répéter ce qu'en a dit M. le Maréchal de Vauban. J'ai renvoyé à son *Traité* ceux des lecteurs qui voudront s'instruire à fond de cette partie ; j'ai cependant donné mes idées , relativement à l'attaque , pour la construction des parallèles ou places d'armes , que je crois meilleures & moins sujettes à inconvéniens. J'ai renvoyé aussi au *Traité* de Bélidor , & à ce qu'a écrit M. de Vallière , à la suite de l'attaque & de la défense

des places de M. le Maréchal de Vauban , pour ce qui regarde les mines & les fougaces.

Les réflexions que j'ai répandues dans le cours de cet Ouvrage , servent tantôt à éclaircir le texte , & tantôt à suppléer à ce qu'une trop grande concision peut laisser désirer au lecteur.

Enfin dans ce qui regarde la guerre de campagne , j'ai renvoyé quelquefois à mon Essai sur l'Art de la Guerre , pour ne pas répéter des détails que je crois avoir circonsciés.

Si je n'avois eu d'autre intention, en écrivant, que de faire un Livre , outre qu'il n'eut tenu qu'à moi d'étendre beaucoup plus que je ne l'ai fait une matière qui ne prête que trop, j'aurois pû y répandre les agrémens du style, l'orner d'exemples intéressans, faire parade d'une érudition qui ne coûte souvent à l'Auteur que la peine de transcrire, prendre le ton imposant de maître, & me servir enfin de toutes ces ressources qui font plus de dupes que de savans , plus propres à faire admirer l'Auteur qu'à instruire le lecteur. J'ai cependant appuyé mes préceptes d'exemples puisés dans la vie des grands Capitaines. Les actions des grands Hommes sont toujours vivantes, & instruisent souvent davantage que les préceptes les mieux établis. Il est cependant vrai que les seuls exemples qu'il

dût être permis de citer dans un Ouvrage sur la Guerre , devraient être pris dans l'Histoire contemporaine ; l'Auteur étant plus à portée de vérifier les faits , il seroit plus en état de diriger ses instructions , en critiquant ou en approuvant les opérations & la conduite d'un Général sous les ordres duquel l'Auteur se seroit trouvé. On parle toujours mieux , & l'on ne peut même bien parler que de ce que l'on a vu. Les Batailles célèbres de *Leuctres* , de *Salamine* , de *Canes* , de *Zama* , sont trop éloignées de nous pour en bien juger : comment s'assurer de la vérité des faits sur le rapport des Historiens , qui , eux-mêmes , ont écrit sur le rapport d'autrui. La flatterie & la satire grossissent ou diminuent l'éloge des belles actions ; ainsi , écrire sur l'Art de la Guerre d'après l'Histoire , c'est écrire sur des hypothèses. Si le hasard , ou quelque circonstance heureuse , a contribué au gain d'une bataille , l'Historien , qui se contente de rapporter le fait sans remonter aux causes , laisse un vaste champ à l'imagination de l'Écrivain , qui entasse système sur système , & qui dans mille raisons captieuses qu'il donne du succès , ne trouve jamais la véritable.

Il seroit donc à désirer qu'ainsi que Xenophon ou Feuquieres , on écrivit sur des faits contem-

porains ; mais il feroit à craindre , non pas qu'on altérât la vérité ; la punition suivroit le crime de trop près ; mais que la vérité ; n'offensât quelque-fois. Quelques instructions qu'il y ait à retirer des fautes contemporaines , j'ai observé le plus profond silence sur ce que je n'ai pu louer , & ce n'est qu'avec les égards que je dois aux talens & au mérite que j'ai remué la cendre des morts.



www.libtool.com.cn



Huet delin.

Antoine sculpt.

LIVRE PREMIER.

Principes de l' Art Militaire en général.

CHAPITRE PREMIER.

De la Guerre.

LA Guerre (*a*) est une action d'Armées qui se choquent en toutes sortes de manieres, & (*b*) dont la fin est la victoire.

La Guerre est civile (*c*), ou étrangere, offensive ou défensive, maritime ou terrestre, suivant la différence des personnes, des moyens, & des lieux.

A

La victoire se gagne (*d*) par le moyen des préparatifs, de la disposition & de l'action.

Chacun de ces trois membres a ses avantages & ses défavantages, qui sont les qualités naturelles ou acquises, du tems, du lieu, des armes, ou d'autres choses qui aident à vaincre l'ennemi, ou qui y sont un obstacle.

Les préparatifs se font d'hommes, d'artillerie, de munitions, de bagages, d'argent.

La disposition se proportionne aux forces, au pays, au dessein qu'on a d'attaquer, de défendre, ou de secourir.

L'action s'exécute avec résolution, avec secret, avec promptitude, en marchant, campant, combattant.

OBSERVATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

De la Guerre.

(*a*) **P**AR la définition que Montécuculi donne de la Guerre, il paroît n'en avoir voulu donner qu'une idée générale; cependant, quoique ce premier Chapitre ne soit, pour-ainsi-dire, qu'une annonce, & une préparation à tout ce qui peut être relatif à cet Art, il me semble qu'il étoit nécessaire de détailler en quoi consistoit la Guerre.

La Guerre, dit-il, *est une action d'Armées qui se choquent en toutes sortes de manieres.* Selon cette idée, il s'ensuivroit que si, pendant cinq ou six Campagnes, plus ou moins, il ne se donnoit point de batailles, qu'il ne se fit point de sièges, & qu'il ne se passât rien d'important, (ce qui moralement peut arriver) les deux Puissances belligérantes ne seroient point en guerre.

La Guerre consiste dans une levée d'armes, dans l'assemblage des Troupes formées en corps, & qui composent une armée, qui s'avance dans les États de la Puissance ennemie, qui y commet des hostilités, qui projette des conquêtes, & qui exige & tire des contributions en argent, en grains, en fourrages, qui s'empare des chevaux & des voitures du pays, & qui prend avec elle des otages pour sûreté des contributions établies. Voilà ce qui constate la Guerre; mais l'assemblage des Troupes, & ces actes d'hostilités, sont toujours précédés par des Manifestes respectifs, dans lesquels chaque Puissance expose à l'Univers & à ses Sujets les raisons qui les forcent d'armer, & ordonne à ces mêmes Sujets de courre sus ceux de la Puissance ennemie. Les différens Détachemens qui se rencontrent & qui se battent, le choc des deux Armées, ne sont qu'une suite de ces préliminaires & de ces premières hostilités, & rendent la Guerre plus vive & plus décisive; mais quand il ne se donneroit point de bataille, & qu'il ne se feroit aucun siège, la Guerre ne seroit pas moins entre les Puissances armées l'une contre l'autre.

La Guerre a plusieurs motifs; ou ce sont des possessions usurpées ou disputées par une Puissance voisine, ou ce sont des prétentions appuyées par des alliances qui en constatent les droits, & que l'on veut soutenir, ou ce sont des hostilités commises envers les Sujets d'une autre Puissance, quoiqu'en pleine paix, ou d'autres prétextes, dont les Princes ne manquent jamais lors-

* Tom. I.
Liv. I. Cha-
pit. I.

qu'ils veulent faire la Guerre ; mais de quelque nature qu'elle soit, elle est, comme le dit Grotius *, *l'état de ceux qui tâchent de vider leurs différends par les voies de la force*. Quoique cette idée ne soit que générale, elle renferme cependant l'assemblée des différens corps qui, réunis, composent une Armée, & cette Armée, selon la force, agit offensivement, ou reste sur la défensive, mais dans quelque situation qu'elle soit, elle est toujours armée & prête à combattre l'ennemi qui veut s'opposer à ses desseins, ou à empêcher ce même ennemi d'exécuter ses projets.

(b) Un Général comme Montécuculi n'envisage que la victoire ; il auroit pû dire avec plus de raison, dont le but est la paix. Il est cependant vrai qu'un Général qui se met en campagne, n'a d'autres projets que de faire des conquêtes : or il est difficile d'en faire sans gagner des batailles ; ainsi ses marches, ses camps, ses manœuvres, sont les premiers moyens qu'il emploie pour parvenir à la victoire ; mais la paix doit en être le but.

(c) De toutes les Guerres, la Guerre civile est la plus à craindre, la plus dangereuse, & celle que les Princes doivent éviter avec plus de soins. La Guerre civile se fait entre concitoyens dont les intérêts sont opposés, dont l'un & l'autre parti se persécutent sous prétexte de l'intérêt public. Il est difficile d'assigner les causes des Guerres civiles ; tantôt c'est la religion, tantôt l'opposition d'intérêts entre les Grands qui gouvernent les Républiques, tantôt l'ambition des Grands qui prennent pour prétexte le bien public, ou celui du Souverain qu'ils persécutent, en feignant de le défendre ; quelquefois la haine des Grands contre le Ministère : souvent des changemens légers dans le Gouvernement ont occasionné les Guerres civiles ; ce-

pendant si l'on remonte à la source de ces Guerres, on verra que c'est presque toujours la violation du droit naturel & public qui les occasionne. Il n'est point d'exemples de Guerres civiles qui ne prouvent cette vérité. Celle des Guises avoit pour prétexte l'intérêt de la religion ; ils supposoient que le droit public Français étoit violé par l'avénement au Trône d'un Prince de religion différente ; mais ils vouloient exclure du Trône un Prince légitime à qui ce Trône appartenoit, & qu'ils vouloient usurper. Or le droit naturel étant plus saint & plus sacré que le droit public, puisque le droit public émane de lui, la Guerre qu'ils fomentoient étoit injuste & sacrilège.

(d) Ce premier Chapitre n'est qu'un précis des moyens qui mènent à la victoire, & comme un exorde qui doit préparer le lecteur à de plus grands détails, & exciter son attention & sa curiosité. Il est certain qu'on ne peut pas dire plus de choses en moins de mots, mais ces choses demandoient à être détaillées & expliquées ; c'est ce que fait Montécuculi, quoique très-succinctement, dans la suite de ses Mémoires ; cependant comme les détails qu'il donne, quoique très-bien exposés, sont trop concis, que même dans beaucoup d'endroits à peine les laisse-t-il appercevoir, que conséquemment ils sont obscurs, même pour les personnes les plus instruites, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de suppléer à la brièveté du texte. Quel service n'auroit-il pas rendu, s'il eut voulu étendre davantage ses préceptes ! Toutes les parties de la Guerre sont si intéressantes, & si peu connues de la plus grande partie des Militaires, qu'elles auroient mérité les détails les plus étendus & les plus exacts.

Je tâcherai dans le cours de cet Ouvrage, à l'aide du texte, & sans m'en écarter, de suppléer à ce qui me semble manquer pour l'éclaircissement de toutes les parties qui y sont énoncées.

C H A P I T R E I I.

Des Préparatifs.

IL faut faire les préparatifs (a) de bonne heure, lorsque l'État est en paix.

O B S E R V A T I O N.

C H A P I T R E I I.

Des Préparatifs.

(a) **I**L n'y a point de Puissance sans Troupes : tout État sans militaire doit bientôt subir le joug que le premier venu voudra lui imposer. Quelle que soit l'étendue d'un Royaume, le nombre de ses habitans, ses richesses intérieures, celles que son commerce extérieur lui procure, il cesse d'être puissant, s'il n'a que de l'argent, & qu'il n'ait point de Troupes, ou qu'il n'en ait pas suffisamment pour soutenir ses droits, garder ses frontières, protéger son commerce, & assurer la tranquillité de ses habitans. Plus un Etat est riche, plus son commerce est étendu, plus son pays est fertile ; & plus il est nécessaire qu'il ait un bon & solide militaire, pour s'assurer la libre possession de ces biens.

Le militaire doit être proportionné, quant au nombre, à l'étendue du Royaume, à sa population, à ses richesses & à la puissance de ses voisins. Quant à la forme, il doit être calculé

sur des principes militaires qui sont invariables , relativement à la force des corps , & des différentes parties qui les composent. En tems de paix , le militaire doit être moins nombreux , mais toujours suffisant pour garder les frontières , & pour ne pas craindre une invasion subite ; & sa constitution doit être telle , qu'il soit facile de l'augmenter , si les circonstances l'exigent , sans qu'il soit affoibli par cette augmentation ; c'est-à-dire , que , si par la constitution générale du militaire , on ne peut pas faire l'augmentation de soldats instruits & pliés à la discipline , ou du moins préparés à cette discipline , l'augmentation ne doit jamais être plus forte que d'un quart. Si par cette même constitution on peut fournir des soldats instruits , ou qui aient du moins reçu quelques instructions relatives à l'ordre & à la discipline , l'augmentation peut être d'un tiers ; ainsi donc une Compagnie de 48 fusiliers peut être portée à 72 , comme dans la première supposition la même Compagnie ne doit être mise qu'à 60. Il en est de même pour la Cavalerie , & ce calcul d'augmentation est bien plus intéressant dans cette partie , parce que le cavalier doit non-seulement être instruit des manœuvres qui lui seront ordonnées ; mais cette connoissance lui devient inutile. s'il ne sait pas conduire son cheval : or en supposant qu'en tems de paix les Compagnies de Cavalerie soient de 48 cavaliers , & que deux Compagnies forment l'Escadron , si on peut faire une augmentation de cavaliers déjà instruits à manier leurs chevaux , & qui sachent exécuter les manœuvres qui leur seront ordonnées , on peut mettre chaque Compagnie à 72 , sans compter le Trompette , pour que chaque Escadron soit de 144 cavaliers. Cette force est celle que doit avoir un Escadron , parce qu'en mettant l'Escadron sur trois rangs de 48 chacun , il peut se diviser par 24 , 12 & 6 , & qu'il faut toujours

manœuvrer par nombre pair, pour que les mouvemens soient justes. Si cette augmentation ne peut pas être faite de l'espece supposée, on ne peut mettre les Compagnies qu'à 64, mais cet Escadron ne doit être mis que sur deux rangs de 48 cavaliers chacun; & des 32 qui restent, on en forme deux petites troupes, ou pour attaquer l'ennemi par ses flancs, ou pour remplacer les cavaliers tués ou démontés du premier & second rang.

On ne peut bien faire la Guerre qu'avec de vieilles Troupes (a), & les augmentations, en multipliant le nombre, n'ajoutent à la force des corps qu'autant qu'ils reçoivent des recrues instruites & disciplinées. Si on leur donne des recrues levées à la hâte, & comme on a pu les trouver, cette augmentation, loin d'accroître la force & la solidité des corps, ne peut que les affoiblir: c'est le vice reconnu des nouvelles levées, de même que des Régimens que l'on réduit à la Paix à un très-petit nombre, & que l'on augmente du double, & même du triple, lorsque la Guerre se déclare, par des recrues prises au hazard & sans choix.

La force du militaire ne consiste point dans le nombre des corps, mais dans la forme & la solidité de chacun: or si une Puissance n'a besoin que de quarante mille hommes en tems de Paix

(a) Les Maures d'Espagne s'étant révoltés, Ferdinand manda à tous les Grands d'Espagne de faire incessamment des levées de Troupes dans les Terres de leur dépendance, & de les faire les plus nombreuses qu'ils pourroient. Il nomma Confalve de Cordoue, surnommé le grand Capitaine, Général de cette Armée. Confalve fit d'abord une revue très-exacte des Troupes, & examina chaque Corps en particulier. Après cet examen, il ordonna qu'on séparât les nouvelles Milices d'avec les vieilles, & qu'on les renvoyât dans leur pays, connoissant par expérience que le succès des actions de Guerre dépendoit moins du nombre des combattans que de leur courage & de leur résolution. *

* Histoire
de Conjalve
de Cordoue,
T. 1. Liv. 2.

Paix pour garder ses frontières , & les assurer contre un voisin envieux & jaloux, la force de ce militaire, quoique peu nombreux, consiste dans sa composition , & dans les moyens faciles que le Prince s'est préparé pour l'augmenter sur le champ par des recrues instruites & pliées à l'ordre & à la discipline, sans que les masses, ni les parties qui les composent, deviennent trop fortes, en supposant que l'on fasse deux augmentations, même trois ; parce qu'il y a autant d'inconvénient à avoir des corps trop forts qu'il y en a à les avoir trop foibles ; mais il faut que la constitution militaire soit telle , qu'au moment que la Guerre se déclare, on puisse mettre le militaire sur le pied de guerre par une augmentation de soldats formés , ou du moins préparés , & non de recrues faites à la hâte , telles qu'on les fait aujourd'hui ; & par cette première augmentation , avoir assez de tems devant soi pour mettre le militaire sur le grand pied de guerre, en cas que les circonstances l'exigent.

L'attention ne doit pas seulement se porter sur les Troupes ; mais encore sur tout ce qui est nécessaire à une Armée & à la défense des frontières : ces détails sont immenses, mais ils sont importants. Il ne faut pas attendre au dernier moment pour réparer les places frontières , pour les munir d'armes , d'artillerie & de toute espèce de munitions de guerre , & pour remplir les magasins pour la subsistance des Troupes. L'artillerie exige un très-grand détail , il faut en avoir dans les Arsenaux suffisamment pour en mettre dans les places & pour marcher en campagne : cette partie renferme plusieurs objets qu'il n'est pas possible de remplir si on ne les a prévus. Le canon , les affûts , les munitions de guerre, les outils nécessaires , les voitures pour le service de l'artillerie , les chevaux , &c. demandent des soins prévus & pris pendant la Paix. Il en est de même du détail des

B

substances & de celui des hôpitaux , relativement aux voitures nécessaires pour l'un & pour l'autre : ces préparatifs sont toujours imparfaitement faits , lorsqu'on ne les commande qu'au moment où il faut s'en servir. Ce n'est pas que je prétende qu'il faille en tems de Paix nourrir une quantité prodigieuse de chevaux , ce seroit une dépense inutile & superflue ; mais il faut savoir où les prendre , & avoir de l'argent pour les acheter comptant , sans en charger un ou plusieurs Entrepreneurs , qui les font payer très-cher , & que certainement on auroit eu à moitié prix , si on les eut fait acheter l'argent à la main par des Officiers connus , & non par des maquignons qui n'ont & ne peuvent avoir d'autres vûes que leur propre intérêt , sans envisager celui du Prince. Il en est de même des grains & fourrages ; il faut les faire acheter , non-seulement avant la déclaration de la Guerre , mais même avant que les peuples & les Puissances voisines puissent se douter d'une guerre prochaine , parce que , sans cela , la cherté se mettroit dans ces denrées , ce qui arrive ordinairement à la déclaration d'une Guerre.

Les Arsenaux remplis d'artillerie prête à marcher , d'affûts de rechange , de munitions de guerre de toute espee , de voitures pour son service , d'autres pour le transport des subsistances & pour les hôpitaux ; il est facile d'avoir des chevaux , quand on a l'argent nécessaire pour les acheter , (en supposant les haras du Royaume dans l'état où ils devroient être.) Cet article des haras est bien essentiel ; il seroit très-important qu'ils fussent en état de fournir , non-seulement en tems de Paix , mais même en tems de Guerre , les remontes pour la Cavalerie , & qu'il y eut suffisamment de chevaux pour l'artillerie , les hôpitaux , les vivres , &c. sans être obligé d'en aller acheter dans les pays étrangers.

Voilà quels sont les préparatifs qu'il faut faire en tems de Paix ; & si l'on attend pour les faire que la Guerre se déclare ,

il sera facile à l'ennemi, plus prévoyant, de faire des conquêtes avant que l'on soit en état d'entrer en campagne.

C'est un proverbe connu de toutes les Nations, *si vis pacem para bellum*. Plus un Prince chérit le repos & le bonheur de ses sujets, & plus il doit se mettre en état de repousser avec force celui qui voudroit troubler l'un & l'autre. La Guerre est le tems où il faut agir, & la Paix, celui où il faut tout préparer pour faire une guerre vive & vigoureuse.

ARTICLE PREMIER.

Des hommes.

Les hommes doivent être (a) $\left\{ \begin{array}{l} \text{Levés.} \\ \text{Rangés.} \\ \text{Armés.} \\ \text{Exercés.} \\ \text{Disciplinés.} \end{array} \right.$

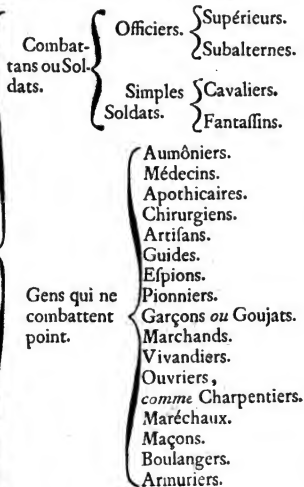
On ne doit pas enrôler des hommes (b) de la lie du peuple, ni au hazard, mais il faut les choisir entre les meilleurs; sains, hardis, robustes, à la fleur de leur âge, endurcis aux travaux de la campagne, ou à des arts pénibles; qu'ils ne soient ni fainéans, ni efféminés, ni débauchés.

Les Soldats enrôlés (c) passent en revue, & prêtent serment, par lequel ils promettent principalement fidélité, obéissance & valeur.

On range les hommes (d) suivant leurs qualités & leur métier.

I^o. L'ordre, (e) qui est une raison de priorité & de postériorité, est une disposition ou situation de chaque chose dans le lieu, la règle & la manière qui lui conviennent. De toutes ces choses naissent les heureux succès, & du désordre, au contraire, naissent les malheurs & la confusion. En effet, les histoires sont pleines d'exemples, où de très-grandes armées sans ordre ont été entièrement ruinées par de petites, en bon ordre.

II^o. Les hommes (f) se divisent en



III°. Ils se divisent ,

1°. En D^{éc}uries , qui sont huit ou dix hommes , plus ou moins , sous un Chef appelé D^{éc}urion.

2°. En E^scouades , qui sont plusieurs D^{éc}uries.

3°. En Compagnies , qui sont plusieurs E^scouades.

4°. En Régimens , qui sont plusieurs Compagnies jointes en un Corps.

IV°. Des Régimens d'Infanterie se forment des Bataillons , qui sont des Corps arrangés en plusieurs lignes de front & de hauteur. Dans la Cavalerie ces Corps s'appellent E^scadrons.

1°. *Rang* , est un nombre de soldats rangés en ligne droite à côté l'un de l'autre.

2°. *File* , est un nombre de soldats rangés en ligne droite l'un derrière l'autre.

V°. De plusieurs E^scadrons & Bataillons se forment les Corps , ou les grands membres de l'Armée , qu'on appelle *Brigades*.

Des Brigades on fait ,

1°. {	L'avant-garde.	} qui mar- chent.	{	devant.
	Le Corps de bataille.			au milieu.
	L'arrière-garde.			dérrière.

- 2°. { L'aîle droite.
 { Le centre.
 { L'aîle gauche.
- } qui font { sur la droite.
 { au milieu.
 { sur la gauche.

- 3°. { La première ligne ou le front.
 { La seconde ligne.
 { La troisième ligne, ou corps
 { de réserve. } Ce qui fait une Armée rangée sur trois lignes.

4°. La colonne est une partie d'Armée qui marche en plusieurs Escadrons & Bataillons de hauteur, ou l'un derriere l'autre.

VI°. Les Officiers supérieurs & subalternes font:

- 1°. Dans l'Armée, les Généraux.
- 2°. Dans les Régimens, l'État Colonel.
- 3°. Dans les Compagnies, les premières places.

VII°. Quand il y a concurrence (*g*) entre plusieurs Officiers dont les charges sont égales, le plus ancien l'emporte, sans avoir égard à la dignité ni à aucune autre raison, d'où il naît un ordre inaltérable, qui retranche toutes les occasions & tous les prétextes de division & de dispute, & qui fait que le commandement se trouve toujours réuni dans un seul, le grand nombre de Commandans étant aussi préjudiciable à l'État, que le grand nombre de Médecins l'est à un malade.

- 1°. Cependant le seul titre (h) d'une charge

fans aucun exercice n'est compté pour rien , & on n'y a point d'égard.

2°. Voici l'ordre qu'on observe , quand les Troupes de l'Empereur se trouvent jointes à celles de quelques autres Princes. En charge égale , les Officiers de l'Empereur précèdent toujours , fans avoir égard à l'ancienneté : mais en charge inégale , l'Officier supérieur commande l'inférieur. Ainsi dans les batailles & dans les sièges , l'aîle droite appartient aux Impériaux ; & dans les marches , ils ont l'avant-garde le premier jour de marche.

Les qualités requises dans les Généraux , dans les uns plus , dans les autres moins , suivant le degré de leurs Charges , sont ou naturelles ou acquises.

1°. Les naturelles sont :

1°. Le génie Martial , le tempérament sain & robuste , la taille avantageuse , un sang rempli d'esprits d'où naît l'intrépidité dans le péril , la bonne grace dans les occasions où l'on doit paroître , & l'infatigabilité dans le travail.

2°. Un âge raisonnable : une trop grande jeunesse manque de prudence & d'expérience , & la vieillesse n'a pas assez de vivacité.

3°. La naissance : car plus elle est illustre , plus

elle inspire de respect dans le cœur des inférieurs.

II°. Les qualités acquises (*i*) sont :

1°. La prudence , la justice , la force & la tempérance.

2°. L'art Militaire par théorie & par pratique , & l'art de parler & de commander.

Les Grecs & les Romains nous ont laissé de beaux exemples du choix & de l'arrangement des soldats.

I°. Les Grecs les divisoient en Cavalerie & Infanterie : celle-ci se partageoit en plusieurs Décuries de seize hommes de hauteur , à cause de la commodité du nombre pair , propre aux différens changemens des rangs , pour doubler , multiplier , resserrer & retrécir la Phalange dans sa longueur & dans sa largeur ; d'autant que 16 doublés font 32. & qu'étant divisés par la moitié ils font 8. & l'on peut subdiviser ces nombres en deux parties égales jusqu'à l'unité.

Deux Décuries rangées à côté l'une de l'autre s'appelloient *Diloquie* : plusieurs *Diloquies* rangées à côté l'une de l'autre , formoient la Phalange de 16384 combattans , à 16 de hauteur & à 1024 de front.

La Phalange divisée par la moitié de sa largeur faisoit deux parties , dont l'une s'appelloit
l'aîle

l'aîle gauche ou la queue ; & étant partagée de nouveau par la moitié de sa hauteur , elle prenoit la forme de quatre quarrés longs.

II°. Les Romains divisoient leurs troupes en Infanterie, Cavalerie & Marine.

La Cavalerie se divisoit en *Turmes* *, & l'Infanterie en Légions , ainsi appelées , parce qu'on les choissoit , *legio à legendo*. La Légion se divisoit en armes pesantes & légères , & en Cohortes. La Cohorte étoit composée de Fantassins & de Cavaliers , & divisée en Manipules , & les Manipules en Centuries , & les Centuries en Chambrées.

* *Turma*,
bande de
chevaux.

III°. On trouve toutes ces institutions militaires dans les anciens Historiens ; elles ont été recueillies depuis ensemble par plusieurs Auteurs , & tous les livres de guerre , en quelque langue que ce soit , en sont pleins : c'est pourquoi il seroit inutile d'en faire ici une répétition ennuyeuse.

L'Ordonnance moderne est fondée & exprimée dans les capitulations des Colonels , dans les instructions des Inspecteurs ou Commissaires des revûes , dans les articles militaires , & dans les Réglemens pour la Cavalerie , faits par Charles V. & par Maximilien II. & ces points ont été autorisés & confirmés dans la Diète de l'Empire

C

assemblée à Spire en 1570. On y peut ajouter, pour une connoissance plus parfaite, les loix militaires des Suédois, des Hollandais & des Brandebourgeois, toutes formées sur le pied Allemand.

On arme les hommes d'armes différentes, pour différens usages, & pour différentes situations : c'est pour cela qu'il y en a d'offensives & de défensives, de pesantes & de légères.

I°. Les anciens se servoient de massues, de javelots, de piles * ou gros javelots, de dards, de flèches qu'on tiroit avec l'arc, de pierres qu'on jettoit avec la main ou avec des frondes, d'épées, de cestes ou gantelets garnis de plomb, de sarisses ou piques Macédoniennes, de boucliers, de cuirasses, de casques, de cuissarts, & de jambières ou greves.

* *Pilum*. C'étoit la meilleure arme des Romains & celles de leurs *Triarii*, qui étoient l'élite de la Légion.

II°. Depuis l'invention de la poudre, nos armes sont devenues fort différentes de celles des anciens, mais on ne laisse pas de les imiter.

III°. Les armes parmi nous (*k*) sont :

1°. Défensives, comme les cuirasses entières avec le devant & le derriere, l'armet, les brafarts, les cuissarts, les gantelets, les demi-cuirasses avec le devant & le derriere, le morion ou casque ouvert, les boucliers ou rondaches, & les targues.

2°. Offensives , en premier lieu de loin , comme les mousquets, les carabines, les mousquetons, les canons , les pistolets , les grenades à jeter à la main ou avec la fronde ; en second lieu de près , comme les lances , les piques, les épées & les armes à longue hampe.

3°. Les armes défensives (1) doivent à la vérité couvrir le corps , mais non pas l'embarasser ; c'est pour cela qu'on en voit plus de *Cataphraces* , ou gens armés de toutes pieces , quoique d'ailleurs cette armure soit comme un mur de fer , stable & inébranlable à toutes les secousses.

4°. La fin des armes offensives est d'attaquer l'ennemi , & de le battre incessamment, depuis qu'on le découvre jusqu'à ce qu'on l'ait entièrement défait & forcé d'abandonner la campagne : à mesure qu'on s'en approche , la tempête des coups doit redoubler , d'abord de loin avec le canon, ensuite de plus près avec le mousquet, & successivement avec les carabines , les pistolets , les lances , les piques , les épées , & par le choc même des troupes.

IV°. C'est pour cela que chez les Romains il y avoit dans une même Légion des Fantassins & des Cavaliers , des armes pesantes & légères ; & dans l'ancienne Milice des Lacédémoniens & des

Macédoniens, les machines de guerre, qui étoient l'artillerie de ce tems-là, étoient réparties entre les Phalanges. Et dans les Ordonnances militaires de l'Empereur Charles V. on comptoit sous une Cornette de Cavalerie 60 lances armées de toutes pièces, 120 demi-cuirasses, & 60 chevaux-legers avec de longues arquebuses. Et sous une Enseigne de 400 Fantassins il y avoit 100 piques, 50 tant espadons que hallebardes, 200 arquebuses, & 50 surnuméraires pour remplir les vuides.

V°. Ainsi il se trouvoit ensemble diverses sortes d'armes, afin que l'une pût soutenir l'autre, & qu'en quelque situation qu'on se trouvât, on eût toujours des moyens pour se défendre, & pour attaquer l'ennemi.

VI°. Les Capitaines remarquerent (*m*) depuis que l'Infanterie & la Cavalerie ne s'accordent pas bien ensemble, ni dans les marches, parce que l'une marche lentement & l'autre vite, ni dans les logemens, parce que l'Infanterie peut camper sous ses tentes dans les lieux où il n'y a point de fourrages, & que la Cavalerie ne le peut faire sans se ruiner entierement, ni même dans la même forme de la conduite & du commandement, qui est très-différent dans ces deux corps. Ces

raisons ont fait juger qu'il valoit mieux distinguer tout-à-fait l'Infanterie & la Cavalerie en des corps différens , & diviser encore ces corps en différens Régimens de Lanciers , de Cuirassiers & d'Arquebusiers , laissant ensuite à l'habileté & à la discrétion du Général de les ranger de telle manière qu'ils puissent se soutenir réciproquement dans les actions.

C'est pour cela qu'aujourd'hui les Régimens d'Infanterie sont composés , les deux tiers de Mousquetaires , & un tiers de Piquiers. *

I°. On ne se sert plus d'arquebuses dans les troupes Allemandes , parce que le mousquet porte plus loin , & que l'homme qui porteroit une arquebuse peut porter un mousquet.

* Aujourd'hui nous n'avons plus de Piquiers, & l'on a substitué à la pique , la bayonnette au bout du fusil.

II°. Les Mousquetaires (*n*) doivent porter une fourchette pour mieux ajuster leur coup : il feroit bon qu'elle eût au haut une pointe comme un épieu , pour la planter au besoin contre la Cavalerie.

III°. Tous les mousquets (*o*) doivent être d'un même calibre , afin qu'on ne puisse pas prendre le change dans les balles.

IV°. J'ai fait faire des mousquets renforcés dans la culasse , un peu plus pesans & plus longs que les ordinaires , pour servir dans les garnisons ,

& dans les endroits où les défenses font plus longues que la portée des mousquets ordinaires , parce que quand les flancs font petits , & qu'ils ne peuvent contenir un grand nombre de pieces, si le mousquet ne porte d'un bout à l'autre , tout demeure sans défense. Les mousquets ordinaires font pour les Mousquetaires de l'armée , qui font obligés quelquefois de faire deux cens lieues , & même plus , dans une campagne.

1°. J'en ai fait faire d'autres , de telle maniere que lorsque le serpentín qui ferre la meche allumée s'abaisse sur le bassinet , dans le même instant il s'ouvre de lui-même : on gagne par ce moyen le tems qu'on met à l'ouvrir après avoir soufflé sur le charbon de la meche : outre qu'on est assuré que le mousquet ne prendra point feu au hazard , que la pluie ne mouillera point la poudre , & que le vent ne l'emportera point.

2°. J'en ai encore fait faire d'autres , qui ont en même tems le chien & le serpentín. Comme la meche allumée ne convient pas dans les occasions seccrettes, parce qu'on la voit & qu'on la sent, ni dans les tems de pluie & de grand vent, parce qu'elle se mouille & s'éteint , on se sert alors du chien ; dans les autres on se sert du serpentín. Ces sortes de mousquets font aussi en usage chez les Turcs.

V°. Les piques doivent être fortes , droites & longues de quinze , feize & dix-sept pieds , avec des pointes en langue de carpe. Il faut les couvrir pardeffus de lames de fer. Les Piquiers doivent être armés de casques & avoir des cuirasses , qui les couvrent devant & derrière.

VI°. On pourroit faire dans l'Infanterie un rang de boucliers pour couvrir les piques : lorsqu'on en viendroit aux mains ils se jetteroient sous les ennemis avec l'épée & la rondache , & les mettroient en désordre.

VII°. On pourroit aussi avoir des compagnies de Grenadiers , qui dans les batailles jetteroient des grenades à la main , ou avec des frondes , comme on fait dans les attaques des contrescarpes & des dehors , dans les assauts , & quand on veut se rendre maître de quelque poste que ce soit.

VIII°. Les Dragons (*p*) ne sont autre chose que de l'Infanterie à cheval armée d'épées , de demi-piques , & de mousquets plus courts & plus légers que les autres. Ils sont bons pour se saisir d'un poste en diligence , & pour prévenir l'ennemi dans un passage. On leur donne pour cela des hoyaux & des pelles. On les met à cheval dans les vuides qui sont entre les bataillons , afin de

tirer de-là pardeffus l'Infanterie. Ailleurs ils combattent d'ordinaire à pied.

Les Régimens de Cavalerie (9) font armés aujourd'hui de demi-cuirasses, qui ont le devant & le derriere, de bourguignottes composées de plusieurs lames de fer attachées ensemble par derriere & aux côtés, pour couvrir le cou & les oreilles; & de gantelets, qui couvrent la main jusqu'au coude. Les devans de cuirasses doivent être à l'épreuve du mousquet, & les autres pieces à l'épreuve du pistolet & du sabre. Leurs armes offensives sont le pistolet, & une longue épée qui frappe d'estoc & de taille. Le premier rang pourroit avoir des mousquetons.

I°. La lance est la reine des armes (r) pour la Cavalerie, comme la pique pour l'Infanterie; mais la difficulté d'en avoir, de les entretenir & de s'en servir, nous en a fait abandonner l'usage. En effet, si les chevaux ne sont pas excellens & bien dressés, ils n'y sont pas propres, & les hommes devant être armés de pied en cap, ont besoin de valets & d'autres commodités, ce qui est d'une très-grande dépense; & si le terrain n'est ferme & uni, sans broussailles & sans fossés, la carriere n'étant pas libre, la lance demeure le plus souvent inutile.

II°. Les

II°. Les Arquebusiers (f) ou Carabiniers ne peuvent faire un corps solide , ni attendre de pied ferme le choc de l'ennemi , parce qu'ils n'ont point d'armes défensives : c'est pourquoi il ne feroit pas à propos d'en avoir un grand nombre dans une bataille , parce qu'on ne sauroit les placer qu'ils ne causent de la confusion en tournant le dos. Comme leur emploi est de tourner en caracolant , & de faire leur décharge , puis de se retirer , si l'ennemi les presse parderriere , & qu'ils se retirent si vite que cela ait l'air de fuite , ils font perdre courage aux autres , ou bien ils les heurtent , & se renversent sur eux. C'est ce qui détermina Walslein (a) Général des troupes de l'Empereur , de les proscrire de l'Armée après la funeste expérience qu'il en fit à la bataille de Lutzen (b) l'an 1632.

III°. Les cuirasses entieres sont admirables pour rompre & pour soutenir : mais comme on a reconnu que si ces armes ne sont à l'épreuve , elles

(a) Walslein , Général fameux , qui commandoit l'Armée Impériale contre le Grand Gustave , Roi de Suede. Walslein est une ville avec un château , située en Boheme , près de Tornaïs ; c'est de-là que Walslein avoit pris son nom : on l'appella dans la suite Duc de Fridlande.

(b) C'est dans cette bataille que fut tué le Grand Gustave , Roi de Suede. Lutzen est une petite ville à environ trois lieues de Leipfick ; elle appartient au Duc de Saxe Merfbourg.

font plus pernicieuses qu'utiles, parce qu'étant brisées, les morceaux de fer qui entrent dans le corps rendent les blessures bien plus grandes; & qu'au contraire si elles sont à l'épreuve, elles sont trop pesantes, & embarrassent tellement la personne, ~~que le cheval étant tombé~~, le Cavalier ne sauroit s'aider; que d'ailleurs les brassards & les cuissards rompent les selles & les harnois, blessent les chevaux sur le dos, & les fatiguent beaucoup: on a jugé à propos de s'en tenir aux demi-cuirasses.

Les hommes étant armés (t) doivent s'exercer*, sans quoi ce ne seroit pas une armée, mais une foule confuse de gens ramassés.

* *Exercitus
ab exercen-
do.*

I°. Le soldat peut s'exercer seul, ou avec d'autres.

II°. Il s'exerce seul.

1°. En s'accoutumant à la course, au saut, à la lutte, à la nage, & à la fatigue.

2°. En reconnoissant les signaux & le son.

3°. En apprenant à bien manier ses armes, à tirer juste, à endosser bien son armure à la ligne. Le Cavalier doit de plus savoir armer son cheval, le seller, le desseller, le brider, le faire paître, le ferrer, & le panser: il doit le dresser à nager, à obéir à la bride, & à n'être pas ombrageux.

III°. Il s'exerce en compagnie , quand étant rangé avec les autres de front & de hauteur il tourne sur son centre , ou qu'il occupe un autre terrain , soit en gardant la même situation par rapport à ceux qui sont auprès de lui , soit en la changeant.

www.libtool.com.cn

1°. Les soldats tournent sur leur centre en se tournant à droite , à gauche , ou en arrière : cela sert toutes les fois qu'on a à marcher par les côtés ou par la queue , parce qu'il suffit de se tourner de ce côté-là , & de marcher ensuite tout droit : c'est ainsi qu'on resserre ou qu'on élargit les rangs , & qu'on peut ouvrir au milieu des troupes , des chemins , des passages & des intervalles , suivant qu'on le juge à propos.

2°. On occupe un autre terrain avec changement de situation , quand on entrelasse les files ou les rangs les uns dans les autres ; & sans changer de situation , quand on les double ou qu'on fait une contre-marche , par le moyen de laquelle ils ont la facilité d'aller escarmoucher les uns après les autres , & de rentrer , ou en faisant la conversion , (on l'appelle caracole dans la Cavalerie ;) c'est lorsque le bataillon tourne en corps comme s'il étoit tout d'une pièce , à-peu-près comme on fait tourner un vaisseau dans l'eau. On

peut faire un quart , deux quarts , trois quarts de conversion , ou le tour entier.

3°. Voilà les principaux exercices , auxquels tous les autres se réduisent. Les modernes les ont pris des Grecs & des Romains , qui en ont écrit excellemment.

4°. Il faut que les paroles de commandement soient courtes, claires, & sans ambiguïté ; & afin qu'on les entende bien , il faut commencer par faire faire silence.

5°. Plus les mouvemens & les changemens sont dégagés , petits & simples , sur-tout celui de plier devant l'ennemi , plus ils sont estimés.

6°. On baisse la pique contre la Cavalerie en tenant le bout appuyé contre le pied droit , avançant beaucoup le gauche , & ayant l'épée à la main : contre l'Infanterie on s'en sert avec la main droite appuyée sur la ceinture , & l'on doit avoir le coude gauche appuyé sur la hanche , ou sur le genouil gauche avancé & plié : toutes les fois qu'on a à frapper de bas en haut , la pointe doit être ajustée à la selle , où le Mousquetaire doit aussi viser. On peut encore prendre l'épée de la droite & la pique de la gauche , par le milieu de la hampe , en laissant traîner le bout par derrière ; ce qui est fort avantageux dans les en-

treprises de nuit , dans les portes , dans les chemins , & dans les lieux étroits.

D'un bataillon carré long (*u*) on forme aisément toutes les autres figures , comme la tenaille , qui de l'autre sens fait le coin ; le croissant , qui pris de l'autre côté fait un convexe ; le porc-épic , ce sont plusieurs lignes , ou le bataillon même rangé , en sorte qu'il y ait un vuide dans le centre : on peut faire l'anatomie de toutes les mesures & de toutes les proportions de tous ces arrangemens , dans le manège d'une seule compagnie avec analogie à un Régiment , ou même à une Armée ; comme de la partie au tout , & du modele à l'idée. Et en effet , la compagnie peut s'appeller une petite Armée , aussi-bien qu'on peut appeller l'Armée une grande compagnie.

Voici les principes qu'il faut observer pour ranger des troupes en bataille.

I°. Placer les armes (*x*) à leur avantage , & dans des lieux où elles ne soient ni superflues ni oisives , mais où elles puissent être employées avec utilité & sûreté.

II°. Battre continuellement de loin & de près l'Armée ennemie , la soutenir & la repousser.

III°. Se figurer une forme d'Ordonnance , qui serve de regle à toutes les autres , comme le

droit est la règle de l'oblique , parce qu'en toutes choses il y a toujours une règle suprême & principale , qui est la mesure des autres , qui sont plus ou moins parfaites à proportion qu'elles s'en approchent ou qu'elles s'en éloignent.

Le grand nombre d'Officiers (y) ne cause pas moins d'avantage dans le combat que de dépense dans l'entretien. Quand ils sont peu , ils ne feroient au besoin pourvoir à tout , ni prendre la place de ceux qui manquent , & qui sont tués ou blessés. Il faut garder un juste milieu , avec cette différence , qu'en tems de paix & dans ses États , il en faut diminuer le nombre , & l'augmenter en tems de guerre , & lorsqu'on est sur le pays ennemi.

Si les Compagnies (z) sont de 150 hommes , un Régiment de dix Compagnies fera de 1500 hommes , nombre suffisant pour être conduit & gouverné par les Officiers qu'on a coutume de lui donner , comme on a remontré depuis peu.

I°. Un gros de piques ferré (&) est impénétrable à la cavalerie , dont elles soutiennent d'elles-mêmes le choc à vingt-deux pieds de distance , & elles la poussent même par les décharges continuelles de la mousqueterie qu'elles couvrent , & par le choc des rondaches qui se fourrent dessous.

II°. La mousqueterie seule sans piquiers , ne

peut pas faire un corps capable de soutenir de pied ferme l'impétuosité de la Cavalerie qui l'enveloppe, ni le choc & la rencontre des piquiers, ainsi ils sont obligés de lâcher pied ; c'est pourquoi les Grecs ne mettoient dans leurs Armées que le tiers de gens armés à la légère, & les Romains que le quart, qu'ils appelloient *Velites*. Et ils avoient grande raison d'en user ainsi ; parce que lorsque le combat se resserre, & qu'on en vient à la mêlée, les gens déarmés * & les gens

* Sans armes défensives.

Il y a deux sortes d'intervalles ou de distances entre les soldats, les unes ouvertes, les autres ferrées.

I°. Dans les distances ouvertes, on met tantôt quatre pieds d'intervalle, tantôt cinq. C'est cet espace qu'on met entre un homme & un autre homme, entre un cheval & un autre cheval, de front ou de hauteur. Cet intervalle change suivant le dessein qu'on a ou de faire l'exercice sans qu'on s'embarrasse l'un l'autre avec ses armes, ou de faire une contre-marche, ou d'ouvrir un passage à quelque troupe, ou à quelques pièces de canon qu'on auroit tenues quelque tems derrière comme une embuscade ; ou pour faire place entre les rangs des piquiers, afin que les

mousquetaires puissent faire leur décharge & se retirer ensuite , jusqu'à ce qu'on en vienne aux mains , ou pour ouvrir un plus grand vuide , & donner passage aux coups de canon des ennemis , auxquels on seroit exposé.

II°. Pour les distances ferrées on compte que le fantassin occupe trois pieds de front & autant de hauteur , & le cavalier quatre de front sur huit de hauteur.

III°. Dans les distances ferrées , moins le soldat occupe de terrain & mieux c'est , pourvu qu'il ait la liberté des bras pour agir : il en est de même des cavaliers , pourvu qu'ils ne s'entr'embarrassent point , & qu'ils ne soient pas extraordinairement ferrés , & à l'étroit.

IV°. On doit laisser des chemins de front & de hauteur entre l'infanterie & la cavalerie , entre les escadrons , & entre les mousquetaires & les piquiers : ces chemins doivent être plus ou moins larges suivant le besoin.

V°. Un pas est censé égal à deux grands pieds géométriques , & par conséquent 5 pas à 10 pieds , qui font une verge Rheinlandique (a). Ainsi

300

(a) *Rheinlandique* signifie qui est en usage dans le Rheinland , qui est une province située entre la mer Germanique & la province d'Utrecht sur le bas-Rhin.

300 pas font 60 verges , qui est la portée ordinaire du mousquet. Il faut remarquer que la verge contient proprement douze pieds ; mais pour la commodité du calcul on la divise en dix , qui sont plus grands que les autres , la verge restant toujours la même.

Que les piques soient si longues , que celles du fixième rang puissent avec leurs pointes atteindre jusqu'à celles du premier : quand un bataillon seroit composé de cent rangs de piquiers , on n'en peut employer que quatre ou cinq ; parce que posons que la pique ait dix-huit pieds de long , il y en a trois pieds ou environ occupés par les mains , ainsi il ne reste à la première pique que quinze pieds de libre ; la seconde , outre ce qu'elle empoigne , consume encore trois pieds dans l'intervalle qui se trouve entre elle & celle du premier rang ; ainsi il ne lui reste que douze pieds de pique qui servent : il n'en reste que neuf à la troisième , six à la quatrième , trois à la cinquième , & tous les autres rangs sont inutiles pour frapper , mais non pour pas soutenir , & pour remplir les places qui deviennent vuides.

1°. C'est pourquoi les anciens faisoient leurs piques ou *Sarisses* plus courtes au premier rang , & celles de derrière plus longues de main en

E

main , afin que celles du troisieme & du quatrieme rang étant abaissées , eussent leurs pointes égales à celles du premier & du second rang.

II°. Les mousquetaires (*aa*) , qui sont devant les piques , se mettent dessous un genouil en terre , & font feu. www.libtool.com.cn

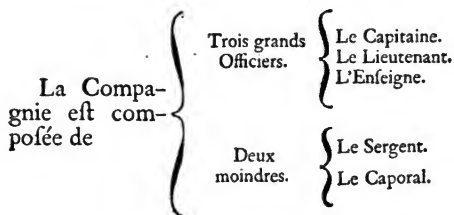
III°. Dans les manches des mousquetaires , qu'on met à côté des piquiers , les rangs tirent l'un après l'autre , & cela se peut faire en deux manieres ; car les premiers rangs après avoir tiré peuvent passer derriere les autres par une contre-marche , ou mettre un genouil en terre pour recharger , & demeurer baissés le nez contre terre , jusqu'à ce que ceux qui sont derriere eux , & qui sont debout , ayent tiré par dessus leur tête.

IV°. La Mousqueterie (*bb*) s'arrange à fix de hauteur , parce qu'ils peuvent se régler de maniere que le premier rang ait rechargé quand le dernier aura tiré , & qu'il recommence aussitôt à tirer , afin que l'ennemi ait un feu continuel à essuyer. S'il y avoit moins de fix rangs , le premier ne pourroit pas avoir rechargé , quand le dernier auroit tiré , ainsi le feu ne seroit pas continuel : & si au contraire il y en avoit plus de fix , le premier seroit obligé de perdre du

tems , & d'attendre que les derniers eussent tiré pour recommencer.

V°. La Mousqueterie ne doit pas être rangée non plus sur un trop grand front , comme de 70, 80 ou 100 hommes , parce que s'il arrivoit qu'elle fût chargée par la cavalerie ennemie , ou choquée par les piquiers , & obligée de plier , elle laisseroit un grand vuide , par où l'ennemi pourroit entrer , & prendre en flanc les autres corps , & les rompre.

VI°. Pour éviter cet inconvénient , on ne doit pas étendre les 500 mousquetaires des aîles sur un seul front , aussi grands qu'ils le peuvent occuper , comme de 83 hommes dans un espace de 124 pas & demi , sans les intervalles. Mais après avoir formé les manches d'un nombre raisonnable , il faut distribuer les autres en différens endroits de la bataille , comme on le dira dans la suite.



Le Fourrier , ou Maréchal des Logis , est souvent empêché , & ne peut être présent.

Des simples Soldats.	{	Mousquetaires. -----	88
		Piquiers. -----	48
		Rondaches. -----	8
		Total. -----	144
		Les Officiers. -----	6

Toute la Compagnie. - - - - 150
combattans , entre lesquels on compte six Caporaux , & dix-huit Chefs de file.

1^o. Six hommes font une File , quatre Files font une Escouade , deux Escouades font une Aîle , trois Aîles font le Bataillon , les Piquiers au milieu , les Mousquetaires aux côtés , & le son , comme Tambours , &c. entre le second & le troisième rang : mais dans une bataille il est à la droite de l'aîle dans le vuide.

Une Escouade a 1 Caporal.
3 Chefs de File.
20 Soldats.

Total . . . 24

Le Caporal est à la tête de la première File , & les Chefs de File à la tête des autres : les chemins entre chaque Escouade sont de trois pieds , & de six entre chaque Aîle.

II°. Dans une Escouade les piquiers sont rangés comme les autres , à fix de hauteur & à quatre de front , parce que si la file avoit moins de hauteur , elle seroit trop foible ; & si elle en avoit davantage , les derniers rangs seroient inutiles , par la raison que nous en avons dite ci-dessus : outre que s'il arrivoit que le Bataillon fût obligé de faire tête de deux côtés , trois rangs le feroient d'un côté , & trois de l'autre , ce qui suffiroit pour soutenir , pourvû que les piques fussent couvertes de deux rangs ; l'un de mousquetaires , l'autre de rondaches misent devant elles.

III°. Dans un défilé étroit , où l'on est obligé de passer un à un , la premiere file de la premiere Escouade passe la premiere , puis la seconde , la troisième & la quatrième , jusqu'à ce que la premiere Escouade soit passée : ensuite la seconde passe de la même maniere , & les autres successivement. Si l'on peut faire un front , comme de quatre hommes , de huit , ou d'un plus grand nombre à la fois , on marche par Escouade , par Aîle , ou par Bataillon de front.

L'Ordre qu'observe une Compagnie pour marcher , ou pour se mettre en bataille , s'observe de même par les Régimens , ou en mettant

les Compagnies à côté l'une de l'autre , ou en prenant à part tous les piquiers du Régiment , & ensuite tous les mousquetaires , & formant les aîles de ceux-ci , & le milieu des piquiers ; ce qui s'exécute aisément de cette manière. Les cinq premières Compagnies qui doivent former l'aîle droite , jettent sur cette aîle leurs mousquetaires distingués par Escouades , puis elles mettent leurs piquiers à la gauche des mousquetaires , en laissant la distance nécessaire. Les cinq autres Compagnies joignent ensuite leurs piquiers à ceux des cinq premières , & ainsi leurs mousquetaires restent sur l'extrémité gauche (cc). La mousqueterie peut donc s'arranger de plusieurs manières ; on peut la placer en deux aîles à côté des piquiers , ou bien on en met la moitié à la tête , & l'autre moitié sur les aîles , ou on la met toute à la tête , ou toute à la queue , derrière les piquiers qui ont un genouil en terre , afin qu'elle tire par-dessus eux , ou on mêle alternativement un mousquetaire & un piquier , ou enfin on la met derrière les intervalles des Bataillons , par où elle peut aller & venir , tirant & rechargeant sans cesse.

On peut ranger un Régiment de deux manières différentes , en sorte qu'il soit tout sur un seul front ,

ou qu'il forme un Bataillon. Or de plusieurs Bataillons & de plusieurs Escadrons se forme l'ordre de bataille de l'Armée entiere. Par exemple, qu'on ait à ranger en bataille une Armée de quarante mille combattans, cela se fait de cette maniere.

www.libtool.com.cn

I°. 24000 hommes de pied, en seize Régimens, qui font 16 Bataillons.

12000 chevaux, en seize Régimens, qui font 80 Escadrons.

2000 Dragons, en deux Régimens, qui font 4 Escadrons.

2000 Chevaux-legers, en deux Régimens.

Artillerie.	Demi canons. - - - - -	4
	Quarts de canon. - - - - -	6
	Fauconneaux. - - - - -	8
	Mortiers. - - - - -	2
	Petites pieces. - - - - -	80
	Total. - - - - -	100

II°. Un Régiment d'Infanterie est composé de 1500 combattans. Savoir :

Officiers. - - - - -	60
Piquiers. - - - - -	480
Rondaches. - - - - -	80
Moufquetaires. - - - - -	880
Total. - - - - -	1500

III°. Un Bataillon est composé de	Piquiers. - - - - - Rondaches. - - - - - Moufquetaires. - - - - -	480 80 720
Soldats.	Total. - - - - -	1280

IV°. Un Régiment de Cavalerie est de 750 Cavaliers.

V°. Les Escadrons (*dd*) font de 150 hommes à trois de hauteur, & cinquante de front ; parce que s'ils étoient plus gros, ils feroient difficiles à mettre en mouvement, & s'ils étoient moins forts, ils ne pourroient charger que légèrement, & feroient peu de résistance : s'il étoit nécessaire de faire les Escadrons plus forts, on en pourroit joindre deux ensemble.

VI°. Les Bataillons font composés de 480 piques à 6 de hauteur & 80 de front, au-devant desquels on met une rangée de 80 moufquetaires, qui étant couverts par les piques, peuvent tirer en sûreté tantôt debout, tantôt un genouil en terre, sans faire aucun mouvement, parce que cela pourroit apporter de la confusion. Au-devant de ce rang de moufquetaires on en met un de 80 rondaches, qui couvrent tout ce qui est derrière. Les moufquetaires qui garnissent la droite & la gauche des piquiers, ont dix Escouades

des pour chaque côté , à 40 hommes par * Escouade , on en met six Escouades à droite sur deux lignes , & autant à gauche ; (c'est ce qu'on appelle les manches.) Il y en a deux autres Escouades derriere les piquiers , tant à droite qu'à gauche (ee) : on les fait monter sur des chevaux , sur des charrettes , ou sur quelque chose d'élevé , afin qu'elles puissent tirer les cavaliers ennemis

* Ce font
20 Escouades à 40 hommes
chacune ;
cela fait 800
avec les 80
qui font devant les piquiers , ce
font 880
mousquetaires , comme
il a été dit
P. 19.

par dessus le Bataillon ; ou elles servent à rafraîchir des manches fatiguées , ou on les commande pour quelque autre besoin. Enfin les deux Escouades qui restent des dix de chaque côté , sont postées par pelotons entre la cavalerie la plus proche , d'où elles font un feu continuel , jusqu'à ce que la mêlée commence ; & alors elles se retirent dans les Bataillons d'où on les a tirées. Cette disposition de la mousqueterie par pelotons devant les piquiers & derriere le Bataillon , diminue l'espace qu'elle doit occuper , & qui seroit trop grand si on la rangeoit toute entiere sur un seul front à côté des piquiers , principalement lorsqu'on seroit obligé de joindre deux Bataillons à côté l'un de l'autre , parce que la mousqueterie étant investie , & ne pouvant tenir ferme , ouvriroit en se retirant un si grand espace , que la cavalerie ennemie pourroit y entrer en grand front , & mettre

F

tout en désordre , comme on a dit ci-devant.

La principale attention (*ff*) doit être d'assurer les flancs de la bataille , l'expérience nous ayant appris que lorsque les aîles de la cavalerie ont été rompues , l'infanterie est aisément enveloppée , & n'a plus ni les moyens ni le cœur de se défendre , & qu'ayant perdu courage , elle met bas les armes , & demande quartier. Or il n'y a rien de meilleur pour assurer ses flancs , que de mettre des Bataillons à côté , qui faisant un feu continu , incommode l'ennemi , & l'empêchent d'en approcher ; & en cas qu'il le fasse , non-seulement ils le soutiennent avec les piques & les rondaches , mais même ils le repoussent : & comme le mousquet ne porte que 300 pas ou environ , si l'on veut que tout le front de la bataille soit à couvert & défendu par le feu de la mousqueterie , il faut qu'à chaque distance de 600 pas au plus , il y ait un gros de mousquetaires soutenu de leurs piquiers.

1°. La situation naturelle peut à la vérité assurer les flancs ; mais cette situation n'étant pas mobile , & n'étant pas possible de la traîner avec soi , elle n'est avantageuse qu'à celui qui veut attendre le choc de l'ennemi , & non à celui qui marche à sa rencontre , ou qui va le chercher dans

fon poste : mais les instrumens de l'art sont en usage par-tout , & même au défaut d'autres machines (gg), un Bataillon se peut partager en deux, lesquels étant contigus , sont face de tous côtés, auquel cas ils donnent place à la mousqueterie des aîles , partie dans le vuide de leur centre , partie sur les côtés, où l'artillerie même se met à couvert. Tout cela fait comme un bastion mobile , d'où il se fait une tempête continuelle de décharges contre ceux qui veulent l'approcher de front, en flanc, ou parderriere.

II°. On a coutume (hh) d'arranger la cavalerie en forme de croissant, à côté de l'infanterie ; mais il en arrive un inconvénient , c'est que comme elle s'étend jusqu'à deux milles de distance , & même davantage , il est impossible que les Escadrons qui sont aux extrémités reçoivent aucun secours de l'infanterie , qui en est trop éloignée , & ces deux corps perdent ce secours réciproque qui leur est si nécessaire. En effet , quand une fois ces Escadrons sont rompus & mis en fuite, où peuvent-ils se retirer & se rallier , quand on les a séparés de l'infanterie qui en est si éloignée ; & où l'infanterie peut-elle se mettre à couvert, quand une fois la cavalerie est en déroute ?

III°. La distance d'un Escadron à l'autre (ii) est

F 2

de dix-huit pas. Cet espace est suffisant pour qu'un peloton de mousquetaires de huit de front & de cinq de hauteur y puisse agir, & après qu'il s'est retiré, il y a assez de terrain pour que les Escadrons puissent avancer & se mouvoir sans embarras & sans confusion; mais il n'y en a pas assez pour que l'ennemi puisse s'en prévaloir, & pénétrer par-là. L'espace entre les manches des mousquetaires & les piquiers, & entre ces mêmes manches, & l'Escadron qui est à côté, n'est que de six pas.

IV°. Les réserves qui sont postées derrière les Bataillons, doivent être tellement assurées, que rien ne puisse se renverser sur elles, ni les mettre en désordre. Les troupes qui ont été rompues peuvent se rejoindre & se rallier derrière l'infanterie la plus proche, ou derrière les Escadrons de réserve.

La distance de 300 pas de hauteur entre les deux lignes, fait que les coups qui portent à la première ligne, ne sauroient arriver jusqu'à la seconde, & que l'une étant défaite, elle a assez d'espace pour se remettre & pour éviter de se heurter contre les troupes de l'autre, qui étant toutes fraîches, sont en état de rétablir la bataille (kk); & l'ennemi ne peut pas poursuivre bien

loin la cavalerie de la premiere ligne , quoique rompue , parce qu'il auroit l'infanterie de cette ligne en queue & en flanc , & qu'il trouveroit la tête de la seconde ligne entiere , unie & toute fraîche. Si un ou deux Escadrons de la tête plient & sont repouffés , il en peut accourir autant de la réserve pour remédier à ce désordre , & donner le tems aux battus de se rallier.

Cette grande distance a encore un avantage considerable , c'est qu'elle assure les flancs & les derrieres de la bataille , parce que l'ennemi ne pourroit faire un si grand circuit sans se désunir beaucoup , & par conséquent sans exposer son armée à un risque fort grand d'être battue.

On formera donc la bataille (II) , par exemple , de la maniere que nous allons l'expliquer , en la diversifiant ensuite selon la différence des lieux & des conséquences.

I°. Cavalerie.

1°. Escadrons cuirassés à la premiere ligne.	25
Aux réserves.	10
A la seconde ligne.	25
Aux réserves.	10
Au milieu.	} Sur l'aîle droite. 5
	} Sur l'aîle gauche. 5
Total.	80

2°. Escadrons légers ou de Croates , vis-à-vis
du milieu de chaque

front.	}	-----	500
	}	-----	500
De chaque côté.	}	-----	500
	}	-----	500
Total.			2000

Il faut les poster en lieu où ils ne puissent être enveloppés par l'ennemi, ni se renverser sur les amis : qu'ils soient comme en lesse , toujours prêts à sortir tout d'un coup , dès que l'occasion le demande. S'il y avoit un plus grand nombre de cavalerie légère que les deux mille hommes ci-dessus , il feroit difficile de la comprendre dans l'ordre de bataille. Il faut la poster en dehors , & sur les aîles de l'autre cavalerie , pour s'en servir au besoin ; & supposé qu'elle vînt à être enveloppée sans pouvoir se défendre , elle pourroit se mettre à couvert derrière l'armée , ou en quelqu'autre endroit qui fut sûr.

II°. Infanterie.

1 ^o . Bataillons, sur la premiere ligne.....	6
Derriere, pour fortifier les côtés & les angles, & former un Bataillon double.....	2
Sur la seconde ligne.....	6
Et parderriere.....	2
Total.....	16

2°. Dragons, à chaque côté de	} - - - - -	800
la bataille au lieu d'Infanterie.	} - - - - -	800
Derriere chaque ligne.	} - - - - -	200
	} - - - - -	200
Total. - - - - -		2000

3°. Pelotons distribués entre les Escadrons les plus près des Bataillons dont ils sont tirés. - - - 32

III°. L'Artillerie se partage (*mm*) tout le long de la bataille, la grosse à côté & devant l'Infanterie, où elle est bien gardée, & d'où elle peut aisément découvrir l'ennemi ; & si-tôt qu'elle le découvre, tirer en droite ligne & en croisant, sans empêcher le passage aux troupes. Les petites pieces d'Artillerie se placent entre les Escadrons & les pelotons de Mousquetaires ; ainsi on ne court pas risque de la perdre toute entière, en cas d'échec, comme il arriva aux Impériaux dans les combats de Wirtstock (*a*) & de Jankau (*b*) dans les années 1636 & 1645, parce qu'elle étoit toute ensemble.

(*a*) Wirtstock, dans la nouvelle marche de Brandebourg, Banier, Général Suédois, qui gagna cette bataille, n'avoit que 9000 chevaux & 7000 hommes de pied, & l'armée ennemie étoit forte de 15000 chevaux & de 20000 hommes d'infanterie. Le Général Suédois, outre l'artillerie, gagna 150 tant drapeaux qu'étendards, & fit un carnage horrible.

(*b*) Jancowitz, ou Jankau en Bohême, Tortenfon, Général Suédois, gagna cette bataille le 24 Février 1645, quoiqu'il eut 3000 hommes de moins que les ennemis, & que l'Empereur se fût rendu à Prague pour encourager ses troupes.

IV°. Charrois (*nn*) & bagages.

On fait derriere la bataille un parc des charrois & des bagages , avec des troupes pour les garder , tant contre les ennemis que contre ses propres foldats , qui tâchent quelquefois de les piller : les derrieres de la bataille en feront bien mieux gardés , les troupes connoîtront qu'en perdant le champ de bataille elles perdront leurs femmes , leurs enfans , & tout ce qu'elles ont de plus cher ; ce qui les fera combattre avec plus d'opiniâtreté.

Cette forme de bataille a toutes ses parties très-forte par elle-même , comme étant composées de toutes sortes d'armes : ainsi il sera difficile de la rompre , d'autant que le tout demeure en son entier , tant que les parties se maintiennent : elle a de plus l'avantage de pouvoir être changée avec facilité en telle autre que l'on voudra , suivant la situation des lieux , les desseins que l'on a , ou les occasions qui se présentent.

I°. Situation.

1°. S'il y a quelques bois , quelque village , ou quelque colline , à gauche ou à droite du camp , l'Infanterie ou les Dragons qui sont postés sur les extrémités , s'en saisissent d'abord , & s'y logent.

2°. S'il

2°. S'il y a une rivière ou un précipice , qui assure entièrement un côté de l'armée , on met toute la Cavalerie à l'autre ; & réunissant ainsi toutes les forces , & les étendant contre une seule aîle de l'ennemi , il arrive qu'on est fort supérieur en nombre , & qu'on peut l'envelopper.

3°. S'il y a quelque bois , ou quelque lieu couvert aux environs , sur le chemin qui vient du pays ami , on réduit les Bataillons par troupes , afin que quand les deux armées sont sur le point d'en venir aux mains , on paroisse s'avancer sur un grand front , afin d'intimider les ennemis. On pourra encore les épouvanter (oo), en faisant courir le bruit dans leur armée au plus fort du combat que leur Général a été tué.

4°. Si l'ennemi a en flanc (pp) ou derrière lui quelque bois ou quelque vallée , où l'on puisse arriver sans être vu , on y peut envoyer de la Cavalerie légère & des Dragons pour l'attaquer en flanc ou en queue dans le fort de la bataille , ou pour donner sur le bagage , & y causer de la confusion ; d'autant que des gens préparés surprennent toujours ceux qui ne le sont pas.

5°. Si la qualité du pays le permet (qq) on peut s'approcher de l'ennemi secrètement , & le combattre avant qu'il se soit mis en bataille , comme

G

on fit à *Tuttling* (a) dans la Suabe , contre les François , l'an 1644.

6°. Si le terrain est étroit , on se met sur trois ou quatre lignes , ou même sur davantage , s'il est nécessaire.

7°. Si il y a quelque marais ou quelque fossé , on peut poster quelques troupes devant , lesquelles à l'approche de l'ennemi , se retirent par des passages faits exprès , que l'ennemi ne connoît point , & l'attirent ainsi dans le piège.

II°. Dessesins.

1°. Si l'on veut avec son aîle droite (rr) battre la gauche de l'ennemi , ou au contraire ; on mettra sur cette aîle le plus grand nombre , & les meilleures de ses troupes , & on marchera à grands pas de ce côté-là ; les troupes de la première & de la seconde ligne avançant également , au lieu que l'autre aîle marchera lentement ou ne branlera point du tout , parce que tandis que l'ennemi

(a) *Tuttling* , ou *Dutlingen* , comme l'écrivent les Allemands , est une petite ville située sur le Danube , dans le Duché de Wirtemberg. Le combat de Dutlingen fut gagné dans le plein cœur de l'hiver par le Duc de Lorraine , qui avoit joint les Généraux Merci & Jean de Wert ; ils surprirent le quartier du Maréchal Rantzau , qui à son ordinaire se trouvoit pris de vin , & le firent prisonnier , le reste se retira en bon ordre à Brisac.

fera en fufpens , ou avant qu'il s'apperçoive du stratagème , ou qu'il ait fongé à y remédier , il verra fon côté foible attaqué par le fort de l'ennemi , tandis que fa partie la plus forte demeure oifive , & eft au défefpoir de ne rien faire ; & s'il fe rencontre de ce côté-là quelque village , on y mettra le feu , pour empêcher l'ennemi d'attaquer cette aîle , & lui ôter la connoiffance de ce qui fe paffe.

2°. Si avec fes deux aîles on a deffein d'envelopper l'ennemi , il eft bon de fe préfenter en ligne droite , afin de le tromper ; mais il faut marcher lentement par le milieu , & plus vîte par les deux bouts , faifant comme un croiffant : c'eft ainfi que le Général Banier enveloppa les Impériaux vis-à-vis de *Melnick* (a) dans la Bohême , l'an 1639 ; ou bien on laiffe le milieu de la bataille vuide , & on partage toute l'armée en deux aîles ; ou bien on peut laiffer la premiere ligne dans fon entier , tandis que la feconde s'avance fur les aîles de la premiere , & augmente de moitié la longueur de la ligne. Ceci réuffiroit mieux dans un tems couvert de nuages , de pouffiere ,

(a) *Melnick* , ville de Bohême , fituée fur une montagne , à fix lieues environ de Prague , près de l'endroit où la rivière de Muldau fe jette dans l'Elbe.

de fumée , & toutes fois & quantes que l'ennemi ne pourra pas s'appercevoir de vos mouvemens ; & pour le mieux tromper , on peut étendre dans le milieu une file de cavalerie , pour cacher le vuide qu'on y laisse.

3°. Pour fatiguer avec votre foible , le fort de l'ennemi , & le charger ensuite fatigué avec votre fort , qui sera frais , on peut mettre à la tête de tout , la Cavalerie légère avec quelques Dragons de la réserve , afin qu'il décharge dessus sa furie en les chargeant les premiers ; & lorsqu'il sera fatigué , vos troupes fraîches & vigoureuses le chargeront à leur tour : mais afin que votre armée ne s'effraye pas de voir ses premiers rangs en déroute , il faut l'avertir du stratagème.

III°. Conjonctures.

Si l'on apperçoit quelque signe de crainte (//) ou de confusion parmi l'ennemi , ce qu'on connoît lorsque les rangs sont troublés , que les troupes se mêlent ensemble sans intervalles , que les drapeaux flottent , que les piques s'ébranlent toutes à la fois , & qu'on tourne le dos , il faut le poursuivre sur le champ , sans lui donner le tems de se reconnoître , faire avancer les Dragons , la Cavalerie légère , quelques pelotons & quelques troupes débandées , qui , tandis que l'armée s'avance

en bataille , vont devant occuper quelque poste où il faut que l'ennemi tombe , un fossé , un fond , un bois , une levée , ou quelqu'autre avantage que ce soit , devant , à côté , ou derriere.

Il n'y a rien de si nécessaire au Soldat que la discipline ; sans elle les troupes sont plus pernicieuses qu'utiles , plus formidables aux amis qu'aux ennemis. La discipline est expliquée fort au long dans les loix militaires , & dans les statuts de guerre qui commandent l'obéissance à l'égard des Supérieurs , la bravoure contre l'ennemi , & une conduite en tout honnête & réglée , proposant pour cela des récompenses & des châtimens convenables.

1°. Une excellente méthode (*tt*) est de n'avancer personne qu'à son rang , ou pour quelque action extraordinaire.

Les Guides dans une armée sont comme les yeux dans le corps : on doit bien les garder , & les attacher par la récompense , par l'espérance , par la crainte du châtiment : on leur fait quelquefois donner des ôtages pour gages de leur fidélité.

1°. Il faut en avoir plusieurs , & les distribuer dans plusieurs parties de votre armée , & qu'ils concertent entre eux les lieux & les chemins.

On engage & on entretient les Espions à force d'argent : il faut y prendre bien garde , car souvent ils font doubles. Il est bon de s'assurer d'eux , & d'avoir entre ses mains leurs femmes & leurs enfans. S'ils proposent quelqu'entreprise, il ne faut pas la faire connoître à d'autres , ni même qu'ils la connoissent entr'eux. Vous pouvez employer pour Espions des prisonniers , des trompettes , des transfuges tant de l'armée ennemie que de la vôtre , des paysans , des courriers , des soldats travestis , des messagers , des rendus. Quand on surprend un Espion , on le pend.

OBSERVATIONS.

ARTICLE PREMIER.

Des hommes.

(a) **M**ONTECUCULI donne une idée très-succincte des parties qui composent une armée : il dit bien qu'il faut lever des hommes , les ranger , les armer , les exercer & les discipliner ; mais chacun de ces articles auroit mérité de plus grands détails.

J'ai déjà dit que le nombre n'ajoutoit pas toujours à la force d'une armée. Cette force dépend du choix & de l'espece d'hommes que l'on employe pour augmenter & pour recruter les corps. Si l'espece est mauvaise , plus les armées seront nombreuses , moins elles auront de force , & plus elles seront embar-

raffantes : si , au contraire , elle est bonne , le nombre ajoutera beaucoup à la force ; mais il ne sera pas nécessaire de les avoir si nombreuses. L'espece de soldat ne suffit pas encore pour rendre une armée formidable , c'est une premiere condition ; mais il y en a bien d'autres qui doivent y être jointes. Ces conditions sont 1^o. l'union des parties , qui consiste dans l'ordre & dans la discipline. 2^o. La composition de chaque partie , qui ne doit être ni trop forte ni trop foible. 3^o. Une constitution générale qui donne , à chaque partie qui compose le tout , les moyens de se completer par des recrues instruites & rompues à la discipline. *Ce n'est ni du nombre , ni d'une valeur aveugle , dit Vegece , qu'il faut attendre la victoire* *. Lorsque Pirrhus entra en Italie pour venir au secours des Tarentins , il s'appliqua à connoître le génie de cette Nation ; il reconnut bientôt qu'elle étoit efféminée , paresseuse , livrée sans réserve aux plaisirs , & adonnée au vin , à la bonne chere & aux danfes. Les Tarentins ayant donné toute autorité à Pirrhus , ce Prince commença par faire fermer les lieux qui servoient de réduits à la jeunesse ; il exerça ensuite les habitans au maneiement des armes & à la discipline militaire ; & après avoir remarqué ceux qui lui parurent les plus propres à la guerre , il les enrôla , & renvoya ceux qui n'auroient servis que de nombre & de mauvais exemple **.

* Lib. 1.
cap. 1.

Le premier point , & le plus essentiel , est le choix du soldat. *Vegece dit qu'il faut choisir les soldats dans les climats ni trop chauds ni trop froids , mais dans les plus tempérés* *** , comme si le climat influoit sur le plus ou le moins de courage d'une Nation. La constitution du gouvernement en pourroit être une cause plus réelle ; mais c'est dans les vertus ou dans la corruption des mœurs qu'il faut en chercher la véritable. Athenes & Sparte n'ont point changé de climat : le Tibre sous Clément XIII

** Hist.
Romaine par
Laurent
Echard, tom.
2. liv. 2. ch.
viii.
*** Lib.
1. cap. 2.

baigne les mêmes bords qu'il arrosoit du tems des Scipions & des Césars. Le courage de Xenophon & d'Alcibiade ne s'amollit point à la Cour de Perse : Annibal eut trouvé à Rome le même écueil qu'il trouva à Capoue. L'amour de la patrie & de la liberté, voilà les véritables sources de la valeur. Le desir de la gloire est subordonné à cet amour, parce que notre gloire particulière doit se trouver dans celle de la patrie. Tant que l'égoïsme ne fut point connu à Rome, il n'y eut point de luxe, les mœurs y furent pures, & l'amour de la patrie fut la première vertu des Romains. Rome s'aggrandit, & devint bientôt redoutable, parce que tout étoit relatif au bien des particuliers, & à la gloire de la République : dès que le luxe s'introduisit, les mœurs se corrompirent, l'amour de soi-même succéda à celui de la patrie, & Rome déchut bientôt de sa splendeur.

L'Angleterre est un pays de vrais patriotes ; ce n'est pas pour lui seul qu'un Anglais s'expose aux dangers, c'est pour la patrie. Lorsqu'un Militaire Anglais s'est distingué dans les Armées, il revient à Londres ; & content de la reconnoissance de ses compatriotes qu'il a défendus, il n'en exige ni respects ni déférence ; il est regardé comme un citoyen utile, & cela lui suffit. C'est la vertu des Fabius & des Cincinnatus ; aussi l'Angleterre est-elle peut-être la Nation où la bravoure se soutient depuis plus long-tems.

En admettant le sentiment de Vegece, il sembleroit que la Nation Française fut, de toutes celles de l'Europe, la plus propre à faire de bons soldats, parce qu'elle naît & vit sous un ciel tempéré ; mais comme le climat n'influe point ni ne peut influencer sur le plus ou moins de courage d'une Nation, il faut nécessairement qu'il y ait d'autres raisons plus physiques de sa valeur, que toutes les Nations lui accordent unanimement.

Le

Le Cardinal de Richelieu dans son Testament politique *
 avoué par M. de Foncecagne , & réfuté par M. de Voltaire ,
 dit qu'il n'y a pas de Nation au monde moins propre à la guerre
 que la Nation Française : il ne dit pas , à la vérité , que ce soit
 faute de courage , il connoissoit trop bien cette Nation pour lui
 imputer une foiblesse dont elle n'a jamais été susceptible ; mais
 il donne pour raison sa légèreté & son impatience. Ce Cardinal
 auroit bien dû se ressouvenir de la constance & du courage de
 l'Armée Française au siège de la Rochelle , qui fut commencé à
 la fin de Janvier 1628 , & qui ne finit , par la reddition de la
 place , que le 28 Octobre , jour de la signature des articles. Ce
 siège est , peut-être , la marque la plus évidente que si le Français
 est léger , sa légèreté n'influe point sur ses devoirs , & que l'hon-
 neur est , & sera toujours , le premier motif qui le fera agir.

La légèreté d'une Nation doit nécessairement influencer sur le
 plus ou moins de patience nécessaire dans tous les travaux , &
 sur-tout dans ceux de la guerre ; mais si cette légèreté ne porte
 que sur des objets frivoles , si elle n'attaque point l'honneur &
 les devoirs les plus sacrés , elle ne peut être une raison pour que
 cette Nation ne soit pas propre à la guerre. Dans les dernières
 guerres de Bohême , M. le Maréchal de Saxe voyant le soldat
 Français porter du pain pour cinq jours , & au bout du troisième
 jour , jeter ce qui lui restoit pour marcher plus lestement , sans se
 mettre en peine de quoi il vivroit , s'écria : *Dieu , quelle Nation ,*
& qu'elle doit être redoutable à l'ennemi ! Parce que le goût des
 plaisirs change , ce n'est pas une raison pour inférer que l'hon-
 neur n'a pas toujours les mêmes droits sur le cœur. On a vu
 des tems malheureux , où les Français chassés des conquêtes
 qu'ils avoient faites , repoussés & battus jusques dans leur propre
 pays , n'en ont pas été plus découragés par ces revers.

H

* Tom. 2.
 chap. 9. liv.
 iv. Edition
 1764.

qui leur est propre , les soutenoit ; & l'amour de leurs devoirs , joint à l'amour-propre , qui leur est naturel , les animoit à faire les plus grands efforts , dans la crainte d'être humiliés. Si la légèreté du Français avoit influé sur son honneur & sur ses devoirs ; dans le découragement où les malheurs de la France paroissent devoir le réduire , le Maréchal de Villars n'auroit pas sauvé l'Etat , & donné la paix à l'Europe.

Le Cardinal de Richelieu ne se contente pas d'accuser cette Nation de légèreté , il l'accuse encore de paresse. Eh ! quelle Nation dans l'Europe en peut être moins susceptible ? S'il y a un reproche à lui faire , c'est sa vivacité , & même sa pétulance. Il me semble qu'il devoit suffire au Cardinal de Richelieu d'avoir rabaisé la Noblesse , & de lui avoir ôté presque tous ses privilèges , sans avilir sa Nation par des vices supposés. Il auroit pû avec justice l'accuser de foiblesse , pour s'être soumise au joug qu'il lui avoit imposé ; mais cette foiblesse (si l'on peut la nommer ainsi) ne venoit que de l'amour que le Français a toujours eu pour son Roi ; & tout ce qui pouvoit le rapprocher de sa Personne lui devenoit plus précieux que la liberté , & même l'espece d'indépendance dont il jouissoit avant le Ministère du Cardinal de Richelieu. Je suis Français , mais je me dépouille de tout esprit de partialité ; & en reconnoissant dans ma Nation les qualités qu'elle a , je ne m'aveugle point sur ses défauts.

Le Français est généralement brave , l'amour de son Roi est né avec lui ; mais peut-être n'a-t-il pas au même degré celui de la patrie (a) : il rapporte tout à lui-même ; l'honneur & l'amour-

(a) En général , l'esprit patriotique se montre plus évidemment dans le soldat & dans le peuple , que parmi la Noblesse & les grands Seigneurs. Que l'on dise à un soldat , voilà les ennemis , souvenez-vous que vous êtes Français ; l'amour qu'il a pour sa Nation lui fera affronter mille dangers. Le peuple est transporté de joie lorsqu'il apprend que sa Nation a remporté une victoire ; mais il est triste & humilié lorsqu'elle a perdu une bataille. Les grands Seigneurs s'en consolent souvent par des chançons ou des bons mots.

propre guident sa valeur ; mais souvent il ne sert sa patrie que relativement à son intérêt & à sa réputation. Il aime les honneurs & les distinctions ; il n'envisage que sa propre gloire, & le bien & l'intérêt de l'État ne le touchent , qu'autant qu'ils lui procurent ces distinctions & ces honneurs. Si le Français ne s'arme que pour sa propre gloire , celle de la patrie est en sous-ordre ; ainsi sa valeur n'étant agissante que pour lui , elle n'est utile à la patrie qu'autant qu'il y trouve son avantage : on peut même lire dans l'histoire de la Monarchie , des exemples de Généraux , qui , se trouvant en concurrence , ont mieux aimé sacrifier les troupes qui leur étoient confiées , que de contribuer aux succès d'un rival ; cependant ces exemples ne caractérisent point la Nation , tout au plus quelques particuliers , dont on a , depuis long-tems , oublié les noms.

Dans tout État , où l'amour de la patrie n'est pas le premier sentiment qui fait agir les hommes , il ne peut y avoir qu'une valeur d'amour-propre & d'ostentation ; le desir des préférences est ce qui excite & anime le courage. Dans tout État où l'amour de la patrie est le premier sentiment , on ne connoît ni basse jalousie , ni folle ambition ; toutes les actions sont reversibles à l'État , & on n'agit que pour sa gloire.

La liberté est le plus grand des biens , mais elle doit avoir des bornes ; car si on la porte trop loin , on fait du principe du bien , la source du plus grand mal : elle doit être , non comme cette prétendue liberté des Seigneurs Polonais , qui rend le peuple esclave , & qui ôte à cet État la force qu'il pourroit avoir par lui-même ; mais comme celle des Suisses , qui , par l'union intime qu'il y a dans chaque partie , augmente la puissance de l'État , conserve la considération qu'il a dans l'Europe , & maintient la liberté de chaque particulier , & de l'État en général.

H 2

Cette liberté est encore un des principes du plus ou du moins de valeur des Nations ; & la constitution de l'État n'influe sur la bravoure , qu'autant qu'elle soutient ou qu'elle énerve cette liberté, qui n'est autre chose que la jouissance de soi-même , sous la protection des Loix & du Souverain ; ou, comme le dit M. de Montesquieu, *le droit de faire tout ce que les Loix permettent.*

Si la constitution de l'État est telle que le citoyen ne puisse jouir de cette liberté , ainsi qu'il arrive dans un État despotique ou dans un gouvernement foible , & qui tend au despotisme , le découragement du citoyen vertueux , & l'ambition du mauvais citoyen , doivent nécessairement atténuer le patriotisme ; chacun ne travaille que pour soi , les liens de la société se relâchent : & comme là , où l'intérêt particulier domine , il faut que les mœurs se corrompent , que la frénésie de l'indépendance , la manie d'être respecté , fasse disparaître la liberté civile , la valeur d'une Nation s'éteint peu à peu dans les distinctions particulières : c'est l'histoire de tous les peuples , dont les vertus ont dégénérés. Cette foule de barbares qui inonda l'Empire Romain , & qui le détruisit , avoit une vertu féroce , étoit brave ; mais peu à peu les vaincus corrompirent leurs vainqueurs : dès que ceux-ci eurent trouvé une patrie , ils cessèrent d'avoir l'amour de la patrie ; ils se désunirent , & fondèrent des Empires particuliers , qui se sont soutenus aussi long-tems que la vertu primitive de leurs fondateurs a subsisté.

Le gouvernement Français n'est point despotique , rien ne gêne la liberté que les Loix permettent. Les biens de chaque particulier lui appartiennent ; & quoique le Prince en soit le seigneur primordial , il ne peut , ni ne doit se les approprier , ni les donner , sans injustice & sans infraction aux Loix du Royaume , à moins de crimes d'État de la part des particuliers.

La constitution du gouvernement Français ne donnant aucune atteinte à la liberté autorisée par les Loix , il semble que l'intérêt général devrait être, pour le Français, le seul motif de ses actions, & qu'il devrait être plus affectionné à la patrie qu'il ne l'est communément. Le Cardinal de Richelieu, en contraignant les grands Seigneurs à venir à la Cour, a purgé les Provinces de petits tyrans, & en même tems il a rendu le général de la Nation plus libre. Les Seigneurs ont, à la vérité, perdu de leur indépendance, mais ils en sont dédommagés par les honneurs & les distinctions que le Prince leur accorde : le particulier devrait être plus libre, parce qu'il n'est plus l'esclave de ces Seigneurs, & qu'il répond directement au Prince, ou à ceux qui sont préposés par lui pour faire observer les Loix (a). Il semble

(a) Il est certain que le Cardinal de Richelieu fit un grand bien à la Monarchie, en appelant à la Cour les Seigneurs & la principale Noblesse. Les Provinces furent délivrées de mille petits tyrans qui les troublaient, & qui auroient enfin ramené tous les inconvéniens de la féodalité; mais aussi a-t-il fait un grand mal, en ce que les Seigneurs épuisent leurs Provinces pour soutenir à la Cour un faste, dont ces mêmes Provinces sont les victimes. Il y auroit, peut-être, un moyen d'ajouter au bien qu'a fait le Cardinal de Richelieu, & de prévenir des maux qui peuvent en résulter. La principale Noblesse sert, la guerre est son élément; en obligeant les militaires pendant la paix à de longues résidences à leur corps, sans exception, il en résulteroit un double avantage; celui d'une meilleure discipline, & celui de rendre aux Provinces l'or que ces Seigneurs tirent de leurs Terres. Quant à ceux qui, plus avancés en grades, ont des Gouvernemens, ils devraient être obligés d'y résider, au moins, le tiers de l'année. Ceux qui jouissent des revenus ecclésiastiques ne devraient approcher de la Capitale que pour des raisons les plus indispensables, & il ne faudroit jamais leur permettre d'y passer plus de tems que leur devoir ne l'exige. Les Receveurs généraux des Finances devraient tous rester dans leurs départemens, & ne venir à Paris que pour rendre leurs comptes; ce tems doit être fixé à trois mois, au plus. Des soixante Fermiers généraux, trente devraient rester dans les Provinces; ils rendroient compte aux trente restans à Paris, & ceux-ci au Contrôleur général.

que ce changement dans le gouvernement auroit dû rendre la Nation plus patriote ; mais malheureusement cet amour de soi-même prévaudra encore long-tems dans l'esprit des Français sur l'intérêt général. Cependant, quoique le Français n'agisse, pour-ainsi-dire, que relativement à lui, sa valeur est au même degré qu'elle étoit autrefois : de ce sentiment, il ne s'enfuit pas que cette Nation ne soit pas propre à la guerre ; elle est valeureuse ; & toute Nation brave doit fournir de bons soldats, quel que soit le motif qui la fasse agir : & si l'on peut rendre la Nation Française plus patriote, il n'y en aura pas une dans l'Europe plus magnanime ni plus redoutable aux ennemis de l'État.

Il est plus difficile de vaincre l'impatience du Français en général, parce qu'elle provient de sa vivacité ; mais en admettant dans les troupes l'ordre & la discipline la plus exacte, & sans lesquels l'armée la plus nombreuse est sans force, on la réprimera ; & si on ne peut l'étouffer, du moins elle n'éclatera pas : ainsi elle cessera d'être dangereuse, & elle pourra même être très-utile dans beaucoup d'occasions.

Le Français a un très-grand défaut à la guerre. L'officier particulier, & même le soldat, jugent des manœuvres de leurs Chefs, & raisonnent conséquemment à leurs idées ; ils décident & condamnent sans rien approfondir, & sans savoir le motif qui fait agir le Général. Ce défaut, que l'on peut nommer un vice, est un des plus grands qui existent dans le militaire, parce que, si les manœuvres qu'on leur fait faire ne s'accordent point avec leurs idées, il est à craindre que la confiance ne diminue, que l'obéissance ne soit pas entière, que les murmures ne s'enfuient, que la discipline ne se relâche ; & l'armée la plus valeureuse, la plus nombreuse, & la plus belle en espèce d'hommes, qui auroit pû faire des conquêtes si les raisonnemens de

chaque particulier en étoient bannis , & si elle ne composoit qu'un tout parfaitement uni & soumis au Chef , n'est plus qu'un amas de braves gens , à la vérité , mais dont les forces s'évaporent par la désunion des parties.

Toutes les Provinces de France fournissent beaucoup de bons soldats ; il y en a cependant dans le nombre qui en donnent peu. Les Provinces voisines de la Mer s'adonnent plus volontiers au commerce maritime ; mais elles fournissent d'excellens matelots : or , comme il est aussi important à la France d'avoir une bonne marine , qu'il lui est nécessaire d'avoir un bon & solide militaire de terre , ces sujets lui sont de la plus grande utilité. Les Provinces qui approchent le plus de la Capitale , n'en fournissent que peu ; la plupart de leurs habitans abandonnent leurs champs pour venir grossir la foule des domestiques , des vagabonds , & des fainéans qui y abondent , & ils aident à son luxe , dont ils vivent : toutes les autres Provinces , sans en excepter aucunes , fournissent une très-grande quantité d'excellens soldats.

Vegece préfère avec raison les soldats levés dans la campagne à ceux des villes * , parce que , dit-il , *ils sont plus endurcis à la fatigue , qu'ils sont habitués à manier le fer , à creuser des fossés , & à porter des fardeaux* , au lieu que ceux des villes sont pour la plupart efféminés , accoutumés à une vie molle & moins pénible , à une nourriture moins grossière , & qu'ils ne sont point faits à l'intempérie de l'air.

* Lib. 2.
cap. 3.

Le libertinage moins connu dans les campagnes , énerve & affoiblit les habitans des villes. Si toutes les villes ressembloient à Rome naissante , on ne devoit faire aucune difficulté d'y lever des soldats , parce que dans toute ville où il n'y a point de luxe ni plaisirs frivoles , le cœur n'est point corrompu , les forces , loin de s'épuiser , s'accroissent par les exercices militaires & au-

tres, & le soldat qu'on y leve est aussi robuste & aussi courageux que celui de la campagne. Cependant, quoiqu'il soit constant que les soldats, & particulièrement les cavaliers, tirés de la campagne, soient meilleurs que ceux qui sont levés dans les villes, il est de l'intérêt de l'État de faire de préférence des recrues dans les villes; & quoique ces soldats soient d'une espèce beaucoup au-dessous de ceux levés dans les campagnes, la conservation de l'État en dépend, parce qu'il seroit dépeuplé par les guerres continuelles qu'il peut avoir. Si la totalité des recrues étoient levées dans les campagnes, elles seroient bientôt déserter, les terres resteroient en friches, & les villes seroient surchargées de gens inutiles, dont il est nécessaire de les purger; principalement en tems de guerre, où le défaut de consommation dans les villes laisse sans emploi tous ces êtres, qui ne sont utiles qu'à soutenir un luxe ruineux. Mais si après avoir purgé les villes de ces fainéans, on a besoin de faire de nouvelles recrues, il faut prendre dans les villes ceux qui manient le fer, comme Bouchers, Charpentiers, Menuisiers, Maçons, Porte-faix, Tailleurs de pierre, Serruriers, Charrons, Cordonniers, Brasseurs, &c. les gens de cette profession se ressentent moins du libertinage des villes, parce qu'ils sont journellement occupés à travailler, & par conséquent sont meilleurs que ceux des autres professions. Si par la continuité de la guerre on est forcé de lever des recrues dans les campagnes, il faut préférer les Forgerons, les Chasseurs, les Bûcherons, les Scieurs-de-long, & tous les gens de métiers qui exigent de la force & de l'adresse; mais, le moins qu'il est possible, il faut prendre des Laboureurs, parce que la vie des citoyens est attachée au travail de ces hommes utiles. En général, tous les habitans de la campagne sont très-bons; cependant ceux des montagnes & des bois ont la réputation d'être plus

plus robustes , & meilleurs que ceux des plaines. Tous les métiers qui demandent de la force & de la hardiesse , sont, pour la plupart, très-propres à faire de bons soldats ; il n'y a que celui de Pêcheur , qui , quoique dur & pénible , n'est point propre pour la guerre ; il semble que cet élément rende l'homme mol & fainéant.

C'est un objet bien important pour un État que d'exciter & de protéger la population : plus un Royaume est peuplé , plus il est riche , & plus il trouve de ressources en lui-même ; & quelques longues que soient les guerres que les circonstances le forcent de faire , il trouve dans son intérieur , sans toucher aux cultivateurs , ni aux gens d'arts & métiers , de quoi compléter son militaire , sans que le commerce intérieur soit interrompu (a).

(a) Il y auroit un moyen bien simple de favoriser & d'augmenter la population , & même l'agriculture , & d'avoir encore un fond intarissable pour recruter les corps sans toucher à la partie des cultivateurs , ni à celle des gens d'arts & métiers. Ce seroit de permettre à un certain nombre de soldats par Régiment , de se marier , de donner à ces soldats des habitations proche les différens cantons du Royaume qui sont à défricher. On donneroit à chacun une certaine quantité de terre qui leur appartiendroit à eux & à leurs enfans à perpétuité , jusqu'à l'extinction de la famille ; & faute d'enfans , ces terres reviendroient au Roi , qui les donneroit à un autre soldat. Le pere qui sauroit que sa famille ne peut jamais manquer du nécessaire , en serviroit avec plus de zèle & d'ardeur ; & comme ces biens cultivés par la famille de ces soldats ne doivent point être imposés , ces soldats cultivateurs ne tomberoient point dans le crime que commettent la plupart des gens de la campagne , qui trompent la nature , dans la crainte d'avoir des enfans qu'ils ne peuvent nourrir , par les taxes trop fortes auxquelles ils sont souvent imposés. Les enfans mâles qui proviendroient de ces mariages seroient soldats en naissant , les filles ne pourroient se marier qu'à des enfans de soldats : les garçons ne se marieroient point avant vingt-cinq à trente ans , & les filles avant dix-huit ou vingt , parce que pour faire des enfans forts & robustes , il faut que le pere & la mere soient formés. Cette espece de Colonie répandue dans le Royaume , deviendroit un fond intarissable pour le militaire ; un trésor réel pour l'État , & une certitude de la culture des terres dans toute l'étendue

Le soldat ne doit être ni trop jeune , ni trop vieux ; mais il vaut mieux tomber dans le premier cas que dans le dernier , parce que comme le dit Vegece : *Il y a moins d'inconvénient qu'un soldat tout dressé se plaigne de n'avoir pas la force de*

* *Lib. 1. combattre , que de se voir désolé de n'être plus en état de servir* *.

cap. 4.

Cependant ce sentiment , tout juste qu'il est , relativement aux Romains , ne l'est point pour la France , parce que la bonté & la générosité de Louis XIV ont pourvus à ce qu'un soldat trop vieux restât tranquille , & fut vêtu & nourri le reste de ses jours. Les loix Romaines , sur-tout dans le commencement de la République , étoient toutes militaires. Quand les Consuls , au rap-

** *Cout. des Rom. liv. 5. chap. 1.*

port de Nieuport ** , vouloient lever des troupes , ils faisoient publier un Édit par un Héraut , & plantoient un étendard sur la citadelle ; alors tous ceux qui étoient en état de porter les armes , avoient ordre de s'assembler dans le Capitole , ou dans le champ de Mars. L'âge prescrit par les loix étoit depuis dix-sept ans jusqu'à quarante-six , ou alloit même jusqu'à cinquante , & ce n'étoit qu'à cet âge que le citoyen étoit dispensé de porter les armes. Dans le commencement de la République , on ne levoit les soldats que dans l'ordre des chevaliers , & parmi le peu-

du Royaume , parce qu'alors les recrues pour compléter les corps seroient prises de cette Colonie de soldats. Quant aux milices , qu'il est d'usage de tirer , il faudroit les prendre dans les villes , non dans les gens d'arts & métiers ; mais dans cette foule de valets , de fainéans & de vagabonds qui y abondent ; par ce moyen ils serviroient l'État , & les villes en seroient purgés.

M. le Baron de Vimphen , Officier de distinction , dans des institutions militaires qu'il m'a fait le plaisir de me communiquer , entre dans un très-grand détail sur les moyens d'établir cette Colonie , sans qu'elle soit à charge aux peuples , & sans aucun frais pour le Roi. Il est à désirer qu'il veuille en faire part au Ministère , & que le Ministère veuille l'examiner avec la plus grande attention. Il n'est pas douteux que l'État en retireroit les plus grands avantages.

ple ; les citoyens de la lie du peuple & les affranchis n'y étoient point admis , & ils n'étoient employés qu'au service de mer. Ceux qui parmi les chevaliers refusoient de s'enrôler , étoient punis par la confiscation de leurs biens , & notés d'infamie : ces loix étoient nécessaires pour un peuple qui naissoit , & qui vouloit faire des conquêtes. Il n'en est pas de même de la France , dont la puissance est établie & reconnue ; mais quoique le Français ne soit pas noté d'infamie , lorsqu'il ne veut pas prendre le parti des armes , il est cependant forcé de servir , lorsque les circonstances l'exigent. La milice (a) qu'il est d'usage de lever se tire au sort , & par conséquent est forcée : les recrues pour les Régimens d'Infanterie & de Cavalerie , se font de bonne volonté , mais souvent elles se font par surprises ; & quoique le Prince ne les approuve point , il est obligé de fermer les yeux sur cette conduite , pour que ses troupes soient complètes. Lorsqu'un soldat s'engage , le tems est limité ; & ce tems fini , il faut lui donner son congé en paix ou en guerre , à moins qu'il ne veuille faire un second engagement. Ce tems qu'il doit servir étant limité , est une raison pour ne pas le recevoir trop jeune , parce que si on le recevoit avant qu'il eut la force de porter ses armes , & de s'en servir , il deviendrait à charge à l'État au lieu de lui être utile : en supposant qu'il lui fallut deux ans pour acquérir les forces nécessaires , il s'ensuivrait qu'il ne serait utile que pendant six ans , or il faut qu'il le soit du moment qu'il est enrôlé ; ainsi en tems de guerre , il ne faut pas recevoir un soldat au-dessous de dix-huit ans ni au-dessus de cinquante : en tems de paix on peut le prendre à dix-sept ans , parce que le service est moins pénible.

(a) La première Ordonnance pour la levée des milices parut en 1688.

Comme il faut du tems pour former le soldat , il ne faut pas le mettre à portée de combattre avant qu'il soit parfaitement instruit de ses devoirs , qu'il connoisse ses armes , & l'usage qu'il doit en faire , & qu'il soit plié & rompu à l'ordre & à la discipline. S'il est trop jeune , il acquérera , pendant ce tems d'instruction , de la force & de l'agilité , son corps & son tempérament s'habitueront à une fatigue modérée , qui le préparera à une plus considérable , lorsqu'il sera en campagne. C'est par cette raison que je crois indispensable d'attacher un Bataillon de recrue à chaque Régiment ; cette premiere école est nécessaire , & pour le soldat de recrue , & pour le jeune homme qui entre au service , que l'on destine à être officier , & elle met les bataillons de campagne en état de servir utilement pendant toute la guerre. Lorsque l'on envoie à l'armée des recrues faites au hazard , telles qu'elles se sont toujours faites , que peut-on en attendre ? Peut-on en sûreté leur confier un poste , les mettre en faction , ou les faire combattre ? Elles ne savent pas seulement porter leurs armes , ni s'en servir ; elles ne savent pas s'aligner , ni marcher ; & s'il faut qu'elles fassent feu , elles tirent en l'air en tournant la tête , ou ne conservent point leur rang , & mettent le désordre dans le bataillon. Un soldat tout neuf qui n'a point été exercé , & que l'on veut faire combattre , est plus dangereux que l'ennemi ; mais lorsqu'il a été six mois ou un an au bataillon de recrue , & qu'il est envoyé aux bataillons de campagne , il y marche , au moins , instruit à manier ses armes , à s'en servir utilement & avec facilité , à marcher en troupe ; il connoît l'ordre & la discipline , ou , du moins , il en a les premieres teintures ; il en connoît la nécessité , & l'on peut avec confiance le mettre en faction , dans un poste , & le faire combattre. Un tel soldat vaut mieux que vingt autres levés à la

hâte & sans choix ; ils augmentent de nombre , mais ils diminuent la solidité des corps , & ne sont propres qu'à occasionner le désordre.

Pour engager le soldat à s'appliquer aux instructions que l'on lui donne , & pour exciter son amour-propre , il seroit nécessaire qu'on attachât un point-d'honneur à qui seroit envoyé de préférence aux bataillons de campagne : ce n'est que par des distinctions qui flattent l'amour-propre , que l'on conduit les hommes ; les gens de guerre en sont même plus susceptibles que d'autres. Le moment où le soldat se voit préféré , est flatteur , & agit avec plus de force sur lui que sur un homme de tout autre état ; ce genre de triomphe est public , tous les yeux sont attachés sur lui , & il jouit dans toute son étendue de la préférence qu'on lui donne. Il n'est pas douteux que si l'on agissoit ainsi , il n'y auroit pas un seul soldat qui ne s'efforçât de se rendre digne de marcher à la guerre , au lieu de rester à l'école du bataillon de recrue. Que l'on ajoute encore une différence entre la paye du bataillon de recrue , & celle des bataillons de campagne ; cette différence sera un véhicule de plus pour que le soldat se rende digne de marcher au bataillon de campagne. Tant que le soldat est au bataillon de recrue , il ne peut se regarder que comme surnuméraire , & comme destiné , si on l'en juge digne , à défendre un jour la patrie ; mais du moment qu'il part pour aller joindre les bataillons de campagne , il doit se compter parmi les défenseurs de l'État. Tout soldat qui se sent , & qui a de l'estime pour son état , ne peut être qu'un homme valeureux.

La taille du fantassin est indéterminée , cependant il faut qu'elle ne soit pas plus basse que cinq pieds deux pouces , ni plus haute que cinq pieds quatre à cinq pouces. Il faut qu'il soit fort , sain , qu'il ait des jambes nerveuses , sans être trop fortes , des

épaules larges , & qu'il soit droit & agile. La taille du cavalier doit être depuis cinq pieds cinq pouces , jusqu'à cinq pieds huit & neuf pouces , parce que tout homme qui doit monter un cheval de quatre pieds dix pouces à dix & demi , doit avoir une taille proportionnée au cheval qu'il monte. Celle du dragon doit être depuis cinq pieds trois pouces jusqu'à cinq pieds cinq , parce que son cheval est plus bas que celui du cavalier , & qu'il faut laisser les hommes au-dessus de cette taille pour la cavalerie (a).

La première attention que l'on doit avoir , est de rendre le soldat libre dans tous ses membres , lui apprendre à marcher avec aisance , & sans être embarrassé de ses armes ; on lui apprend ensuite à les connaître & à s'en servir. Le maniement des armes , auquel il faut le rompre , le rend adroit , & les lui fait paroître moins pesantes : on lui montre ensuite les différens mouvemens qu'il doit faire lorsqu'il sera admis dans le bataillon ; on le joint après à d'autres soldats , on le fait marcher avec eux , & on lui fait répéter ce qu'on lui a appris en particulier. Lorsqu'il est instruit , on le met dans le bataillon , on lui apprend à mar-

(a) En général , les Dragons en France sont beaucoup plus élevés que la Cavalerie : les Colonels & les Capitaines s'attachent tous à avoir des hommes de haute taille ; cet amour pour ces colosses est parvenu jusques dans les Troupes légères à cheval. Je ne fais pas quel peut être leur objet ; mais cette haute taille est absolument opposée au service que les Dragons doivent faire , & encore plus contraire à celui des Troupes légères à cheval. Lorsque l'un & l'autre sont à cheval , ils pesent trop sur leurs chevaux , qui , pour les Dragons , ne doivent avoir que quatre pieds huit pouces , & pour les Troupes légères , quatre pieds sept. S'ils sont à pied , cette haute taille est inutile ; & un homme de cinq pieds trois à quatre pouces , bien conformé , résistera mieux à la fatigue que ces géans efflanqués , qui , pour la plupart , sont tout en jambes. Le Prince entretient des Troupes pour la guerre , & non pour la parade , & il n'a certainement pas l'idée d'être la copie du feu Roi de Prusse.

cher d'un pas lent , plus vite & redoublé , mais toujours cadencé. Cette instruction doit avoir été préparée avant que de l'admettre au bataillon ; mais il ne peut s'y perfectionner qu'avec le bataillon. Cet exercice doit être souvent répété , comme étant la principale instruction que l'on doit donner au soldat : c'est du bien marcher qu'émanent les évolutions faites avec promptitude & justesse , & d'où dépend presque toujours le sort des batailles. Toute troupe qui marche bien , suppose de l'ordre & de la discipline : or , lorsque l'un & l'autre sont établis , les opérations deviennent moralement certaines , il ne faut plus y joindre que les dispositions qui dépendent du Général en chef.

L'instruction du cavalier est différente de celle du fantassin , quoiqu'elle ait toujours le même but ; mais comme le cavalier ne peut obéir aux ordres qu'on lui donne , qu'autant qu'il sait conduire son cheval , il est nécessaire de lui apprendre cet art avant que de rien exiger de lui , relativement aux évolutions militaires. Il faut lui apprendre à connoître chaque partie de son cheval , chaque partie de l'harnachement , & l'usage de chacune , à serrer & à brider son cheval , à le monter , & comme il doit y être placé , à tenir la bride , & à s'en servir ; ainsi que de ses cuissés & de ses jarrets , pour le pousser en avant , le faire reculer , le tourner à droite & à gauche , & enfin lui faire faire tous les mouvemens qu'il exigera de lui. Ces premières instructions sont absolument nécessaires ; & quelques longues qu'elles soient , elles sont indispensables , si l'on veut se servir utilement de la cavalerie.

Lorsque le cavalier est placé à cheval , qu'il sait le conduire , & qu'il en est absolument le maître , il faut lui faire faire à pied toutes les évolutions qu'il doit exécuter à cheval , pour qu'il se

les grave dans la mémoire : on le fait ensuite monter à cheval, & on lui fait répéter les mêmes manœuvres qu'il a faites à pied. Lorsqu'il est rompu à cet exercice, & qu'il l'exécute avec précision, on le joint à quelques autres cavaliers, & on lui fait répéter ces mêmes évolutions, de-là il passe à l'Escadron ; & dans six mois d'exercice continuel, & d'application de la part du cavalier, il doit être formé, & en état d'exécuter tous les commandemens qui lui seront ordonnés. Mais pour avoir le tems d'instruire le cavalier, & de le mettre en état de servir utilement, il faut qu'il y ait un Escadron de recrue attaché à chaque Régiment, ainsi qu'un bataillon pour l'infanterie. Cet Escadron sera d'autant plus utile, que l'instruction est longue & difficile, & qu'il est impossible en tems de guerre, par la constitution actuelle, de pouvoir compter sur la cavalerie après une ou deux campagnes : les recrues sont fréquentes, les remotes encore davantage ; il est vrai que l'on donne les jeunes chevaux aux anciens cavaliers, mais ils ne sont gueres plus instruits que ceux qui arrivent ; & ce mélange de recrues qui ne savent rien, & de jeunes chevaux qui sont mal menés, ne peut faire qu'une très-mauvaise cavalerie. Cet Escadron de recrue aura encore un objet ; les jeunes gens destinés à parvenir aux grades, & qui entreront sous-Lieutenans, iront d'abord aux Escadrons de recrues, ils y apprendront les premiers élémens de leur métier ; on leur montrera à monter à cheval, en supposant qu'ils n'ayent pas été instruits dans les Académies ; & ils ne passeront aux Escadrons de campagne, que lorsqu'ils seront instruits, & capables de conduire leur troupe.

Je ne fais pas pourquoi cette partie si essentielle à une armée, a toujours été négligée ; tous les soins semblent s'être portés sur l'infanterie, & on n'en a donné jusqu'à présent que de très-superficiels

perficiels à la cavalerie ; cependant comme on ne fait point la guerre sans cavalerie , que cette arme est absolument utile , il semble que l'attention auroit dû être la même pour l'instruction de la cavalerie que pour l'infanterie. L'instruction du cavalier étant plus longue & plus difficile que celle du fantassin , il étoit important de prendre des moyens plus efficaces pour mettre la cavalerie en état de servir utilement : je crois qu'il n'y en a point d'autre , que d'attacher à chaque Régiment un escadron uniquement fait pour le recruter & pour le remonter. On donneroit un Écuyer à cet escadron ; cet Écuyer seroit fait Sous-Lieutenant , mais sans être attaché à aucune compagnie ; & ce grade lui seroit uniquement accordé pour lui donner de la considération parmi les cavaliers , ce qu'il n'auroit peut-être pas , quelque mérite qu'il eut , s'il ne portoit pas l'uniforme , & s'il n'avoit pas par son grade d'officier , une autorité au-dessus de celle que son état primitif pourroit lui donner.

Après cette école , tant pour l'infanterie que pour la cavalerie , le point essentiel est la discipline ; mais pour l'établir , il faut étudier le génie de la Nation que l'on veut y plier. Comme , sans discipline , une armée n'est qu'un amas d'hommes divisés par l'opinion , par l'intérêt & par le sentiment , dont chacun se croit Général , & veut , ou croit devoir agir selon ses idées , il est de la plus grande importance de chercher les moyens d'établir la discipline , & de mettre dans les troupes un ordre & une uniformité invariables. Telle Nation veut être traitée durement , telle autre avec plus de douceur : si on prend le contre-pied , on ne réussira jamais ; si on traite avec douceur celle qu'il faut mener avec plus de fermeté , elle deviendra indocile & paresseuse ; & si on traite durement celle qu'il faut mener avec douceur , on la rendra mutine , & on finira par la révolter.

K

Chaque peuple, chaque Nation a son génie & son caractère; c'est à celui qui commande à plier le commandement au caractère, & à ne pas toujours forcer le caractère de plier au commandement. La sévérité outrée du Duc d'Albe, contribua, peut-être, davantage à la révolte des Provinces de la Hollande, que la nouvelle religion de Luther & de Calvin, qui, cependant, en fut le premier principe. On ne fera jamais d'un Français un Russe, ni d'un Russe un Allemand; cependant, il faut que la discipline soit également observée dans les armées de chacune de ces trois Nations, pour qu'on puisse les conduire; ainsi l'attention que doivent avoir ceux qui sont chargés d'établir cette discipline, & de l'y maintenir, est de prendre les mesures les plus justes & les plus relatives au génie de la Nation qu'ils doivent conduire.

La discipline consiste dans une obéissance aveugle pour tous les ordres donnés, dans l'ordre invariable & uniforme des commandemens & des manœuvres, dans l'exactitude dans le service, dans le respect pour les supérieurs, dans les égards pour ses égaux, dans un silence profond dans chaque troupe, & dans l'exécution prompte des ordres du Général, & de ceux qui sont préposés à cet effet.

Pour établir une discipline exacte & invariable, elle doit commencer par le Général, & descendre jusqu'au soldat, & non pas remonter du soldat au Général; parce que pour comprendre la nécessité de se faire obéir, il faut connoître soi-même l'importance de savoir obéir aux grades supérieurs. Je ne suis pas en peine que le Général se fasse respecter, mais il faut que le Maréchal de Camp sache respecter le Lieutenant Général, le Brigadier le Maréchal de Camp; ainsi du reste jusqu'au soldat. L'obéissance entière qu'un Lieutenant Général doit avoir

pour le Général en chef, lui fera sentir la nécessité d'exiger la même obéissance du Maréchal de Camp, celui-ci du Brigadier, celui-là du Colonel, & ainsi des autres, jusqu'au soldat : au lieu que si l'on vouloit établir la discipline en commençant par le soldat, chacun ne verroit que celui qui lui est subordonné, & oublieroit l'obéissance qu'il doit à ses supérieurs. Ce respect, tout personnel qu'il doit être, est cependant relatif au Général en chef, & à la soumission que l'on doit au Prince, qui lui a transmis son autorité.

Une des causes les plus manifestes de l'indiscipline, & du peu de subordination qu'il y a dans les troupes, vient de l'officier subalterne, qui, presque toujours, murmure, & se répand en propos indécents sur le Général, sur les Officiers généraux, & sur ceux qui les commandent ; c'est l'officier subalterne, qui, le premier, rompt le silence dans la troupe ; il s'arroe le droit de juger sans appel du mérite de ses supérieurs. Cette indiscipline se communique au soldat, & bientôt le désordre s'ensuit : il est donc essentiel de faire taire ces propos, un seul exemple de sévérité arrêtera la langue de ces docteurs, & les fera rentrer dans leurs devoirs. Si le soldat manque à ses devoirs, c'est que l'officier lui en montre l'exemple, c'est qu'il ne tient pas la main à l'observation des ordres du Prince & du Général ; mais lorsque l'officier saura se respecter, & qu'il sera jaloux de remplir ses devoirs, le soldat deviendra souple & obéissant ; & s'il tombe en faute, l'officier sera en droit de le punir. Quel que soit le grade que l'on ait, on perd le droit de punir ceux que l'on a sous ses ordres, quand on est le premier à manquer à l'obéissance que l'on doit à ses supérieurs. Je le répète, l'officier en France se croit trop savant ; dès qu'il a fait deux ou trois campagnes, il veut apprécier les manœuvres du Général, & juger de sa

conduite ; il se croit même capable de conduire une armée , il raisonne hautement sur ce qu'on a fait , & sur ce qu'on auroit dû faire , il juge par l'événement (a) ; il pousse même la présomption jusqu'à dire ce qu'on devroit faire. Ces propos que les soldats entendent, les invitent à raisonner entre eux ; & comme il arrive très-souvent, & même toujours, que le Général n'agit pas selon leurs idées, la confiance n'est plus entière , ils exécutent avec lenteur les ordres qu'on leur donne ; la négligence se met dans les troupes, le découragement suit de près, & l'indiscipline générale est bientôt dans toute l'armée.

(b) Il seroit à désirer que l'on put choisir des hommes tels que les désigne Montécuculi, les armées n'en seroient que meilleures ; ce choix épargneroit beaucoup de sujets à l'État , parce qu'il seroit inutile d'avoir des armées aussi nombreuses , qui dépeuplent les Provinces, enlèvent les cultivateurs aux campagnes, & les gens d'arts & métiers aux villes ; & l'on auroit, par la valeur intrinsèque des hommes, un avantage plus certain que celui que l'on se promet en vain par le nombre.

Il n'est pas possible que toutes les qualités qu'exige Montécuculi, se trouvent dans tous les hommes que l'on enrôle ; j'en exigerois quatre principales , qu'ils fussent sains , robustes , & jeunes ; c'est-à-dire , depuis dix-huit ans jusqu'à quarante , & qu'ils fussent de bonne volonté. N'est-il pas contre le bien réel de l'État d'enrôler des enfans de quinze ans, qui n'ont pas la force de porter leurs armes, dont le tempérament n'est point fait, & dont la santé est altérée par la première fatigue ? Sont-ce là des soldats ? Que peut-on en attendre ? Ils font nombre, dit-on, mais c'est dans les hôpitaux ; & loin d'être utiles à l'État, ils lui

(a) *Stultorum magister est eventus.* Titi-Livi, lib. 22.

font à charge. Il est, sans doute, essentiel qu'un soldat soit sain, jeune & robuste; mais que lui serviront ces qualités, s'il n'est de bonne volonté? L'incertitude d'avoir son congé après le tems prescrit par les Ordonnances, empêche que les enrôlemens ne se fassent facilement, & c'est ce qui force ceux qui sont chargés de faire des recrues, d'user de ruses pour enrôler des jeunes gens. Si l'on étoit assuré d'avoir son congé après avoir fini le tems prescrit par les Ordonnances, il n'y a pas un seul sujet de l'État qui ne voulût le servir, au moins, huit ans; on ne manqueroit point de recrues pour compléter les corps, & l'on trouveroit une très-grande diminution dans la désertion, on ne seroit pas obligé de se servir de ces ruses, que le Prince n'approuve pas, & qui sont, quant aux troupes de ligne, contraires aux Loix de l'État.

Il y auroit encore un moyen pour arrêter la désertion, ou, du moins, pour la rendre moins considérable : il faut prendre le soldat du côté de l'honneur, il n'y a aucune Nation, aucun État qui n'en soient susceptibles; il faut lui faire sentir combien un transfuge qui renonce à sa patrie, qui abandonne ses parens, ses concitoyens, se rend odieux & méprisable, en adoptant une patrie étrangère, qui ne l'a ni élevé, ni nourri, & en lui vendant des services qu'il devoit à son Prince, & à ceux qui lui donneroient le jour. L'uniforme, les armes, l'idée qu'il est armé pour la défense de la patrie, doivent lui inspirer une première élévation dans l'ame; l'ordre, la discipline, & les égards que l'on auroit pour lui, achèveroit de lui donner du respect pour lui-même & pour son état; & si l'on joint à cela l'expectative de parvenir aux grades militaires, lorsqu'il s'en sera rendu digne par son courage, son intelligence, ses talens, & ses services; il est moralement sûr qu'il ne désertera plus; & s'il n'a pas en lui les

talens qui peuvent le faire parvenir, il achevera, du moins, son tems, certain d'avoir son congé, lorsqu'il aura rempli le terme prescrit par les Ordonnances.

Ces moyens seroient efficaces pour donner au soldat Français les mêmes sentimens qu'avoient les soldats Romains. Si un soldat Romain croyoit s'avilir en déserter, pourquoi en France le soldat ne craindrait-il pas de cesser d'être Français? Il en est de même de toutes les Nations; c'est un sentiment naturel & général, que d'aimer le pays où l'on est né, & d'estimer sa Nation; on porte même ce sentiment jusqu'à l'injustice. Le vrai patriote, sans cesser d'estimer les autres Nations, doit aimer la sienne, & contribuer à sa gloire : ce sentiment retiendrait le soldat dans la crainte de perdre, ou, au moins, de dégénérer des qualités qui lui sont communes avec toute sa Nation.

Une profession dont l'honneur est le principe, doit être envisagée différemment de celle qui n'a que le lucre pour objet; j'avoue qu'il est difficile de corriger sur le champ de semblables abus, & d'ôter à l'officier l'idée que le soldat est un être fort au-dessous de lui, qui ne peut pas même lui être comparé; mais je pense, qu'avec le tems, on peut inspirer au soldat cet honneur que doit lui donner le titre de défenseur de l'État, & faire en sorte qu'il se respecte assez pour que l'officier, sans se mettre de pair avec lui, ait des égards pour un homme, qui, tout subordonné qu'il lui est, n'en est pas moins son compagnon d'armes, & le juge le plus juste de ses talens & de sa capacité.

(c) Pourquoi ne se trouve-t-on pas aujourd'hui aussi honoré du titre de soldat, que les étrangers se le trouvoient, lorsqu'ils étoient admis citoyens Romains? Toute profession qui porte avec elle le caractère de défenseur de l'État, ne peut être qu'estimée & respectée, dans quelque grade que ce puisse être,

& ses membres sont les premiers citoyens ; mais il faudroit aussi que les soldats se considérant davantage , se respectassent entre eux plus qu'ils ne sont. Ce sentiment dépend en partie de l'officier , qui , naturellement porté à se faire respecter , devoit marquer plus d'égards pour ceux qui lui sont subordonnés. La profession des armes est si noble par elle-même , que bien loin d'humilier le soldat , on devoit chercher à lui élever l'ame. Pourquoi , lorsque le soldat manque à ses devoirs , se servir de ces termes injurieux , qui ne sont que trop communs ? Pourquoi accompagne-t-on souvent ces injures de coups de bâton ? Ne peut-on pas le punir par d'autres voies que par celle qui le rabaisse fort au-dessous de son état ? On dira , peut-être , mais on traite la jeune noblesse à coups de verges , lorsqu'elle manque à son devoir : cela est vrai , sans que je l'approuve , parce qu'il ne faut jamais rabaisser l'ame d'un jeune homme , mais toujours chercher à la lui élever : d'ailleurs , ce sont des enfans qui à peine se connoissent encore ; & quoique ces verges n'aient été imaginées que par des instituteurs ignorans & brutaux , il ne s'enfuit pas que le soldat , qui est d'âge mûr , qui est le défenseur de l'État , qui est armé pour soutenir les droits & la majesté du Trône , doive être traité comme des enfans de huit à dix ans. Une punition prompte & douloureuse peut corriger des enfans ; mais elle révolte l'homme d'âge mûr , & qui sent que sa profession est noble par elle-même. Il n'y a point d'hommes qui ne commettent jamais de fautes ; aussi faut-il les punir , mais par des voies relatives à leur état. Il seroit à désirer que l'officier voulut comprendre , que plus il abaisse un soldat , moins il se donne de considération. Comme il est plus flatteur pour un Prince de régner sur un peuple , qui , quoique libre , est aveuglement

soumis à ses volontés, que sur un peuple de serfs & d'esclaves : il est de même bien plus flatteur pour un officier, de commander à des soldats qui se conduisent par honneur, qu'à d'autres qui ne sont contenus que par la crainte du châtiement ; ajoutons qu'il y a plus de sûreté.

Il est avilissant pour l'humanité, & dangereux pour l'État, de penser comme quelques officiers, que le soldat est une machine, un automate, que l'on fait agir selon sa volonté, & selon le besoin que l'on peut en avoir, sans qu'il ait aucune des connoissances que la Nature accorde à tous les hommes. Il seroit bien malheureux pour des Généraux, d'avoir à commander des armées composées de pareils hommes. Il faut pouvoir estimer ceux à qui on commande, il faut pouvoir compter sur une obéissance aveugle, mais éclairée ; or il n'est pas possible d'avoir de l'estime pour des machines, ni de pouvoir faire aucun fond sur elles.

Quelque considération que je prétende qu'il faille avoir pour le soldat, elle ne doit point l'exempter de la punition la plus sévère, lorsqu'il manque à ses devoirs ; mais il faut le punir sans humeur : il seroit bien triste qu'il n'y eut d'autres façons de le punir, que par le bâton & par des injures. Je pense bien que les zélés admirateurs de la discipline Allemande, qui croient que ce qui est d'usage chez une Nation, peut être admis pour toutes les autres, se récrieront qu'on ne peut mener le soldat, & s'en faire obéir, autrement : ils n'auroient pas cette idée, qui est absurde, s'ils favoient l'art de commander à des hommes. Je n'entreprendrai pas de faire l'apologie de la Nation Allemande ; mais comme j'ai eu pendant seize ans un Régiment d'Hussards composé d'Allemands & de Hongrois, j'ai reconnu que l'Allemand n'étoit point tel que

que l'on veut le dépeindre. Il a du courage , de l'honneur & beaucoup de patience ; il est plus susceptible de discipline qu'aucune autre Nation : il a des défauts , sans doute ; quelle est la Nation qui n'en a pas ? mais je pense qu'on peut contenir un Régiment Allemand dans la plus exacte discipline , sans se servir du bâton. Il faut de la fermeté & de l'exactitude dans le service , ne jamais flatter le soldat Allemand , & lui parler toujours comme un supérieur parle à son inférieur , jamais aucune familiarité , ne lui rien dire lorsqu'il fait bien , & le punir très-sévèrement lorsqu'il fait mal. Le Français doit être traité différemment , parce que son caractère n'est pas le même ; il a de l'honneur & du courage comme l'Allemand , mais il est plus bouillant , & a moins de patience ; & , comme je l'ai dit plus haut , il est raisonneur , & juge souvent de la capacité de ses Chefs , par le succès. Cette espèce de caractère est plus difficile à conduire ; il faut employer d'abord la douceur , des égards à un certain point , parce qu'il ne faut jamais s'écarter du caractère de supérieur ; il ne faut jamais se familiariser avec le Français , il a trop de facilité à se mettre de pair , & à devenir camarade ; il faut lui parler avec bonté , le punir très-sévèrement pour la plus petite faute ; savoir le louer à propos , mais avec ménagement , & en conservant toujours sur lui l'autorité du grade.

Les punitions doivent s'étendre jusqu'à l'officier , de quelque grade qu'il puisse être , je n'en excepte aucun. Plus un officier est élevé en grade , plus les fautes qu'il fait sont capitales : selon la gravité , il faut le casser , le dégrader , & quelquefois le punir de mort. Ces exemples , tout sévères qu'ils paroissent , sont absolument nécessaires , & influent essentiellement sur l'ordre & la discipline du total du militaire.

L

extrémité, fans doute, & qui fait honte à imaginer ; mais à laquelle on est malheureusement forcé d'avoir recours , pour contenir dans leurs devoirs des personnes qui ne devroient avoir pour principes de leurs actions , que l'honneur & l'amour de la patrie , & qui s'en écartent pour des objets de lucre , ou d'autres motifs aussi vils & aussi diffamans.

(*J*) Ranger les hommes suivant leur qualité , c'est , me semble , les ranger selon leur valeur intrinsèque ; c'est-à-dire , que les plus anciens , & ceux en qui on a le plus de confiance , se mettent au premier & au troisième rang , & le reste au second , enclavés dans les deux rangs premier & troisième. Cette forme est absolument différente de celle des Romains , qui mettoient les plus jeunes , nommés *Hastats* , au premier rang , les plus robustes , appelés *Princes* , au second rang , & les plus vieux , nommés *Triaïres* , au troisième : je ne parle point des *Vélites* , qui étoient les légèrement armés ; ceux-ci commençoient le combat , mais ils se retiroient sur les flancs , ou par les intervalles , au moment que les Légions étoient assez proches pour attaquer l'ennemi avec le javelot , le pilon , & l'épée. L'ordre actuel pour le combat , est relatif aux armes en usage aujourd'hui ; il n'est pas douloureux qu'un vieux soldat doit être plus instruit à se servir de ses armes , qu'un nouveau ; que ceux qui sont les plus anciens après ces premiers , & que l'on met au troisième rang , ne sont ainsi placés que pour contenir le second rang , formé des plus jeunes soldats , ce qui revient à-peu-près à l'ordre Romain , qui mettoit les *Triaïres* les derniers , afin qu'ils contiussent & secourussent les premiers rangs : mais comme ces *Triaïres* étoient les plus vieux soldats , & qu'ils n'avoient plus la force de lancer le javelot , ou d'agir avec le pilon & l'épée , avec la même

facilité que les *Haslats* & les *Princes*, qui étoient plus jeunes, c'est pour cette raison qu'on les mettoit au premier & second rang. Quant à ce que dit Montécuculi, qu'il faut ranger les soldats selon leur métier, ils n'en ont plus aucun que celui de soldat, dès qu'ils sont enrôlés, & c'est la valeur intrinsèque de chacun, qui doit décider de la place qui leur sera assignée.

(e) Ce n'est pas assez que l'ordre, la discipline, & l'uniformité dans le service soient exactement observés, il faut encore que chaque arme soit placée sur le terrain, & de la manière qui lui convient, pour pouvoir agir. Sans ordre, & sans discipline, il n'y a point de Général, tout le monde l'est, ou croir l'être, & donne son avis sans qu'on le lui demande. Si chaque arme n'est point placée sur le terrain qui lui est propre, elle ne pourra soutenir l'attaque de l'ennemi, qui se servira certainement de celle qui pourra agir; de-là naîtront la confusion & le désordre, & peut-être, la déroute entière de l'armée.

Un Général ne doit pas craindre de passer pour sévère, ni trop rigide, lorsque sa sévérité ne tendra qu'à maintenir l'ordre & la discipline dans son armée; ces propos, qui ne peuvent partir que d'un petit nombre d'officiers, moins occupés de leurs devoirs, que de suivre le penchant naturel qu'ils ont pour l'indépendance, cesseront aux premiers succès qu'il aura, & dont il s'assurera, s'il joint à cette discipline exacte, de justes dispositions, relatives au terrain & à l'espece d'armes qu'il doit employer: l'homme sévère disparaîtra bientôt, & l'on ne verra plus qu'un Général sage & éclairé, la confiance en lui fera toute entière, l'estime suivra de près, & on finira par le chérir.

Dans les marches, les ordres & la disposition doivent chan-

ger autant de fois que la situation du terrain varie. La connoissance du pays doit précéder toute disposition & tout mouvement : tantôt l'infanterie doit être dans le centre, & la cavalerie sur les ailes ; tantôt ce sera la cavalerie qui sera dans le centre : quelquefois toutes les têtes des colonnes seront d'infanterie, & la cavalerie marchera après ; dans un autre pays ce sera la cavalerie qui tiendra la tête (a). On ne peut rien statuer de fixe pour les marches, c'est la situation du pays, c'est la proximité de l'ennemi, & sa position, qui en décident. Si l'on campe, la même règle doit subsister, chaque arme doit être placée sur le lieu où elle peut agir plus aisément ; & , en général, l'ordre de la marche doit être le même que celui des troupes dans leur camp, à moins que le pays que l'armée doit parcourir dans sa marche, ne soit absolument différent de celui sur lequel elle doit camper ; alors il y a deux dispositions à faire, une pour marcher, & l'autre pour camper ; mais l'une & l'autre doivent avoir été prévues & ordonnées avant que de partir du camp, afin que chaque brigade sache prendre sa place dans la marche, & que, sans de nouveaux ordres, elle aille camper sur le terrain qui lui est désigné. Si on combat, on doit observer les mêmes principes, & disposer ses troupes, de façon qu'elles puissent toutes se secourir sans confusion, & sans s'embarrasser l'une l'autre. Les ordres doivent être courts & clairs, les mouvemens rapides, la disposition exacte, & les secours portés avec célérité.

(f) Il n'y a rien à désirer dans la division que fait Montecuculi des parties qui composent une armée ; il est cependant

(a) On peut voir dans mon Essai sur l'Art de la Guerre, les différentes occasions énoncées ci-dessus, dans les Planches 1^{re}, 2^{me}, 3^{me}, 4^{me}, 5^{me}, & 6^{me}.

nécessaire de remarquer que les Décuries n'ont point lieu en France, où les compagnies d'Infanterie, de Cavalerie, d'Hussards & de Dragons sont partagées par escouades, par divisions & par subdivisions. Il y a huit escouades de sept hommes chacune par compagnie d'infanterie, en y comprenant un Caporal & un appointé, qui tient lieu de l'Anspessade. Ces escouades sont commandées par un Caporal; deux escouades font une subdivision, & elle est commandée par un Sergent: deux subdivisions font une division, qui est commandée par un Lieutenant ou un sous-Lieutenant. Dans la cavalerie, il y a huit escouades, de six hommes chacune, par compagnie, en y comprenant un Brigadier & un Carabinier; & le même arrangement subsiste comme dans l'infanterie, tant pour le commandement des escouades, que pour les subdivisions & les divisions, qui sont commandées, les unes par les Maréchaux des Logis, & les autres, par le Lieutenant & le sous-Lieutenant. Les hussards & les dragons sont de même que la cavalerie.

(g) Toute concurrence est contraire au bien du service, & funeste à l'État & à l'armée: il ne doit jamais y avoir qu'un chef dans les commandemens généraux & particuliers; ainsi dans le commandement d'une armée, & dans celui des différens détachemens qui partent de l'armée, il ne doit y avoir qu'un chef; le Général ne doit rendre compte qu'au Prince, & ne recevoir d'ordre que de lui; & les chefs des différens détachemens qu'il envoie, ne doivent rendre compte, ni recevoir d'ordre, que du Général, ou de celui qu'il a commis à cet effet.

Si la concurrence est nuisible dans les différens détachemens qui se font dans le cours d'une campagne, cette concurrence devient plus à craindre, lorsqu'il s'agit du commandement en

chef d'une armée. La bataille d'Hogstedt, perdue en 1704, celle de Turin, en 1706, de Ramillies, en 1709, & de Laufeld, par M. le Duc de Cumberland, & M. de Bathiany, le 2 Juillet 1747, sont des preuves évidentes que plusieurs Généraux en chef dans une armée, ne peuvent y mettre que de la division ; chacun de ces chefs a son avis, & , presque toujours, son intérêt particulier, sur-tout ces chefs ne sont pas de la même nation. Lorsqu'il y a deux chefs dans une armée, les conseils sont fréquens, rien ne s'y résout ; les opérations sont lentes, les mouvemens indécis, & l'on finit presque toujours par se faire battre. Quant aux différens détachemens qui partent de l'armée pour différens objets & desseins, les Ordonnances sont très-claires à ce sujet : s'ils sont composés d'une seule arme, c'est l'officier du grade supérieur, & le plus ancien dans ce grade, qui commande ; si ce détachement est composé de plusieurs armes, l'officier de cavalerie commande en plaine, & celui d'infanterie, en place fermée ; il ne peut y avoir de discussion. Mais quelle peut être la raison qui a engagé le Ministère à donner cette Ordonnance ? C'est qu'il a supposé que l'officier de cavalerie, plus habitué que celui d'infanterie à marcher en plaine, saura mieux faire usage de la cavalerie, que si c'étoit l'officier d'infanterie qui la commandât : il en est de même pour celui-ci, lorsqu'il est en place fermée, ou dans un village, il doit savoir placer ses postes plus avantageusement, retrancher les endroits foibles, & disposer son infanterie, pour qu'elle soit en force par-tout, ce que ne pourroit faire l'officier de cavalerie. Cela est juste quant à cette partie ; mais si l'officier de cavalerie, content d'avoir pris une bonne position pour l'arme qui lui est la plus familière, ne fait où placer son infanterie, ou la place mal, ce

détachement n'a plus que la moitié de ses forces , & court risque d'être battu. Il n'y a eu que trop d'exemples dans la dernière guerre , de ce que j'avance ici. Le même inconvénient doit subsister , lorsqu'un officier d'infanterie commande de la cavalerie en place fermée , dans un bourg , ou dans un village ; il est possible qu'il ne sache pas s'en servir , faute d'en avoir l'usage. Je conviens qu'il ne peut y avoir de concurrence , les Ordonnances sont claires , & elles ne peuvent être différemment interprétées ; mais les troupes n'en sont pas mieux commandées , les vûes du Général ne sont point remplies ; & souvent les troupes sont battues & écharpées , faute d'avoir été commandées par un chef intelligent & instruit.

Ce n'est pas l'arme qu'il faut honorer , l'infanterie & la cavalerie sont également les soutiens de l'État , & les vengeurs des offenses faites à la majesté du Trône ; ainsi elles ne doivent avoir aucune préférence l'une sur l'autre : mais c'est l'ancienneté des services qui doit être honorée & préférée , parce qu'elle suppose de l'acquit & des connoissances ; ainsi il me paroîtroit plus juste que dans tous les cas , soit en plaine ou en place fermée (ce qui ne peut s'entendre pour des places de guerre , où il y a des Officiers généraux qui y commandent ,) le plus ancien officier commandât ; on éviteroit par-là les mécontentemens & la répugnance que doit certainement avoir un ancien Capitaine d'infanterie , lorsqu'il se trouve sous les ordres d'un jeune Capitaine de cavalerie , qui n'est , peut-être , dans ce grade que depuis le commencement de la campagne ; de-là s'ensuivent la négligence dans l'exécution des ordres , la lenteur dans les mouvemens , négligence qui se communique des officiers aux soldats , & qui ne peut être que très-préjudiciable aux desseins & aux projets du Général.

Il y a encore un très-grand inconvénient à remarquer , relativement à la concurrence , & que j'ai vu arriver dans plusieurs circonstances , pendant les deux dernières guerres. Un Officier général détache un Mestre de Camp, ou un Lieutenant colonel, avec plus ou moins de troupes de cavalerie, & il joint à ce détachement, deux ou trois cens hommes d'infanterie, sous un chef tiré de l'infanterie ; mais ce chef n'est sous les ordres du Mestre de camp, que conditionnellement, & selon les circonstances: je n'ai pas besoin de faire remarquer les inconvéniens d'un tel ordre, ils se sentent assez d'eux-mêmes, pour peu que l'on ait quelques connoissances de la guerre. J'ai vu, dans une autre occasion, donner à un Mestre de Camp d'hussards, six compagnies de grenadiers, mais avec défense à ce Mestre de Camp de leur faire passer une rivière, pour s'emparer d'un village que les ennemis occupoient avec très-peu de troupes, & dont il étoit important de se saisir; les grenadiers restèrent sur le bord opposé, heureusement les ennemis évacuèrent le village à la nuit, & à la pointe du jour, le Mestre de Camp passa la rivière à gué avec son Régiment, & laissa les six compagnies de grenadiers attendre de nouveaux ordres: il valoit tout autant ne lui pas donner de grenadiers, ou lui permettre de passer de l'autre côté, avec chaque hussard un grenadier en croupe; l'ennemi, qui étoit de l'autre côté, n'auroit pas résisté long-tems, & une fois quelques troupes passées, l'ennemi auroit été chassé & pris, sans qu'il s'en fut sauvé un seul. Tout commandement indécis, & où il y a des restrictions, est sujet à de grands inconvéniens, & l'Officier commandant ne peut jamais répondre des événemens.

(h) Toute commission de Colonel, de Lieutenant colonel, & de Capitaine à la suite des corps, multiplie les êtres, & met de la confusion dans le service: il en est de même des charges qui

qui s'achètent , & qui donnent le rang de Colonel. Aucun grade militaire ne devoit jamais s'acheter ; l'honneur de servir sa patrie ne doit point être avili par de l'or : c'est des services de ses peres, c'est de ceux que l'on a pû rendre, quoique dans des grades inférieurs , que l'on doit espérer de mériter & de parvenir aux grades supérieurs. Tous les trésors possibles ne peuvent donner les talens nécessaires pour commander ; & lorsqu'il s'agit de la vie des citoyens, & du bien de l'État, on ne sauroit être trop circonspect sur le choix des sujets : or comme la Noblesse n'est pas la partie la plus riche de l'État, & que l'état militaire est, de droit, dévolue à la Noblesse , il s'ensuit que tant que les emplois s'achèteront, la plus grande partie de cette Noblesse sera exclue des emplois supérieurs ; que ces emplois seront occupés par des parvenus, aussi étrangers à la place qu'ils achètent, qu'ils voudroient l'être à leur premier état ; conséquemment, tous les rangs seront confondus , personne ne fera à sa place , & les troupes n'en seront pas mieux conduites.

(i) Montécuculi , toujours sublime dans ses définitions , semble se peindre lui-même dans les qualités qu'il exige d'un Général ; il n'a omis aucunes de celles qui caractérisent le grand homme. Il seroit à désirer que les quinze ou seize lignes que contient cette définition , fussent gravées dans la mémoire , & mieux encore dans le cœur de ceux qui se destinent aux armes. Il seroit aussi à souhaiter que la jeune Noblesse se consultât avant que de prendre ce parti, qu'elle essayât ses talens , & qu'elle ne prit pas pour un goût réel , une velléité guerrière , naturelle à tous les jeunes gens , mais qui ne se soutient pas toujours , lorsque les fatigues & les dangers se présentent de plus près.

M

(k) Les armes défensives, dont parle Montécuculi, ne sont plus en usage dans les armées de l'Empereur, ni même dans celles d'aucune Puissance, on n'a conservé que la cuirasse devant & derrière pour la cavalerie; l'infanterie n'a que des armes offensives: même chez beaucoup de Puissances, on ne donne que des plastrons à la cavalerie, & une calotte de fer très-légère que l'on attache sur le chapeau, & qui pare à peine le coup de sabre. Quant aux autres pièces de l'armure, elles ne sont plus usitées en Europe, à l'exception de la Pologne, qui a encore un corps de cavalerie armé de toutes pièces; mais c'est plutôt pour conserver un ancien usage, que pour en retirer quelqu'utilité. L'infanterie & la cavalerie, armées de toutes pièces, devoient être l'une & l'autre très-pesantes; il falloit pour l'infanterie des hommes d'une autre espèce que celle dont elle est aujourd'hui composée, & qui fussent habitués de longue main à agir avec cette armure: il en étoit de même du cavalier, il falloit des hommes de haute taille, & très-forts, parce que comme les chevaux devoient être proportionnés, pour la hauteur & la force, au poids qu'ils devoient porter, un cavalier de cinq pieds quatre à cinq pouces, armé de toutes pièces, n'auroit pas pu monter facilement sur un cheval de cinq pieds: ces chevaux étoient souvent bardés de fer, ce qui rendoit le cheval moins agile, &, par conséquent, toute la cavalerie très-pesante. Ces troupes devoient paroître formidables au premier aspect; mais comme leurs mouvemens ne pouvoient être que très-lents, elles n'étoient pas aussi à redouter qu'elles le paroissoient à l'œil. Ce fer poli qui réfléchissoit, & renvoyoit les rayons du soleil, pouvoit en imposer à l'homme foible. L'armée de Darius, couverte d'or & de pierres, fut à moitié vaincu dès qu'elle aperçut celle d'Alexan-

dre, dont les soldats étoient couverts de fer & d'airain. Lorsque les Romains marchaient à l'ennemi, ils découvraient leurs boucliers & leurs casques, qui avoient des étuits de cuir; ils prenoient leurs plus belles armes, les plus luisantes & les mieux fourbies. L'œil étonné communique à l'ame la même surprise; plus il examine, plus il se grossit les objets & le danger, & l'ame, qui reçoit ces impressions, devient foible & timide. Si cependant on vouloit faire réflexion que ces armes défensives, toutes brillantes qu'elles étoient, ne furent inventées que par la crainte, qu'elles devoient embarrasser celui qui les portoit, quelque usage qu'il en eût, & que souvent il comptoit plus sur ses armes défensives, dont il étoit affaibli, pour se préserver de la mort, que sur la bonté de ses armes offensives, dont il pouvoit à peine se servir pour se défendre, on se persuaderoit aisément que le premier objet de l'homme armé de toutes pièces, étoit de n'être point vaincu, & que celui de vaincre n'étoit que le second. Ce sentiment devoit être un heureux pronostic pour l'ennemi; car toute troupe qui marche à l'ennemi dans l'intention seule de n'être point battue, doit être vaincue & mise en déroute; mais celui qui va lestement armé, sans que rien puisse le gêner, qui n'a confiance que dans ses armes offensives, dans son courage & dans son adresse, & qui ne marche au combat que pour vaincre, sans songer qu'il peut être vaincu, doit avoir un avantage manifeste sur son adversaire. Quand même l'homme armé de toutes pièces, que je suppose aussi brave, auroit la même opinion de vaincre que celui qui est armé à la légère, la célérité de l'attaque de l'un, l'usage facile qu'il peut faire de ses armes offensives, lui donneront une supériorité marquée sur le pesamment armé; si le premier trouve de la résistance, il peut se

retirer sans craindre d'être suivi, revenir à la charge plusieurs fois, & fatiguer tellement son ennemi, qu'il ne puisse plus soutenir ses armes. C'est l'avantage qu'ont les hussards sur la cavalerie actuelle, non que la cavalerie soit gênée par le plastron qu'elle porte, mais c'est que ses chevaux sont plus pesans, & ne se manient pas aussi légèrement que ceux des hussards. Il est possible aux hussards de battre de la cavalerie; mais ils ne peuvent pas en être battus, parce que s'ils trouvent trop de résistance, ils se retirent, sans craindre d'être suivis. La victoire signalée que Lucullus remporta sur Tygrane, est un exemple de la supériorité des troupes légèrement armées, sur celles qui le sont de toutes pièces. Tygrane après avoir passé le mont Taurus, vient camper dans la plaine d'où l'on découvre Tygranocerte, que Lucullus assiégeoit. Le Général Romain, quoique de beaucoup inférieur en infanterie & en cavalerie, laisse Murena avec six mille hommes devant la place, & marche au-devant de Tygrane. Pour joindre l'ennemi, il falloit passer un fleuve; le Général Romain passe ce fleuve à un gué qu'il avoit reconnu la veille, & marche à l'ennemi: celui-ci ne pouvant s'imaginer qu'une poignée de monde osât venir attaquer une armée de près de deux cens mille hommes, prend ce mouvement pour une fuite; mais bientôt il est détrompé, en voyant l'armée Romaine s'avancer sur lui. Il ordonne qu'on prenne les armes, & qu'on se mette en bataille; mais ce fut si précipitamment, & avec tant de confusion, que Tygrane fut attaqué avant qu'il pût se reconnoître, & que son armée pût être rangée en bataille. Lucullus attaque d'abord la cavalerie bardée de fer, qui couvroit l'aile droite, elle est enfoncée par la cavalerie Romaine, armée à la légère, aidée de deux cohortes qui l'attaquent en flanc; cette

cavalerie pesante ne peut résister à l'attaque vive des Romains, elle se replie en désordre sur son infanterie, qu'elle rompt; de-là s'ensuit la déroute entière de l'armée de Tygrane. Les Romains durent la victoire à la célérité de l'attaque de leur cavalerie, unie aux deux cohortes, à la confiance mal placée de Tygrane, sur le petit nombre de l'armée Romaine, comparé à ses forces qui étoient innombrables (a), & à la pesanteur de sa cavalerie, armée de toutes pièces, qui ne put être assez promptement en bataille*.

* *Plut. vie de Lucullus, tom. 4.*

Les armures de toutes pièces pouvoient être bonnes lorsqu'elles étoient en usage chez toutes les Puissances; les armes alors étoient égales. La cavalerie & l'infanterie de l'un & l'autre parti étoient également pesantes; mais je pense qu'aujourd'hui un escadron armé de toutes pièces, se battoit mal contre un autre armé à la légère. Je suis persuadé que la Puissance qui, la première, a ôté les armes défensives à son infanterie, & qui a allégé sa cavalerie, a remporté des avantages marqués sur l'ennemi couvert de fer. D'ailleurs, à quoi serviroient aujourd'hui ces armures de pied en cap, elles seroient plus dangereuses qu'utiles; comme il n'y a que le devant de la cuirasse qui soit à l'épreuve de la balle, les coups de feu qui donneroient dans toute autre partie des armes, seroient beaucoup plus dangereux. Quelque respect que j'aie pour le sentiment de M. le Maréchal de Saxe, qui me guide dans bien des circonstances, je ne puis approuver l'armure qu'il propose pour le cavalier; si elle ne le gêne point, (ce que je ne crois pas,) elle ne peut lui être d'aucun secours, relativement au

(a) Tygrane voyant avancer l'armée Romaine pour le combattre, dit, en plaisantant: s'ils viennent comme Ambassadeurs, ils font beaucoup; mais s'ils viennent comme ennemis, ils font bien peu **.

** *Plut. vie de Lucullus, tom. 4.*

feu, elle peut, sans doute, le garantir du coup de sabre; mais si le cavalier ennemi, au lieu de chercher à le frapper, dirige son coup sur la tête du cheval, ou le cheval sera tué du coup, ou il se cabrera, & donnera jour à l'ennemi de pousser son cheval, & de renverser l'homme de dessus son cheval: ce cavalier armé de toutes pièces, doit être alors très-embarrassé de ses armes, & il ne pourra se relever que très-difficilement (a).

Quant aux armes défensives en usage du tems de Montécuculi, comme la lance, la pique, l'arme à longue hampe, & le mousquet à meche, on y a substitué le fusil, tel qu'il est aujourd'hui, & on y a ajouté la bayonnette à douille. Cette arme est excellente à tous égards, parce que le soldat peut faire feu, & en même tems se servir de sa bayonnette, que par conséquent il a deux moyens de défense dans une seule arme; cependant si la bayonnette étoit plus longue, je crois qu'elle seroit meilleure, parce qu'une bayonnette de deux pieds de lame au bout du fusil, étant une arme plus longue, l'infanterie seroit mieux armée contre de la cavalerie; & en supposant qu'elle ait à combattre de l'infanterie, cette arme ne seroit pas trop longue, le soldat en chargeant ses armes ne risqueroit pas de se percer la main avec sa bayonnette, & le feu en seroit plus vif (b).

(a) J'ai voulu faire l'expérience de ce que j'avance. J'ai mis une armure de pied en cap, qui étoit juste à ma taille, & qui, étant debout, ne me gênoit point, & avec laquelle j'ai marché long-tems avec assez d'aisance; je me suis mis à genoux avec beaucoup de difficulté, ensuite je me suis assis par terre & me suis couché tout de mon long; mais lorsque j'ai voulu me relever, cela ne m'a pas été possible, & il a fallu me défarmer dans la position où j'étois.

(b) On pourroit objecter que la bayonnette étant plus longue, rendroit le bout du fusil plus pesant; mais en donnant des proportions justes à la bayonnette, on pourroit éviter cet inconvénient, & lui conserver en même tems la force

Le grand usage que l'on fait aujourd'hui du feu , a fait imaginer de mettre les bataillons sur trois de hauteur , pour plusieurs raisons. 1^o. Pour perdre moins de monde , parce que moins il y a de profondeur , & moins il y a de coups qui portent. 2^o. Pour avoir un front égal à celui de l'ennemi , qui est dans l'usage de se mettre en bataille sur trois files. 3^o. Pour faire feu des trois rangs sans mettre genoux à terre , ce qui ne se peut pas sur quatre files ; mais cette ordonnance n'est bonne que lorsqu'il faut faire feu , car elle seroit trop foible s'il falloit marcher décidément à l'ennemi la bayonnette au bout du fusil ; c'est pour cela que lorsqu'on est près de l'ennemi , & qu'il n'y a aucun obstacle qui empêche de marcher à lui , on fait doubler les files pour mettre les bataillons sur six. Cette ordonnance a de la force & de la solidité , & elle n'a aucun inconvénient ; les bataillons marchant dans cet ordre bayonnette baissée sur l'ennemi , il n'aura certainement pas le tems de faire deux décharges , ou il se décidera à la retraite , ou à marcher en avant , & sa profondeur n'étant pas égale , elle sera foible dans toutes ses parties : s'il se retire , il faut le suivre en ordre , doubler le pas pour le joindre , & le forcer à prendre la fuite : s'il marche en avant la bayonnette baissée , on a sur lui l'avantage que doivent avoir six rangs contre trois ; s'il double aussi les files , on est alors d'égale force , mais on a l'impulsion du mouvement sur lui plus décidé que le sien.

On n'a presque jamais vu de troupes marcher décidément à l'ennemi , qui ne l'ayent enfoncé ou déterminé à la retraite. A la bataille de Johansberg , gagnée le 30 Août 1762 par

qu'elle doit avoir. D'ailleurs , quand même le bout du fusil peseroit quelque chose de plus , le mal seroit léger , cela forçeroit le soldat à tirer plus bas , d'autant qu'il tire souvent , & presque toujours , trop haut.

M. le Prince de Condé, les quatre bataillons du Régiment de Boissgelin avoient devant eux sept bataillons ennemis, postés dans un bois, d'où ils faisoient un feu très-vif: ce Régiment se déterminà à marcher sur ces bataillons, sans tirer, & bayonnettes baissées; mais l'ennemi ne les attendit pas, il se retira avec précipitation, & même en désordre, & ce fut principalement cette manœuvre hardie, mais presque certaine, qui fut cause du gain de la bataille.

Dès que l'on peut joindre l'ennemi, il ne faut plus de feu; il faut plus de bruit que d'effet, sur-tout à la sixième ou huitième décharge, le fusil étant presque toujours mal chargé par la précipitation du soldat, lorsque l'on fait le feu de peloton; souvent même la balle ne va pas au fond, lorsque le soldat n'a plus de cartouche, & qu'il charge à pleines mains, & conséquemment tombe à vingt ou trente pas, ou fait crever le canon; d'ailleurs le fusil se casse, & la cartouche ne peut aller au fond qu'avec difficulté. L'arme blanche, au contraire, en impose au plus brave, & fait reculer le foible, qui, quand il ne voit l'ennemi que de loin, est toujours dans l'espérance de n'être pas atteint; mais quand il le voit de près, la peur le saisit, & il ne faut que vingt ou trente poltrons dans un bataillon, pour y causer un désordre certain, & pour le faire battre.

L'artillerie a été si multipliée depuis la Guerre de 1741, que, pour-ainsi-dire, les batailles ne se décident plus que par elle. L'armée qui a l'artillerie la plus nombreuse & la plus forte de calibre, est presque toujours certaine de vaincre. Je ne perds point l'espérance de voir la Nation Française corriger les Princes d'avoir dans leurs armées une si grande quantité d'artillerie, & qu'il viendra un Général Français, qui, sans

sans s'étonner de ces foudres multipliés , fera marcher ses troupes bayonnettes baissées , & rendra le canon inutile. Il s'en falloit beaucoup que l'artillerie fut aussi considérable du tems de Henri IV ; à la bataille d'Ivry , gagnée par ce Prince en 1590 , sur le Duc de Mayenne , il n'y avoit dans l'armée Royale que quatre pièces de canon & deux coulevrines , & dans celle de la Ligue que quatre pièces.

Le canon fait , sans doute , un grand effet , lorsqu'il est bien servi , sur-tout contre de la cavalerie ; mais il faut avoir attention de n'y pas exposer inutilement cette troupe. Quant à l'infanterie , il n'y a d'autre moyen que de la faire marcher à l'ennemi , & d'attaquer ses batteries en même tems qu'il l'est de front : c'est ainsi que fit le Roi de Prusse à la bataille de Sohr , qu'il gagna sur les Impériaux la campagne de 1745 ; les Impériaux avoient placés sur leur flanc une batterie de 25 à 30 pièces de canon , qui prenoit à revers l'armée Prussienne , le Roi de Prusse la fit attaquer par trois bataillons qui l'emportèrent , tournerent cette même batterie sur l'ennemi , qui , en même tems , fut attaqué de front par l'armée Prussienne , le battit à platte couture , quoiqu'elle ait été surprise dans son camp , & attaquée , les soldats étant encore dans leurs tentes. Cet exemple prouve , non-seulement qu'il faut marcher aux batteries des ennemis pour n'en être pas foudroyé , mais encore de quelle utilité est l'ordre & la discipline dans toutes les circonstances à la guerre : si l'armée Prussienne , surprise dans son camp , & foudroyée jusques dans ses tentes , n'avoit eu ni ordre ni discipline , tous les soldats , au lieu de voler aux armes , & de se ranger en bataille , se seroient enfuis , & auroient abandonné le camp , les armes aux faisceaux , leurs tentes & leurs bagages ; mais l'ordre les rassembla , la discipline les rangea en ba-

taille, & cette même discipline leur fit voir la nécessité de marcher à l'ennemi, & de faire les plus grands efforts pour le battre.

Si la grande quantité d'artillerie est devenue très-utile le jour d'une affaire générale, elle est très-embarrassante pendant toute la campagne, & les frais en sont prodigieux : malgré ces inconvénients, qui sont très-grands, il est important d'avoir une forte & nombreuse artillerie, puisqu'aujourd'hui les Puissances contre qui la France peut être en guerre, fondent la force de leurs armées sur le nombre de pièces de canon. Ceci est une affaire d'argent, & la Nation qui en aura le plus, ou qui aura dans son pays une plus grande quantité de mines de cuivre & d'étain, fera certainement la plus puissante, parce que, ou elle aura la matière première, ou elle aura l'argent pour se la procurer. Tout est changé depuis vingt ans ; on étoit avant persuadé qu'il n'y avoit point de Puissances sans sujets, & sans un militaire nombreux, & solide par sa constitution ; aujourd'hui on a moins besoin de soldats & de sujets pour être puissant, que d'une artillerie prodigieuse : cela prouve bien que chez toutes les Nations la valeur dégénère ; on n'ose se mesurer corps à corps, & l'on ne se bat plus que de loin. Sans être fanatique de ma Nation, qu'on lui donne l'artillerie suffisante pour répondre au grand feu de l'ennemi, qu'elle soit bien conduite, que l'ordre & la discipline soient observés dans ses armées, & l'avantage sera moral pour elle. On n'en imprime point par des coups lancés de loin ; mais ce sont ceux que l'on porte soi-même qui décident & gagnent les batailles.

(1) Il n'est pas possible qu'un soldat ou un cavalier, couvert de fer depuis la tête jusqu'aux pieds, n'en soit embarrassé, quelque-habitué qu'il soit à porter ces armes défensives. Ce que dit Montécuculi prouve qu'elles ne pouvoient que le gêner, puis-

qu'on a retranché les *Cataphrates* (a), dont les chevaux étoient bardés. Quant à ce mur de fer, dont il paroît faire tant de cas, il ne pouvoit, tout au plus, que soutenir le choc ; mais je ne crois pas qu'il lui fût possible d'attaquer avec vivacité, sans être harassé un quart-d'heure après (b). Les forces de l'homme ont des bornes ; l'homme étoit dans les siècles les plus reculés, ce qu'il est aujourd'hui : rien n'a changé dans la Nature, les mœurs ont pû seulement y mettre de la différence ; mais quelqu'habitueés qu'ayent été les premiers guerriers à se couvrir de fer, & à combattre plus pour éviter la mort que pour la donner, ils ne pouvoient pas certainement soutenir un combat aussi long-tems que le soutiendroient aujourd'hui nos cavaliers, dont les chevaux ni eux ne sont point gênés par aucune arme défensive, le plastron qu'ils portent ne devant point les embarrasser, ni les empêcher d'agir. Je suis persuadé que si l'on accoutumoit la jeunesse à porter de très-bonne heure des armures de pied en cap, elle marcheroit & agiroit comme nos ancêtres ; mais elle seroit bien embarrassée, si elle avoit à combattre contre un homme armé à la légère.

(a) Les *Cataphrates* étoient nommés ainsi, parce qu'ils étoient armés de toutes pièces, & leurs chevaux bardés, du mot Grec *καταφρατος*, qui signifie clos & couvert de toutes parts.

(b) A la Bataille de Bovines, le Comte de Boulogne commandoit l'aile droite de l'armée ennemie ; ce Comte dès le commencement du combat fit autour de lui un espede de bataillon à contre-void, dans lequel il s'enferma avec quelques gens d'armes ; ce bataillon s'ouvroit pour laisser sortir le Comte & ses gens d'armes, se refermoit ensuite, & se rouvroit pour le laisser rentrer avec sa troupe, afin de lui donner le tems de reprendre haleine ; car la pesanteur de l'armure des gens d'armes, les obligeoit à se mettre à l'écart pour respirer. Il arrivoit même souvent que deux troupes ennemies, après s'être chargées, se retiroient de concert, & ôtoient leur heaume, ou casque, dont le poids étoit très-grand*.

N 2

* Hist. de
la Milice
Franç. liv. 5.
ch. 1. tom. 1.

(m) Les Grecs & les Romains n'ont jamais séparé la cavalerie de l'infanterie. Chez les Grecs, la phalange étoit composée de seize mille trois cents quatre-vingt-quatre hommes, dont le quart étoit de cavalerie : une partie étoit armée à la légère, & l'autre pesamment. L'infanterie dans sa totalité composoit un corps de douze mille deux cents quatre-vingt-huit hommes, & la cavalerie un de quatre mille quatre-vingt-seize, qui ne formoient qu'un corps ; mais qui ne combattoient pas toujours, & même presque

* Mili. des Grecs ou Tact. d'Élien, tom. 1. chap. vj. jamais ensemble *. Ce nombre a varié ; sous Philippe, père d'Alexandre, la phalange n'étoit que de six à sept mille hommes, & sous Alexandre, de treize mille. Quant à la composition de la phalange, & aux différens noms attachés à chaque partie, on peut les voir dans la Tactique d'Élien, tom. 1. chap. vij.

Chez les Romains, la cavalerie étoit attachée aux légions, elle faisoit corps avec l'infanterie ; mais ce peuple avoit beaucoup moins de cavalerie que les Grecs. La légion étoit, selon ** Lib. 2. cap. vj. Vegece **, composée de dix cohortes ; la première se nommoit cohorte miliaire, & étoit de onze cents cinq fantassins, & de cent trente-deux cavaliers ; chacune des neuf autres étoit de cinq cents cinquante-cinq fantassins, & de soixante & six cavaliers. La légion, dans sa totalité, composoit un corps de six mille huit cents soixante & deux combattans ; mais cette forme n'eut lieu que depuis l'Empereur Adrien, qui monta sur le Trône l'an 117 après Jésus-Christ ; c'est sous lui que la première cohorte fut doublée & nommée cohorte miliaire, & cet ordre subsista jusqu'à Valentinien, tems auquel Vegece a écrit : c'est du tems de ce dernier que la légion fut augmentée, tant en infanterie qu'en cavalerie.

Depuis la fondation de Rome jusqu'au bas Empire, la légion a essuyé divers changemens. Romulus partagea Rome en trois Tribus, chaque Tribu fournissoit mille hommes de pied ; ainsi,

depuis Romulus jusqu'à Servius Tullius, sixième Roi de Rome, la légion fut toujours composée de trois mille hommes de pied, & de trois cens chevaux. Servius Tullius ajouta une Tribu aux trois de Romulus, & on conjecture qu'il régla la légion sur le nombre de Tribus, & que sous son règne, la légion fut portée à quatre mille hommes de pied; mais elle ne fut point augmentée en cavalerie, qui, dans les divers changemens arrivés à la légion, n'a point, ou peu variée pour le nombre de cavaliers. La légion resta de cette force depuis Servius Tullius, jusqu'à l'expulsion des Rois, & même jusqu'au Consulat de Cæso Fabius III, & de Sp. Furius, l'an 273 de Rome, tems auquel cette République eut une guerre à soutenir contre les Veiens & les Eques; la légion alors fut portée à cinq mille fantassins, mais ce fut un effort passager, qui n'eut lieu que pendant cette guerre, après laquelle la légion fut remise à quatre mille hommes de pied.

Polybe, dans son sixième Livre, chap 4, explique la maniere dont on formoit la légion. Il dit qu'elle étoit de quatre mille deux cens hommes de pied, & qu'il n'y avoit que deux cens cavaliers; mais que l'an 542 de Rome, tems auquel il écrivit son histoire, chaque légion avoit trois cens cavaliers. Lorsque Scipion passa en Afrique, ses légions étoient de six mille hommes de pied; mais cette augmentation n'eut lieu que pour l'Afrique.

Avant Marius, il y avoit différens noms qui distinguoient les soldats. Les armés à la légère s'appelloient *Velites*, les plus jeunes après ceux-ci se nommoient *Haslats*, les plus robustes, *Princes*, & les plus anciens, *Triaires*; mais Marius, l'an 647 de Rome, réforma ces noms distinctifs, & forma la légion de soldats de même espece.

Avant Jules César, & même lorsqu'il fut devenu le maître de

la République, la légion se divisoit par cohortes, manipules & centuries; chaque légion avoit dix cohortes, chaque cohorte trois manipules, & chaque manipule deux centuries. Les *Velites*, les *Haflats*, les *Princes* & les *Triares*, reprirent alors leurs noms distinctifs.

Selon Polybe, les plus jeunes & les plus pauvres étoient les *Velites*, ou les armés à la légère; ceux au-dessus formoient le corps des *Haflats*, ceux de l'âge le plus vigoureux se nommoient *Princes*, & les plus âgés, *Triares*.

Le corps des *Haflats* & celui des *Princes*, étoit chacun de douze cens hommes, celui des *Triares* de fix cens, & celui des *Velites* de douze cens; ainsi chaque cohorte étoit la dixième partie d'une légion, composée de quatre mille deux cens hommes de pied.

La cavalerie étoit divisée en dix *Turmes*, ou compagnies, de trente hommes chacune, ce qui faisoit trois cens chevaux par

* Mém. de
l'Acad. des
bell. Lett. de
la lég. Rom.
par M. Le
Beau.

* Mém. de légion *.
Quelque bonne opinion que nous ayons de nous-mêmes & de notre façon de faire la guerre, nous ne pouvons cependant pas disconvenir que ces deux peuples ne soient nos maîtres; & si nous avons perfectionné quelques parties de cet art, ils nous en ont donné les premières idées. Tant que ces deux peuples ont existé, tant qu'ils ont fait la guerre, ils n'ont jamais séparé la cavalerie de l'infanterie, quoique presque jamais ces deux armes aient été mêlées ensemble le jour d'une bataille; mais elles faisoient corps à part, & telle cavalerie chez les Grecs étoit tirée de telle phalange, comme chez les Romains, telle *Turme* étoit tirée de telle légion & de telle cohorte.

La constitution militaire de toutes les Nations de l'Europe est absolument différente, l'infanterie ni la cavalerie ne font

point corps, l'une & l'autre sont séparée par Régimens, par bataillons ou escadrons, & par compagnies. La raison de ce changement, ainsi que quelques Militaires le prétendent, ne vient point de ce que, lorsque les deux armes formoient un seul corps plus ou moins considérable, il arrivoit que lorsque la cavalerie chargeoit l'ennemi, elle perdoit l'appui de son infanterie, il en arrive autant aujourd'hui, que les armes sont séparées; d'ailleurs j'ai déjà dit que quoique la constitution militaire des Grecs & des Romains fut que les corps fussent composés des deux armes, cependant ils ne combattoient jamais ensemble, & la cavalerie étoit placée ou sur un flanc, ou sur les deux aîles, suivant les circonstances & le terrain; ainsi les jours de bataille, leur disposition étoit semblable à notre constitution actuelle, puisque les armes étoient séparées. La raison de ce changement de constitution est simple; les Grecs & les Romains avoient beaucoup moins de cavalerie que les Puissances de l'Europe n'en ont aujourd'hui, ainsi la cavalerie actuelle étant plus nombreuse, elle est plus en état de se soutenir par elle-même, & de porter des secours prompts à l'infanterie.

Les raisons que donne Montécuculi de ce changement, ne sont point relatives à l'attaque, mais aux logemens & aux fourrages, à la marche lente de l'infanterie, & à la marche plus prompte de la cavalerie. La marche lente de l'infanterie, que suppose Montécuculi, n'est pas une raison, parce que lorsque l'infanterie sera bien conduite, & qu'elle marchera d'un pas égal, elle marchera aussi vite & aussi lestement que la cavalerie; & cette dernière troupe marchera aussi lentement qu'on le voudra, pour peu qu'on y ait attention. Quant aux logemens, il est aisé de prendre des mesures pour qu'il n'y ait aucun inconvénient à les faire marcher ensemble. Lorsque l'infanterie marche à la guerre,

elle porte ses tentes , la cavalerie les porte aussi , on peut donc faire camper l'une & l'autre ; mais en supposant que la saison ne soit pas encore assez avancée , & que les nuits trop fraîches nuisent aux chevaux , on peut faire camper l'infanterie , & loger la cavalerie dans les hameaux ou villages les plus près du camp , mais toujours couverte par l'infanterie. Ce logement de la cavalerie ne peut avoir lieu que lorsqu'on est éloigné de l'ennemi , car si l'on peut en être attaqué , il faut toujours camper sans avoir égard aux chevaux , & prendre les précautions nécessaires pour assurer les troupes dans leur camp.

Lorsque les troupes marchent de leurs quartiers d'hiver pour se rendre au rendez-vous général où l'armée doit se rassembler , rarement plusieurs Régimens se trouvent logés le même jour dans le même lieu , & encore plus rarement un Régiment de cavalerie se trouve-t-il dans le même lieu qu'un d'infanterie , ou bien la marche des troupes est mal ordonnée : mais comme le Général a l'attention que plusieurs corps ne se trouvent pas ensemble dans un même lieu , à moins que ce ne soit une ville susceptible de les loger , il n'est pas à craindre que la cavalerie nuise à l'infanterie.

Quant à ce qui regarde les fourrages , comme dans ces cas de marche , on ne reste dans un lieu qu'une nuit ou deux , tout au plus , le Général a soin que dans tous les lieux de passages il y ait des fourrages pour la cavalerie ; si , par l'impossible , on n'avoit point eu cette précaution , on en fait porter pour un jour aux cavaliers , & pour deux , si l'on doit y séjourner : mais le Général a toujours soin de faire trouver des fourrages sur le passage des troupes ; ainsi le sentiment de Montécuculi ne me paroît pas convainquant , & c'est uniquement la raison de guerre qui a fait séparer l'infanterie & la cavalerie , relativement à la quantité

quantité de cette dernière arme qui est aujourd'hui dans les armées, & qui n'y étoit pas chez les Grecs & chez les Romains; mais dans les meilleures constitutions, il y a toujours des abus. L'infanterie & la cavalerie, non-seulement font deux corps différens, mais encore il paroît qu'elles sont totalement étrangères l'une à l'autre. La plupart des officiers qui commandent ces deux armes, y mettent un esprit entièrement contraire au bien du service, par la différence du traitement que les uns font à leurs cavaliers, & les autres à leurs soldats; d'où il s'ensuit que le cavalier regarde le fantassin comme fort au-dessous de lui, & que l'officier de cavalerie a la même idée de celui d'infanterie, comme s'ils ne servoient pas le même Maître, & comme si combattre à cheval ou à pied pouvoit donner un relief de plus ou de moins. Cette distinction pouvoit avoir lieu, & même étoit juste, du tems de l'ancienne gendarmerie Française; il n'y avoit qu'un gentilhomme qui pût être gendarme, & l'infanterie étoit composée comme elle l'est aujourd'hui, d'artisans & de gens du peuple: mais aujourd'hui la cavalerie est composée de la même espece d'hommes que l'infanterie; & la seule différence qu'il y a entre ces deux armes, c'est que l'une est plus élevée que l'autre, mais l'espece est la même.

S'il étoit question de donner la préférence à une arme sur une autre, l'infanterie devroit l'obtenir sur la cavalerie: c'est l'infanterie qui gagne les batailles dans les pays de bois, de broussailles, de marais, coupés par des ravins, & de montagnes; sans que la cavalerie puisse lui être d'aucun secours; elle aide à la cavalerie à gagner les batailles en plaine, & même elle les gagne toute seule, lorsqu'elle est bien exercée & bien disciplinée; c'est elle qui assiège & qui prend les places, qui garde & qui défend celles du Royaume; pendant la campagne elle aide à la

O

cavalerie à subsister, par les chaînes de fourrages qu'on lui fait faire pendant que la cavalerie fauche les grains ; son service est continuel pendant la guerre & pendant la paix. La cavalerie, en tems de guerre, monte des gardes en avant du camp, fait quelques détachemens, des escortes de convois & de fourrages, attaque avec valeur, lorsqu'elle est sur un terrain uni & découvert ; dans un siège, elle porte la fascine à la queue de la tranchée, décide souvent de la victoire dans un pays de plaine ; mais en tems de paix, elle n'a point, ou très-peu, de service à faire. Dans l'année, qu'elle est en garnison, elle monte un piquet sur la place, qui détache une troupe pour faire la découverte le matin, lorsque l'on ouvre les portes ; pendant les deux années qu'elle est en quartier, elle n'a qu'une garde de police dans chaque quartier, on la fait monter à cheval de tems en tems pour l'exercer ; ainsi son service ne peut pas être comparé avec celui de l'infanterie : d'ailleurs, en tems de guerre, elle affame un pays, coûte en tout tems prodigieusement au Prince, inconvéniens que n'a pas l'infanterie ; elle a encore celui de n'être pas propre à tout pays, au lieu que l'infanterie est placée par-tout, pourvu qu'elle soit disciplinée. Cependant quelque-avantage que puisse avoir l'infanterie sur la cavalerie, relativement à son utilité ; comme il seroit contre toute politique, & contre l'intérêt de l'État, de ne pas priser également chaque arme, il ne faut pas donner la préférence à l'une plutôt qu'à l'autre : il faut avoir les mêmes égards & les mêmes attentions, & proportionner les récompenses aux services.

Je ne paroîtrai point suspect sur le jugement que je porte de l'infanterie : élevé dans la cavalerie, je devrois plutôt me décider pour elle ; mais lorsque l'on écrit sur la guerre, & sur la propriété & l'utilité des armes qui composent une armée, on

doit se dépouiller de tout préjugé & de toute opinion. En général, on ne fait point la guerre sans infanterie & sans cavalerie, l'une & l'autre sont absolument nécessaires ; ainsi, comme l'utilité est la même suivant les circonstances, l'estime doit être égale, & l'union entre ces deux armes doit être aussi intime que si elles ne faisoient qu'un même corps, comme du temps des Grecs & des Romains.

J'ai dit plus haut que chez ces deux Nations la cavalerie faisoit corps avec l'infanterie, mais qu'elle combattoit toujours séparément ; on la mêloit cependant quelquefois avec les armés à la légère. Quelques exemples de batailles mémorables suffiront pour prouver ce que j'avance. A la bataille de Leuctres, Cléombrote mit toute sa cavalerie en avant de son aîle droite ; Épaminondas suivit la même disposition, & mit la sienne en avant de sa gauche, pour l'opposer à celle de Cléombrote *. A celle de Mantinée, la cavalerie Thébaine étoit sur les deux aîles de l'infanterie ; celle de la droite attaqua seule la cavalerie ennemie, & celle de la gauche, postée sur une hauteur, étoit entremêlée d'armés à la légère **. A Arbelles (a), l'armée de Darius avoit une grande partie de sa cavalerie sur les aîles ; dans le centre, où étoit ce Prince, il étoit environné & couvert par ses gardes à pied & à cheval, & le reste de la cavalerie étoit attaché à l'infanterie de sa Nation ; mais la disposition d'Alexandre ne fut pas la même, l'élite de la cavalerie étoit sur les deux aîles de l'infanterie ; sur le flanc droit étoient les compagnies

* *Comm. de Folard, traité de la colonne, ch. x.*

** *Idem.*

(a) Ce ne fut point à Arbelles que se donna la bataille qu'on nomme communément de ce nom, puisque Darius, après sa défaite, passa la rivière du Lycus, & fit plusieurs milles avant que d'arriver à Arbelles ; mais dans une plaine près d'un ancien Palais des Rois de Perse, nommé *Gaugameles* qui signifie en langue Persanne, la maison du chameau ***.

*** *Arrian. liv. 3. Quint-curci. lib. 4. La Mart. Dict. Géograph. au mot Arbellas.*

royales , & sur le flanc gauche la cavalerie des Alliés & les

* *Arrien*. Theffaliens *. Par-delà son aîle droite , il plaça de la cavalerie légère ; à la gauche, par-delà les Alliés & les Theffaliens , il y avoit un corps de cavalerie Grecque. A Zama , entre Scipion & Annibal, la cavalerie Romaine étoit sur l'aîle droite , & celle des Numides , sous les ordres de Massinissa , sur l'aîle gauche.

Annibal plaça sa cavalerie Numide à son aîle droite, commandée par Siphax, & la cavalerie Carthaginoise à l'aîle gauche **.

** *Mém. milit. de Guich. chap. xv.*

A Cannes, la cavalerie Romaine étoit sur les deux aîles de l'infanterie, & dans l'armée Carthaginoise, la cavalerie Espagnole & la Gauloise étoit sur l'aîle gauche de l'infanterie , & la cava-

*** *Idem*. lerie Numide sur l'aîle droite ***. A la bataille de Pharsale, gagnée par César sur Pompée, les deux armées étoient dans la plaine de Pharsale , la droite de Pompée appuyée à la rivière de l'*Énipée*, & la gauche aux montagnes de *Gomphe*. Pompée ne mit que très-peu de cavalerie à cette droite, & porta tout le reste, qui consistoit en 6000 chevaux, sur la gauche, dans l'intention d'investir l'armée de César dans cette partie. La gauche de l'armée de César étoit appuyée à la rivière, il ne mit point de cavalerie dans cette partie, parce que, outre qu'il en avoit très-peu, il n'avoit rien à craindre de la cavalerie de Pompée sur ce flanc gauche, & il porta toute sa cavalerie sur sa droite, pour l'opposer à celle de Pompée ***.

**** *Comment. de César, liv. 3. de la Guerr. civ.*

Ces exemples prouvent que quoique la constitution militaire des Grecs & des Romains fut que chaque corps qui composoit leurs armées, fut formé de plusieurs especes d'armes, il ne s'ensuivoit pas pour cela que leur ordre de bataille fut invariablement selon la composition des corps.

(n) Du tems de Montécuculi , les mousquets étoient très-pesans, & il étoit nécessaire que le soldat portât une fourchette,

qui étoit au bout d'un bâton ferré & pointu ; il l'enfonçoit en terre , & mettoit ensuite le mousquet dans la fourchette , pour pouvoir le tirer. Ces fourchettes ne sont plus en usage que dans la défense des places , & l'on s'en sert pour pouvoir tirer de gros mousquets de remparts , qui portent une très-grosse balle , & une charge de poudre très-forte.

(o) Le calibre du fusil pour l'infanterie , du mousqueton & du pistolet pour la cavalerie , est en France de dix-huit balles pour la livre de plomb ; mais il est d'usage de faire vingt balles par livre de plomb , pour que la balle ayant plus de jeu , la cartouche puisse entrer facilement dans le canon : il arrive cependant que cette cartouche , étant juste au canon , a beaucoup de peine à y entrer après une douzaine de décharges , parce que le canon se crasse. Si l'on faisoit vingt-deux balles sur la livre de plomb , la cartouche seroit un peu plus petite , elle entreroit plus facilement dans le canon , & la diminution proposée de la balle n'en apporteroit point à son éloignement ni à son effet ; & quelque crasse qui puisse s'amasser dans le canon en tirant , il resteroit toujours assez de vuide pour que la cartouche , sans beaucoup de peine , & avec un seul coup de baguette , pût aller au fond. La dépense seroit très-médiocre pour faire ce changement , il ne faudroit que changer les moules , & les faire faire de vingt-deux au lieu de vingt , sans rien changer au canon du fusil , qui devroit cependant être plus fort de fer à la culasse.

(p) La première idée que l'on a eu en instituant les Dragons , a été d'avoir une très-bonne infanterie dont on pût se servir à pied & à cheval , selon les circonstances. L'objet étoit encore de porter promptement ces Dragons à cheval à deux ou trois lieues , plus ou moins , pour s'emparer d'un poste important , le retrancher & le garder , en renvoyant les chevaux au camp.

Avant que l'on eut des Hussards & des Compagnies franches dans les armées, ils faisoient la petite guerre, ils alloient à la découverte, ils faisoient tous les détachemens en avant, soutenues par de la cavalerie; ils étoient principalement employés à l'escorte des convois, aux chaînes des fourrages, à éclairer l'armée en avant & sur les flancs lorsqu'elle étoit en marche ou campée, & à être toujours sur l'ennemi; mais quand les hussards & les compagnies franches, aux dernières desquelles ont succédé les troupes légères à pied & à cheval, furent introduits dans les armées, les dragons ne furent plus employés qu'à se saisir des postes éloignés, à les garder, & à soutenir les hussards dans les différens détachemens en avant. Ils n'ont cependant jamais été mis en ligne; mais en potence sur les flancs de l'armée, ou en réserve en troisième ligne. Dans les premiers tems de leur institution, les dragons ont été excellens, soit qu'ils combattissent à pied ou à cheval, & ils ont rendu de très-grands services; lorsqu'ils n'ont plus été chargés des détachemens en avant & des découvertes, qu'ils n'ont plus fait la petite guerre, & qu'ils ont été mis en réserve sous les ordres des Officiers généraux, de l'État Major de leur corps, ils n'ont point dégénérés de leur bonté lorsqu'ils ont combattu à pied; mais ils ont perdu de leur ancienne réputation dès qu'ils ont combattu à cheval. Le combat de Saye, en Bohême, leur fait, sans doute, beaucoup d'honneur; mais ils avoient pour compagnons d'armes, le corps des Carabiniers, qui eut la plus grande part à cette action de vigueur. La raison pour laquelle ils n'étoient pas aussi bons à cheval, ne doit point leur être imputée: ce corps est très-valeureux, il est parfaitement composé en officiers; mais tout soldat, quelque brave qu'il soit, n'est assuré devant l'ennemi, qu'autant qu'il le voit souvent. L'usage de mettre les dragons en réserve,

& à couverts , pour-ainfi-dire , sous les aîles de leurs Officiers généraux , qui craignoient de les perdre , étoit un obstacle à leur bonne volonté , & un frein à leur valeur. L'habitude de voir l'ennemi de près , assure le courage , & fait acquérir ce sang-froid si nécessaire dans le combat ; l'usage aguerrit , le repos & la tranquillité amolissent le corps & engourdissent le cœur. La Nation la plus valeureuse , si elle reste dix ans en paix , n'aura pas , à la première campagne , le même nerf qu'elle avoit à la fin de la guerre qui lui a donné ce repos ; elle sera étonnée lorsqu'elle entendra siffler les balles , & le déchirement de l'air que fait le boulet de canon ; aussi est-il avantageux de faire quelques sièges au commencement de la première campagne , pour aguerrir le soldat ; comme il est à couvert du feu de la place par le parapet de la tranchée , qu'il n'avance que pied à pied , & toujours à l'abri , il se familiarise avec le bruit du canon & de la mousqueterie , il apprend à juger la bombe , il n'en est plus effrayé ; & tel soldat qui , les premiers jours , baissoit la tête à chaque coup de canon qui ne pouvoit l'atteindre , monte au bout de huit jours sur le revers de la tranchée , & va d'un boyau à l'autre à travers la campagne pour abrégér son chemin. C'est l'histoire des dragons : dans la dernière guerre , où , les Généraux commandant l'armée , les ont toujours employés , & leur ont fait faire le même service que les hussards & les troupes légères , ils sont redevenus ce qu'ils étoient à leur création.

Quant à l'usage que Montécuculi dit qu'on en fait , en les mettant à cheval dans les vuides qui sont entre chaque bataillon , cette disposition pouvoit être bonne de son tems , où , sans doute , les intervalles entre chaque bataillon étoient plus grands qu'il n'est d'usage de les faire aujourd'hui , où le feu n'étoit pas aussi vif , & où les mousquetaires qu'ils avoient à combattre

n'étoient point armés de bayonnettes ; mais je pense que cette disposition seroit mauvaise aujourd'hui , impraticable dans toutes les circonstances , & sur toute espece de terrain.

(9) J'ai déjà dit que l'on avoit retranché à la cavalerie l'armure de pied en cap , & qu'on ne lui avoit laissé qu'un plastron pour toute arme défensive ; je pense cependant que non-seulement à la cavalerie , mais même à l'infanterie , on auroit dû leur laisser la bourguignotte , autrement dit , l'armet ou le casque.

1^o. Ce seroit une épargne , parce que la dépense une fois faite , & qui n'est pas considérable , il ne faudroit point la renouveler tous les deux ans , comme on y est obligé aujourd'hui que les troupes ont des chapeaux ; il n'y auroit , tout au plus , que les coëffes à raccommoder ou à renouveler.

2^o. Le cavalier & le fantassin auroient certainement meilleur air , & seroient mieux & plus utilement coëffés ; au lieu que le chapeau leur donne la plus mauvaise grace du monde lorsqu'il est trop grand , ou trop petit , ou mal retapé , ou qu'il est déformé , ce qui arrive bientôt , lorsqu'ils ont couché deux ou trois nuits au bivouac ; d'ailleurs le chapeau ne les garantit ni de la pluie , ni du soleil , ni de ses ardeurs ; il peut gêner le soldat dans le port de ses armes , à moins qu'on ne lui donne de ces petits chapeaux , tel qu'il les a aujourd'hui , & dont l'usage nous est venu de l'étranger , encore faut-il qu'il soit absolument tourné & penché sur le côté droit de la tête ; dans cette position il ne garantit le soldat de rien , & ne tient point dans sa tête. Si l'on vouloit bien faire attention qu'il faut vêtir & coëffer un soldat pour la guerre , & non pour une parade ou une revue , il seroit certainement coëffé & habillé différemment qu'il l'est aujourd'hui.

3^o. Ce changement de coëffure n'apporteroit aucun préjudice au commerce , parce que comme le militaire en général ne compose dans sa totalité qu'une

qu'une très-petite partie des habitans du Royaume , cette diminution feroit imperceptible dans le commerce des chapeliers ; d'ailleurs , si les chapeliers sont moins employés , les arquebusiers le seront davantage , & le commerce en général n'en souffrira point. 4^o. La raison la plus forte & la plus convainquante pour donner des casques à la cavalerie , & sur-tout à l'infanterie , c'est que la partie la plus noble du corps est la tête ; c'est elle pour laquelle l'homme craint davantage , & conséquemment qui doit être la plus conservée. Lorsqu'un soldat ne craint point le coup de fabre du cavalier , il s'avance sur lui avec plus d'audace ; s'il n'a pas la tête garantie , dès qu'il voit le fabre levé sur lui , son premier mouvement est , ou de reculer pour garantir sa tête , ou d'élever son arme pour parer le coup : cette arme élevée ôtant tout obstacle au cavalier pour avancer , il pousse son cheval en avant , & rompt le bataillon. Il faut juger des hommes par le général , & non pas sur l'audace de cinquante ou soixante , même 100 soldats , plus ou moins , qu'une masse de cavalerie qui viendra fondre sur eux n'épouvantera pas ; mais pour ce nombre qui restera ferme , il y en aura 300 qui feront le mouvement que j'ai dit plus haut.

La cavalerie de toutes les Puissances de l'Europe , à l'exception des Hongrois & des Polonais , est armée de fabres droits & larges , les uns avec deux tranchans , les autres avec un seul tranchant & à dos , par conséquent il est plus aisé de frapper que de pointer ; il est donc nécessaire de garantir la tête & les épaules du soldat & du cavalier. L'un & l'autre n'en seront ni plus ni moins braves ; mais ils en feront plus fermes , & l'on en perdra beaucoup moins (a). Cette arme de

(a) La conservation des hommes doit occuper essentiellement le citoyen militaire.

tête ne peut pas les gêner ni les empêcher d'agir ; elle doit être à l'épreuve du pistolet , pour les garantir certainement du coup de sabre ; cependant il faut que ce casque soit léger , & qu'il ne pèse pas plus de deux à deux livres & demie.

Sa forme doit être à la Romaine ; c'est-à-dire , qu'il n'y ait point de bourlet , comme ceux de nos troupes légères : il doit couvrir entièrement le front & les tempes ; il faut qu'il y ait derrière une espece de queue d'écrevisse , qui se replie & s'abaisse selon les mouvemens de la tête : il doit y avoir devant le casque une espece de toit , qui garantisse les yeux des rayons du soleil ; ce toit doit être un peu relevé , pour que l'eau puisse couler parderrière , par une gouttière ménagée sur les côtés du casque ; à ces deux côtés on attache deux orillons en forme de queue d'écrevisse , larges par en haut de deux pouces & demi , & qui se rétrécissent insensiblement , pour que le soldat puisse les attacher ensemble sous le menton sans en être gêné. Ce casque doit être plus élevé que ne le sont ceux de nos troupes légères , & il doit y avoir une espace de trois à quatre pouces entre la coëffe qui appuie sur la tête , & le sommet du casque , afin que les rayons du soleil qui dardent sur le casque , & qui l'échaufferoient , parce qu'il n'a pas positivement la figure sphérique (a) , ne pénètrent point jusqu'à la coëffe , & que la tête n'en soit incommodée. Pour encore éviter cette chaleur insupportable , il faut qu'il y ait aux deux côtés , & pardevant , des trous de deux lignes de diametre , afin que l'air se renouvelle , & tempere la chaleur causée par

(a) On fait par expérience , que les rayons du soleil ne font aucune impression sur une forme sphérique , parce que les rayons ne peuvent s'arrêter sur aucun point fixe. Que l'on mette au plus grand soleil un globe de fer , de cuivre ou d'argent , & que l'on mette en même tems à côté une assiette de la même matière , en moins d'un quart-d'heure l'assiette sera brûlante , & le globe aura conservé sa fraîcheur.

les rayons du soleil ; mais comme la pluie pourroit tomber par ces trois trous, & pourrir la coëffe, ou du moins la mouiller, il faut qu'il y ait au-dessus de chaque trou un toit incliné qui empêche la pluie d'y entrer. Au-dessus du casque on met un ornement plus ou moins riche, selon le grade ; & sur celui des soldats & cavaliers, un panache de crin de cheval, de la couleur affectée au Régiment. J'ajoute encore deux epaulettes pareilles aux orillons du casque ; c'est-à-dire, faites en forme de queue d'écrevisse, & larges de dix-huit lignes : ces armures défensives préserveroient la tête & les épaules du soldat & du cavalier, sans qu'ils en soient gênés. Voyez la Planché 1. Fig. 1, 2, 3 & 4.

Les armes du cavalier sont le mousqueton, une paire de pistolets, & une épée large pour frapper. Il ne fait usage du mousqueton que lorsqu'il est en vedette, & pour avertir s'il voit des troupes ennemies venir à lui ; mais lorsqu'il attaque ou qu'il est attaqué, il ne doit jamais se servir de cette arme. Toute cavalerie qui marche pour attaquer, & qui fait feu, doit être certainement battue, si l'ennemi marche décidément à elle le sabre à la main. Toute cavalerie qui attend l'ennemi de pied ferme, & qui à quinze ou vingt pas, fait feu sur lui, est pliée & battue avant qu'elle ait quitté son mousqueton pour prendre son épée ; ainsi le mousqueton est plutôt une arme de parade qu'une arme utile : cependant il ne faut pas la supprimer, parce qu'il peut se trouver des occasions où le cavalier soit obligé de mettre pied à terre, & alors le mousqueton peut lui être très-utile ; mais pour que cette utilité soit démontrée, il faudroit y joindre une bayonnette de treize à quatorze pouces, qui s'ajusteroit au canon comme celle de l'infanterie. Cette arme de plus ne le gêneroit point, & lui

seroit d'un grand secours lorsqu'il seroit démonté, ou que les circonstances exigeroient qu'on le fit mettre pied à terre, ce qui peut arriver dans mille occasions pendant le cours d'une campagne. Un cavalier démonté, armé comme il l'est aujourd'hui, devient absolument inutile; il faut qu'il se retire, ou bien il est écharpé par la cavalerie, ou percé à coups de bayonnette par l'infanterie; s'il avoit une bayonnette à mettre au bout de son mousqueton, un cavalier ennemi n'en approcheroit pas si aisément, & il seroit à armes égales avec le fantassin, quoique l'arme de celui-ci soit plus longue.

L'épée du cavalier, telle qu'elle est aujourd'hui en France, a trente-trois pouces de lame & six de poignée, elle est large de quatorze à quinze lignes, elle est droite, tranchante d'un côté, de l'autre elle est à dos, & elle pèse environ trois livres. En mesurant ce dont un cavalier peut s'allonger en s'élevant sur ses étriers, la longueur du sabre & celle de son bras, il est prouvé qu'il ne peut atteindre le cavalier ennemi que de trois pouces de sabre, parce que de sa position en selle à la position de l'ennemi, il y a six pieds lorsque les deux têtes des chevaux se touchent: mais ce n'est pas l'ennemi que le cavalier doit frapper, c'est son cheval; s'il le tue, ou qu'il le fasse cabrer, celui qui le monte est hors de combat; & si après il s'approche plus près de lui, il lui est aisé de le frapper, sans que l'ennemi puisse se mettre en défense, parce que son cheval blessé devient plus difficile à gouverner, qu'il n'en est plus le maître, & qu'il se renverse ou rompt son escadron. Beaucoup de Militaires prétendent que le cavalier seroit mieux armé, s'il avoit une épée longue & étroite, & qu'il ne fit que pointer: j'ai même été long-tems de cet avis; mais après y avoir réfléchi, & avoir examiné l'avantage & le désavantage

de l'une & de l'autre arme, je pense que le sabre, tel qu'il est aujourd'hui est le meilleur. Si l'on armoit le cavalier avec de longues épées de quarante-deux pouces de lame, comme elles ont été proposées, il est certain qu'il atteindroit le cavalier ennemi, sans que celui-ci pût le toucher; mais s'il n'ajuste pas bien son coup de pointe, ou dans la gorge, ou dans le visage, ou dans le bras, l'épée donne dans le plastron, ou passe entre le corps & le bras; si elle donne dans le plastron, ou la lame se casse, ou la poignée lui échappe de la main par l'impulsion du coup, ou bien il risque de se rompre le poignet; si elle passe entre le corps & le bras, il est alors sans défense, parce que son épée est trop longue, & qu'il est trop près de l'ennemi, qui, armé d'une épée plus courte, devient alors son maître: mais en supposant qu'il ajuste son coup dans le visage de l'ennemi, dans son col, dans le bas-ventre, ou dans le bras, il lui est impossible de la retirer, parce qu'en frappant, il avance sur son adversaire, & cet adversaire mort est bientôt vengé par celui qui est derrière lui, ou ceux qui sont à ses côtés; ainsi, quoique le cavalier, armé comme il l'est aujourd'hui, ne puisse frapper l'ennemi que de trois ponces de lame, il est du moins toujours armé: s'il est trop éloigné, & qu'il ne puisse toucher le cavalier ennemi, il frappe au moins son cheval, il peut parer plus aisément avec une arme courte les coups qui lui sont portés; enfin il est le maître de son arme, ce qu'il ne seroit pas, si son épée avoit quarante-deux pouces de lame, telle qu'elle a été proposée plusieurs fois. Le fourreau doit être changé, il faut qu'il soit de bon cuir bien passé, cousu à double couture & sans bois dedans, afin qu'il puisse plier sans se casser. Ce cuir bien passé & bien cousu, empêchera que la lame ne se rouille, ce qui arrive toujours

quand le fourreau est de bois couvert de cuir , parce qu'il faut nécessairement le coller , & qu'il y reste toujours de l'humidité. Pour éviter encore que le cuir ne se mouille à la pluie , il faut le couvrir d'une peau d'anguille fraîchement écorchée , & jamais l'humidité n'y pénétrera. Par cette forme de fourreau , il ne se rompra jamais dans les différens mouvemens & dans les manœuvres de l'escadron , ce qui arrive toujours , de la façon dont ils sont faits aujourd'hui , & ce qui coûte beaucoup pour les réparer. Les poignées dont se sert la cavalerie ne valent rien , parce qu'elles sont ou ovales ou rondes ; il faut qu'elles soient carrées , parce qu'elles en tiendront mieux dans la main. Lorsque la main est fermée , elle forme un carré en dedans ; ainsi il faut que ce qu'elle tient ait la même forme , pour qu'elle puisse la tenir avec force , alors le cavalier fera plus assuré de son coup , & donnera plus rarement du plat de la lame , ce qui lui arrive très-souvent : il faut que la main soit couverte d'une coquille de fer , ou de plusieurs branches , n'importe ; mais elles ne doivent point être de cuivre , qui casse facilement : il ne doit point y avoir de poucier ou d'anneau , il gêne la main dans les différentes positions où elle doit mettre le sabre ; s'il frappe de droite à gauche , la position de la lame n'est pas la même que lorsqu'il frappe de revers , ou de gauche à droite ; elle est encore différente lorsqu'il frappe devant lui , & le poucier ne peut que gêner la main dans ces différentes attitudes.

(r) Je ne fais pas pourquoi on a abandonné la lance , qui est la meilleure de toutes les armes pour la cavalerie. Les raisons que donne Montécuculi ne me paroissent pas convaincantes ni suffisantes , pour abandonner un avantage presque certain , dans l'idée d'éviter quelques inconvéniens qu'il étoit

facile de lever. Ces inconvéniens sont: 1^o. L'armure de pied en cap, & qui oblige le lancier d'avoir un valet. 2^o. L'espece de chevaux qu'il faut au lancier, qui n'est pas commune, parce qu'il lui faut des chevaux qui ayent de grandes qualités. 3^o. Le dernier, & le plus considérable, c'est que la lance, toute admirable qu'elle est pour l'attaque, est absolument sans défense lorsqu'elle est tournée. Voyons maintenant s'il est possible de lever ces défauts. Je pense qu'il n'est point nécessaire qu'un lancier soit armé de pied en cap; plus il sera libre dans ses mouvemens, moins le cheval qui le porte aura de poids sur lui, & plus le coup de lance sera vif & ajusté: or, s'il est possible d'avoir des lanciers sans les armer de pied en cap, il ne sera pas nécessaire qu'ils ayent des valets, qui multiplient les bouches inutiles; le cheval ayant moins de poids sur lui, toute espece de chevaux sera bonne, pourvu qu'ils ayent la taille requise, & qu'ils soient vigoureux; ce sont d'ailleurs les conditions que l'on exige pour un cheval de cavalier, il ne faut plus que le dresser, ce qui n'est pas difficile; tout terrain où d'autre cavalerie pourra manœuvrer, sera bon pour le lancier, ainsi il pourra servir utilement dans les armées, sans beaucoup de dépense & avec beaucoup d'avantage.

Je suppose que l'on voulut donner des lances à la cavalerie, je pense que chaque lancier doit avoir pour toute arme défensive, outre le casque & l'épaulette indiqués ci-dessus pour toutes les troupes, un plastron tel que le cavalier l'a aujourd'hui, mais mieux ajusté à sa taille. Ce plastron doit être plus court qu'il ne le seroit, s'il étoit juste au corps; c'est-à-dire, qu'il ne doit point descendre jusqu'au pommeau de la selle; mais pour le rendre de la longueur proportionnée, il faut qu'il y ait une lame de fer de la même épaisseur que le plastron, atta-

chée par de forts clous bien rivés, de façon que cette lame puisse se replier facilement sur le plastron lorsque le lancier se penche en avant, & qu'elle revienne dans sa position naturelle lorsqu'il se tient droit. Cette lame est essentielle, parce que si le plastron étoit d'un seul morceau de fer, & juste à la taille, comme la position du lancier lorsqu'il met sa lance en arrêt, est d'avoir le corps un peu penché en avant, le plastron pourroit le blesser, au lieu que cette lame se repliant sur le plastron lorsque le corps est en avant, elle lui laisse la liberté d'agir & de prendre la position qu'il juge à propos. Les courroies en croix qui passent sur les deux épaules, par-dessous les deux épaulettes, & qui contiennent le plastron, au lieu d'être de roussi, doivent être de bon cuir de bœuf bien passé, & larges de deux pouces; mais ces courroies ne peuvent pas suffire pour contenir le plastron dans sa position lorsque la lance est en arrêt & qu'elle frappe le cavalier ennemi; pour le rendre stable, il faut qu'il y ait une bande de fer large de six pouces, qui embrasse le corps par derrière; cette bande doit être au-dessus des hanches, positivement au-dessus de la lame de fer qui se replie sur le plastron lorsque le lancier a le corps penché en avant. Cette bande de fer ne doit point être aussi épaisse que l'est le plastron; mais il faut qu'elle soit assez forte pour ne pas plier, & pour contenir solidement le plastron dans sa position: elle est attachée d'un côté par une charnière stable & bien rivée, & de l'autre, par une autre charnière, dans laquelle on met une cheville de fer, pareille à celles dont on fixe une fenêtre à son châssis. Sur le plastron, au-dessous du tetton droit, il doit y avoir un soutien de fer, pour y poser la lance quand on veut la mettre en arrêt; par-dessous ce soutien, il y a un ressort, qui, quand on le presse, donne la facilité de le replier sur le plastron, & qu'il ne gêne point

point le lancier lorsqu'il veut se servir de son épée. Voyez la Planche 1^{re}. Fig. 5 & 6 , & la Planche 2 , Fig. 1 , 2 , 3 , 4 & 5.

Cette bande de fer qui embrasse le corps du lancier parderrière, est pour contenir le plastron, qui, par l'effort du coup de lance, pourroit se déranger de sa position, s'il n'étoit contenu que par les courroies. Le soutien de fer horizontalement placé, est pour y poser la lance, & pour mieux assurer sa direction; d'ailleurs son coup ne seroit pas aussi vif, si elle n'étoit soutenue que par le poignet, & le lancier risqueroit de se le casser, s'il rencontroit de la résistance; au lieu que l'empaumure étant appuyée sur ce soutien, la main ne sert qu'à diriger la lance sans faire aucun effort, & c'est le corps du lancier qui reçoit l'effet du choc de la lance contre le corps du cavalier ennemi. Quant aux selles, elles doivent être comme celles dont on se sert dans les Académies, que l'on appelle selles à piquier, dont les battes de devant & de derriere sont très-élevées; on peut cependant faire celles de devant moins hautes, & les faire semblables à celles des selles à la royale; mais celles de derriere doivent être assez élevées pour soutenir le bas des reins du lancier, & que l'effort du coup de lance ne le fasse point sortir hors de sa selle. Les sangles doivent être de cuir bien passé, & larges de cinq pouces, & le poitrail de trois pouces, afin qu'il puisse résister à la secousse du choc, & contenir la selle dans sa position.

La lance dans sa longueur doit avoir quatorze pieds; c'est-à-dire, un demi pied de fer, onze pieds & demi de bois jusqu'à l'empaumure, un pied d'empaumure, & un pied de pommeau, au bout duquel on fait un trou avec une tariere, dans lequel on coule du plomb, pour que la lance placée sur le soutien de fer attaché au plastron soit en équilibre. Le bois de la lance doit

Q

avoir trois pouces de circonférence , à commencer de l'empau-mure , & diminuer insensiblement jusqu'au fer , de sorte qu'il n'ait plus que deux pouces de circonférence où commence le fer. Le lancier ne doit point avoir de mousqueton ; ses armes sont la lance, l'épée & deux pistolets.

Je suppose un escadron de cent quarante-quatre chevaux sur trois rangs , chaque rang de quarante-huit cavaliers de front ; les lanciers se mettent au premier rang , & sont placés alternativement avec un cavalier armé de son épée ; ainsi il ne faut que vingt-quatre lances par escadron de cent quarante-quatre cavaliers. Dans cet ordre de combat , comme dans tout autre , les officiers doivent être dans le rang , pour ne pas empêcher l'effet de la lance. Les étendards doivent être placés au second rang , & les timballes renvoyées sur les derrières , & même aux équipages ; elles employent pour les garder cinq cavaliers , qui seroient plus utiles dans le rang. Je pense que de cette façon , on éviteroit de donner des valets aux lanciers , qu'il seroit plus aisé de trouver des chevaux qui leur seroient propres , & qu'ayant derriere eux deux rangs de cavaliers armés de leurs épées , ils ne pourroient être pris parderriere , seul inconvénient que cette arme puisse avoir.

Un escadron ainsi armé , seroit très-redoutable , & il le seroit encore davantage , si , du troisième rang , on en formoit deux troupes , pour prendre l'ennemi en flanc , en même tems qu'il est attaqué de front par les lanciers & les cavaliers armés de leurs épées. On objectera , sans doute , que l'ennemi en fera autant , lorsqu'il aura reconnu & éprouvé à ses dépens l'avantage de cette arme longue , sur celle qui est en usage aujourd'hui. Je réponds , après M. le Maréchal de Saxe , que c'est une preuve que cette arme est excellente ; on aura du moins l'avantage de

s'en être servi le premier, & d'avoir remporté une ou deux victoires. Au surplus, on ne forme pas sur le champ une troupe à se servir de cette arme; l'ordre du Prince la met sur pied, mais il ne peut pas exiger qu'elle soit en état de servir aussi-tôt que levée.

On dira, peut-être encore, que l'ennemi pour diminuer au moins le nombre des lanciers, fera un grand feu de mousqueton sur les escadrons armés de lances; tant mieux, il n'en sera que plus certainement battu, parce que ces escadrons seront sur lui avant qu'il ait pu quitter son mousqueton, & reprendre son épée.

Si l'ennemi donnoit des lances à sa cavalerie, il faudroit donner des champ-freins pour couvrir la tête des chevaux; mais ce champ-frein est inutile, si l'ennemi ne s'arme point de lance. La dépense que je propose, en supposant les lances adoptées, ne tombe que sur un sixième par escadron, & elle devient moins considérable, parce que je retranche le mousqueton aux lanciers.

(/) Au rapport de Montécuculi, les arquebusiers ou les carabiniers ne pouvoient attendre le choc de l'ennemi de pied ferme, parce qu'ils n'avoient point d'armes défensives: ce n'est pas-là la véritable raison; celle qui me paroît la plus probable, c'est que toute troupe qui n'a d'autre arme qu'une arquebuse ou une carabine, & qui se voit attaquée de près par un rang de lances, ou un front de piquiers, sur plus ou moins de hauteur, n'importe le nombre, ne peut plus recharger ses armes, & elle est nécessairement forcée de plier, parce qu'elle n'a aucune arme de longueur pour atteindre l'ennemi, elle n'a pas même le tems de mettre l'épée à la main, & cette arme lui seroit encore d'une foible ressource contre des lances & des piques.

Les carabiniers ou arquebusiers étoient dans les armées de ce

* *Milic.*
Frang. tom.
1. liv. iv.

tems-là , à-peu-près ce que font aujourd'hui nos hussards & nos dragons; c'étoient des troupes légères que l'on employoit pour les escarmouches avant la bataille , pour les détachemens en avant, qui veilloient à la sûreté du camp *, ainsi que les Grecs & les Romains employoient leurs armées à la légère ; mais l'idée qu'en donne Montécuculi n'est pas avantageuse. Il s'en faut de beaucoup que nos troupes légères à cheval soient aussi promptes à fuir que ces carabiniers & ces arquebusiers , elles savent dans l'occasion attaquer la cavalerie ; le combat qu'elles rendent dans cette circonstance, ressemble en quelque façon à celui de ces arquebusiers ; mais elles le rendent avec plus d'ordre , elles savent attaquer , se disperser , se rallier , revenir à la charge , & fondre de toutes parts le sabre à la main sur l'ennemi , pour le forcer à se défunir. Des troupes de cette espèce sont très-utiles dans une armée, & je ne doute point que si Walstein en eut eu de semblables à la bataille de Lutzen , loin de les proscrire , comme il fit, il eut sollicité pour qu'on les augmentât.

On ne connoît pas encore parfaitement l'utilité de ces troupes ; leur guerre est si différente de celle des troupes de ligne , qu'il faut l'avoir faite par soi-même pour en connoître toutes les ruses, & pour savoir les employer à propos (a) ; on les donne communément à commander au premier Officier général qui les

(a) Pour connoître la différence qu'il y a entre cette espèce de guerre & celle des troupes de ligne , il faut faire attention que chaque Officier supérieur & subalterne , que chaque bas-Officier, jusqu'au Hussard & Dragon , doit être Général dans sa partie ; c'est-à-dire , qu'il doit savoir , sans qu'on le lui dise , ce qu'il a à faire , suivant les circonstances ; au lieu que les troupes de ligne , qui marchent toujours ensemble & unies , n'ont qu'à obéir aux ordres qu'on leur donne , elles n'ont besoin que de leur courage ; & il faut pour faire un bon Officier d'Hussards & de Dragons , un bon Hussard & un bon Dragon , qu'il sache allier la ruse , le coup d'œil , le sang-froid , & le courage.

demande : quoiqu'il n'ait jamais fait cette espece de guerre , on veut lui apprendre , dit-on , à la faire , comme si le moment d'agir étoit celui de l'instruction. Je suppose à cet Officier général tous les talens possibles pour bien faire manœuvrer de la cavalerie & de l'infanterie , pour mener ces différentes armes à l'ennemi , pour saisir le moment d'attaquer avec avantage , pour profiter d'un faux mouvement de l'ennemi ; enfin , toutes les qualités qui caractérisent un bon Officier général : s'il n'a jamais fait la guerre avec les hussards & les troupes légères , il se trouvera très-embarrassé dans les différens détachemens qu'il commandera , pour les soutenir à propos , pour avoir journellement des nouvelles sûres de l'ennemi , pour lui dresser des embuscades , pour l'y attirer , pour intercepter ses convois , attaquer ses fourrages , & enfin pour tout ce qui concerne cette espece de guerre , dont il n'a aucune teinture , parce qu'il ne l'a jamais faite. Que l'on donne ces troupes à commander à des Officiers généraux qui connoissent cette guerre , & qui en aient fait une longue pratique , que l'on donne à ces Officiers généraux le nombre de troupes nécessaire pour exécuter les ordres qu'on leur donne , sans examiner leur grade , ce qui n'arrive que trop souvent , où le nombre de troupes que l'on donne à un Officier est presque toujours relatif à son grade , & rarement aux opérations & aux ordres dont il est chargé ; qu'on leur donne ensuite carte blanche pour les détachemens relatifs à la sûreté de l'armée dans son camp , dans les marches , & à la connoissance qu'ils doivent avoir de tous les mouvemens de l'ennemi ; c'est alors que l'on connoîtra l'avantage qu'il y a d'avoir beaucoup de ces troupes : le moment où il faut agir & manœuvrer , n'est pas celui de faire des essais ; il faut être certain de ses principes , ne les pas étudier , & savoir les appliquer aux circonstances & au terrain , sur-

tout lorsque l'on commande des troupes qui doivent être la sûreté de l'armée, &, pour-ainfi-dire, son flambeau.

(1) Montécuculi veut que les soldats s'exercent à la course, au saut & à la lutte, que les cavaliers apprennent à voltiger & à manier leurs chevaux. Tout exercice qui pourra rendre le soldat agile, ne peut être que très-utile, & le préparer aux manœuvres & aux évolutions militaires. Un homme lourd, empêché, tel que peut être un paysan qui sort de son village, ou un ouvrier qui n'est jamais sorti de son établi, ne peut être que très-gauche à manier ses armes, si on ne l'exerce long-tems, si à force de le faire tenir droit, & de le faire marcher devant lui dans la position qu'on lui donne, on ne le rend libre dans tous ses membres. Il en est d'un soldat que l'on dresse au maniement des armes, & à bien marcher, comme d'un homme à qui on apprend à danser; il faut commencer par rendre ses membres souples, par lui donner de l'aplomb, & qu'il puisse agir librement. Les commencemens sont pénibles & fatigans; mais lorsque l'on est parvenu à lui donner de la souplesse & de l'aisance, il acquiert cette grace & cette dextérité qui donne un air noble & militaire; l'intelligence se développe à mesure que le corps devient plus agile, & les armes dont il étoit embarrassé, qu'il manioit avec peine & de mauvaise grace, qu'il trouvoit pesantes, lui deviennent alors des armes utiles, & même un ornement qui le pare & qui lui donne bonne grace. Ce changement ne peut se faire tout de suite, je l'avoue; mais il ne faut pas se rebuter, & à la fin, on parviendra sûrement à faire de l'homme le plus lourd & le plus gauche, l'homme le plus lesté, & le mieux placé sous les armes.

Le maniement des armes paroît une minutie à bien des personnes; esprits sublimes qui voyent tout dans le grand, mais qui

n'ont pas le sens de voir que pour y parvenir , il faut s'instruire des plus petits détails. Chaque art , chaque science a ses élémens & ses principes ; il faut en être pénétré avant que d'exécuter. Qu'importe qu'un peintre ait le plus beau coloris , qu'un architecte entasse pierres sur pierres , si l'un ignore le dessein , & si l'autre n'a pas étudié les proportions , si tous deux n'ont recherché dans la Nature , les principes de l'Art. Le maniement des armes , & le marcher , sont les premiers élémens de la guerre , & c'est de ces deux premiers points qu'émanent tous les autres ; si on les néglige , on ne parviendra jamais à connoître les différens mouvemens que l'on peut faire , ni les exécuter. J'ai entendu des officiers traiter de marionnettes , ceux des Régimens qui , par une précision exacte , en surpassoient d'autres dans le maniement des armes : il est cependant certain que le Régiment qui excellera dans cette partie , doit marcher mieux qu'un autre , parce qu'il est plus libre dans le port de ses armes , que l'ensemble y est plus parfait , & l'intelligence de chaque soldat plus développée.

Le bien marcher est ce que l'on peut appeller la perfection du Militaire dans cette partie , & le point le plus essentiel pour bien exécuter les grandes manœuvres , pour rendre les mouvemens rapides , justes & précis ; mais ce n'est que par degré que l'on parvient à la perfection. Je conviens qu'un Colonel , & les Officiers qui commandent sous lui , ne doivent pas uniquement s'occuper à apprendre à leurs soldats le maniement des armes ; cependant cette instruction est absolument nécessaire , & elle est un des moyens les plus certains pour parvenir à bien marcher. La marche chez les Romains étoit leur principal exercice ; ils faisoient jusqu'à vingt-cinq milles dans cinq heures , ce qui revient à-peu-près à huit lieues ; mais on les exerçoit auparavant

à porter & à manier leurs armes. Ils ne se contentoient pas d'apprendre à leurs soldats à marcher d'un pas lent, plus vite & redoublé, ils instruisoient leurs légions à courir à l'ennemi sans se déjoindre. Un exemple mémorable suffira pour le prouver; c'est César lui-même qui parle. Dans sa description qu'il

* *Comm.*
de César, de
la Guerr. civ.
liv. 3.

fait de la bataille de Pharsale*, il dit: » Il n'y avoit entre les
» deux armées qu'autant de champ qu'il en falloit pour le
» choc (a); mais Pompée avoit ordonné à ses troupes d'es-
» sayer notre effort sans quitter leur place, & de laisser ainsi
» notre armée se rompre d'elle-même. C'étoit, disoit-on, C.
» Triarius qui lui avoit donné ce conseil, afin de rallentir par-
» là notre impétuosité & notre première ardeur, & de nous
» laisser déjoindre nos rangs, pour venir ensuite sur nous serrés,
» lorsque nous serions entr'ouverts. Il se flattoit encore que
» nos javalots feroient beaucoup moins d'effet, leurs troupes
» demeurant constamment dans leur poste, que si elles s'expo-
» soient elles-mêmes à nos coups. Enfin, *il comptoit qu'à force*
» *de courir, nos soldats perdroient haleine, & tomberoient de*
» *lassitude*: en quoi il me semble que Pompée n'avoit point de
» raison, parce que l'homme est né avec une certaine émula-
» tion & une certaine vivacité qui l'enflamment, par l'envie
» d'en venir aux mains. Cependant au signal donné,
» nos gens s'étant avancés le javalot à la main, & voyant ceux
» de Pompée ne faire aucun mouvement pour venir à eux;
» *leur expérience, & la capacité qu'ils avoient acquise dans les*
» *combats précédens, les porta à s'arrêter d'eux-mêmes au milieu*
» *de leur course, pour ne pas arriver essouffés; & après avoir re-*
» *pris*

(a) On peut évaluer cette distance à six cents pas.

« pris haleine un moment , ils coururent de nouveau sur l'ennemi , lancèrent leurs javelots , & mirent aussi-tôt l'épée à la main , selon l'ordre de César ». Cet exemple prouve évidemment que les Romains instruisoient leurs soldats à courir en ordre sur l'ennemi , & qu'ils ne se contentoient pas du seul pas redoublé ; il seroit , je pense , facile d'instruire le soldat Français à courir sur l'ennemi , non en fourrageurs , mais en ordre , & par bataillon ; on sauveroit la vie à bien des soldats , parce que l'ennemi n'auroit pas le tems de faire une seconde décharge sur le bataillon qui marche à lui avec cette impétuosité , au lieu qu'au pas redoublé il peut en faire trois , & même quatre. La seule attention qu'il faut avoir , c'est de ne mettre le bataillon à la course qu'à soixante pas , au plus , afin que le soldat ne soit point essouffé , & qu'il ait toute sa force pour fondre bayonnette baissée sur l'ennemi. Si les Romains , quoique chargés d'armes défensives , faisoient trois cens pas en courant , pourquoi le soldat Français , qui n'a aucune armes défensives qui puisse le gêner , ne pourroit-il pas faire soixante pas sans être essouffé ? Un Officier général de distinction m'a assuré avoir fait courir ainsi un bataillon l'espace de trois cens pas , sans qu'il y eut un soldat qui en devança un autre : il est vrai que ce bataillon étoit essouffé ; mais il ne l'étoit pas à soixante , & il auroit été en état d'attaquer l'ennemi avec force & courage.

Je n'adopte aucun maniemment des armes en particulier plus l'un que l'autre ; le plus aisé , quant au port des armes , & le plus court , quant aux tems , sera toujours le meilleur ; mais après en avoir choisi un , il faut s'y maintenir , & ne le pas changer tous les ans , comme on l'a vu à la paix de 1748. Les troupes du Roi de Prusse ne sont en si grande réputation que

R

par l'ensemble , l'ordre & la discipline qui y sont établis & maintenus dans la plus grande exactitude : cet ensemble ne vient que de ce qu'elles sont exercées journellement dans leurs garnisons par compagnies, demi-bataillon, bataillon & régiment. Dans les camps de paix que ce Prince forme tous les ans , & qu'il commande lui-même , il n'est jamais question de l'exercice ou du maniement des armes , on n'occupe les troupes qu'à marcher , & à faire toutes les évolutions qu'elles doivent exécuter devant l'ennemi ; on n'y fait point d'essai qui emploie du tems inutilement , parce que chaque évolution , chaque manœuvre , ont été mûrement réfléchies , & exécutées dans les garnisons avant que de les exécuter au camp : mais avant que les soldats soient admis dans le bataillon , ils sont long-tems exercés à part , d'abord à se tenir droits , ensuite à marcher sans armes , après avec leurs armes ; on leur montre ensuite le maniement des armes , & enfin on les rompt à toutes les manœuvres qu'ils doivent faire devant l'ennemi , & ce n'est qu'après être bien instruits , qu'on les admet dans le bataillon. Cette maniere de former le soldat est excellente ; on commence par le rendre souple & agile , on le rend ensuite adroit , & l'on finit par le rendre intelligent.

Il est plus difficile d'instruire un cavalier. Comme je crois avoir détaillé cette instruction au commencement de cet article , je ne répéterai pas ce que j'ai déjà dit ; j'ajouterai seulement , qu'en général , la cavalerie en France ne sait pas monter à cheval (a). J'ai été à portée de voir beaucoup de Régis-

(a) L'Auteur écrivoit pendant la campagne de 1761 , & dans ce tems , les écoles d'équitation n'étoient point établies. Ces écoles seroient très-utiles , & à la première guerre , elles donneront une très-grande supériorité à la cavalerie Française ; mais pour conserver cette supériorité , il faut que ces écoles subsistent en tems de guerre comme en tems de paix. Il préféreroit cependant à ces écoles , l'escadron de recrue qu'il a proposé plus haut.

mens, étant Inspecteur général de Cavalerie, j'avouerai avec douleur que dans presque tous les Régimens que j'ai passé en revue, à peine ai-je vu quatre cavaliers par compagnie qui fussent placés à cheval, & qui fussent mener leurs chevaux : comment le sauroient-ils ? la plupart des officiers ne savent pas eux-mêmes monter à cheval ; & s'il y en a dans le nombre qui le sachent, ils ne veulent pas se donner la peine d'instruire les cavaliers. Pour se l'éviter, quelques Régimens ont pris des Écuyers ; mais qu'ils leur montrent eux-mêmes à monter à cheval, ou qu'ils se servent d'Écuyers, cela est égal ; & même il vaut mieux se servir d'Écuyers, parce que ceux qui parmi les officiers ne sauront pas monter à cheval, apprendront un art, qu'il leur est indispensable de savoir. J'ai dit plus haut qu'il falloit donner à ces Écuyers la commission de sous-Lieutenant ; mais ils ne doivent être attachés à aucune compagnie, parce qu'ils doivent être uniquement occupés de l'instruction des cavaliers & à dresser les chevaux, non comme on les dresse pour le manege, mais seulement pour la guerre ; c'est-à-dire, à être dociles, à connoître leur mors, à marcher en avant, à reculer, à galopper, à connoître les aides, à tourner à droite & à gauche, à faire enfin tout ce que le cavalier exigera d'eux ; mais il ne faut pas qu'ils les dressent à faire des voltes, à passer & à faire des courbettes, ce qui leur gâtent les jarrêts, & les ruinent en peu de tems. Ces Écuyers ne pourroient point remplir leurs fonctions, s'ils étoient attachés à une compagnie, parce que leur service les occuperait, & les distrairoit des devoirs auxquels ils sont tenus. Ils ne doivent donc point monter de gardes, ni marcher en détachement, ni aller à la guerre, ni être tenus à aucun service militaire (a) :

(a) Si l'on admettoit l'Escadron de recrue que je propose plus haut, toute

c'est la seule commission réformée que j'admets dans les troupes.

(u) Le bataillon quarré long dont parle Montécuculi, n'est autre chose que la colonne, parce que toute figure plus longue que large en géométrie, est un *parallélogramme*, qui forme un quarré long. La colonne a plus ou moins de front, mais son épaisseur doit être toujours la même: c'est une erreur de croire que plus une colonne aura d'épaisseur, & plus son impulsion sera vive. Plusieurs raisons me feroient penser qu'il n'y a gueres plus d'impulsion dans l'infanterie que dans la cavalerie. La construction de l'homme suffit pour prouver ce que j'avance; les pieds du soldat de la premiere file doivent nécessairement embarrasser ceux du soldat de la seconde, & l'empêcher de porter décidément son pied en avant; ceux de la troisième, de la quatrième, de la cinquième, &c. doivent trouver la même difficulté, lorsque toutes les files marchent ferrées. Il est vrai que lorsque la tête de la colonne trouve de la résistance, les files de derriere se joignent nécessairement, & se touchent par l'impulsion du mouvement: voilà le moment de l'impulsion, mais la colonne en marche n'en a point, & ne peut en avoir.

Les Grecs & les Romains pouvoient en avoir, & même en avoient, parce qu'ils portoient des boucliers convexes qui remplissoient l'espace qui est nécessairement entre la premiere & la seconde file, la seconde & la troisième, & ainsi des autres. Ces boucliers donnoient à la colonne une impulsion réelle en marchant; mais aujourd'hui il n'en est pas de même; cependant il y a une espece de jonction de la premiere file à la quatorzième, & même à la seizième file; mais passé ce nom-

difficulté seroit levée, quant au service, parce que l'Écuyer resteroit à cet Escadron, & n'iroit jamais en Campagne.

bre, le reste ne sert à rien, & est superflu. C'est d'après l'expérience que j'en ai faite, que j'ai remarqué que l'unité de la colonne n'existoit que dans les seize premières files, & que son impulsion n'étoit réelle, que lorsque la tête de la colonne trouvoit de la résistance. J'ai fait former une colonne de cinq cens dix hommes, j'en ai séparé les grenadiers & le piquet, les grenadiers de quarante-quatre hommes, & le piquet de même nombre, il m'est resté 432 hommes, dont j'ai formé une colonne de 18 de front sur vingt-quatre files : j'ai fait marcher cette colonne, les grenadiers à la droite sur trois files, & le piquet à la gauche dans le même ordre ; cette colonne a marché comme si elle vouloit attaquer, c'est-à-dire, les files serrées, les trois premières présentant la bayonnette au bout du fusil, & les autres portant l'arme haute. J'ai remarqué que depuis la première file jusqu'à la seizième, il y avoit une espece d'accord ; mais que l'union des parties n'étoit pas intime, & que depuis la seizième file jusqu'à la vingt-quatrième, la désunion étoit sensible. J'ai fait répéter cette manœuvre jusqu'à trois fois, la colonne se désunit de même vers la seizième file. Je fis mettre à soixante pas de cette colonne soixante & douze soldats, sur quatre files & dix-huit de front, ensuite je fis remarcher la colonne en avant, les quatre files de soldats qui lui étoient opposés se mirent en même tems en mouvement, & marcherent à la colonne ; celle-ci se désunit encore visiblement vers la seizième file, & depuis la première jusqu'à la seizième, l'union ne fut intime que lorsque la tête de la colonne eut trouvé une résistance devant elle ; la partie qui s'en étoit séparée en marchant, joignit aussi, mais l'impulsion avoit déjà fait son effet, & les quatre rangs de soldats étoient rompus.

La colonne ayant une impulsion réelle lorsqu'elle trouve de la résistance, elle est excellente quand on veut marcher à l'ennemi bayonnette baissée; mais il est inutile de lui donner tant de profondeur, puisque son ensemble n'existe que depuis la première file jusqu'à la seizième: si les files pardelà sont inutiles, pourquoi ne pas former deux colonnes d'un bataillon?

Pour qu'un bataillon soit dans les proportions nécessaires, & qu'il puisse être divisé par nombre pair, les compagnies doivent être relatives à ce nombre pair. Une compagnie de 36 fusiliers, sans compter le tambour & le fifre, ne peut avoir que 12 hommes de front, la division est pair, mais la subdivision est impair, d'ailleurs cette compagnie est trop foible; & pour qu'un bataillon ait la force requise, il lui faudroit seize compagnies, sans compter celle des Grenadiers, ainsi ce nombre ne peut être admis. Celui de 48, sans compter le tambour & le fifre, peut être admis quant aux divisions, subdivisions & sections, parce que cette compagnie sur trois files a seize hommes de front, & elle peut se diviser par vingt-quatre, douze & six; mais ce bataillon seroit trop foible en tems de guerre, en n'admettant que huit compagnies, & une de grenadiers: en en admettant seize, & une de grenadiers, ce bataillon seroit trop fort, relativement au nombre de bataillons que doit avoir un Régiment, & à la possibilité à un seul homme de le commander le jour d'une affaire générale. En mettant la compagnie à 74 hommes, sans compter le tambour & le fifre, cette compagnie sur trois files aura 24 hommes de front, parce qu'il y a deux Caporaux qui restent derrière en serre-file, ce nombre peut se diviser en 36 & 18; c'est, à ce que je pense, la force que doit avoir une compagnie en tems de guerre, & former le bataillon de huit compagnies de fusiliers, d'une de

grenadiers, & d'une de chasseurs. J'explique ci-après la manière de former deux colonnes de ce bataillon, la compagnie des grenadiers couvrant le flanc droit de la colonne de la droite, & celle des chasseurs, le flanc gauche de la colonne de la gauche, ou une seule colonne avec des manches ou sans manches. Telle étoit à-peu-près la disposition de Gustave Adolphe, lorsqu'il battit Tilly à Leipzick en 1631 ; mais la tête de ses colonnes dépassoit son infanterie en bataille : je pense que c'est un défaut, parce qu'il faut, autant qu'il est possible, cacher à l'ennemi sa disposition ; or, lorsque les têtes des colonnes dépassent les bataillons en bataille, il est facile à l'ennemi de reconnoître la disposition en colonne, & de leur en opposer d'autres ; au lieu que si elles marchent de front avec le reste de l'infanterie ; comme l'ennemi voit un front égal par-tout, il ne peut appercevoir la profondeur de l'ordre de bataille, ni même s'en douter, & il ne change point sa première disposition ; ainsi au moment de l'attaque, la première ligne se trouvera trop foible pour résister aux colonnes, & elle doit être enfoncée ; d'ailleurs en faisant avancer la tête des colonnes, on perd l'avantage du feu, parce que les colonnes n'en doivent point faire, & que les manches ne pourroient point tirer sans risquer de tirer sur leurs propres gens. Par cette disposition, partie en colonne & partie en bataille, l'ennemi qui est en face des colonnes doit être rompu, parce qu'il n'a pas assez de profondeur pour résister à cette masse qui l'attaque vivement avec la bayonnette, & une fois rompu dans ces différentes parties, le reste est attaqué en front & en flanc, & ne doit pas tarder à fuir, ou du moins à se retirer.

La colonne est excellente lorsque l'on veut attaquer à l'ar-

me blanche , mais elle ne vaut rien lorsque l'on est exposé au feu du canon , & qu'il y a des obstacles qui empêchent de marcher à l'ennemi , parce qu'elle donne plus de prise que la disposition en bataille , que l'ordre est plus raccourci , que conséquemment le feu est moins étendu , moins vif , & qu'il y a des parties du front de l'ennemi qui n'en effuyent point. Elle est excellente en retraite , parce qu'elle est bonne à tout terrain , & qu'elle peut faire face de tout côté , quoique toujours en force , sur-tout s'il y a plusieurs colonnes qui se retirent à même hauteur. La colonne a cependant un défaut , son feu de front est foible , & celui des flancs ne peut avoir lieu qu'en supposant la colonne attaquée par ses flancs , alors son feu devient directe. Le feu oblique que Folard a adopté dans le traité de sa colonne , n'existe que sur le papier ; mais jamais sur le terrain , à moins qu'il n'y ait que le premier rang des flancs qui tire , encore faut-il que le soldat du flanc droit fasse un à droite par la gauche , pour pouvoir se servir de son arme ; le soldat du flanc gauche a plus de facilité pour faire feu , & même deux rangs peuvent tirer , sans qu'ils fassent aucun mouvement à gauche par la droite , & ce feu peut être oblique ; mais le flanc droit de la colonne ne peut pas tirer sans faire un à droite par la gauche. Si on veut faire tirer les trois files des deux flancs , ce feu deviendra bien plus certainement directe , parce qu'il ne peut se faire sans emboîtement ; il faut alors que la tête & la queue de la colonne deviennent nécessairement les flancs , & que les flancs deviennent front. En général , la colonne ne vaut rien lorsque l'on veut faire feu ; mais elle est excellente lorsque l'on veut attaquer avec la bayonnette , aidée du feu des bataillons en bataille , qui empêchent qu'on ne la prenne en flanc ; elle est aussi très-bonne en retraite , en

en

en supposant plusieurs qui se retirent à même hauteur, & qui se protegent mutuellement.

(x) C'est par la théorie & l'expérience que l'on a de l'utilité & de la force de chaque arme, & par la connoissance de l'étendue & de la situation du terrain, que l'on peut faire une juste disposition de ses troupes. Le grand art est de les placer à leur avantage, qu'elles puissent agir facilement sans s'embarraffer, & sans cependant les faire toutes combattre. Il est dangereux de faire marcher toutes les troupes à l'ennemi; si quelques parties foiblissent, elles n'ont plus de secours à espérer; c'est pour cette raison qu'indépendamment de la seconde ligne qui doit soutenir la première, on se ménage encore des troupes en réserve, pour les porter où les circonstances pourroient l'exiger.

C'est une règle générale, & admise par les plus grands Généraux, qu'il ne faut jamais attaquer une armée sur tout son front; mais dans une, deux ou trois parties différentes, & avoir derrière les troupes qui attaquent, des corps de réserve, ou pour donner plus de force aux attaques, ou pour porter des secours prompts à celles dont les troupes seroient repoussées. Quelques exemples tirés de l'antiquité, & même de nos jours, prouveront ce que j'avance, & appuieront mes principes. A Arbèles, Alexandre refusa son aile gauche à la droite de l'armée de Darius, & attaqua la gauche des Perses. A la bataille de Tunis, entre Xentippe, Général des Carthaginois, & Regulus, Xentippe fit attaquer par sa cavalerie les deux ailes de l'armée Romaine, & n'opposa au front que ses éléphants, qui devoient de beaucoup l'infanterie. A Cannes, Annibal ne fit d'abord attaquer que le centre de l'armée Romaine. Dans la bataille que Scipion gagna contre Asdrubal en Espa-

gne, le Général Romain attaqua les ailes de l'infanterie Carthaginoise en même tems que la cavalerie ; mais le centre de l'armée ne fut point attaqué , & fut contenu par l'infanterie Espagnole que le Général Romain avoit mis dans le centre de sa bataille. A Nerwinde, M. le Maréchal de Luxembourg fit d'abord attaquer le village de Nerwinde & de Laër , qui étoient sur la droite de l'ennemi , & ceux de Rumfdrorp & de Néerlanden , qui appuyoient leur gauche , & il ne fit attaquer les retranchemens du centre , que lorsque ces villages furent forcés. A Rocoux , M. le Maréchal de Saxe ne fit attaquer que les villages d'Ans & de Rocoux , & contint avec une partie de son centre & sa gauche , le centre & la droite de l'armée ennemie. A Lauffeld , ce même Général ne fit attaquer que la gauche de l'ennemi. Dans presque toutes les batailles que le Roi de Prusse a livré & gagné l'avant-dernière & la dernière guerre, ce Prince n'a attaqué que des points , & jamais l'armée ennemie sur tout son front.

Si l'on reçoit la bataille , il faut fortifier les parties foibles par leur situation , avec des redoutes , les garnir de troupes , y placer du canon , & mettre derrière d'autres troupes pour les soutenir , leur porter du secours , & les recevoir , en cas qu'elles soient obligées d'abandonner les redoutes ; ces précautions ne doivent point faire négliger les points les plus difficiles à attaquer , parce que ce sont peut-être ces mêmes points que l'ennemi attaquera de préférence , dans l'espérance que toute l'attention se fera portée sur les parties foibles.

Lorsque l'on attaque , on est le maître du tems , des points que l'on veut attaquer , & du nombre de troupes que l'on veut employer à chaque attaque. Lorsque l'on est attaqué , on ne fait ni le tems ni le moment que l'ennemi prendra , ni

les points qu'il attaquera , ni la quantité de troupes qu'il emploiera ; ainsi il faut faire sa disposition , de façon que l'armée soit en force sur tout son front , & avoir la plus grande attention d'appuyer & de fortifier les flancs. Un Général qui a l'art de n'employer que vingt mille hommes avec avantage , contre quarante mille de l'ennemi , doit être regardé comme un grand homme de guerre : celui qui , par la situation du terrain , est forcé d'en employer quarante mille contre vingt mille , mais qui par ses dispositions est moralement sûr de la victoire , doit être mis de pair avec le premier ; mais un Général , qui , sans nulle apparence de réussite , sans rien examiner , ne consultant que ses forces , & n'écoutant qu'un aveugle courage , iroit attaquer une armée retranchée dans un poste excellent par lui-même , & devenu inaccessible par l'art ajouté à la situation , eut-il deux cens mille hommes , & cinq cens pièces de canon , doit rendre compte à son Prince & à sa Nation , du sang qu'il fait verser inutilement ; il ne peut être regardé que comme un homme borné ; & son courage est celui d'un barbare , qui sacrifie à l'espérance très-incertaine de quelques lauriers , l'État , l'armée , la réputation de ses armes , & sa propre gloire.

Les circonstances à la guerre changent tant de fois , qu'il n'est pas possible de donner des principes qui puissent être adaptés à toute sorte de terrain. La disposition des troupes , celle pour les attaques vraies ou fausses , les points que l'on veut attaquer , dépendent absolument de la situation des lieux , & souvent de l'ennemi ; mais elle est toujours plus sûre , lorsqu'on a l'art de forcer l'ennemi à ne faire ses dispositions que relativement à celle qu'on a faite. Le succès ne dépend plus alors que de l'ordre , de la discipline , & de la célérité avec laquelle les ordres sont exécutés , que de la clarté de ces mêmes ordres , &

de l'intelligence des Officiers généraux , chargés des différentes attaques.

Il ne faut faire ses dispositions qu'après avoir mûrement examiné la situation du terrain ; mais une fois faite , il est dangereux de la changer pour en faire une autre , sur-tout si l'on est en présence de l'ennemi , & à portée d'en être attaqué. L'indécision est un vice capital à la guerre ; la crainte que l'on a de faire des fautes , en fait faire mille pour une , & quelque soit la sagesse des conseils que l'on donne au Général , en supposant qu'il veuille bien les écouter , ils lui deviennent inutiles , parce qu'un homme qui ne sait pas prendre un parti , ne se décide pas davantage sur le conseil des autres que sur ses propres idées , il craint toujours qu'on ne le trompe ; & quoiqu'il ne puisse pas se dissimuler les bornes de son entendement , il juge des autres par lui-même , il est toujours dans la crainte de mal faire , & il reste dans une indécision dangereuse , & toujours funeste à l'Armée.

(y) C'est un avantage manifeste que d'avoir beaucoup d'officiers dans une armée ; cet avantage est bien plus remarquable chez plusieurs Nations , sur-tout chez les Français. Il est vrai qu'ils augmentent la dépense ; mais l'utilité dont ils sont , doit prévaloir sur l'économie modique qui résulteroit d'un moindre nombre ; ainsi malgré le respect que j'ai pour Montécuculi , je ne puis être de son avis , lorsqu'il dit , *qu'à la paix il en faut diminuer le nombre*. Dans tout état militaire bien constitué , le nombre d'officiers , en tout tems , doit être fixe , & être toujours pris sur le pied de guerre , pour ne point en augmenter le nombre en tems de guerre , ni le diminuer à la paix. Les augmentations que les circonstances exigent de faire , ne doivent regarder que la force des compagnies , & il doit en être de même des réformes. C'est une très-mauvaise politique de lever au com-

mencement d'une guerre de nouveaux Régimens & de nouvelles compagnies (a), c'est augmenter le nombre sans accroître les forces , c'est une dépense de plus pour l'État , c'est avoir des troupes dont on ne pourra se servir de deux ans, & sur lesquelles on ne peut faire aucun fond qu'après deux ou trois campagnes, ce qui , calculé , revient à cinq ans , deux pour les lever , les équiper , les armer , les exercer & les discipliner , & trois de guerre pour les aguerrir , pour qu'elles aient pris un esprit de corps relatif à leur état, & pour que l'on puisse compter sur elles. Je suppose que la tête des compagnies de ces nouvelles levées ait été prise dans de vieux corps ; comme le nombre de soldats qui n'ont point servi, excède de beaucoup le nombre de ceux qui sont instruits, il est impossible que l'on puisse en attendre de grands services. Il y aura au moins un ancien officier par compagnie ; tout l'État Major sera composé d'officiers qui servent depuis long-tems , & dont la capacité est reconnue ; mais tous les autres seront aussi neufs que les soldats qu'ils commandent. Je ne parle point de la vente des emplois subalternes que quelques Colonels se sont permise , quoiqu'elle ne soit ni avouée ni tolérée ; ainsi on peut juger que le plus offrant obtient l'emploi , sans qu'il soit question de ses services , de ses talens militaires, ni de sa naissance.

Pour qu'une constitution militaire soit bonne , il faut qu'elle soit invariable, relativement au nombre de Régimens , de bataillons & d'escadrons par Régiment , de compagnies par bataillon & par escadron, & d'officiers & bas-officiers par compagnie (b). Après avoir calculé les richesses de l'État , le nombre

(a) M. le Maréchal de Saxe est du même sentiment. Voyez ses rêveries, Tom. 1. liv. 1. chap. 2.

(b) C'est encore le sentiment de M. le Maréchal de Saxe. Rêveries, Tom. 1. liv. 1. chap. 2.

de ses habitans , l'étendue du Royaume , le nombre des Places qui couvrent les frontieres , & qu'il faut entretenir & garder ; il faut ensuite examiner quelles sont les Puissances voisines les plus à craindre , & celles qui par leur position & leur foiblesse ne sont pas à redouter. Ce calcul & cet examen fait , on établit le militaire sur trois pieds différens , de paix , de guerre , & sur le grand pied de guerre ; c'est-à-dire , que par la constitution établie , on se ménage les moyens , en cas de guerre , de mettre sur le champ le militaire sur le pied de guerre , par des augmentations faites de soldats instruits de longue main , & pliés à la discipline , & sur le grand pied de guerre , si les circonstances l'exigent.

Cette idée paroîtra , peut-être , un problème , & l'on ne comprendra pas comment il est possible d'augmenter les corps par des recrues instruites , ou du moins , préparées à l'ordre & à la discipline militaire. J'espère réduire ce problème , & prouver que cela est facile , si on veut y apporter les soins nécessaires , & prendre les moyens les plus convenables pour y parvenir. Je ne prétends point augmenter la dépense , je veux conserver en tems de paix l'économie nécessaire , & diminuer en tout tems le nombre des Milices ; mais plus considérablement en paix qu'en guerre , pour laisser aux terres des cultivateurs , & des ouvriers aux arts & aux métiers.

Ces augmentations ne doivent jamais regarder que la force des compagnies , relativement au nombre de soldats qui les compose ; mais la même quantité d'officiers & de bas-officiers doit être en tout tems toujours la même , & être calculée sur le pied de guerre ; ainsi en supposant qu'une Puissance , après avoir examiné ses forces , ses richesses , ses ressources , après avoir fait un dénombrement exact de ses habitans , & avoir pris une connois-

sance entière de l'étendue de ses États, de ses frontières, & des Places nécessaires à conserver & à garder, puisse mettre sur pied en troupes nationales, cinquante Régimens d'infanterie de quatre bataillons chacun, dont un pour recruter les trois autres (a); chaque bataillon de campagne, comme il est dit dans la Note, est de sept cens six hommes, en comptant la compagnie de grenadiers & celle de chasseurs; & le bataillon destiné à recruter les trois de campagne, est de huit cens hommes. Trente-quatre Régimens de cavalerie de quatre escadrons chacun, chaque escadron de cent quarante-six cavaliers, en comptant les deux trompettes (b), dont le quatrième escadron destiné à recruter les trois de campagne. Seize Régimens de dragons, tels que ceux de cavalerie. La totalité de ces troupes nationales se monteroit à 175 100 combattans, tant infanterie que cavalerie & dragons: il faut soustraire de ce nombre les bataillons & les escadrons destinés à recruter & à compléter pendant la guerre les

(a) Chaque Régiment d'infanterie est, suivant mon système, de quatre bataillons, dont un pour recruter les trois autres. Ce bataillon est nommé bataillon de recrue, & les trois autres bataillons de campagne. Chaque bataillon de campagne est composé de dix compagnies, huit de fusiliers, une de grenadiers & une de chasseurs. Chaque compagnie de fusiliers est de 76 soldats, en comptant le tambour & le sifflé; la compagnie de grenadiers & celle de chasseurs de 49 hommes, en comptant le tambour: ainsi chaque bataillon de campagne est de 706 hommes. Le bataillon de recrue n'a ni grenadiers ni chasseurs, & n'a que huit compagnies; mais elles sont de 100 hommes: ainsi ce bataillon est fort de 800 hommes, nombre suffisant pour recruter d'un cinquième les compagnies de campagne. Les Caporaux & les Appointés sont compris dans le nombre de la compagnie; mais les quatre Sergens ni le Fourrier n'y sont point compris.

(b) Pour qu'un escadron soit dans les proportions requises, il doit être de 144 cavaliers, sans compter les quatre Maréchaux des Logis, les deux Fourriers & les deux trompettes. Suivant ce calcul, un escadron est composé de deux compagnies, chacune de 72 cavaliers & d'un trompette; & il y a dans chacune deux Maréchaux des Logis & un Fourrier, que l'on nomme bas-officiers, comme dans l'infanterie.

bataillons & les escadrons de campagne ; il y a 50 bataillons pour en recruter 150 ; 34 escadrons de cavalerie pour en recruter 102 , & 16 escadrons de dragons pour en recruter 48. La totalité de l'infanterie nationale , se monte à 145900 hommes, le quart est 36475 , pour en recruter 109425. La totalité de la cavalerie nationale , se monte à 19856 , le quart est 4964 , pour en recruter 14892. La totalité des dragons , se monte à 9344 , le quart est 2336 , pour en recruter 7008. Ainsi par ce calcul , il y aura 131325 combattans nationaux , tant infanterie que cavalerie & dragons prêts à marcher , & 43775 , tant infanterie que cavalerie & dragons , pour recruter les troupes de campagne. Ajoutons à ce militaire quatre légions de troupes légères , composées d'Allemands ; chaque légion forte de deux Régimens d'infanterie , chaque Régiment de deux bataillons semblables à ceux de campagne , tels qu'ils ont été détaillés plus haut , d'un Régiment de grenadiers à cheval , semblables à ceux de la cavalerie , & d'un Régiment d'hussards de huit escadrons , de la même force que ceux des grenadiers à cheval (a) ; chaque légion sera forte de 4566 hommes , tant infanterie que grenadiers à cheval & hussards , & les quatre légions feront au total 18264 combattans.

En supposant que cette Puissance put encore entretenir

14000

(a) Je ne mets pas pour chaque légion , de bataillon ni d'escadron de recrue ; mais il doit y avoir un entrepôt pour les recrues de chaque légion , établi dans différentes parties des frontières du Royaume. Ce dépôt , composé de plusieurs armes , doit faire le même effet que les bataillons & les escadrons de recrues , & être commandé par un Lieutenant-Colonel , un Officier major , des Capitaines , des Lieutenans & des sous-Lieutenans , des différentes armes qui composent la légion , avec des Sergens & des Fourriers , pour veiller à l'ordre , à la tenue , à la discipline , & à l'instruction.

14000 Allemands, divisés en plusieurs Régimens d'infanterie, & autant de Suisses, elle pourra faire camper sur le champ 177609 combattans, qu'elle partagera en deux ou trois armées, suivant les circonstances. Si l'on ne compte seulement que les troupes nationales, il est certain qu'une Puissance comme la France n'auroit pas suffisamment de 131325 hommes de troupes pour faire la guerre, parce qu'elle peut être obligée d'avoir une armée en Flandre, une en Allemagne, & une troisième en Dauphiné ou en Italie, & qu'il faut encore que les Côtes soient gardées ainsi que les Places. C'est à la garde des Côtes que j'emploie 30000 hommes de milices, auxquels je joins quelques bataillons & quelques escadrons de campagne, cavalerie ou dragons, sans compter les Gardes-côtes. Les bataillons & les escadrons destinés à recruter ceux de campagne, doivent être placés sur les différentes frontieres les plus près du théâtre de la guerre; c'est-à-dire, que les bataillons & les escadrons de recrue, dont les corps seront à l'armée de Flandre, doivent être mis dans les Places de la Flandre; ceux dont les corps seront en Allemagne, dans le pays Messin, la Lorraine & l'Alsace, ainsi des autres: on doit joindre à ces différens corps mis dans les Places frontieres, 30000 hommes de milices distribués dans les Places. Quoique les bataillons & les escadrons destinés à recruter les troupes de campagne ne soient jamais complets, par les recrues qu'ils envoient aux corps campés, il en reste cependant suffisamment pour, avec les 30000 hommes de milices, former un corps suffisant pour garder les Places.

Il faut encore ajouter à ce nombre ci-dessus, la Maison du Roi, infanterie & cavalerie, qui se monte à environ 10000 hommes. La France, par cette constitution, pourra mettre sous les armes 187589 combattans, sans compter 43775 soldats,

T

cavaliers & dragons , destinés à recruter les bataillons & les escadrons de campagne.

On fera, peut-être, une objection ; la nécessité de mettre en campagne des armées à-peu-près égales en nombre à celles de l'ennemi , forcera le Ministère à faire marcher les 43775 hommes destinés à compléter les troupes de campagne ; ainsi les recrues instruites n'auront plus lieu, & le Roi aura entretenu pendant la paix des bataillons & des escadrons inutilement , puisqu'ils ne servent plus à leur destination. Je réponds à cette objection ce que j'ai déjà dit, la force d'une armée ne consiste pas seulement dans le nombre , mais dans la valeur intrinsèque de chaque individu , & dans la composition des corps qui les rend solides. Les Romains faisoient de grandes choses avec de petites armées , mais les Romains avoient une constitution militaire excellente : ils étoient exercés & disciplinés ; soyons-le comme eux , & nous n'auront pas besoin d'avoir des armées si nombreuses. 187589 combattans peuvent former trois armées formidables, relativement au pays où elles font la guerre, & au nombre d'ennemis qu'elles ont à combattre. En supposant une armée en Flandre , une sur le Rhin , & une troisième en Italie ; celle de Flandre peut être de 80000 hommes, celle du Rhin de 60000, & celle en Italie de 40000 ; il reste encore 7609 combattans, que l'on peut employer sur les Côtes, & les joindre aux Gardes-côtes & aux 30000 hommes de milices. Quelques armées que les ennemis de la France puisse mettre sur pied , celles-ci seront toujours d'égales forces, par le choix des recrues & par la composition des corps ; ce ne sont pas quinze ou vingt mille hommes de plus ou de moins qui mettent de la différence dans la force d'une armée , c'est l'espece de soldat qui la compose , c'est la facilité qu'ont les corps de se compléter par de bonnes

recrues & presque formées , c'est l'ordre invariable & uniforme qui y est établi , c'est la discipline exacte qui y est maintenue , ce sont les Officiers généraux (a) , ce sont les chefs des corps , les officiers particuliers , & la capacité & l'expérience du Général en chef , qui y mettent une différence totale. Je comprends bien qu'une armée de 30 à 40000 hommes , quels que soient les talens du Général , des Officiers généraux , & autres , & quelque soit la bonté du soldat qui la compose , doit être plus foible qu'une autre de 80000 ; mais une armée de 60000 hommes bien conduite , bien disciplinée & bien exercée , formée de bons soldats , est égale en force , & même supérieure , à une armée de 80 à 90000 hommes , qui n'aura pas toutes ces qualités (b). Quand même l'armée de 90000 hommes auroit toutes les qualités énoncées ci-dessus , personne n'ignore que le jour d'une bataille toutes les troupes ne donnent point , que sur 60000 hommes , il n'y en a souvent que 30 ou 40000 qui combattent , souvent moins. Le grand art est de les employer à propos , & de disposer les troupes , pour que les secours soient prompts , & toutes les parties en force ; ainsi une armée de 60000 hom-

(a) Tout Général à qui le Prince confie le commandement de ses armées , doit choisir les Officiers généraux qu'il veut avoir dans son armée ; & l'intrigue ni la protection ne doivent y entrer pour rien , l'Etat & le Général y sont trop intéressés.

(b) Jamais César , Condé , Turenne , ni Luxembourg , ne comptèrent la force de leurs armées par le nombre de leurs soldats , mais par l'espece ; ils estimoient plus un vieux soldat , quoique petit , qu'une recrue de cinq pieds dix pouces , quelque belle qu'elle fût. Les vieux soldats sont précieux , un bon Général fait en faire le cas qu'ils méritent , & il n'y a qu'un Général borné qui compte les hommes , & leur haute taille. On choisit aujourd'hui , non-seulement les soldats , mais encore les officiers , à la taille ; cela produit , sans doute , le plus beau coup d'œil possible à un exercice & à une revue , je desiré qu'à la guerre il fasse le même effet sur l'ennemi.

mes bien conduite , peut , non-seulement disputer l'offensive à une armée supérieure en nombre , mais encore la décider pour elle (a) ; & quand on sera convaincu que la force d'une armée ne consiste pas seulement dans le nombre , on ne fera point marcher les bataillons ni les escadrons destinés à recruter les troupes de campagne , on les emploiera à garder les places frontières avec une partie des milices.

Les milices ne doivent jamais servir à compléter les troupes de campagne , quelque bien exercées & disciplinées qu'elles soient ; il ne faut les employer qu'à la garde intérieure du Royaume , elles y sont intéressées , parce que c'est leur patrie ; mais elles ne le sont point à des guerres étrangères , parce qu'elles sont forcées , que c'est le sort qui les arme , & non leur volonté , & qu'elles ne peuvent jamais faire d'aussi bons soldats que ceux qui s'engagent de leur plein gré : ce n'est pas que les milices n'aient rendus de très-grands services , & qu'elles n'aient combattu avec valeur dans beaucoup d'occasions ; mais si on les employoit hors des frontières du Royaume , & à recruter les troupes de campagne , l'État seroit bientôt dépeuplé , les campagnes désertes , les terres en friches , & les arts & métiers tomberoient en langueur.

Ce militaire , tel qu'il est énoncé , est le pied de guerre , il peut être facilement réduit d'un quart ; ainsi de 231364 hommes dont est composé en tems de guerre le militaire supposé , tant

(a) M. le Maréchal de Luxembourg l'a prouvé dans presque toutes les campagnes où il a commandé en chef les armées Françaises , & sur-tout dans la campagne de 1691 , où il gagna la bataille de Steinkerque ; dans celle de 91 , où il battit encore le Roi Guillaume à Nerwinde , & dans celle de 94 , où Mgr. le Dauphin , par les conseils du Maréchal , fit échouer les projets du Roi d'Angleterre , quoique l'armée de France fut plus de la moitié moins forte que celle des Alliés ; mais il y a peu de Condé , de Turenne & de Luxembourg.

de troupes de campagne que destinées à les recruter, en en réformant un quart, il restera sur pied 173523 hommes armés, & il y en aura 57841 de réformés, & de moins à payer.

Quant à la milice, il ne faut jamais la réformer; mais pour le soulagement des Provinces, il faut, en tems de paix, la diminuer de moitié, & la réduire à 30000, de 60000 qu'elle étoit en tems de guerre; ainsi il y aura toujours dans le Royaume 203523 hommes armés, ou prêts à l'être, dont 30000 qui, pendant ce tems, ne coûtent rien au Prince.

C'est sur le pied de guerre que l'on doit décider le nombre d'officiers & de bas-officiers que l'on attachera à chaque compagnie: ce nombre doit être stable, & ne jamais varier. Une compagnie d'infanterie est en tems de guerre, suivant mes principes, de 76 soldats, en comptant 8 Caporaux, 8 Anspeffades, ou Appointés, & deux tambours ou fifre. Il faut pour cette compagnie trois officiers, un Capitaine, un Lieutenant, & un sous-Lieutenant; il lui faut de plus cinq bas-officiers, 4 Sergens & un Fourrier. Ce nombre d'officiers & de bas-officiers doit être le même en tout tems, paix ou guerre; il ne doit pas même être augmenté, si les circonstances obligent de mettre le militaire sur le grand pied de guerre, & où les compagnies peuvent être portées jusqu'à 96 fusiliers: trois officiers & cinq bas-officiers bien choisis, conduiront aussi-bien 96 soldats que 76. Dans les compagnies où il y a un drapeau, il ne faut pas plus d'officiers, parce que l'Enseigne ou le porte-Drapeau doit être attaché à l'État Major, & ne point faire nombre parmi les officiers de la compagnie. Ce sont des hommes faits & éprouvés qui doivent remplir ces places, & non des enfans que l'on ne connoît pas, qui ne se connoissent pas eux-mêmes, qui n'ont pas la première teinture de leur métier, & qui n'ont pas la force nécessaire pour

soutenir leur drapeau; d'ailleurs, comme ils portent le signe de l'honneur du Régiment, il est important de pouvoir compter sur leur valeur; & comme c'est la marque à laquelle on doit se rallier, il faut être assuré de leur intelligence. L'Enseigne ou le porte-Drapeau doit être tiré du corps de la Noblesse, parce qu'il est chargé d'un dépôt qu'il n'appartient qu'à la Noblesse de porter & de défendre; il doit être Officier major né, afin que dans une bataille il sache placer avantageusement son drapeau, & que les soldats déjà accoutumés à son commandement, obéissent naturellement aux différens signaux qu'il peut faire. Ce grade étant important, ceux qui en sont pourvus doivent marcher avec les Lieutenans, & être choisis parmi les sous-Lieutenans (a).

(a) Chaque compagnie, selon mon système, est de 76 fusiliers, dont huit Caporaux, huit Ansefades, ou Appointés, cinquante-huit fusiliers, un tambour & un fifre. Chaque compagnie se forme sur trois rangs, elle se divise en deux parties égales, que l'on nomme divisions, ces divisions par subdivisions, & ces subdivisions par sections. Les unes & les autres doivent toujours être paires. Le Capitaine doit se placer à la droite de la première division, au premier rang; le Lieutenant à la gauche de la seconde division, au premier rang; le sous-Lieutenant en ferre-file, derrière la droite de la première division; le Fourrier en ferre-file, derrière la gauche de la seconde division, aligné sur le sous-Lieutenant. Le premier & troisième Sergent, au second & troisième rang de la première division, derrière le Capitaine; le deuxième & le quatrième Sergent, à la gauche de la seconde division, derrière le Lieutenant. Au premier, deuxième & troisième rang de la première division à la gauche, un Caporal dans chacun; ainsi qu'à la droite de la seconde division, les deux Caporaux restant doivent être en ferre-file, l'un à la gauche du sous-Lieutenant, sur l'alignement de la troisième file de la première division, pour remplacer les Sergens qui pourroient venir à manquer par les accidens inévitables à la guerre, les Sergens étant faits pour remplacer les Officiers. A la droite des soldats de la première division, il y aura un Appointé, ainsi qu'à la gauche de la seconde division. Les deux Appointés restant, l'un fera placé dans le troisième rang, à la sixième

Une compagnie de cavalerie doit être de 73 cavaliers en tems de guerre , en comptant le trompette , & avoir en tout tems un Capitaine , un Lieutenant & un sous-Lieutenant , trois bas-officiers , deux Maréchaux des Logis & un Fourrier. Il en est des Cornettes comme des Enseignes , ils doivent être attachés à l'État Major , être choisis parmi les sous-Lieutenans , & marcher avec les Lieutenans. Quant aux cavaliers , il faut quatre Brigadiers , huit Carabiniers , soixante cavaliers & un trompette.

Une compagnie d'hussards de même force que celles de cavalerie , doit avoir en tout tems quatre officiers , un Capitaine , un Lieutenant , un second Lieutenant , & un sous-Lieutenant , & trois bas-officier , deux Maréchaux des Logis & un Fourrier. Je mets un officier de plus que dans la cavalerie , parce que le service des hussards est plus continuel & plus souvent répété. Il ne doit point y avoir de Cornettes , parce que l'espece de guerre que font ces troupes , ne leur permet pas de porter des étendards à la guerre.

Une compagnie de dragons de même façon que celles de la cavalerie , doit avoir la même quantité d'officiers & de bas-officiers que celles de hussards , parce que leur service est à-peu-près le même ; que d'ailleurs ils servent indifféremment à pied & à cheval ; il leur faut des Cornettes qui soient comme ceux de la cavalerie , attachés à l'État Major , & choisis parmi les seconds

file de la droite de la premiere division , & l'autre de même à la sixième file de la gauche de la seconde division. Tous les tambours ou fifres doivent se réunir dans le centre , derriere le bataillon. Toutes les compagnies d'un même bataillon doivent être ainsi rangées , à l'exception de la compagnie qui forme la gauche , qui doit se ranger par la gauche ; ainsi l'ordre des officiers & des bas-officiers , fera de la gauche à la droite.

Lieutenans. Quoique les dragons fassent à-peu-près le même service que les hussards , cependant comme il y a des occasions où ils attaquent de front & en ordre comme la cavalerie , il leur faut des Cornettes ; & comme ils mettent pied à terre suivant les circonstances , marchent en bataillon , & attaquent l'infanterie ennemie en plaine , dans un bois , retranchée & posée , il leur faut des guidons , comme des drapeaux à l'infanterie.

En général , le nombre d'officiers par compagnie doit être proportionné au service de chaque arme : dans l'infanterie je ne mets pas plus d'officiers que dans la cavalerie ; mais il y a plus de bas-officiers , parce que son service est plus considérable , qu'il y a plus de petits postes commandés par des Sergens , qu'il n'y en a dans la cavalerie commandés par des Maréchaux des Logis ; d'ailleurs , comme son service est plus répété , les pertes sont plus fréquentes. Il en est de même dans les hussards & les dragons , & je mets même un officier de plus dans ces deux dernières troupes , parce que leur service est encore plus répété que celui de l'infanterie.

Tous les corps qui font la guerre en avant , qui gardent l'armée , qui l'éclairent dans les marches , qui empêchent l'ennemi de s'en approcher , de reconnoître sa position , qui assurent ses convois , ses fourrages , qui gardent les communications , & enfin qui sont chargés de toutes les opérations extérieures , doivent être nombreux , & pouvoir , malgré leur fatigue & les pertes qu'ils font , se soutenir pendant toute la campagne par leurs propres forces , & pourvoir aux détachemens ordonnés. Je n'en déterminerai ni le nombre ni la force , c'est selon le besoin que l'on peut en avoir , relativement à la guerre plus ou moins vive , & au nombre de ces troupes que l'ennemi a dans son armée.

Il m'est permis de donner mes idées sur leur composition & sur leur usage ; mais je ne puis que faire une supposition quant au nombre, c'est la volonté du Prince qui le décide. Il en est de même de la quantité de troupes dont j'ai fait mention plus haut ; j'ai pris un nombre à-peu-près relatif à la Puissance de la France ; ce nombre n'y fait rien, & il peut être augmenté, de même qu'il peut être diminué ; mais je pense que toute constitution militaire doit être solide dans toutes ses parties, sans que ces parties soient trop fortes, qu'elle doit être invariable quant au nombre d'officiers, de bas-officiers, de Régimens, de bataillons & d'escadrons par Régimens, & de compagnies par escadron & par bataillon.

La force existant dans chaque partie, il en résultera un total formidable, & l'on gagnera en valeur intrinsèque ce que l'on croit vainement gagner par le nombre. Ce n'est pas la grande quantité de troupes qui fait faire la guerre avec le plus d'avantage, c'est la qualité qui consiste dans le choix du soldat, dans l'ordre, dans la discipline, & dans l'uniformité des commandemens & des manœuvres : or si par la composition des corps, qui est une première condition nécessaire & reconnue pour en constater la solidité, on y a joint la discipline la plus exacte ; & si par cette même composition aucun soldat n'arrive aux bataillons de campagne qu'instruit, ou au moins préparé à tout ce qui peut avoir rapport à son état, il s'ensuit qu'il sera inutile d'avoir de si grandes armées, qu'il sera plus aisé de les faire mouvoir, qu'elles n'affaibliront point un pays, qu'elles coûteront beaucoup moins au Prince, que l'État sera florissant, les campagnes peuplées, & qu'enfin tous les sujets du Prince seront au point où Henri IV voulait que fussent les siens (a).

(a) Ce grand Prince disoit ; » si Dieu me prête vie, je ferai qu'il n'y aura point

(7) Montécuculi compte les Régimens ou de trois bataillons de cinq cens hommes ou de sept cens cinquante , ou d'un de quinze cens ; cependant par le calcul qu'il fait , il dit qu'il y a dix compagnies par Régiment , chacune de cent cinquante hommes : or on ne peut pas partager le nombre de dix en trois parties égales ; ainsi les Régimens étoient ou de deux bataillons , composés chacun de cinq compagnies de cent cinquante hommes chacune , faisant sept cens cinquante hommes , ou d'un seul bataillon de quinze cens hommes. S'il compte les bataillons de sept cens cinquante , il sont dans une bonne proportion de force , parce qu'en retranchant soixante ou quatre-vingt hommes par bataillon pour les détachés ou les malades , il en reste six cens soixante & dix ; ce nombre est très-suffisant pour former un bon bataillon. S'il compte le Régiment d'un seul bataillon de quinze cens hommes , il pouvoit être bon de son tems , où la moitié de l'infanterie étoit armée de piques , & l'autre moitié de mousquets , & où l'on mettoit l'infanterie sur six files , tant piquiers que mousquetaires. Le front de ce bataillon , en le supposant complet , étoit de deux cens cinquante hommes , sur six files de profondeur. Il est possible que la proportion de deux cens cinquante de front sur six de profondeur , soit parfaite ; je ne l'ai pas éprouvé , parce que les bataillons aujourd'hui ne sont pas de cette force , & qu'on ne leur donne cette profondeur que lorsque l'on veut les faire attaquer la bayonnette au bout du fusil : mais dans ce cas ils ont beaucoup moins de front , & cette disposition peut alors s'appeller l'ordre profond. Mais ce que je crois certain , c'est qu'un bataillon de six cens hommes

* *Histoire*. » de laboureurs en mon Royaume , qui n'ayent moyen d'avoir une poule dans de *Henri le* » son pot ; ajoutant , & si , je ne laisserai pas d'avoir de quoi entretenir des gens *Grand* , par » de guerre , pour mettre à la raison ceux qui choqueront mon autorité *.

rangé sur deux cens de front & sur trois files, n'est pas dans la proportion qu'il faut qu'il ait de la profondeur au front.

Pour connoître la véritable proportion que doit avoir un bataillon rangé en bataille de son front à sa profondeur, c'est sur le terrain qu'il faut l'expérimenter, & non par des calculs faits dans le cabinet, & qui se trouvent toujours faux. Sans m'amuser à faire des calculs inutiles, j'ai fait mettre six cens hommes en bataille sur trois rangs, ainsi qu'il est d'usage de les mettre aujourd'hui; j'ai fait marcher ce bataillon en avant, les vingt premiers pas ont été à merveille, mais insensiblement ce bataillon a commencé à flotter, le flottement s'est augmenté, & à soixante ou quatre-vingt pas, il avoit la forme d'un serpent: j'ai fait faire alte pour le remettre en ordre, & je l'ai fait marcher de nouveau; mais le même flottement s'en est suivi. Je fis former ce bataillon sur quatre de hauteur, & cent cinquante de front, & je le fis marcher dans cet ordre, au petit pas d'abord, ensuite plus vite, & enfin au pas redoublé; ce bataillon marcha très-bien, & sans flottement, l'espace de trois cens pas. Je jugeai d'après cette expérience, que la proportion de quatre de profondeur étoit celle qu'il falloit pour cent cinquante de front, & que le front de deux cens étoit très-disproportionné à trois de hauteur; cependant comme il y a des circonstances où, pour ne pas perdre tant de monde, on est forcé de mettre les bataillons sur le moins de profondeur qu'il est possible, & conséquemment d'étendre son front, il ne faut point abandonner l'ordre de trois de profondeur; mais il ne faut point marcher à l'ennemi dans cet ordre; il n'est bon que pour faire feu de pied ferme, parce qu'il est plus vif & plus étendu; mais cette ordonnance seroit trop foible pour attaquer bayonnette au bout du fusil. Malgré la

raison du feu , j'opinerai toujours pour mettre les bataillons sur quatre files , relativement à l'ensemble qui y est , & qui n'est pas aussi solide sur trois ; d'ailleurs en doublant les files , on se trouve sur huit de profondeur , & cette ordonnance a toute la force de la colonne.

Après avoir parlé de la proportion que doit avoir un bataillon en bataille , de son front à sa profondeur , proportion qui indique la force dont il doit être , il est nécessaire d'examiner de combien de bataillons un Régiment , à la guerre , doit être composé.

Un Régiment doit avoir par lui-même une force & une solidité , indépendantes du total de la masse de l'armée ; & cette force multipliée par la jonction intime des parties , doit acquérir une solidité que rien ne puisse rompre ni désunir. L'expérience a prouvé qu'un Régiment de deux bataillons étoit trop foible , parce que , si dans le cours de la campagne il reçoit un échec , il ne peut plus faire le service que pour un , & si on le force à faire le service pour deux , ce Régiment est bientôt réduit à rien. L'inconvénient en a été si bien reconnu , que chez plusieurs Puissances on a mis tous les Régimens d'infanterie à trois bataillons ; & en France , où il n'y avoit que douze Régimens à quatre bataillons , il y en a aujourd'hui dix-neuf. Il seroit à désirer que tous les Régimens d'infanterie en France fussent de quatre bataillons , dont un pour en recruter trois ; ces recrues qui arriveroient aux bataillons de campagne seroient équipées , armées & exercées ; & quelque perte que put faire un Régiment , il seroit toujours en état de rester en campagne & de servir utilement , ce qu'il ne peut que difficilement , sur-tout lorsqu'il n'est que de deux bataillons. L'inconvénient est encore bien plus sensible , lorsqu'un Régiment n'est que d'un bataillon.

Un Régiment doit être commandé par un seul chef; ce chef a des officiers sous lui, qui n'ont d'autre emploi que de faire exécuter les ordres qu'il leur donne. Puisque ce chef doit seul parler, il doit être entendu de tout le Régiment; ainsi il faut proportionner le front que doit avoir un Régiment, non-seulement à la profondeur, mais encore à l'étendue de la voix. La voix de l'homme peut le faire entendre très-intelligiblement à cinq cens pas; mais comme il ne faut pas décider de la force d'un bataillon ou d'un Régiment par la possibilité que peut avoir le Colonel ou le Major de le commander à un exercice, mais par la possibilité d'être entendu & vu de tout le Régiment le jour d'une affaire générale, il est essentiel d'examiner quel est le front que l'on peut donner à un Régiment, pour qu'il puisse entendre les ordres & les exécuter.

Un bataillon de 706 hommes sur trois files, doit occuper trois cens trente pieds, ou soixante & six pas géométriques (a), les officiers dans le rang. Il est d'usage de mettre dix pas d'intervalle entre chaque bataillon: en supposant un Régiment de quatre bataillons, le front de ce Régiment en bataille sera de cinq cens cinquante-quatre pas ordinaires: en supposant ce Régiment sur quatre files, il n'occupera plus que quatre cens quatre-vingt-dix pas. Le premier front sur trois files n'est que trop étendu à un exercice, pour que celui qui commande puisse être entendu; & il l'est beaucoup trop pour le jour d'une affaire générale, où le bruit du canon & de la mousque-

(a) Le pas géométrique est de cinq pieds: le pas ordinaire est de trois pieds. On peut évaluer le front d'un bataillon à cent trente pas ordinaires, en comptant les officiers, qui, dans tous les cas, doivent être dans les rangs. Les tambours ni les fifres ne doivent point être comptés, parce qu'ils se placent derrière le bataillon dans le centre.

terie empêche que l'on n'entende le commandement, quoique celui qui donne les ordres se tienne dans le centre. La seconde disposition sur quatre files peut être admise à un exercice ; mais elle est trop étendue pour le jour d'une bataille, par les raisons que je viens de dire. En mettant ce Régiment de trois bataillons, dans la première supposition de trois de profondeur, il n'occupera plus que quatre cens quatorze pas ; comme le Commandant se met au centre, sa voix peut porter facilement à deux cens sept pas à sa droite, & autant à sa gauche, il ne faut que du silence & de l'attention de la part des officiers & des soldats. Dans la seconde disposition sur quatre de profondeur, ce Régiment n'occupera plus que trois cens soixante & six pas ; que le chef soit au centre, à la droite ou à la gauche, il sera vu & entendu de tout le Régiment. Si ce Régiment n'est que de deux bataillons, le Commandant se fera, sans doute, entendre plus facilement ; mais ce corps sera trop foible, il ne peut pas soutenir les fatigues de la campagne ni les pertes qu'il peut faire, sans être très-affoibli & hors d'état de servir. Plus les corps sont foibles, & plus les pertes qu'ils font sont sensibles. Je ne parle point des Régimens d'un bataillon, cette forme est absurde, & ne peut être fondée que sur quelques raisons relatives aux Places, & jamais relatives à la guerre. Je tâcherai de prouver dans la suite de cet Ouvrage, que cette raison démontre évidemment le défaut de construction de certaines Places, & que pour vouloir corriger un défaut, il ne faut pas commettre une faute capitale, & contraire à tout principe de guerre.

Je pense donc que tous les Régimens d'infanterie doivent être de trois bataillons à la guerre, & d'un quatrième pour recruter les trois. Par cette constitution, il y aura toujours

Les trois quarts de l'infanterie prêts à marcher & à camper , & l'autre quart servira à compléter les compagnies de soldats instruits & pliés à la discipline , ce qui n'est pas un petit avantage , & ce quart servira encore à garder en tems de guerre , les Places frontieres , avec un certain nombre de milices , pendant que les armées seront en avant & campées.

On a si bien reconnu en France l'abus d'avoir des Régimens d'un bataillon , qu'à la réforme de 1748 , de vingt-quatre Régimens d'un bataillon chacun , on en a incorporé ou réformé huit , & que par la nouvelle constitution militaire de 1764 , on a augmenté le nombre des Régimens de quatre bataillons , & diminué de la moitié ceux à un : on a même diminué en général le nombre des Régimens ; il y a tout lieu d'espérer qu'avec le tems on les diminuera encore , pour les mettre tous à quatre , dont un destiné à recruter les trois autres. Plus les Régimens seront forts , cependant avec les proportions requises , mieux ils serviront , & moins il en coûtera au Prince , parce que plus il y a de parties dans un total , & moins il y a d'ensemble ; plus il y a de Régimens , plus il y a d'États Majors , qui sont très-coûteux. Il est vrai que plus il y a de Régimens & plus le Prince a de graces à faire ; mais ces graces doivent être méritées , & l'intérêt & l'ambition de quelques particuliers , de quelque naissance qu'ils soient , ne doit point prévaloir sur l'intérêt réel de l'État. On dira peut-être , que faire de la jeunesse si on ne trouve à la placer ? à cet âge on est placé dans les grades inférieurs ; il est même de l'intérêt des peres que leurs enfans ne montent pas de trop bonne heure sur un théâtre trop élevé , crainte qu'ils n'en descendent avec ignominie. Moins il y aura de Régimens , plus on s'efforcera de les mériter ; moins il y aura de compagnies , plus

de tems on servira pour les mériter , & on ne fera pas ennuyé d'un grade auquel on est parvenu très-jeune , & que l'on a obtenu sans beaucoup de peine. On ne verra plus alors ce qu'on a vu à la paix de 1748 : aucun de ceux qui tenoient à la Cour , ou qui y avoient quelques protections , ne vouloit être Capitaine de cavalerie , tous , au sortir de l'académie, vouloient être Colonels ; il sembloit que c'étoit une honte que d'obéir , & l'on vouloit de haute-lutte commander sans avoir la premiere teinture de l'Art le plus profond & le plus sublime. Heureusement que cette frénésie n'a pas duré long-tems ; & tels & tels qui n'ont pas voulu de compagnie , à qui , avec raison , on a refusé des Régimens , & qui sont devenus casaniers dans leur château , ou qui battent le pavé de Paris , voudroient bien aujourd'hui avoir accepté l'emploi , qu'ils regardoient comme si fort au-dessous de leur prétendu mérite.

Je reviens aux Régimens de deux & d'un bataillon. On objectera , peut-être , qu'ils sont nécessaires pour garder les Places qui ne peuvent contenir plus de troupes ; toute Place qui ne peut pas , en cas de siège , contenir six bataillons , ne peut être appellée Place , mais Fortin. Une Place suppose , au moins , six bastions ; or M. de Vauban compte un bataillon par bastion. Si l'intérieur d'une Place qui a six bastions , est trop peu étendu pour que six bataillons n'y soient pas en sûreté , ou ne puissent pas y être logés , la Place ne vaut rien , quand même la construction de ses ouvrages seroit excellente ; ainsi il faut la démolir , si son utilité n'est pas bien prouvée ni bien reconnue , ou l'aggrandir , si sa position est essentielle pour la garde des frontieres. Mais je veux que cette Place qui ne peut contenir que deux ou trois bataillons , soit très-importante , & que par le local du terrain où elle est située , il ne soit pas possible

possible de lui donner plus d'étendue ; si toutes les troupes sont exercées uniformement , si la discipline est par-tout la même , il n'y aura aucun inconvénient de mettre un , deux ou trois bataillons d'un Régiment dans cette Place , & de mettre le quatrième avec d'autres Régimens , dans la Place la plus voisine de celle-ci : mais comme il n'y a point de Places qui , en cas de siège , ne puissent soutenir quatre bataillons , la difficulté n'est que pendant la paix , où souvent on ne met qu'un ou deux bataillons dans ces petites Places. Marfal qui a six bastions , ne contient gueres plus d'un bataillon en tems de paix ; Neuf-Brisac qui en a huit , a ordinairement une garnison de deux ou trois bataillons ; Landau qui a huit tours bastionnées , avec leurs contre-gardes , & une citadelle , a ordinairement quatre bataillons dans la place & un dans la citadelle ; ainsi des autres , où l'on ne met pas la quantité de bataillons que l'on y mettroit , s'il s'agissoit de soutenir un siège.

Toute constitution militaire ne doit point être calculée ni établie relativement à l'intérieur du Royaume , ni au plus ou moins de facilité que l'on a de distribuer les troupes dans les différentes Places ; mais elle doit être calculée sur la garde des frontieres , & sur l'intérêt réel de l'État , relativement à la guerre , parce que l'on n'entretient pas seulement des troupes pour défendre l'intérieur des États ni leurs frontieres , mais encore pour secourir ses alliés , & pour repousser la force par la force. Toute Puissance qui se renferme en elle-même , & qui se contente de défendre ses possessions , est bientôt appauvrie & subjuguée ; mais sans vouloir faire des conquêtes , il faut prévenir l'ennemi , marcher sur son pays pour l'éloigner des Frontieres , l'empêcher de pénétrer dans l'intérieur du Royaume , & le forcer de songer à se défendre , bien loin de

lui donner le tems d'attaquer. Or pour pouvoir réussir dans ces desseins avec une certitude morale , il faut que les corps qui composent l'armée , soient en état de faire la guerre , ce qui ne se peut pas , si leur composition n'est pas relative à l'attaque , & qu'elle ne le soit qu'à la défense des Places. On peut pour la défense des Places se servir des Régimens à un & à deux bataillons ; mais ils sont trop foibles en campagne.

On ne fait bien la guerre que lorsque l'on a la force en main ; cette force n'existe que dans la solidité de chacune des parties qui composent une armée , qui , toutes unies & instruites sur les mêmes principes , & rompues à un ordre uniforme & invariable , & à une discipline exacte , forment une force majeure aussi difficile à vaincre , qu'il seroit aisé de l'anéantir , si toutes ces conditions ne s'y trouvoient pas.

(5) Un bataillon armé de piques doit être impénétrable à la cavalerie ; mais comme elles ne sont plus en usage chez aucune Puissance , que d'ailleurs l'infanterie a plus souvent à combattre contre d'autre infanterie que contre de la cavalerie , ce seroit armer l'infanterie contre une troupe avec laquelle il est rare qu'elle se batte , & donner un avantage manifeste à l'infanterie ennemie , armée de fusils & de bayonnettes ; cependant comme il faut , autant qu'il est possible , armer l'infanterie relativement aux troupes qu'elle peut attaquer , & par lesquelles elle peut être attaquée , je pense qu'en lui donnant des bayonnettes de deux pieds , au lieu de treize pouces qu'elles ont , elle pourroit également se battre contre de l'infanterie & de la cavalerie. La bayonnette telle quelle est aujourd'hui ne remplit point cet objet quant à la cavalerie : cette arme n'a que treize pouces de lame , & le fusil quatre pieds dix pouces , ce qui fait ensemble cinq pieds onze pouces ; le soldat après avoir fait feu , présente son arme pour

s'opposer à la cavalerie qui marche à lui ; il tient le fusil au-dessus de sa crosse , de sa main droite , pose le canon sur le bras gauche , ou le tient de cette main à six pouces au-dessus de la batterie , ce qui ôte un pied & demi à cette arme ; ainsi elle ne déborde le soldat que de quatre pieds cinq pouces , distance qui ne suffit pas pour le rassurer , parce qu'il voit le cavalier trop près de lui , qu'il craint même davantage le cheval que le cavalier , qui , à cette distance , ne peut pas le frapper ; mais il appréhende que le cheval ne le culbute , & cette crainte rapproche encore le cavalier de lui ; ainsi je pense que si l'on donnoit à l'infanterie des bayonnettes qui eussent deux pieds de laine , cette arme au bout du fusil seroit assez longue pour que le soldat ne vit pas le cavalier ni son cheval si près de lui , & elle ne seroit pas plus embarrassante que celle qu'il a aujourd'hui ; il pourroit plus facilement charger son fusil , parce que la longueur de cette bayonnette l'empêcheroit de craindre de s'en percer la main , & on lui retrancheroit l'épée qui l'embarasse dans les différentes évolutions , & qui lui est absolument inutile contre les ennemis de l'État.

Il y a environ un pied & demi , souvent davantage , du poitrail du cheval en droite ligne jusqu'à sa bouche ; supposons un pied & demi , avant que le soldat armé de sa bayonnette puisse frapper le poitrail , la tête du cheval est à trois pieds onze pouces de lui ; l'étonnement , la crainte d'être renversé ou d'être atteint par le sabre du cavalier , qui cependant ne peut que difficilement le toucher , le fait reculer ; & si le premier rang fait le même mouvement , le bataillon est bientôt enfoncé & rompu. Je suppose qu'il n'ait pas cette crainte , & qu'il frappe le cheval de pied ferme , ou dans les nazeaux ou dans le poitrail , le premier mouvement du cheval qui se sent blessé , ou qui tom-

be mort du coup, est de pousser sur ce qui le frappe, & il force nécessairement le soldat à reculer, parce que le cheval n'est pas atteint d'assez loin. La bayonnette que je propose a vingt-quatre pouces de lame ; ainsi le fusil armé de sa bayonnette aura six pieds dix pouces de longueur, & en ôtant un pied & demi pour la position du soldat qui présente son arme à l'ennemi, la pointe le dépassera de cinq pieds quatre pouces : si le cheval avance assez pour que le soldat puisse frapper dans le poitrail, la tête du cheval sera à trois pieds huit pouces du soldat ; & le poitrail sera à cinq pieds quatre pouces ; mais il ne doit pas le laisser approcher plus près que la longueur de son arme, ainsi la distance sera trop grande pour que le cheval puisse foncer sur lui, mais il reculera ou se cabrera. Je conviens que cette distance n'est pas aussi considérable que celle qui seroit entre le soldat & la tête du cheval, si le soldat étoit armé d'une pique ; aussi préférerois-je cette arme contre de la cavalerie ; mais comme il n'arrive pas communément, comme je l'ai déjà dit, que l'infanterie ait à combattre de la cavalerie (quoique cela se soit vu & se verra encore) & qu'elle a plus souvent affaire à de l'infanterie, que l'ennemi n'est point armé de piques (a), il faut armer l'infanterie de façon qu'elle puisse se défendre & attaquer l'une & l'autre arme : si on armoit l'infanterie avec des piques, il est certain que jamais la cavalerie ennemie ne pourroit en approcher ; mais l'infanterie ennemie auroit un très-grand avantage relativement au feu, sur-tout si celle-ci étoit retranchée, ou qu'il y eut entre elle & les bataillons armés de piques, quelque obstacle qui les

(a) Si les Puissances contre lesquelles la France peut avoir la guerre, donnoient des piques à leur infanterie, ce seroit une raison de plus pour laisser à l'infanterie Française son fusil & sa bayonnette.

empêchât de la joindre : ainsi comme il n'est pas question de donner des piques à l'infanterie, que ce seroit même aujourd'hui une très-mauvaise arme, il faut laisser le fusil armé de sa bayonnette à l'infanterie ; mais je pense qu'il faut allonger cette seconde arme, & réformer absolument l'épée (a).

L'explication que donne Montécuculi relativement aux distances ouvertes ou fermées, est très-claire ; mais ces distances doivent être moindres, aujourd'hui que le soldat n'a plus d'armes défensives. La distance que l'on donne au soldat lorsqu'il est à rang ouvert, est de trois pieds pour le terrain qu'il occupe, & pour celui qui est entre le soldat de sa droite & celui de sa gauche ; c'est-à-dire, un pied un quart pour le terrain qu'il occupe, & un pied trois quarts pour l'espace qui est entre le soldat de sa droite & celui de sa gauche ; ainsi pour cent hommes de front à rangs ouverts, il faut deux cens cinquante pieds, ou cinquante pas géométriques, ou quatre-vingt-trois pas un tiers de pas ordinaires. Lorsque le bataillon est à rangs serrés, chaque soldat

(a) M. le Maréchal de Puiffegur dans son Art de la guerre *, est de l'opinion qu'on retranche l'épée au soldat ; mais qu'on lui donne à la place un couteau de chasse, il donne pour raison, 1°. Que l'épée, par la position qu'elle a au côté *iv*. ne peut que gêner le soldat dans les différentes manœuvres ordonnées. 2°. Qu'elle est inutile, parce qu'elle est trop foible contre un homme armé d'un fusil & d'une bayonnette. Il dit ensuite qu'il faudroit donner au soldat un couteau de chasse, parce que dans un combat cette arme lui seroit d'un plus grand secours, que par la position qu'on lui donne au côté, elle ne peut point gêner parce qu'elle est couchée le long de la cuisse, qu'il est possible que la bayonnette se casse, & qu'alors si le soldat n'avoit que son épée, ce seroit une foible ressource, au lieu qu'un bon couteau de chasse, sur-tout dans la mêlée, peut être d'un très-grand secours ; mais si on peut trouver le moyen que les bayonnettes ne cassent point, lorsque le soldat sera trop près de l'ennemi pour se servir de son fusil armé, qui l'empêchera de prendre sa bayonnette qui a deux pied de lame, & de s'en servir aussi utilement que de son couteau de chasse ?

se touche, sans cependant se gêner, afin qu'il puisse facilement manier ses armes, & faire tous les mouvemens qui lui seront ordonnés ; dans cette position, il occupe un pied & demi de terrain : ainsi pour cent hommes de front à rangs ferrés, il faut cent cinquante pieds, ou trente pas géométriques, ou cinquante pas ordinaires.

Montécuculi met quatre pieds pour l'emplacement du cavalier ; cette distance étoit nécessaire lorsque la cavalerie étoit armée de pied en cap, il lui en falloit même davantage lorsque son cheval étoit bardé : mais aujourd'hui que le cavalier n'a qu'un plastron pour armes défensives, & qu'il n'a que des demi-bottes fortes, trois pieds lui suffisent ; ainsi pour un front de quarante-huit cavaliers, il faut cent quarante-quatre pieds, ou vingt-huit pas géométriques & quatre pieds, ou quarante-huit pas ordinaires ; mais ce sont les chemins de front & de hauteur que ce Général dit qu'il faut qu'il y ait entre l'infanterie & la cavalerie, entre les escadrons, & entre les mousquetaires & les piquiers, qu'il est nécessaire d'expliquer.

Je pense qu'il a voulu entendre par ces chemins les intervalles que l'on doit mettre entre chaque bataillon & entre chaque escadron, & ceux qui doivent être entre l'infanterie & la cavalerie. Il eut été à désirer qu'il se fût expliqué plus clairement, & qu'il fut entré dans un détail circonstancié, sur la grandeur de ces intervalles, d'autant plus que les avis sont partagés. Quoique la façon de combattre ne soit pas la même que celle de son tems, relativement aux armes qui ont changé, cependant l'autorité de ce grand Général auroit du moins donné des idées relatives à cet objet.

M. le Maréchal de Saxe condamne à tous égards toute ligne pleine, tant pour l'infanterie que pour la cavalerie. Le Roi de

Prusse est d'un sentiment contraire quant à la cavalerie, du moins en 1750 que j'allai en Prusse, dans plusieurs conversations que j'eus l'honneur d'avoir avec ce Prince, & dans les manœuvres que je vis faire à sa cavalerie, il me parut du sentiment de la ligne pleine, & sa cavalerie manœuvroit selon ce système. Ce Prince prétend que cette masse alignée qui attaque l'ennemi au galop, ne doit point trouver de résistance, & qu'elle doit culbuter tout ce qu'elle trouvera devant elle. Quelque respect que j'aye pour les opinions d'un Prince aussi versé dans l'Art de la guerre, & aussi grand Général, je ne puis pas être de son avis, quand même je n'aurois pas pour appuyer mon sentiment, l'autorité de M. le Maréchal de Saxe. Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit dans mon Essai sur l'Art de la Guerre, relativement à cet objet, j'y renvoie le Lecteur *. Quant aux distances qui doivent être entre chaque bataillon, entre chaque brigade, entre les aîles de l'infanterie & la cavalerie, entre chaque escadron, & entre chaque brigade de cavalerie, (le tout soumis cependant aux circonstances & au terrain) je pense que la distance d'un bataillon à un autre doit être au plus de dix à douze pas, celle d'une brigade à une autre, de trente; celle des aîles de l'infanterie à la cavalerie doit être assez considérable pour qu'on puisse y placer dix à douze pièces de gros canon du parc. La distance d'un escadron de la première ligne à un autre escadron, doit être des deux tiers du front de l'escadron; comme l'escadron occupe de front quarante-huit pas ordinaires, les deux tiers sont trente-deux pas. Les distances que l'on doit observer entre les bataillons & les brigades d'infanterie de la seconde ligne, doivent être semblables à celles de la première; mais celles d'un escadron à un autre de la seconde ligne, doivent toutes être égales au front d'un escadron, il faut seulement

* Tom. 1.
pag. 418 &
suivantes.

avoir attention que les escadrons de la seconde ligne soient positivement placés vis-à-vis les intervalles de la première ligne.

La raison pour laquelle je ne mets que dix à douze pas entre chaque bataillon, c'est que l'infanterie peut manœuvrer sur elle-même en faisant demi-tour à droite ou à gauche par homme ; & c'est même la seule manœuvre qu'elle doit faire lorsqu'elle est en retraite. Si le pays se rétrécit, on double les files, mais le mouvement à droite ou à gauche par homme est toujours le même, soit que l'on se retire, ou que l'on veuille faire face à l'ennemi ; ainsi il n'est pas nécessaire qu'il y ait de plus grands intervalles, & ceux que j'indique ne sont que pour distinguer un bataillon d'un autre, & une brigade d'une autre brigade : d'ailleurs l'infanterie de la première ligne n'a pas besoin d'être soutenue de la seconde ligne, comme le doit être la première ligne de cavalerie de la seconde, parce que l'infanterie peut se retirer sous la protection de son feu ; & s'il arrivoit que cette première ligne fut suivie trop vivement, il est facile à la seconde de se joindre à la première ; & acquérant par cette jonction une profondeur qui lui donne plus de poids & de solidité, elle peut marcher à l'ennemi la bayonnette au bout du fusil, ralentir son ardeur, & même si elle n'est pas suivie en ordre, rétablir une affaire que l'on croyoit perdue, & la faire tourner à son avantage.

Il y a encore une manœuvre facile à faire en cas de malheur. La première ligne forcée de se battre en retraite, doit sur le champ doubler les files par bataillon, par un second commandement les doubler encore, pour que chaque bataillon soit sur douze files ; pendant ce mouvement les bataillons de la seconde ligne qui se trouvent vis-à-vis les intervalles formés par le doublement, doivent marcher au pas redoublé pour les remplir, & ensuite attaquer l'ennemi sur cette disposition, partie en colonne,

bonne , & partie en bataille. Cette manœuvre est facile à faire avec des troupes bien exercées & bien disciplinées ; elle acquiert une force & une solidité incroyables , & l'on a l'avantage d'avoir toujours des troupes derriere , pour porter des secours prompts aux endroits qui foibliront , ce qui n'est pas par la premiere disposition , où toute l'infanterie de la seconde ligne fait corps avec celle de la premiere (a).

(a) Ceux qui ont cru avoir imaginé la manœuvre de substituer la seconde ligne d'infanterie à la premiere , en supposant celle-ci battue , ont certainement cru avoir trouvé quelque chose de neuf ; ils ont raison quant à l'infanterie , sur-tout cette manœuvre se faisant par file ; reste à savoir si elle est praticable devant l'ennemi qui suit la premiere ligne battue. Le grand Condé à Lens fit faire cette manœuvre , & substitua la seconde ligne de cavalerie de la droite à sa premiere , parce que celle-ci étoit fatiguée , & même intimidée d'avoir été mise en déroute ; mais lorsque ce Prince fit faire cette manœuvre , sa premiere ligne étoit ralliée , les ennemis ne l'attaquoient point , & il eut tout le tems de faire retirer sa premiere ligne , & de lui substituer la seconde *.

Pour pouvoir faire cette manœuvre , même avec de la cavalerie , il faut l'avoir prévue ; il faut que les deux lignes soient instruites des intentions du Général , & il faut que la premiere ligne ne soit pas attaquée ni suivie. Si ces trois conditions ne s'y trouvent point , cette manœuvre est impraticable , sur-tout pour de l'infanterie , & la seconde manœuvre que j'ai proposée dans mes Observations , me paroît meilleure & plus aisée à exécuter. Cette manœuvre proposée de changement de ligne par files peut être très-brillante à un exercice ; mais je la soutiens impraticable devant un ennemi victorieux , & qui suit de près le vaincu. Il faut instruire les troupes pour la guerre , & non pour une parade , qui ne mène à rien , ni farcir la tête du soldat de manœuvres inutiles , qui lui font oublier celles qu'il doit faire devant l'ennemi , & ne jettent que de la poudre aux yeux des spectateurs ; mais qui ne séduisent point les vrais militaires , qui en reconnoissent bientôt l'inutilité & les défauts. Avant que de montrer aux troupes à faire une manœuvre que l'on croit utile , il faut examiner si elle est praticable devant l'ennemi , si elle peut se faire sans danger , & sans que l'ennemi trouve jour à attaquer avec avantage , si on peut éviter le désordre , sur-tout après avoir reçu un premier échec , & étant suivi de l'ennemi ; si toutes ces conditions ne s'y trouvent point , quelque brillante que soit cette manœuvre , il faut l'abandonner , n'y plus songer & s'en tenir à celles qui sont connues & usitées.

* Hist. du
grand Condé,
tom. 2.

Y

Les escadrons de la premiere ligne doivent , comme je l'ai déjà dit , avoir entre eux un intervalle des deux tiers d'un escadron , non qu'il faille à la cavalerie beaucoup plus de terrain pour manœuvrer qu'à l'infanterie , mais parce qu'elle doit être soutenue de la seconde ligne , par une manœuvre différente de celle de l'infanterie. La seconde ligne de l'infanterie jointe à la premiere , ou en totalité ou en partie , lui donne plus de solidité , parce qu'un homme en joint un autre facilement , qu'il le soutient & le secourt , & que deux chevaux ne peuvent ni se soutenir ni se joindre ; cependant quoique l'impulsion dans l'infanterie qui marche , ne soit pas considérable , cette impulsion existe réellement lorsque le premier rang trouve de la résistance , ce qui ne peut pas être dans la cavalerie ; car si l'on faisoit approcher les escadrons de la seconde ligne derriere ceux de la premiere , bien loin de donner plus de force à la premiere ligne , ils ne feroient que l'embarraffer dans ses manœuvres : il est donc nécessaire , pour que la seconde ligne puisse porter un secours réel & efficace à la premiere , qu'elle passe par les intervalles de cette premiere ligne , & qu'elle attaque l'ennemi , pour donner le tems à la ligne qui se retire de se rallier & de revenir à la charge. La cavalerie qui se retire n'a pas la même ressource que l'infanterie ; son feu ne vaut rien , il n'en impose point , & même elle ne doit jamais se servir de son mousqueton lorsqu'elle est en bataille , soit qu'elle attaque ou qu'elle se retire. En cas de retraite , on détache seulement quelques petites troupes , qui se tiennent à quelque distance derriere les escadrons qui se retirent , & font feu de leur mousqueton & du pistolet ; mais l'escadron ne doit jamais se servir de ces armes à feu dans cette occasion : c'est pour cette raison qu'en France on fait mettre à la cavalerie le mousqueton en bandouliere , lorsque l'on veut charger.

Le combat de Saye , en Bohême (a) , & plusieurs autres , en sont des exemples manifestes ; ainsi il faut , lorsque la première ligne de cavalerie est forcée de se retirer , qu'elle passe le plus en ordre qu'elle le pourra par les intervalles de la seconde ligne , que je mets , pour cette raison , égaux au front d'un escadron , & qu'elle aille se rallier derrière , le plus près qu'elle le pourra , pour remarquer promptement au secours de la seconde ligne qui a pris sa place , & qui attaque l'ennemi. Ce mouvement ne pourroit pas s'exécuter , si les intervalles de la seconde ligne étoient plus petits que le front d'un escadron ; & il seroit encore bien moins praticable , si la première ligne étoit plaine , parce que dans sa retraite elle entraîneroit certainement la seconde ligne avec elle.

(aa) C'est toujours une très-mauvaise manœuvre , & des plus dangereuses , que de faire mettre un genouil en terre au soldat pour faire feu , ou pour laisser tirer les rangs de derrière ; & je ne sais pas pourquoi lorsque l'on exerce un Régiment , & que l'on lui fait faire feu , on fait toujours mettre genouil en terre au premier rang en marchant , comme en retraite , ou de pied ferme ; il faut habituer le soldat à tirer sur trois rangs debout : il est à craindre que le soldat ne se relève point , sur-tout si l'ennemi est près , & même qu'il ne mette ventre à terre en contrefaisant le mort. S'il est dangereux de faire mettre genouil en terre au soldat pour tirer , pourquoi l'exercer à cette manœuvre qu'il ne doit pas faire devant l'ennemi ? Ce mouvement peut être brillant à un exercice ; mais , je l'ai déjà dit , c'est pour la guerre que

(a) Ce qui fut en partie cause de la défaite des trois Régimens de cuirassiers de l'Empereur , c'est qu'ils firent feu sur les carabiniers & sur les dragons , tandis que ceux-ci les attaquèrent le sabre à la main.

l'on doit exercer le soldat , & non pour une parade qui peut faire briller l'invention d'un Officier Major ; mais qui n'est d'aucune utilité , qui peut même être nuisible & dangereuse à la guerre.

(bb) En suivant le Texte de Montécuculi, il paroît que les six premiers rangs sur lesquels il met les mousquetaires, ne tirent que l'un après l'autre ; ainsi lorsque le premier rang a tiré, il met sûr le champ genouil en terre, pour recharger & laisser tirer le second ; celui-ci fait la même manœuvre pour laisser tirer le troisième, & ainsi des autres ; ou bien les cinq premiers rangs mettent genouil en terre pour laisser tirer le sixième, le cinquième se relève pour tirer, le quatrième de même jusqu'au premier, & le feu recommence par le dernier rang ; de sorte que les trois quarts & demi des mousquetaires étoient à genouil lorsque le sixième rang tiroit. Cette manœuvre est ridicule, très-dangereuse & impraticable, parce que si l'ennemi marche décidément & avec vivacité sur ce bataillon à genouil, il est perdu, & l'ennemi le trouve dans la position qu'il doit avoir pour demander quartier. En supposant cette manœuvre praticable, elle ne peut se hasarder que lorsque l'on est éloigné de l'ennemi, & qu'il ne peut charger la bayonnette au bout du fusil.

Du tems de Montécuculi on ne connoissoit point la bayonnette à douille (a), ni même celles dont le manche se mettoit

(a) C'est sous le regne de Louis XIV que les armes de l'infanterie furent changées. Avant ce tems l'infanterie étoit armée moitié avec des piques & moitié avec des mousquets. En 1671 on créa un Régiment de fusiliers ; c'est le même qui, aujourd'hui, porte le nom de Royal Artillerie ; on arma ce Régiment de fusils & de bayonnettes qui se mettoient dans le canon ; mais comme on remarqua que le soldat ne pouvoit pas tirer sans ôter la bayonnette de dedans le canon,

dans le canon ; les mousquetaires n'avoient que leurs mousquets pour toute arme offensive , & lorsqu'ils avoient tiré , ils ne pouvoient point résister aux piquiers , qui marchoient sur eux piques baissées. Il me semble qu'il étoit cependant facile de donner à ces bataillons armés de piques & de mousquets, une ordonnance plus forte sans changer les armes. En mettant trois rangs de mousquetaires en avant , & trois autres de piquiers derrière , ces trois premiers rangs auroient toujours pu faire feu , ce feu auroit éclairci les bataillons de piquiers ennemis , & à la distance de soixante pas , les trois rangs de piquiers auroient pris la place des mousquetaires , & présentant les piques , ils feroient tombés sur l'ennemi , déjà affoibli par le feu des mousquetaires.

Lorsque l'on met aujourd'hui les bataillons sur six rangs , ce n'est point pour faire feu , mais pour charger la bayonnette au bout du fusil ; si dans cet ordre on vouloit les faire tirer , il faudroit ne faire feu que des trois premiers rangs , ou faire mettre genouil en terre aux trois premiers pour faire tirer les trois derniers , ce qu'il faut éviter de près & de loin , parce que cette ordonnance sur six rangs n'est pas une disposition pour rester en place , mais agissante , qu'elle suppose l'ennemi près , & qu'on ne la forme que pour le charger vivement bayonnette au bout du fusil , & jamais pour faire feu.

Lorsqu'on est encore éloigné de l'ennemi , les bataillons sont rangés sur trois files de profondeur ; dans cet ordre , on peut faire tirer de pied ferme ou en marchant ; mais dans l'une

on imagina la douille , dont on se sert aujourd'hui. En 1703 , Louis XIV donna une Ordonnance pour supprimer toutes les piques à l'infanterie , & elle fut toute armée avec des fusils & des bayonnettes à douille *.

* *Histoire
de la Milice
Franç. tom.
2. liv. xliij.*

& l'autre circonstances, le feu de peloton ne vaut rien : il est très-brillant à un exercice, dans une bataille il fait peu d'effet (a) ; d'ailleurs il y a des momens où il y a des parties du bataillon qui sont sans feu, & comme il faut que le soldat ne tire que par commandement, si l'officier ne commande pas assez promptement, ou qu'il commande trop vite, les pelotons ne suivent plus l'ordre, deux tirent ensemble pendant qu'ils ne devoient tirer que l'un après l'autre, & quelquefois le bataillon reste sans feu.

C'est une question qui, depuis long-tems, occupe les Militaires, pour savoir quel est le feu le plus vif & le meilleur que peut faire un bataillon en bataille lorsqu'il marche à l'ennemi. Depuis l'invention des armes à feu (b) jusqu'à la guerre de 1741, toutes les Nations, & spécialement la Française, ont été à cet égard dans une espèce de barbarie (c) ; on se servoit

(a) Quelques Colonels pour instruire leurs Régimens à bien tirer ont fait mettre des planches à cent cinquante pas des bataillons, ces haies de planches étoient à la hauteur d'un homme, on a fait tirer les bataillons par pelotons, par demi-division, par division ; il est certain que beaucoup de coups de fusil ont percé ces planches. De-là on a jugé que le feu de peloton étoit très-bon & très-meurtrier ; mais pendant la dernière guerre a-t-on fait la même remarque sur l'effet que ce feu a fait sur l'ennemi & sur l'effet que son feu a fait sur nous ? Il est bien aisé de toucher des planches ; mais peut-on croire que le soldat ait le même sang-froid, lorsque l'ennemi tire sur lui ? Je pense que certainement il ne tire pas aussi juste, & qu'il y a plus de balles qui portent en l'air qu'il n'y en a qui portent sur l'ennemi.

(b) C'est sous Philippe de Valois, l'an 1338, que l'on a commencé en France à se servir des armes à feu. Dans un compte rendu par Barthelemi du Drach, Trésorier des Guerres l'an 1338, il est dit dans un article : à Henri de Faumeton, pour avoir poudres, & autres choses nécessaires aux canons qui étoient devant Puy-Guillaume. Froissart, en parlant d'une course que les Français firent jusqu'aux portes du Quefnoy en 1340, dit que ceux de la ville déclinerent contre eux canons & bombardes, qui jettoient grands quarreaux *.

(c) A la bataille d'Etingen perdue en 1743, il fut expressément défendu au

* *Histoire de la Milice Franç. tom. 1. livre vij. chap. v.*

rarement de feu , & presque toutes les actions se décidoient toujours à l'arme blanche , soit qu'on combattit en plaine ou dans un pays couvert. La valeur , l'agilité & l'impétuosité naturelle du Français , lui donnoient alors un avantage manifeste sur son ennemi , qui , avec la même valeur que lui , n'avoit pas les autres qualités nécessaires à ce genre de combat. Voilà la source de nos victoires & de nos prospérités , qui nous ont si long-tems aveuglés , & tenus dans une espece d'indifférence sur les progrès que faisoient les autres Nations dans l'art de se servir des armes à feu.

La Prusse , que l'on peut justement regarder comme la Grece moderne , a été le berceau de cet art ; le grand Électeur en a jeté les premiers fondemens , & son arriere petit-fils l'a poussé à un degré de perfection que nous admirons : c'est donc l'ouvrage de deux siècles & de quatre Souverains. En puisant dans cette source , il est difficile de s'égarer ; mais pour établir une opinion sur des principes solides , il faut entrer dans tous les détails que je crois nécessaires , pour faire connoître comment , par degrés , le feu s'est perfectionné , à l'imitation de la Prusse , chez les autres Puissances du Nord.

C'est le grand Électeur qui , le premier , dans les victoires qu'il remporta sur les Suédois & sur les Polonais , fit l'essai du feu réglé ; jusques-là il y avoit eu peu d'ordre dans la maniere de tirer , les soldats sortoient de leur rang pour tirer , & les corps s'avancant ainsi défunis , il en résultoit qu'ils donnoient à l'ennemi , qui avoient assez de courage pour soutenir leur

Régiment des Gardes-Françaises de tirer , quoiqu'il essuyât des ennemis un feu terrible ; c'est cette inaction qui lui fit perdre une si grande quantité de soldats & d'officiers.

feu, des avantages qui lui ont souvent procuré la victoire. Frédéric-Guillaume ordonna qu'à l'avenir ses bataillons seroient divisés par pelotons & par divisions, qui auroient chacun un chef pour les commander, & sans l'ordre duquel personne ne devoit tirer. Ces pelotons & ces divisions régloient entre eux le feu, de façon qu'il en partoît alternativement de chaque partie du bataillon, dont la moitié devoit avoir ses armes chargées, tandis que l'autre moitié étoit occupée à tirer. Il fallut pour cela habituer le soldat à charger promptement ses armes, on y parvint avec le tems; de sorte qu'à la première bataille d'Hochstedt donnée en 1703, où le Comte de Stirum fut battu par l'armée combinée de France & de Bavière, commandée par l'Électeur de Bavière & le Maréchal de Villars, l'infanterie Prussienne qui faisoit l'arrière-garde de l'armée battue, résista en plaine, par la supériorité de son feu, aux efforts de la cavalerie Française & Bavaroise, qui s'opiniâtroit à la poursuivre; mais il faut convenir que l'étonnement que causa l'ordre de ce feu, inconnu jusqu'alors, facilita beaucoup plus la retraite de l'armée vaincue, que l'effet du feu même: on ne fit attention qu'à l'ordre, & on ne voulut point s'appercevoir que l'effet n'y répondoit point. C'est ainsi que ce feu s'est soutenu jusqu'au moment de la guerre qui vient d'être terminée par le Traité de Paris: il a été successivement adopté par les Suédois, les Autrichiens, les Russes, & enfin par tous les Souverains de l'Empire, & par la France.

D'après l'expérience de la guerre de 1741, le Roi de Prusse, à la pénétration duquel rien n'échappe, jugea que les Nations qu'il auroit à combattre, parvenant à s'habituer à la fin à ce feu qui ne fait que du bruit & peu de mal, il se verroit exposé

exposé au danger de perdre cette supériorité , imagina un feu qui , renfermé dans les règles du commandement , put avoir l'avantage du premier , mais avec un effet plus démontré (a). Il en fit l'essai dans la campagne de 1757 , & l'a pratiqué avec succès dans tout le cours de cette guerre. Je vais en faire le détail , sans cependant l'adopter , parce qu'il a beaucoup d'inconvéniens.

Un bataillon en bataille sur trois files , partagé par pelotons & par divisions , chaque peloton & chaque division commandé par des officiers placés dans les rangs , s'avancant à l'ennemi , l'officier qui les commande ordonne de faire feu ; à cet ordre tous les officiers de serre-file commandent à la fois au second rang d'apprêter ses armes , ensuite chaque soldat couche en joue , vise & tire à volonté ; en retirant ses armes il fait un demi-tour à droite sur le talon gauche , & passe de la main droite , au soldat qui est au troisième rang derrière lui , le fusil qu'il vient de tirer , & ce soldat lui donne en même tems de la main gauche le sien qui est chargé ; celui-ci l'arme & le tire , pendant que le soldat du troisième rang charge , & ainsi de suite , jusqu'à ce que celui qui commande juge à propos de faire cesser le feu ; alors il en donne le signal par un long roulement de caisse , auquel tous les soldats , même ceux qui auroient couché en joue , retirent leurs armes , mettent le chien en son repos , & portent le fusil sur l'épaule. Tout le tems que ce feu dure , le premier rang qui porte toujours ses armes , & qui ne tire jamais , conserve son alignement ,

(a) En 1750 j'allai en Prusse , & le Roi me fit l'honneur de me mener avec lui aux différens camps que ce Prince fait assembler tous les ans. A un camp d'infanterie près de Kenisberg , je vis manœuvrer & tirer dix bataillons , ils faisoient encore le feu de pelotons.

& marche en avant , de même que ceux qui tirent & ceux qui chargent , enforte que les deux derniers rangs étant couverts par le premier , l'espece de petit désordre nécessaire à ce genre de feu , ne s'apperçoit point , & n'a nul inconvénient relatif au désordre. Quoiqu'il n'y ait qu'un tiers du bataillon qui tire , ce feu n'est pas moins vif & meurtrier : ce n'est pas la quantité de coups de fusil qui décide d'une affaire ; mais le plus ou moins de destruction qu'ils font parmi les ennemis. C'est d'ailleurs un feu que l'on peut faire en marchant , & , j'ose dire , celui qui convient à la Nation Française , dont le caractère vif & pétulant ne peut pas supporter l'inaction d'un feu de pied ferme ; il conserve avec cela l'avantage de la bayonnette , puisqu'un bataillon ainsi disposé arrive en ordre sur celui qui lui est opposé , & qui , déjà ébranlé par le feu , ne peut soutenir la charge du premier rang , qui lui met la bourre dans le ventre en le frappant avec la bayonnette (a). On ne peut pas disconvenir que ce feu , qui réunit la vivacité & la justesse à l'avantage de la bayonnette , ne soit bon , & ne puisse être adopté ; cependant il y a des objections très-fortes contre ce feu. 10. Le soldat du troisième rang peut être tué ou blessé dans le moment qu'il est occupé à charger le fusil de celui du second rang ; il est vrai qu'il est remplacé par celui qui est à sa

(a) Le 13 Juillet 1761 , M. le Baron de Claufen , Colonel-commandant du Régiment des Deux-Ponts , à l'attaque des Anglais qui défendoient les abattis qui étoient à la tête du village de Filenkhaufen , fit faire au Régiment de Nassau , & à celui des Deux-Ponts , le feu à volonté des deux derniers rangs , le premier ne tirant jamais. Ce feu eut le plus grand succès , & il fut le maître de l'arrêter lorsqu'il le jugea à propos , avec des roulemens de caisse ; mais ce feu n'est bon qu'en marchant , & jamais lorsqu'il y a des obstacles qui empêchent de joindre l'ennemi , & encore plus lorsqu'il est à couvert derrière des retranchemens ou des abattis.

gauche , mais plus il y en aura de tués , & moins le soldat du troisième rang aura d'assurance , parce qu'il essuie les coups sans avoir la satisfaction de les rendre , & les ailes se dégarnissent. 2°. Comme le soldat du second rang ne charge point son arme , il est à craindre qu'il n'y ait pas autant de confiance que s'il la chargeoit lui-même ; d'ailleurs il peut arriver que le soldat du troisième rang , ait peur ou qu'il ne charge mal ou point du tout le fusil , & alors ce feu ne seroit pas aussi vif qu'il doit l'être. 3°. L'amorce peut prendre & le coup ne point partir ; le soldat du second rang , dans le bruit des coups de fusils , croit que son coup est parti , celui du troisième rang le charge comme s'il étoit parti , l'amorce , & si à ce second coup le fusil part , il creve , & peut blesser celui qui le tire , & les deux soldats entre lesquels il met le canon de son fusil ; ainsi on ne peut se servir de ce feu que lorsque l'on est très-assuré de ses soldats. Celui pour lequel je pencherois , & qui me paroît obvier à tous ces inconvéniens , en gardant cependant l'ensemble nécessaire lorsque l'on marche à l'ennemi , c'est le feu de file.

La compagnie étant composée de vingt files , sans compter les deux Caporaux & les deux Appointés , qui sont sur chacun des trois rangs , chacune de ces files a sa dénomination par les ailes sur le centre. L'officier de serre-file après l'avertissement du feu , fait faire haut les armes à toute la compagnie , & fait les commandemens suivans : première file , feu ; deuxième file , feu , & ainsi de suite ; le soldat après avoir tiré recharge ses armes , revient à sa position , c'est-à-dire , les armes hautes , & attend un nouveau commandement. A mesure que l'on approche de l'ennemi , on peut , pour rendre le feu plus vif , faire tirer deux files à la fois , & même doubler si on le juge

à propos. Par ce feu on peut marcher en ordre à l'ennemi, il part plus de feu, & le soldat peut ajuster son coup, ce qu'il ne peut pas, lorsqu'on le fait tirer par peloton.

M. le Maréchal de Saxe dit *qu'il est dangereux de tirer quand on a affaire à de l'infanterie dans des lieux où l'on peut l'aborder, parce qu'il faut s'arrêter pour tirer* *. Ce Général n'auroit pas donné ce précepte, qui me paroît faux dans tous ses points, s'il avoit fait réflexion qu'à une certaine distance, les troupes qui tirent peuvent tuer beaucoup de monde à celles qui ne tirent point, parce que n'ayant rien à craindre, elles ajustent mieux leurs coups; au lieu que si les troupes qui leur sont opposées tirent sur elles, ce feu de part & d'autre deviendra moins dangereux, parce que son effet ne sera pas aussi certain. Quant à ce qu'il dit, *qu'il faut s'arrêter pour tirer*, il est vrai que l'on a été long-tems dans l'ignorance de tirer en marchant; & l'on n'avoit encore sù imaginer que de faire avancer les pelotons l'un après l'autre dix pas en avant, faire mettre genouil en terre au premier rang, & tirer, pendant ce tems le bataillon marchoit toujours, & lorsqu'il étoit parvenu à la hauteur des pelotons qui avoient tiré, ceux qui devoient faire feu s'avançoient au pas redoublé dix pas en avant, le premier rang mettoit genouil en terre, & le peloton tiroit, ainsi de suite. Cette forme de feu mettoit bientôt le désordre dans les bataillons; & en supposant que l'ennemi eut marché en ordre au pas redoublé sur ces bataillons désunis, ils devoient être bientôt rompus & battus: mais aujourd'hui que l'on fait faire tirer une file de trois soldats sans que la première mette genouil en terre, & que l'on fait ce feu en marchant, il n'est pas nécessaire de s'arrêter pour tirer; mais à soixante pas il ne faut plus de feu, il faut employer l'arme blanche, & marcher décidément à l'ennemi bayonnettes baissées.

* Révé-
ries, tom. 1.
chap. v.

(cc) Les cinq ordres que donne Montécuculi pour ranger les mousquetaires & les piquiers , ne me paroissent pas tous également bons. Si on place les mousquetaires sur les ailes, & les piquiers dans le centre, cette partie du centre est sans feu, & les mousquetaires sans défense, s'ils sont attaqués par des piquiers ; si on en met la moitié à la tête, & le reste sur les deux ailes, ceux-ci ne seront point contenus ; si on les met tous à la tête sur trois rangs avec trois autres rangs de piquiers derrière, cette ordonnance est bonne, ainsi que je l'ai remarqué à l'observation précédente : mais si on met ces mousquetaires derrière les piquiers, comme il faut faire mettre genouil en terre aux piquiers pour laisser tirer les mousquetaires, cette disposition ne vaut rien, parce que pour bien combattre, il faut que les piquiers soient debout. Si on admettoit les demi-piques, ou pilons proposés par M. le Maréchal de Saxe *, je pense que l'on devroit suivre la disposition de ce Général, qui met ses bataillons sur quatre de profondeur ; comme ces pilons ont avec le fer quatorze pieds huit pouces de long, il met les deux premiers rangs armés de leur fusil avec la bayonnette de son invention, & les deux derniers présentent leurs pilons, dont la pointe est égale au fusil armé de sa bayonnette : ces quatre rangs hérissés à la même hauteur, donnent une force incroyable à cette disposition. Mais comme toute l'infanterie des Puissances de l'Europe est armée de fusils & d'une bayonnette à douille, que cette arme est excellente, quoique l'on puisse la rendre encore meilleure, cette disposition pourroit avoir lieu, en supposant la moitié de l'infanterie armée de pilons.

* *Révé-
ries, tom. 1.*

Les ordres de Montécuculi sont défectueux, parce que lorsque les circonstances obligent de faire feu, il ne part que des

aîles ou du centre du bataillon , & qu'il faut qu'il parte de tout le front. Son autre ordre de mêler un mousquetaire & un piquier n'est pas meilleur , parce que le feu qui sort de ce bataillon n'est pas assez fourni , & que lorsque les bataillons joignent l'ennemi , ils n'ont que la moitié de leurs forces , qui consistent alors dans les piquiers. Cet ordre seroit meilleur si les mousquetaires avoient des bayonnettes à douille , parce qu'ils acheveroit avec cette arme la défaite de l'ennemi que les piquiers auroient commencée ; mais en supposant qu'il y eut dans l'infanterie des piquiers & des mousquetaires qui eussent des bayonnettes , la disposition de M. le Maréchal de Saxe seroit la meilleure , parce que le feu seroit plus vif , & qu'en approchant de l'ennemi , celui-ci trouveroit un front hérissé & impénétrable.

(*dd*) Il y a long-tems que l'on cherche la véritable & juste proportion que doit avoir un escadron. M. le Maréchal de Saxe dans ses *Réveries* * , dit que les Régimens de cavalerie & de dragons devoient être composés de quatre centuries , chaque centurie de cent trente hommes , ce qui formeroit quatre escadrons. Pour adapter ce système à la composition actuelle des Régimens de cavalerie , il faudroit que deux compagnies formassent l'escadron , & qu'elles fussent chacune de soixante & cinq hommes. L'opinion de plusieurs autres est de mettre les escadrons de cent soixante , chaque compagnie de quarante cavaliers , & que quatre compagnies forment l'escadron : d'autres de cent cinquante , & que deux compagnies de soixante & quinze cavaliers fassent l'escadron ; & enfin d'autres de cent , formé par deux compagnies de cinquante. Il est nécessaire de peser les raisons de chacun , de les examiner avec soin , & de décider sur cet examen , quelle est la juste proportion que doit avoir un escadron à la guerre.

* *Tom. 1.*
liv. 1. chap.
iiij. art. iv.

L'opinion de M. le Maréchal de Saxe pour la force de l'escadron est fondée, sans doute, sur la formation de la légion; mais quelles que soient les raisons qu'il puisse avoir, celle de pouvoir diviser un escadron par divisions, subdivisions & sections pairs, sera toujours la première: or son premier rang est de quarante cavaliers, son second de trente-neuf, & son troisième pareil au premier. Quarante hommes de front peuvent faire deux divisions, de vingt chacune de front, une division deux subdivisions, de dix chacune de front; mais une subdivision ne peut faire que deux sections impairs: d'ailleurs il est absolument nécessaire de défalquer les chevaux estropiés, les cavaliers malades, ceux détachés aux équipages, & ceux qui pendant le cours de la campagne ont pu être tués; j'évalue la diminution qu'il faut faire par escadron, de seize à vingt, mettons-la à seize, l'escadron de M. le Maréchal de Saxe ne fera plus, non compris les officiers, que de cent quatorze cavaliers; comme il le met sur trois rangs, il n'aura plus que trente-huit cavaliers de front sur chaque rang, les divisions seront alors de dix-neuf, les subdivisions ne pourront plus se faire, ni les sections non plus; ainsi cet escadron n'est plus dans la proportion qu'il doit avoir, même étant complet. En supposant que cet escadron eut à combattre un autre escadron de cent cinquante cavaliers, comme il faut faire dans celui-ci la même diminution que j'ai faite dans l'autre, cet escadron fera alors de cent trente-quatre cavaliers; s'il se met sur trois rangs, il aura quarante-huit cavaliers aux deux premiers rangs, & trente-huit au troisième: il débordera l'escadron de M. le Maréchal de Saxe, en le supposant complet, de quatre cavaliers sur sa droite, & de quatre sur sa gauche; s'il n'est pas complet, il ne peut pas se mesurer avec cet esca-

dron, malgré la réduction de seize cavaliers ; vingt cavaliers de plus ou de moins dans un escadron, mettent une très-grande différence dans la force & dans le choc de l'attaque. Il y a cependant un moyen pour que l'escadron de M. le Maréchal de Saxe, sans être aussi fort que celui de l'ennemi, puisse se battre contre lui avec un avantage égal ; c'est en le mettant sur deux rangs de quarante-huit de front, & en formant deux petites troupes de neuf cavaliers chacune, pour attaquer les flancs de l'ennemi en même tems qu'il le sera de front ; mais si l'ennemi fait la même disposition, la partie n'est plus égale pour celui-ci, parce que l'ennemi a deux petites troupes de dix-neuf cavaliers, & que les deux qu'elles ont à combattre ne sont que de neuf ; il y a bien égalité de force dans les deux escadrons, relativement au front & aux deux rangs qui sont égaux, mais il n'y en peut avoir de petites troupes à petites troupes : ainsi la supériorité de l'escadron de cent trente-quatre est manifeste sur celui de cent quatorze, ou entre un escadron de cent cinquante & un de cent trente, tel que le propose M. le Maréchal de Saxe.

Ceux qui veulent que les escadrons soient de cent soixante chevaux, font le calcul que j'ai fait plus haut, & réduisent les escadrons le jour d'une bataille, à cent quarante-quatre. Voilà la véritable force que doit avoir un escadron, parce que trois fois quarante-huit font cent quarante-quatre, & que ce front peut se diviser par vingt-quatre, douze & six. Si au lieu de le mettre sur trois rangs, on ne le met que sur deux, le front des deux rangs doit être toujours le même ; mais du troisième rang on en forme deux petites troupes de vingt-quatre cavaliers chacune, pour attaquer les flancs de l'ennemi ; ou si l'on juge que des troupes de douze cavaliers suffisent, les vingt-quatre

quatre cavaliers restans se mettent en troisième ligne pour remplacer ceux des deux rangs qui peuvent être tués, ou mis hors de combat.

Ceux qui sont de l'opinion que l'escadron doit être de cent cinquante, font le même calcul de déduction que les premiers; mais ils ne font pas celui des divisions, subdivisions & sections pairs; ou s'ils le font, ils ne mettent leur escadron que sur deux rangs de quarante-huit cavaliers de front, & forment deux troupes des trente-huit restans, pour attaquer les flancs, ou bien ils ne forment ces petites troupes que de douze cavaliers chacune, & en réservent quatorze pour remplacer ceux des deux rangs qui peuvent être tués, ou dont les chevaux l'auroient été.

Quant à ceux qui ne les veulent que de cent, cette opinion n'est pas soutenable, & elle n'est fondée sur aucun principe de guerre: le calcul doit être le même quant aux absens, malades, & dont les chevaux sont estropiés. Moins la troupe est forte, plus ce qui y manque paroît considérable, & en augmente la foiblesse. Je suppose que cet escadron soit complet le jour d'une bataille, on ne peut le mettre que sur deux rangs de quarante-huit hommes chacun de front, il restera quatre cavaliers qui deviendront absolument inutiles. Dans cette supposition il peut en attaquer un de cent quarante-quatre sur trois rangs, & même il peut le battre, parce que le troisième rang ne donne aucune force à l'impulsion, qui n'existe que dans la vivacité avec laquelle le premier rang marche à l'ennemi & l'attaque: il est vrai qu'il tient en respect les deux premiers rangs, & les aide à marcher mieux devant eux & sans flottement; mais si l'escadron sur deux rangs marche aussi-bien, l'avantage est égal, & ce n'est que la vivacité avec laquelle ces escadrons marcheront l'un sur l'autre, qui décidera de la victoire. Si cependant l'escadron de

A a

cent quarante-quatre chevaux ne se met que sur deux rangs, & s'il forme du troisième deux troupes de vingt-quatre chacun, pour attaquer les flancs de l'escadron ennemi, le désavantage est manifeste pour celui-ci, parce qu'il est non-seulement attaqué de front par une force égale à la sienne, mais il l'est encore sur ses deux flancs par des forces majeures.

Il y a deux observations à faire pour décider la force dont les escadrons doivent être à la guerre : ou l'on veut toujours combattre sur trois rangs, ou l'on ne veut combattre que sur deux, & se ménager les moyens d'avoir deux petites troupes, pour l'usage que j'ai dit plus haut. Dans la première supposition, il faut que l'escadron soit de cent soixante cavaliers, pour en avoir toujours quarante-huit de front le jour d'une bataille : dans la seconde, il faut qu'il soit de cent quarante-six en comptant les deux trompettes, parce qu'en diminuant seize cavaliers pour les malades, ou ceux dont les chevaux sont estropiés, ou pour la garde des équipages, il en restera cent trente. Les deux rangs du front de l'escadron doivent être dans tous les cas, de quarante-huit cavaliers, les deux trompettes se placent derrière le Capitaine commandant l'escadron, en troisième file, & on forme deux troupes des trente-deux cavaliers qui restent, de seize hommes chacune, pour attaquer les flancs de l'ennemi.

La cavalerie ne peut bien manœuvrer, qu'autant que ses divisions, ses subdivisions & ses sections seront paires. Le nombre de quarante-huit est le plus juste & le plus aisé à diviser ; d'ailleurs ce front est suffisant pour un escadron, qui, s'il étoit plus étendu, pourroit flotter plus facilement. Quant aux officiers, ils doivent être dans le rang en tout tems, même dans les tems d'exercice, & bien plus essentiellement le jour d'une bataille.

Je suppose un escadron de cent quarante-six cavaliers, en

comptant les deux trompettes , formé de deux compagnies telles que je les ai décrites plus haut. Le Capitaine le plus ancien, & qui commande l'escadron , doit se mettre au centre de l'escadron , à la gauche de sa propre compagnie qui doit former la première division de l'escadron ; le second Capitaine , sur l'aîle gauche du premier rang de sa compagnie , qui doit former la seconde division ; le premier Lieutenant , sur l'aîle droite de la première division , au premier rang ; le second Lieutenant au centre , à la droite de la seconde division , & à la gauche du Capitaine-commandant ; le premier sous-Lieutenant en serre-file , derrière la droite de la première division ; le second sous-Lieutenant , de même , à la gauche de la seconde division ; les deux premiers Maréchaux des Logis , derrière les Capitaines ; les deux seconds , derrière les Lieutenans ; les deux Fourriers en serre-file , l'un à la gauche de la première division , l'autre à la droite de la seconde division ; les deux trompettes dans le centre du troisième rang , derrière le Capitaine-commandant. Voyez la Planche 42, tom. 3.

En supposant que l'escadron soit sur deux rangs , & qu'il y ait derrière deux petites troupes pour attaquer les flancs de l'ennemi , le Capitaine-commandant se met toujours au centre , le second Capitaine sur l'aîle gauche du premier rang , le premier Lieutenant sur l'aîle droite , le premier sous-Lieutenant à la gauche du Capitaine-commandant , au centre de l'escadron ; les deux premiers Maréchaux des Logis sur les deux aîles , derrière le second Capitaine , & le premier Lieutenant , les deux Fourriers derrière l'escadron , les deux trompettes au centre en serre-files , alignés sur les deux Fourriers ; le second Lieutenant , commandant la petite troupe de la droite , ayant les deux flancs de sa troupe couverts par quatre Carabiniers , le second sous-

A a 2

Lieutenant, commandant la petite troupe de la gauche, composée de même que celle de la droite : voilà, je pense, la place des officiers en tout tems, & sur-tout lorsqu'il faut combattre. Si cet escadron a deux étendards, qu'il soit sur trois rangs ou sur deux, n'importe, le premier étendard se place à la huitième file du second rang de l'aîle droite, & le second de même, en partant du centre de l'escadron sur la gauche : il faut avoir attention que chacun de ces étendards aient devant eux un Brigadier, & deux Carabiniers à leurs côtés. Voyez la Planche 43, tom. 3.

(ce) Montécuculi veut, sans doute, entendre une armée posée, & qui est attaquée dans cette position ; car si rien ne l'empêche de marcher à l'ennemi, il me semble que ces mousquetaires montés sur des chevaux & sur des charrettes, doivent, non-seulement embarrasser les secours que la seconde ligne doit donner à la première, mais encore empêcher la retraite de la première ligne, si elle y étoit forcée : d'ailleurs leur utilité n'est pas bien démontrée, & elle le deviendrait bien moins, si les circonstances obligeoient l'armée de marcher en avant. Quant aux éminences qu'offre le terrain, comme elles ne peuvent plus servir lorsque l'armée s'avance, leur utilité me paroît médiocre & de peu de durée ; on peut bien s'en servir pour le moment, mais c'est du canon qu'il faut y placer, & non des mousquetaires.

La disposition que fait ce Général avec des soldats armés de rondaches ou boucliers, & des mousquetaires derrière eux avec des piquiers derrière ces mousquetaires, & d'autres mousquetaires sur les flancs des piquiers pour leur servir de manches, est relative aux armes en usage de son tems ; mais elle seroit mauvaise aujourd'hui, quand même il y auroit une partie de l'infanterie armée de piques, parce que le feu est devenu la princi-

pale force des armées , qu'il faut par conséquent en opposer un aussi vif & aussi continuél , & que la partie où seroient les piquiers ne pourroit pas avec un seul rang de mousquetaires devant eux , faire un feu assez considérable ni égal à celui de l'ennemi , qui auroit fait une autre disposition plus relative au feu.

(ff) C'est une partie bien essentielle à la guerre que d'assurer ses flancs. On les assure par des bois , des marais , des rivières , des villages , des ravins , des montagnes , & par des retranchemens , lorsque le terrain n'offre aucun de ces appuis. Si ce sont des bois , on les garnit de troupes , & on fait en avant des abatis ; si ce sont des marais , ou des rivières , ou des ravins , on élève des épaulemens , derriere lesquels on place des troupes & du canon pour en défendre le passage , & éloigner les partis ennemis qui tenteroient d'inquiéter les flancs de la bataille ; si ce sont des villages , on les retranche , & l'on y met des troupes & du canon ; si ce sont des montagnes , on fait occuper les hauteurs , on retranche les gorges , on barre les chemins qui y conduisent , en laissant cependant des issues pour les détachemens que l'on envoie dans l'intérieur de ces montagnes , avec l'attention de bien faire garder ces issues , pour recevoir ces détachemens en cas qu'ils soient repoussés : enfin si l'on n'a aucun de ces avantages , on élève plus ou moins de redoutes que l'on garnit de troupes , on met du canon entre ces redoutes , & l'on campe de l'infanterie à portée de soutenir les troupes qui les défendent.

Ces positions sont très-bonnes quand on est dans le dessein d'attendre l'ennemi , ou que l'offensive n'est point décidée ; mais quand on veut marcher en avant , & attaquer l'ennemi , ces dispositions & ces précautions sont superflues , parce que , à moins que ce ne soit une rivière ou une chaîne de montagnes auxquelles les flancs soient appuyés , on perd bientôt tout autre

appui, pour peu que l'on marche en avant ; cependant il ne faut jamais négliger de couvrir les flancs d'une armée lorsqu'elle marche, dans son camp, & lorsqu'elle est prête à combattre, quand même l'offensive seroit décidée. Dans les marches, c'est avec des troupes ; dans les camps, c'est, suivant les circonstances, ou avec des troupes, ou avec des appuis naturels, ou avec des retranchemens ; lorsque c'est pour combattre, j'opinerai toujours pour que l'on fasse quelques retranchemens sur les flancs, quelque supériorité que l'on ait sur l'ennemi, la situation des lieux, la position de l'ennemi, doivent indiquer l'espèce de retranchement que l'on fera : mais je pense que des redoutes sont ce qu'il y a de meilleur, parce qu'elles sont propres à tout terrain.

Je suis très-étonné que Montécuculi dise que *lorsque les ailes de la cavalerie ont été rompues, l'infanterie est aisément enveloppée, & qu'elle n'a plus ni les moyens, ni le cœur de se défendre*. Les ailes de la cavalerie rompues supposent que toute la cavalerie ne l'est pas, ainsi l'infanterie a donc encore ses flancs couverts ; s'il eut dit, lorsque la cavalerie est battue l'infanterie est aisément enveloppée, il auroit été plus intelligible sans être plus conséquent, parce que lorsque la cavalerie est battue, la seconde ligne d'infanterie est faite pour empêcher l'ennemi d'attaquer la première ligne par ses flancs & parderrière : d'ailleurs une ligne d'infanterie en doublant ses files, raccourcit son front, à la vérité ; mais étant sur six de profondeur, elle peut faire face devant & derrière, & il n'y a que ses flancs qui sont foibles, c'est pour cela que cette disposition a un très-grand inconvénient. Comme ce n'est pas-là le moment de marcher à l'ennemi bayonnette au bout du fusil, parce qu'alors on a à craindre son infanterie & sa cavalerie, il ne faut pas doubler les files, mais faire avancer trois ou quatre bataillons des ailes de

la seconde ligne, les mettre en colonne, & appuyer leur tête à la première ligne. Cette colonne par un à droite ou un à gauche, selon la cavalerie qui aura été battue, si c'est l'aile droite ou l'aile gauche, se trouvera former un équerre avec l'infanterie de la première ligne, & empêchera, non-seulement l'ennemi de la tourner & de la prendre parderrière ; mais elle sera encore d'un très-grand secours à la cavalerie battue, parce que par son feu elle rallentira la poursuite de l'ennemi, donnera le tems à cette cavalerie de se retirer plus en ordre par les intervalles de la seconde ligne qui marche à l'ennemi, & de se rallier ensuite pour remarcher en avant, & donnera plus de force à la charge de la seconde ligne. Si cette seconde ligne de cavalerie est battue, il faut alors que toute la seconde ligne d'infanterie se forme en colonne par bataillon, pour n'avoir rien à craindre de la cavalerie ennemie, & que la première ligne double ses files, & marche avec vivacité bayonnettes baissées sur l'infanterie ennemie ; c'est un moment décisif, il est important de le saisir, si l'on ne veut pas perdre la bataille : c'est, je pense, la disposition la plus juste qu'on puisse faire pour battre l'infanterie ennemie, & pour n'avoir rien à craindre de sa cavalerie victorieuse. Si l'on réussit à battre son infanterie, quoique la cavalerie ait été pliée & battue, comme la cavalerie ennemie ne peut trouver aucun jour pour attaquer l'infanterie, dont la première ligne est protégée par la seconde en colonne par bataillon, & que cette disposition en colonne est formidable pour de la cavalerie, sur-tout lorsqu'il y a plusieurs colonnes qui marchent à même hauteur & qui se protègent mutuellement, la cavalerie ennemie n'est point à craindre, & elle sera forcée de venir au secours de son infanterie attaquée par un ordre profond, & prise en flanc par les bataillons des ailes de la seconde ligne, formés en colonne.

Il falloit que l'infanterie de ce tems-là fut bien mauvaife , ou bien mal disciplinée , ou qu'il y eut un vice dans la façon de l'armer , pour mettre ainfi bas les armes & demander quartier. Et à quoi lui fervoient ces six rangs de piques , que Montécuculi dit avec raifon être fi formidables , fur-tout contre de la cavalerie ? Il me femble que préfentant trois rangs de piques à cette cavalerie , ils devoient fuffire pour l'arrêter , & pour donner le tems à la feconde ligne de marcher à fon fecours ; mais ce n'étoient pas les piquiers qui couroient le plus grand danger , c'étoient les mousquetaires , qui n'avoient d'autres armes que leurs mousquets ; ceux-là devoient être bientôt rompus & culbutés par la cavalerie. Si ces mousquetaires avoient eu des bayonnettes , leur défaite auroit été plus difficile , & ils ne fe feroient pas rendus , comme le fait entendre Montécuculi. Après la bataille de Ramillies , le Régiment d'Alsace , de quatre bataillons , fut entouré dans fa retraite par la cavalerie ennemie ; ce Régiment fe forma en bataillon quarré , & continua fa marche fans pouvoir être entamé. Sommé plusieurs fois de fe rendre , & interrogé où il vouloit aller , il répondit à Tirlemont , diftant de trois lieues du champ de bataille. Ce Régiment conferva fi bien l'ordre de fa difpofition , & marqua tant de réfolution & de fermeté , qu'il arriva à Tirlemont , ainfi qu'il l'avoit dit ; mais abandonné de toute l'armée , qui avoit été mife en déroute , il fut obligé de capituler. Ce Régiment n'avoit cependant point ces piques fi redoutables , il n'avoit que des fufils & des bayonnettes , beaucoup d'ordre & d'ensemble , de braves foldats , & des officiers intelligens pour les conduire. Tant il eft vrai que l'infanterie aguerrie & bien menée , qui ne s'épouvantera point de cette mafle de chevaux qui la menace de l'écraser , & qui ne tirera qu'à trente pas , mais avec ordre & de fang-froid ,

réfiftera

résistera toujours à la cavalerie la plus déterminée , pourvu qu'elle garde ses rangs , qu'elle ménage son feu , qu'elle ne tire qu'à propos & à coup sûr , & qu'elle écoute le commandement.

C'est, sans doute, un très-grand malheur lorsque la cavalerie est battue ; mais il y a de la ressource , & tout n'est pas perdu. La bataille de Molvitz, gagnée par le Roi de Prusse en 1741 sur les Autrichiens, est un exemple bien frappant que de l'infanterie bien disciplinée & bien conduite peut seule rétablir une affaire, & la gagner (a).

(gg) La disposition de ce bataillon est positivement celle du bataillon carré ; elle a contre elle d'être foible aux quatre angles , de ne pouvoir pas marcher facilement , de n'être pas propre à tout terrain , & de pouvoir être rompue sans ressource si l'ennemi parvient à pénétrer par un des angles. On a si bien reconnu le défaut de cette disposition , qu'on l'a abandonné , & qu'on y a substitué la colonne, qui , à tous égards, est meilleure, forte dans toutes ses parties , propre à tout terrain , & qui peut

(a) Le 10 Avril 1741, les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Molvitz. On combattit de part & d'autre avec beaucoup de courage & d'opiniâtreté ; la cavalerie Autrichienne fit sur-tout des prodiges de valeur , & elle rompit & mit en fuite celle du Roi de Prusse ; elle prit ensuite en flanc la 1^{re} ligne de l'infanterie Prussienne, les bagages furent enlevés, & l'on crut la bataille perdue. Frédéric paroissoit dans les endroits les plus dangereux, ralliant ses troupes, les rappelant au combat ; mais il avoit beau leur crier : *Mes enfans, sauvez l'honneur de la Prusse, & la vie de votre Roi*, le désordre étoit tel, que ceux qui étoient autour de lui, craignant pour ses jours, ou qu'il ne fût pris, l'entraînerent loin du champ de bataille : c'est alors que le Maréchal de Schuerin vint à bout de rétablir le combat, à la faveur de cette discipline admirable à laquelle les troupes Prussiennes étoient accoutumées ; il remporta la victoire avec la seconde ligne de l'armée, & força les Autrichiens à céder un champ de bataille que leur valeur auroit dû leur mériter, mais que celle des Prussiens, jointe à leur discipline, leur arracha en très-peu de tems.

marcher facilement sans se rompre , avantages que n'a pas le bataillon quarré.

La façon de former une colonne est simple , lorsque l'on ne voudra pas y mettre du merveilleux ; celle qui fut ordonnée en 1754 tient de ce merveilleux , & elle a été reconnue mauvaise par les meilleurs Militaires : il faut beaucoup de tems pour former cette colonne , pendant qu'elle se forme , elle laisse trop de jour à l'ennemi pour l'attaquer avec avantage ; ainsi un bataillon ne peut se mettre en colonne que très-éloigné de l'ennemi. Le même inconvénient subsiste lorsque l'on veut remettre cette colonne en bataille. Pour qu'une manœuvre soit bonne , il faut qu'elle puisse se faire de près comme de loin sans danger : la maniere la plus simple est de la former par le centre ; mais comme j'ai dit plus haut qu'une colonne ne devoit pas passer seize files de profondeur , parce que celles qui seroient pardelà n'ajoutent à sa force ni à son impulsion , & qu'elles donnent même à la masse plus de difficulté pour marcher , je vais , en suivant mes principes , donner le moyen simple pour former deux colonnes d'un bataillon , chaque colonne du front d'une compagnie sur douze de profondeur. Ce nombre suffit pour donner à la colonne toute la solidité possible ; & quoique j'aye avancé qu'elle devoit être de seize files , j'ajoute qu'elle ne doit point passer ce nombre , mais que sur douze files elle est suffisante , & qu'elle a assez de profondeur pour , par l'impulsion de son mouvement , avoir la pesanteur & la force nécessaires pour enfoncer tout bataillon qui se trouvera devant elle sur un moindre nombre de files.

Je suppose un bataillon de 706 hommes , en comptant la compagnie de grenadiers & celle de chasseurs. Il est d'usage de mettre les grenadiers pour couvrir le flanc droit ; & au lieu du

piquet que je retranche (a), j'y substitue une compagnie de chasseurs, que je place sur le flanc gauche. Cette compagnie de chasseurs n'est point tirée des compagnies comme l'est le piquet, elle est une dixième compagnie à l'instar de celle des grenadiers; c'est le bataillon en général qui la recrute, comme aujourd'hui se complètent les grenadiers, & c'est de cette compagnie que l'on doit tirer les grenadiers. Comme je suppose un bataillon de recrue, les compagnies de fusiliers n'auront aucune peine à fournir les chasseurs, & les chasseurs de même fourniront facilement aux grenadiers : cette compagnie de chasseurs est un creuset de plus, où l'homme qui ambitionne de devenir grenadier, s'épure. La compagnie de grenadiers & celle de chasseurs sont chacune de quarante-neuf hommes, en comptant le tambour. En séparant ces deux compagnies du bataillon, il restera 608 fusiliers qu'il est question de former sur deux colonnes, les grenadiers couvrant le flanc droit de la colonne de la droite, & les chasseurs, le flanc gauche de la colonne de la gauche.

Je suppose ce bataillon sur trois rangs, tel qu'il est d'usage de ranger aujourd'hui un bataillon lorsque l'on veut qu'il fasse feu. Tout le bataillon au premier commandement marche dix pas en avant; les deux compagnies des flancs, celle de grenadiers & celle

(a) En retranchant les piquets qui couvrent aujourd'hui le flanc gauche des bataillons, je ne prétends pas pour cela que l'on ne tire jamais de soldats dans les compagnies pour occuper des postes, pour des gardes, ou pour des détachemens. Il seroit contre tout principe de faire marcher toute une compagnie, si le poste, la garde, ou le détachement recevoient un échec, ou étoient battus, pris ou tués, ce seroit une compagnie de perdue. Il faut que la perte tombe sur toutes les compagnies, elle en paroitra moins considérable, parce que plus elle sera divisée, & moins elle sera sensible.

de chasseurs marchent toujours , mais lentement ; les trois compagnies de la droite après les dix pas faits , font un à droite par homme , & marchent au pas redoublé : dès que la première des trois qui ont faits leur mouvement à droite par homme est sur l'emplacement qu'occupoit celle qui marche avec les grenadiers , elle fait à gauche par homme , & va joindre au pas redoublé la première compagnie ; les deux qui suivent en font autant , & la colonne de la droite est formée. Le même mouvement se fait en même tems pour former la colonne de la gauche ; mais au lieu de se faire par la droite , il se fait par la gauche , & dans moins de deux minutes les deux colonnes sont formées de 24 de front sur douze files de profondeur. Voyez la Planche 36 , tome 3.

En supposant que l'on voulut donner des manches à ces deux colonnes , le bataillon fait toujours le même mouvement en avant que j'ai dit ci-dessus ; mais les grenadiers , la première & la seconde compagnie de la droite , les chasseurs , la première & la seconde compagnie de la gauche marchent toujours , mais lentement. Des quatre compagnies qui restent , les deux de la droite font un à droite par homme , les deux de la gauche , à gauche par homme ; & lorsqu'elles se trouvent sur le terrain qu'occupoient les deux compagnies des aîles , elles se remettent , celle de la droite par un à gauche , & celle de la gauche par un à droite , & elles marchent au pas redoublé pour former les deux colonnes , qui se trouvent sur neuf de profondeur & vingt-quatre de front , celle de la droite ayant les grenadiers pour appuyer sa droite , & une compagnie de fusiliers pour couvrir son flanc gauche , celle de la gauche ayant la compagnie de chasseurs sur son flanc gauche , & une compagnie de fusiliers sur son flanc droit. Ce mouvement est aussi promptement fait que le

premier , & cette disposition réunit le feu à la force de la colonne, qui, quoiqu'elle ne soit que sur neuf files de profondeur, a cependant toute la solidité qu'il lui faut pour enfoncer des bataillons qui ne seroient que sur trois ou quatre de profondeur. Voyez la Planch. 37 , tom. 3.

Si l'on trouve que les colonnes soient trop éloignées l'une de l'autre , que l'on veuille que les deux manches du centre se joignent , & qu'elles appuyent cependant leur flanc opposé aux deux colonnes , le même mouvement se fait en avant par-tout le bataillon ; mais au lieu que les deux compagnies de l'aîle droite & les deux de l'aîle gauche marchent toujours en avant dans la disposition précédente , ce sont , dans celle-ci , les quatre compagnies du centre qui marchent , mais lentement ; les deux compagnies de la droite par un à gauche par homme , marchent ; & lorsqu'elles se trouvent sur l'emplacement qu'occupoit la troisième compagnie de la droite , elles font un à droite par homme , & marchent au pas redoublé joindre la compagnie qui marche devant elles , & qui doit faire la tête de la colonne de la droite. Le même mouvement se fait à la gauche , à l'exception que les deux compagnies de l'aîle gauche font à droite par homme , & ensuite à gauche pour former la colonne de la gauche. La compagnie de grenadiers & celle de chasseurs , par le pas oblique , l'une par sa gauche & l'autre par sa droite , vont joindre les deux compagnies qui tiennent la tête des colonnes ; cette disposition est plus rapprochée , me paroît plus solide , & même meilleure ; mais c'est l'étendue du terrain que l'on veut occuper qui doit décider de l'une ou de l'autre disposition. Voyez la Planch. 38 , tom. 3.

En supposant que l'on voulut faire la disposition ci-dessus ; mais au lieu de former les deux colonnes par le centre , de faire

des deux compagnies des flancs la tête des deux colonnes , le même mouvement en avant de tout le bataillon se doit toujours faire. La compagnie de la droite marche trente pas en avant, celle qui est à sa gauche, vingt pas; alors par le pas oblique par la gauche, elle va se placer sur l'alignement de la troisième compagnie, qui, lorsque les deux compagnies sont sur leur terrain donné, va les joindre pour former la colonne de la droite; les deux compagnies du centre marchent en même tems en avant, & vont remplir l'espace qui sépare les deux colonnes. Le même mouvement se fait en même tems pour former la colonne de la gauche, excepté que ce mouvement se fait par la droite; la compagnie de grenadiers & celle de chasseurs ne quittent jamais les deux compagnies des aîles, & couvrent toujours, l'une le flanc droit de la colonne de la droite, l'autre le flanc gauche de la colonne de la gauche. Cette manœuvre n'est pas plus longue que la précédente; elle est bonne, dans la supposition qu'on veuille faire la tête des colonnes, des aîles. Voyez la Planch. 39, tom. 3.

Si au lieu de former deux colonnes du bataillon on n'en veut former qu'une, le même mouvement en avant se fait par tout le bataillon. Les deux compagnies du centre marchent toujours, mais lentement; les trois compagnies de la droite font à gauche par homme, celles de la gauche, à droite par homme, & marchent en avant d'elles; lorsqu'elles se trouvent sur l'emplacement qu'occupaient les deux compagnies du centre, celles de la droite font à droite, celles de la gauche à gauche, & vont au pas redoublé joindre les deux compagnies qui forment la tête de la colonne, qui se trouve alors de quarante-huit hommes de front. Pendant ce mouvement, la compagnie de grenadiers & celle des chasseurs par le pas oblique, l'une par sa

gauche , & l'autre par la droite , marchent pour couvrir les flancs de la colonne , alignées sur les deux premières compagnies. Cette disposition est formidable , parce que cette colonne a beaucoup d'étendue , étant sur quarante-huit de front & sur douze files ; mais il faut être en mesure d'attaquer l'ennemi bayonnette au bout du fusil , parce que par cet ordre il n'est pas question de faire feu , & qu'il faut éviter d'en effuyer de la part de l'ennemi , & sur-tout du canon. Voyez la Planch. 40, tom. 3.

Si l'on veut donner des manches à cette colonne , le bataillon doit toujours faire le même mouvement en avant , que ci-dessus ; c'est-à-dire , qu'il doit marcher dix pas en avant , les deux compagnies du centre marchent toujours , mais lentement ; la seconde & la troisième de la droite font à gauche par homme , & marchent en avant , & lorsqu'elles sont sur le terrain qu'occupoit la quatrième compagnie du centre , elles font à droite par homme , & vont au pas redoublé joindre cette compagnie , qui marche toujours. Le même mouvement se fait à la gauche par la sixième & la septième compagnie , à l'exception que ce mouvement se fait à droite par homme , & ensuite à gauche. La compagnie de l'aîle droite & celle de l'aîle gauche , la compagnie de grenadiers & celle de chasseurs , par le pas oblique , l'une par la gauche , l'autre par la droite , vont joindre la tête de la colonne , & couvrir les flancs. Cette colonne n'est , à la vérité , que sur neuf files , mais elle est suffisante , & réunit le feu à l'impulsion. Voyez la Planch. 41, tom. 3.

Si on veut que la colonne ait moins de front & plus de profondeur , il faut que le bataillon fasse toujours dix pas en avant ; après ce mouvement , les six compagnies du centre doublent les files , les deux du centre marchent en avant , les deux autres par le pas oblique , vont se placer derrière les deux premières ,

les deux autres ensuite font la même manœuvre, & vont se placer derrière les quatre compagnies déjà formées, ce qui fait une colonne de vingt-quatre de front sur dix-huit files. Les deux compagnies des aîles, celle de grenadiers & celle de chasseurs, vont couvrir par le pas oblique les deux flancs de la colonne. Si on veut donner moins de profondeur à la colonne, & étendre davantage les manches, il ne doit y avoir que les quatre compagnies du centre qui doublent leurs files, & qui en marchant comme il est dit ci-dessus, forment la colonne de vingt-quatre de front sur douze de profondeur; les deux compagnies de l'aile droite & celle de grenadiers, par le pas oblique, vont joindre la droite de la colonne à même hauteur du premier rang, pour couvrir ce flanc droit; les deux compagnies de l'aile gauche & celle de chasseurs par le même mouvement, mais par la droite, vont se placer à la hauteur de la tête de la colonne, & couvrir ce flanc gauche: par cette ordonnance l'ordre de bataille est plus étendu, le feu plus vif, & la colonne est en force. Je n'ai pas cru qu'il fut nécessaire de donner une Planche pour ces deux ordres; lorsqu'on a vu les autres, il est facile de comprendre celles-ci.

Toutes ces manœuvres sont promptes & aisées à faire; & avec des bataillons exercés, il ne faut pas plus de deux minutes pour les exécuter; un seul commandement suffit. Ce ne sont pas les manœuvres les plus compliquées qui sont les meilleures; les plus simples sont toujours les plus aisées à faire, parce qu'elles sont plutôt comprises du soldat & de l'officier, & la facilité de les exécuter en fait la bonté, & même la sûreté (a).

(hh) Je

(a) Je prie le Lecteur de se ressouvenir de la Note que j'ai mise plus haut, où j'explique la place que chaque officier & chaque bas-officier doit occuper; cela est

(*hh*) Je ne pense pas que le croissant dont parle Montécuculi ait jamais existé, & qu'aucun Capitaine s'en soit jamais servi; il me paroît aussi absurde dans sa forme que foible dans toutes ses parties, sur-tout lorsqu'il est formé par de la cavalerie, il ne peut avoir ni force ni consistance; mais je pense que ce Général a voulu entendre par cette ordonnance, une ligne de cavalerie appuyant un de ses flancs à une autre ligne de cavalerie, & dont le flanc opposé marche en avant pour former l'écharpe, ce qui seroit à-peu-près un croissant, ou, pour mieux dire, un angle obtus & rentrant. Cette disposition ne peut avoir lieu que pour couvrir le flanc d'une aîle de cavalerie qui seroit en l'air & sans appui; mais pour que cette disposition fût bonne, il faudroit y joindre de l'infanterie & du canon, placer l'un & l'autre sur le flanc de cette écharpe, & les faire soutenir encore par des dragons & des troupes légères. A la bataille de Cannes décrite par Polybe, il est dit qu'Annibal voulant commencer le combat, fit marcher l'infanterie Espagnole & Gauloise qui étoit au centre de la ligne, & ordonna aux Carthaginois & aux Afriquains qui étoient sur les deux aîles, de rester dans leur position. Cette infanterie du centre en s'avancant, forma un croissant convexe qui fut bientôt plié par les Romains, parce qu'elle fut obligée de se dédoubler pour former un cercle de la ligne droite. Les Romains ayant toute leur profondeur, ne trouverent point de résistance, & enfoncerent ce croissant, qui, en se repliant, devint concave, & dans lequel entrèrent les Romains; alors l'infanterie Carthaginoise & Afriquaine fit un mouvement par ses aîles, l'une par la droite, & l'autre par la gauche, &

est essentiel, parce qu'il verra que quelque forme que l'on donne au bataillon, il y aura toujours des officiers & bas-officiers dans le premier, le second & le troisième rang, sur les flancs & en serre-aîle,

C c

* Polyb. enveloppa les Romains, ce qui décida du sort de la bataille *.
Comment. de Annibal fit faire ce mouvement à son infanterie du centre,
Fol. tom. 4. bien persuadé qu'elle seroit enfoncée ; mais en même tems
chap. xxiv. dans l'espérance que ce premier succès engageroit les Romains
 à entrer dans ce cercle que l'infanterie Espagnole & Gauloise
 formeroit naturellement par l'attaque vive des légions Ro-
 maines, & qu'en attendant, marcher les deux ailes d'infanterie
 qui étoient restées en place, il enfermeroit les Romains &
 s'assureroit de la victoire. Mais dans cette bataille il n'est
 question que d'infanterie, relativement à ce mouvement cir-
 culaire, & nullement de la cavalerie. L'infanterie se replie sur
 elle-même, & manœuvre facilement, elle prend aisément toutes
 les formes qu'on veut lui donner ; mais la cavalerie n'a pas la mê-
 me facilité à se mouvoir. Je n'ai jamais lû dans aucun Ouvrage
 qui traite de la Guerre, la disposition dont parle Montécuculi,
 & je ne crois pas que l'on puisse voir dans l'antiquité la plus re-
 culée, un seul exemple de cette disposition, relativement à la
 cavalerie, à moins que ce ne soit chez les Turcs ou chez les
 Polonais ; mais je pense que l'on ne prendra pas les premiers
 pour modèles : quant aux seconds, la constitution actuelle de
 cette République ne lui permet pas d'être très-instruite de la
 guerre (a).

(ii) J'ai déjà dit que la distance d'un escadron à un autre en
 première ligne, devoir être les trois quarts du front d'un es-
 cadron, & celles des escadrons de la seconde ligne, égales au
 front ; je crois en avoir dit les raisons. Celle que Montécuculi

(a) A la bataille de Philippowa, gagnée en 1656 par les Suédois sur les Lithua-
 niens, l'armée Lithuanienne, composée toute de cavalerie, étoit rangée en demi-
 cercle : cette mauvaise disposition la fit battre en très-peu de tems par une poi-
 gnée de monde **.

** *Hist.*
de Charles
Gustave par
Puff. tom. 1.
liv. vij.

indique ne me paroît pas suffisante ; d'ailleurs ces pelotons de mousquetaires de huit de front sur cinq de profondeur , me paroissent dans le nombre de ces petits moyens , dont il ne résulte jamais rien de bon. M. le Maréchal de Saxe condamne absolument ces petites troupes d'infanterie dans les intervalles de la cavalerie * ; en effet , quarante coups de fusils , plus ou moins , n'empêcheront point que l'ennemi ne s'avance , & n'attaque avec vigueur : plus il aura à craindre le feu de ces pelotons , plus sa charge sera prompte & vive pour en diminuer le danger ; & si la cavalerie entremêlée de ces pelotons d'infanterie est battue , ceux-ci sont perdus & hachés en pièces. Par cette disposition à armes mêlées , la cavalerie doit attendre l'ennemi de pied ferme ; car si elle avance au trot ou au galop sur la cavalerie ou sur l'infanterie ennemie , elle perd le secours qu'elle s'étoit promis de ces pelotons d'infanterie , parce qu'ils ne peuvent pas la suivre : or toute cavalerie , quelque valeureuse qu'elle soit , qui se laisse attaquer de pied ferme par une autre cavalerie qui marche à elle au trot ou au galop , & qui conséquemment a l'impulsion du mouvement , doit être enfoncée & battue , parce que tout corps mobile qui en frappe un autre mobile , doit le faire reculer.

Je n'approuve point ce mélange d'armes par petites troupes avec la cavalerie , elles n'ont point de consistance ; & comme l'une & l'autre arme comptent sur un secours réciproque , que d'ailleurs celui que peut espérer la cavalerie de ces petits pelotons d'infanterie , ne peut être égal au secours que ces pelotons doivent attendre de la cavalerie , la crainte que celle-ci a que ces pelotons ne l'abandonnent , & celle de ces pelotons que la cavalerie ne soit pliée & battue , doivent

C c 2

* Réveries,
tom. 1. liv. 1.
chap. iv.

certainement donner moins de fermeté à ces deux armes, bien loin de leur donner de l'assurance.

Quand la situation du terrain ou les circonstances, exigent que l'on mêle les armes, j'ai déjà dit que ce devoit être par brigades, & jamais par petites troupes, qui n'ont aucune solidité, qui ne peuvent en imposer à l'ennemi, & qui souvent sont battues avant d'avoir été attaquées. Gustave Adol-

* *Comm.*
de Fol. Tr. 1.
de la coion.
tom. 1.

phe à la bataille de Lutzen, entremêla sa cavalerie d'infanterie * ; mais c'étoient de gros pelotons de trois à quatre cens hommes d'élite, & non de quarante, comme l'indique Montécuculi. A la bataille d'Almanza, gagnée par M. le Maréchal de Berwick le 17 Août 1707, l'armée ennemie commandée par le Lord Gallowai, étoit entremêlée d'escadrons & de bataillons depuis la droite de la ligne jusqu'à la gauche, de sorte que la droite commençoit par cinq bataillons, puis cinq escadrons, & ainsi de même jusqu'à la gauche **. Cet exemple semble condamner la disposition à armes mêlées, puisque le Lord Gallowai fut battu ; cependant cela ne prouve pas que cette disposition soit mauvaise, mais cela peut seulement prouver qu'elle n'étoit pas relative au terrain.

** *Mém.*
de St. Hilai-
re, tom. 4.

Il y a des situations où la cavalerie doit être dans le centre & l'infanterie sur les ailes, d'autres où l'infanterie doit être sur la droite & la cavalerie sur la gauche, d'autres où l'on entremêle l'infanterie & la cavalerie, mais par brigades ; d'autres enfin, où toute l'infanterie est en première ligne, & la cavalerie en seconde.

Donnons un exemple. Le terrain où se donna en 1709 la bataille de Malplaquet, est situé de manière que la disposition peut être de plusieurs façons différentes, sans s'écarter des principes de guerre, non que toutes les dispositions que l'on

peut faire sur ce terrain soient également bonnes , mais elles ne choquent aucun principe de guerre , & elles peuvent être admises.

Sur ce même terrain la cavalerie peut être au centre , & l'infanterie sur les deux ailes , ou l'infanterie entremêlée avec la cavalerie , ou toute l'infanterie en première ligne , & la cavalerie en seconde & troisième , sans occuper positivement le même terrain sur lequel M. le Maréchal de Villars avoit placé son armée. Je n'entrerai point dans un long détail sur cette bataille , parce qu'elle n'est pas l'objet de cette observation ; je me contenterai de faire voir la situation du terrain qu'occupoit l'armée Française , & celui qu'elle auroit pu occuper , voulant prouver que sur le même terrain on peut faire plusieurs dispositions différentes , toutes relatives au local & aux principes de la guerre.

L'armée Française avoit sa droite appuyée d'un côté au bois de Lanieres , & de l'autre , au bois de Janfart ; toute cette droite occupoit l'intervalle de ces deux bois , le centre étoit dans les vergers & jardins qui bordent le bois de Janfart : la gauche de l'infanterie étoit postée dans une partie du bois du Sart , la droite de cette gauche occupoit l'intervalle qui est entre le bois de Janfart & celui du Sart , & elle donnoit la main à celle qui étoit postée dans les jardins & vergers en face du bois de Janfart. Il y avoit un hameau un peu en arrière dans la plaine , mais plus près du bois du Sart , dans lequel il y avoit de l'infanterie & du canon , pour protéger , sans doute , la retraite de l'infanterie qui étoit en avant , en cas qu'elle fut forcée de se retirer. La cavalerie étoit derrière sur plusieurs lignes , sa droite au bois de Lanieres , & sa gauche s'étendant jusqu'à une trouée formée par la gauche du bois du Sart & un autre

bois ; l'infanterie étoit couverte par des retranchemens en forme de lignes. Telle étoit la position de M. le Maréchal de Villars. Voyez la Planch. 3.

* Tom. 2.
Planch. 19
& 20.

M. le Maréchal de Saxe donne dans ses *Rêveries* * deux dispositions sur ce même terrain. Par sa première disposition, il couvre de trois redoutes l'intervalle qui est entre le bois de Lanieres & celui de Janfart ; entre les vergers & jardins qui touchent le bois de Janfart, il met une redoute ; il fait encore construire deux redoutes dans l'intervalle du bois de Janfart & celui du Sart, & il en met encore une derrière, dans l'intervalle de ces deux redoutes. A l'extrémité du bois du Sart, à l'entrée de la trouée du côté de l'armée Française, il élève une redoute ; il met de l'infanterie dans toutes, & des batteries de canon en avant ; son infanterie est derrière par divisions de trois & de six bataillons, la cavalerie derrière l'infanterie, entremêlée de quelques brigades d'infanterie, & en troisième ligne, il y a une seconde ligne de cavalerie sans infanterie qui s'étend depuis le bois de Lanieres jusques derrière le bois du Sart. Derrière le bois du Sart & la redoute de la trouée, il met de l'infanterie, l'une pour soutenir les troupes qui sont dans la redoute, & l'autre dans des vergers qui touchent le bois du Sart. Il met deux bataillons dans le hameau qui est en arrière des redoutes, & il n'occupe aucun des trois bois. Voyez la Planch. 4.

Sa seconde disposition est la même quant aux redoutes ; mais il fait passer une partie de son infanterie & de sa cavalerie par les intervalles des redoutes de sa droite, dans l'intention d'attaquer un corps de l'armée ennemie qui est dans cette partie ; il ne garnit point le bois du Sart de troupes, quoiqu'il y ait un retranchement naturel formé par un fossé qui le borde. Voyez la Planch. 5.

Le terrain présente une autre position à prendre , c'étoit de garnir d'infanterie le bois du Sart , depuis la droite de ce bois jusqu'à la trouée , de construire une redoute à l'entrée de cette trouée , relativement à l'ennemi , de mettre deux bataillons dans le bois qui forme la trouée avec celui du Sart , pour défendre le flanc gauche de la redoute , placer quelques bataillons dans le hameau qui est dans la plaine , mettre le reste de l'infanterie dans le bois de Lanieres , avec des abattis en avant , huit escadrons de dragons & vingt de cavalerie derrière le bois du Sart , pour soutenir les troupes qui défendent cette trouée , ou pour les recevoir , en cas qu'elles fussent forcées de l'abandonner ; & enfin la cavalerie sur deux lignes , la droite au bois de Lanieres , la gauche à celui du Sart , le hameau à la hauteur de la première ligne de la cavalerie , dans lequel j'ai dit qu'il falloit porter quelques bataillons avec du canon. Voyez la Planch. 6.

On peut sur le même terrain faire une autre disposition , en embrassant une plus grande étendue de terrain , & cependant étant en force dans tous les points avec l'aide de l'art , parce que cette position étoit purement défensive (a) , & elle suppose qu'on a eu le tems de la choisir & de la fortifier. Par cette seconde disposition , j'occupe avec de l'infanterie le bois de Lanieres , à la tête duquel je construis une redoute où je mets un bataillon , & de l'infanterie derrière sur deux lignes ; à la droite & à la gauche de la redoute je mets deux fortes batteries de canon , Dans la plaine qui est entre ce bois &

(a) Il étoit important d'empêcher l'ennemi qui venoit de prendre Tournay , de faire le siège de Mons ; ainsi il s'agissoit de couvrir cette Place , & de prendre une position qui forçât l'ennemi ou à combattre l'armée Française dans une position avantageuse , ou à abandonner ses projets sur Mons.

celui de Janfart , je place quatorze escadrons en premiere ligne, & treize en seconde ; la droite de cette cavalerie appuyée au bois de Lanieres, & la gauche à celui de Janfart. Dans le bois de Janfart je mets vingt-deux bataillons , les uns dans le bois, faisant face au bois, les autres sur les deux flancs, faisant face à la plaine de droite & de gauche. Aux deux extrémités du bois, sur les flancs de la ligne qui fait face au bois, j'éleve deux redoutes, & je mets un bataillon dans chacune, dans le centre je fais des abattis, & entre ces abattis & les redoutes, je place deux batteries de canon ; sur le flanc droit du bois deux autres batteries de canon, une proche la redoute de la droite, & l'autre entre la gauche de la cavalerie de la premiere ligne, & l'infanterie du flanc qui est dans le bois ; la gauche du bois est disposée de même que la droite. Derriere ces vingt-deux bataillons, j'en mets neuf à l'entrée du bois, pour soutenir ceux qui le défendent. Dans l'intervalle du bois de Janfart à celui du Sart, treize escadrons en premiere ligne, & douze en seconde ; j'occupe le bois du Sart en entier par trente-quatre bataillons sur deux lignes, & trois batteries de canon en avant. A l'entrée de la trouée, relativement à l'ennemi, je construis une redoute, dans laquelle je mets un bataillon ; quatre bataillons & une batterie de canon dans le bois qui est à la gauche de celui du Sart, pour défendre à l'ennemi le flanc gauche de la redoute, & pour l'empêcher de la tourner : derriere la redoute je place six Régimens de dragons à pied, derriere ceux-là j'en mets six autres à cheval. Dans le hameau qui est dans la plaine, je mets quatre bataillons pour faciliter la retraite de la cavalerie, en cas qu'elle y soit forcée ; & à la droite du hameau, je mets dix-huit escadrons en réserve, leur droite appuyée au bois de Lanieres, & leur gauche au hameau. Voyez la Planch. 7.

Il y a encore une autre disposition à faire ; mais en embrasant moins de terrain. Il faut élever des redoutes à deux cens toises les unes des autres , tirer une ligne de redoutes depuis la trouée qui est à la gauche du bois du Sart, jusqu'à la droite de ce même bois , & continuer les redoutes dans la plaine, en se rapprochant du village de Malplaquet jusqu'au bois de Lanieres ; placer toute l'infanterie en première ligne derrière les redoutes , dans lesquelles on mettra un bataillon ; faire occuper le bois du Sart & celui de Lanieres , faire des abattis dans ce dernier bois ; mettre du canon entre chaque redoute , & d'autres entre les abattis du bois de Lanieres ; derrière la redoute de la gauche , placer quatre Régimens de dragons à pied , & deux autres Régimens sur le flanc de l'infanterie qui est dans le bois du Sart , six escadrons de dragons en colonne dans les vergers qui tiennent au bois du Sart , & toute la cavalerie en seconde, troisième & quatrième ligne : j'ajoute encore une redoute dans le bois de Lanieres , qui appuie & couvre la droite de la cavalerie , & je mets sur son flanc droit deux bataillons ; on en verra l'objet dans un moment. Voyez la Planch. 8.

Pour ne point m'écarter du terrain que M. le Maréchal de Villars occupoit (a) , & que M. le Maréchal de Saxe suit dans ses Réveries , il est, je crois, facile , en occupant ce même terrain , de rendre cette position inattaquable.

(a) M. de Feuquieres dans ses Mémoires , donne un plan de Malplaquet , où le terrain est très-différent de celui de M. le Maréchal de Saxe ; mais j'ai cru devoir suivre ce dernier , parce que dans l'histoire des batailles gagnées par M. le Prince Eugene , mise au jour par M. Dumont , il est question , non-seulement du bois de Lanieres , de celui du Sart & de celui de Janfart , mais encore la situation du terrain est à-peu-près semblable à celle que donne M. le Maréchal de Saxe ; au lieu que M. de Feuquieres ne fait mention que du bois de Blangis & de celui du Sart , & la situation du terrain est absolument différente.

Il faut suivre la disposition précédente , depuis la trouée qui est à la gauche du bois du Sart jusqu'à la droite de ce même bois ; & au lieu de se rapprocher du hameau & du village de Malplaquet , comme dans la disposition précédente , il faut construire une redoute à la pointe du bois de Janfart ; une autre dans les vergers ; une sur la droite de ce même bois , défendant la plaine & le bois ; une à-peu-près dans le milieu de l'intervalle qui est entre le bois de Lanieres & celui de Janfart , cependant un peu plus rapprochée du bois de Lanieres ; & enfin une dernière sur la lisière du bois de Lanieres. Pardelà cette redoute faire des abattis ; entre ces abattis & la redoute , mettre une batterie de canon ; à l'angle intérieur de cette redoute , faire encore des abattis avec des intervalles , pour que le canon & les troupes qui sont derriere les premiers abattis puissent se retirer , si elles y étoient forcées ; mettre un bataillon dans chaque redoute ; deux dans le bois sur la gauche du bois du Sart , pour protéger la redoute qui défend la trouée ; douze bataillons entre cette redoute & celle de sa droite ; douze autres entre celle-ci & celle qui est à la pointe droite du bois du Sart : ainsi de même dans l'intervalle de chaque redoute qui couvre le front de l'armée. Derriere les abattis qui sont en arriere de la redoute élevée sur la lisière du bois de Lanieres , il faut six bataillons & une batterie de canon , quatre Régimens de dragons à pied derriere la trouée de la gauche , pour soutenir les troupes qui défendent la redoute ; cinq bataillons dans le hameau du centre , pour se porter où besoin sera ; quatre escadrons de dragons en colonne derriere les jardins & vergers qui joignent le bois du Sart , quatorze escadrons de cavalerie derriere ce même bois : vingt-huit escadrons en première ligne derriere l'infanterie , ayant leur droite au bois de Lanieres , & leur gauche à celui du

Sart, le hameau devant eux , & vingt-huit en seconde ; placer des batteries dans les intervalles des redoutes , & les disposer de façon que tous les feux se croisent , & attendre dans cette position que l'ennemi ose venir attaquer l'armée ainsi postée & retranchée. Voyez la Planch. 9.

Par la disposition de M. le Maréchal de Villars , l'infanterie est en première ligne , & la cavalerie en seconde , troisième & quatrième.

Par les deux de M. le Maréchal de Saxe , son infanterie est, en partie, en première ligne , & le reste est entremêlé avec la cavalerie qui est en seconde ligne ; le surplus de la cavalerie est en troisième.

Par ma première disposition , l'infanterie est sur les aîles , & la cavalerie dans le centre.

Dans la seconde , l'infanterie est dans les bois , la cavalerie dans la plaine ; mais pour-ainsi-dire sur la même ligne , & entremêlée l'une avec l'autre.

Dans la troisième & quatrième , toute l'infanterie est en première ligne , couverté par des redoutes , & la cavalerie est en seconde & troisième ligne.

Il est question d'examiner quelle est celle de toutes ces dispositions qui remplit le mieux l'objet de la défensive qu'annonce une armée qui se retranche , telle qu'étoit celle de M. le Maréchal de Villars.

M. le Maréchal de Villars occupoit avec son infanterie l'intervalle qui est entre le bois de Lanieres & celui de Janfart , les vergers & jardins qui bordent ce dernier bois , & tout l'intervalle qui est entre ce bois & celui du Sart , dont il occupoit une partie. Derrière cette première ligne étoit toute la cavalerie & ses dragons , sur deux , trois & quatre lignes , suivant la

situation du terrain ; toute la plaine entre les deux bois étoit retranchée , & l'infanterie étoit derrière ces retranchemens ; mais le bois du Sart n'étant pas entièrement occupé , les ennemis attaquèrent en force cette partie , & pendant cette attaque , ils firent tourner par d'autres troupes celles qu'ils attaquèrent déjà en front , & les chassèrent du bois. Le flanc gauche de la droite qui appuyoit au bois de Janfart , prit nécessairement le flanc à l'ennemi qui étoit dans le bois , & cette droite attaquée en front & en flanc , fut battue , & se replia en désordre sur la cavalerie. Le centre fut contenu , & ensuite repoussé par deux grosses colonnes d'infanterie qui sortirent du bois de Janfart , & qui empêchèrent cette infanterie de porter du secours aux deux aîles. Le bois du Sart évacué , les ennemis s'en emparèrent ; alors l'infanterie Française placée dans l'intervalle du bois de Janfart & de celui du Sart , se vit attaquée en flanc par le bois du Sart , & en front par un gros corps d'infanterie , qui s'empara des retranchemens. Ce désordre dans le bois du Sart ne feroit pas arrivé , si on eut fait mettre pied à terre à une partie des dragons , & s'ils eussent occupés tout le bois du Sart jusqu'à la trouée de la gauche : ce bois qui n'étoit occupé qu'en partie , fut la cause principale de la défaite des Français , ils furent tournés & pris en flanc , & c'est cette gauche entièrement battue qui décida M. le Maréchal de Boufflers à faire sa retraite sur Bavay & sur Quiwrain , qui se fit dans le plus grand ordre possible (a).

La première disposition de M. le Maréchal de Saxe est excellente depuis la droite jusqu'à la pointe droite du bois du

(a) Le Maréchal de Villars ayant été blessé , le Maréchal de Boufflers commanda seul l'armée , & ce Général eut une des plus belles retraites qui aient été vues

Sart ; mais il semble avoir négligé la gauche. La redoute qu'il élève à cette gauche est à l'entrée de la trouée , relativement à l'armée Française ; & comme il ne fait point occuper le bois du Sart , rien n'empêche l'ennemi de s'en emparer en force : une fois maître de ce bois , les redoutes deviennent inutiles ; & pendant qu'il fait attaquer avec quelques bataillons & du canon la redoute de la trouée , il peut , étant maître du bois , prendre en flanc l'infanterie qui est en plaine derrière les redoutes qui masquent l'intervalle qui est entre le bois du Sart & celui de Janfart , pendant que d'autres troupes bordant le bois du Sart , éloigneront à coups de fusils la cavalerie qui est dans la plaine , & l'empêcheront de porter des secours à l'infanterie attaquée en plaine. Cette infanterie attaquée en force doit être chassée & poussée vers les redoutes de la droite ; alors l'ennemi s'empare du hameau , la cavalerie Française ne restera certainement pas dans la position où elle est , elle seroit anéantie par le feu de l'infanterie ennemie , & par le canon qu'il fera conduire sur le bord du bois du Sart. L'infanterie qui est derrière le bois du Sart sera forcée de se retirer , parce qu'elle n'est pas en force , & que l'ennemi se fortifie dans le bois. Les redoutes de la gauche seront alors isolées & abandonnées à leurs propres forces , sans pouvoir espérer de secours ; & ce que peuvent faire de mieux les troupes qui ont été forcées de se replier sur les redoutes de la droite , c'est de se retirer par le bois de Lanieres avec les bataillons qui étoient dans cette partie , & d'aller rejoindre leur cavalerie & une partie de leur infanterie retirée derrière le village de Malplaquet , & peut-être plus loin. Les troupes qui sont dans les trois redoutes de la gauche du centre , & dans celle de la trouée de la gauche , ne tarderont pas à se rendre , faute de secours , & sans espérance d'en recevoir. Je crois que si

M. le Maréchal de Saxe eut fait construire la redoute de la trouée à la tête de cette trouée au lieu de la mettre à l'entrée, qu'il eut encore fait élever une redoute entre celle de la gauche & celle qui est à la droite du bois du Sart, & qu'il eut mis dans ce bois, non-seulement l'infanterie qu'il met dans les vergers derrière le bois du Sart, mais encore celle qu'il met en seconde ligne, mêlée avec la première ligne de cavalerie, sa disposition auroit été forte dans toutes ses parties, la ligne de défense plus rapprochée, & l'ennemi n'auroit certainement pas osé attaquer une armée postée & retranchée de cette manière.

Par la seconde disposition de M. le Maréchal de Saxe, il suppose que l'armée ennemie est séparée en deux par le bois de Janfart, & que ces deux parties n'ont plus aucune communication, ce qui n'est pas; car on peut voir dans le plan de la bataille de Malplaquet, Planch. 3, qu'il sortit de ce bois deux grosses colonnes d'infanterie, qui repoussèrent l'infanterie Française postée dans les vergers & dans les jardins qui bordent la lisière de ce bois: or si ce bois est accessible, ces deux parties, quoique séparées, peuvent se donner des secours mutuels; & en supposant qu'une partie de l'armée Française se fût avancée au-delà des redoutes de la droite pour attaquer l'ennemi dans cette partie, qui pouvoit empêcher ces deux grosses colonnes de marcher à la partie de l'armée Française qui auroit dépassé les redoutes, & de l'attaquer sur son flanc gauche en même tems qu'elle l'auroit été de front par le corps ennemi posté dans cette partie? En supposant cette manœuvre praticable, il faut au moins avant que de l'exécuter, mettre en sûreté toute la gauche, & pour cet effet, garnir de troupes le bois du Sart; mais ce bois étant absolument sans troupes, il me semble que la manœuvre de M. le Maré-

chal de Saxe est dangereuse , & même mauvaise , d'autant plus certainement , que toute sa gauche est en l'air , parce que le bois du Sart n'est point occupé , & que toute cette partie est absolument dé garnie de troupes. L'ennemi en s'emparant du bois du Sart , attaque en force la redoute de la trouée , & par d'autres troupes , il prend en flanc l'infanterie qui est en bataille dans la plaine , derrière les redoutes du centre de la gauche ; cette infanterie qui n'est plus en force , puisque celle qui pouvoir la soutenir & la secourir , ainsi que la cavalerie , ont été portés en avant des redoutes de la droite , sera forcée de se replier sur l'infanterie qui est derrière les trois redoutes de la droite ; la cavalerie ennemie débouchera en force , à la faveur de son infanterie , par le bois du Sart , & attaquera la partie des troupes qui se sera rapprochée de Malplaquet : cette partie trop foible pour résister à des forces très-supérieures , ou sera battue , ou fera une retraite précipitée , & le reste de l'armée Française se trouvera bientôt entouré & pris en flanc , en front & paderrière.

Je prie le Lecteur de ne pas penser que je sois excité par aucun esprit de critique ; je cherche à m'instruire , & ce n'est qu'en réfléchissant sur les opérations des grands hommes , que l'on trouve la vérité. Personne ne respecte plus que moi M. le Maréchal de Saxe , & n'est plus l'admirateur de ses talens ; mais comme j'écris pour mon instruction , ainsi que pour celle des autres , je ne crois pas offenser la mémoire de ce grand Général , en condamnant ses deux dispositions sur le terrain de Malplaquet : il est vrai qu'elles sont meilleures que celle de M. le Maréchal de Villars , qu'en faisant occuper le bois du Sart , & en mettant la redoute à la tête de la trouée au lieu de la mettre à l'entrée , elles seroient excellentes & en

force par-tout ; mais je pense qu'en n'occupant point le bois du Sart , elles sont foibles à leur gauche. Quant au mouvement qu'il fait faire à une partie de l'armée, en avant des redoutes de la droite, je le répète, il est hazardeux & très-dangereux. Pour faire ce mouvement en sûreté, il faut que toute la partie depuis le bois de Janfart jusqu'à celui du Sart, & depuis ce bois jusqu'à la trouée de la gauche, soient inaccessibles & inattaquables, & que le bois de Janfart soit impraticable à l'infanterie, ce qui n'est pas.

La premiere disposition que je suppose est juste, relativement au terrain, chaque arme est dans la position où elle peut combattre ; les flancs sont assurés & en force, d'un côté par une redoute soutenue & protégée, & de l'autre par des abatis : mais si l'ennemi en masquant la droite & la gauche par de gros corps d'infanterie & beaucoup d'artillerie, marche par le bois de Janfart avec le reste de son infanterie, s'il s'empare des vergers & jardins qui sont en avant de ce bois, & qu'il y établisse de fortes batteries de canon, il est impossible que la cavalerie qui est en bataille dans la plaine, puisse rester dans la position où elle est ; elle sera forcée de se replier sur le village de Malplaquet, & alors elle abandonnera le flanc de son infanterie de la droite & de celle de la gauche. Ce corps d'infanterie, que je suppose considérable (2), peut attaquer en flanc la gauche & la droite de l'infanterie Française postée dans le bois de Lanieres & dans celui du Sart, en même tems que le front sera attaqué par les corps d'infanterie, qui jusqu'à ce moment

(2) La supposition que je fais étoit réelle ; l'armée des Alliés étoit plus forte que l'armée Française de quarante-deux bataillons & de quarante escadrons

moment n'avoient fait que masquer & contenir la droite & la gauche de l'armée Française ; mais pour n'être point troublés dans cette attaque , il faut que la cavalerie débouche par le bois de Janfart , & qu'elle se forme en avant des vergers , pour empêcher la cavalerie Française qui s'est retirée sur le village de Malplaquet , de marcher au secours de son infanterie , en attaquant parderrière celle des ennemis qui marche pour prendre en flanc l'infanterie Française postée dans le bois du Sart ou dans celui de Lanieres ; c'est la droite de l'armée Française que l'ennemi doit attaquer de préférence , parce que le hameau qui est proche de la droite du bois du Sart , garde le flanc de l'infanterie qui est dans ce bois ; que les troupes qui sont dans ce hameau peuvent être facilement renforcées par celles qui sont dans le bois , au lieu que la droite est absolument découverte sur son flanc gauche , la cavalerie s'étant repliée sur Malplaquet : l'aîle droite battue , l'aîle gauche ne tardera pas à faire sa retraite , sans hazarder un combat trop inégal , & qui probablement ne seroit pas à son avantage.

On peut encore faire une autre disposition pour attaquer cette armée , c'est de masquer & de faire une fausse attaque à l'aîle gauche ; de faire entrer quelques bataillons dans le bois de Janfart , avec beaucoup de grosse artillerie ; de placer cette artillerie dans les vergers , pour foudroyer la cavalerie , afin de la forcer à reculer , pour se mettre hors de la portée du canon ; & avec beaucoup d'infanterie , attaquer l'aîle droite postée dans le bois de Lanieres. Si cette attaque réussit , la bataille est gagnée ; parce que cette droite forcée de se retirer , laisse le flanc droit de la cavalerie à découvert , & que cette même cavalerie sera forcée de se replier encore , & d'aller se mettre à couvert derrière le village de Malplaquet , ou

E c

d'aller appuyer sa droite au village de Malplaquet, & sa gauche au bois du Sart, laissant le hameau devant elle pour n'être pas attaquée en flanc par l'infanterie ennemie qui s'est emparée du bois de Lanieres. Elle sera d'autant plus forcée de prendre cette position, que, lorsque l'infanterie postée dans le bois de Lanieres en aura été chassée, rien n'empêchera la cavalerie ennemie de déboucher en ordre par l'intervalle qui est entre le bois de Lanieres & celui de Jansart, & que, secondée par une partie de l'infanterie victorieuse, il seroit facile à ces troupes réunies d'attaquer avec avantage la cavalerie Française, si elle restoit dans sa première position. Cette droite entièrement battue, l'infanterie ennemie qui s'est emparée du bois de Lanieres, & qui en a chassé l'infanterie Française, attaquera sûrement le village de Malplaquet où cette infanterie battue se sera retirée, & comme dans une retraite les dispositions ne sont pas toujours justes, il est à croire que ce village sera bientôt forcé & évacué; alors la cavalerie Française, qui, par sa seconde position, a sa droite appuyée au village de Malplaquet, ne pourra plus rester dans cet ordre, & elle sera forcée de se replier derrière le bois du Sart; c'est alors que la gauche de l'armée Française doit être attaquée en force par les troupes qui dans le commencement de la bataille l'ont masquée & contenue, & cette attaque doit être secondée par une partie de l'infanterie victorieuse; car il doit en rester une autre partie dans le village de Malplaquet, & dans les vergers & jardins qui bordent le bois de Jansart, pour couvrir les flancs de sa cavalerie, que je suppose avoir passé par l'intervalle du bois de Lanieres & de celui de Jansart, & être en bataille, sa gauche au village de Malplaquet, & sa droite aux vergers & jardins nommés plus haut: ainsi quoique cette disposition paroisse bonne, parce que chaque arme est sur

le terrain où elle peut agir ; comme la droite peut être séparée de la gauche , si la cavalerie est battue , ou forcée de se retirer , & que ces deux ailes d'infanterie ne peuvent point se porter de secours , ni même se joindre , cette disposition est mauvaise.

Ma seconde disposition , toujours sur le même terrain , est d'une nature différente , il n'y a qu'un ou deux points à attaquer , qui sont le bois de Jansart , & en tournant la droite par le bois de Lanieres. Si le premier est forcé , la bataille est perdue , parce que la cavalerie qui occupe les deux intervalles des bois du Sart & de Jansart , & de celui-ci au bois de Lanieres , ne peut plus rester dans sa position , il faut qu'elle se retire derrière le hameau qui est dans la plaine , & qu'elle aille appuyer sa droite au bois de Lanieres , & sa gauche à celui du Sart : il est vrai que l'infanterie qui étoit dans le bois de Jansart peut se replier & se joindre , partie à celle de l'aile droite , partie à celle de l'aile gauche , & partie dans le hameau qui est en plaine ; mais l'infanterie de la droite , quoique fortifiée par celle qui l'a jointe , est cependant trop foible pour résister à une attaque vive & faite avec beaucoup de troupes ; elle est trop éloignée de la gauche pour en pouvoir espérer aucun secours , & elle risque d'être absolument coupée , à moins qu'elle ne se rapproche de la lisière du bois de Lanieres , & qu'elle n'abandonne la redoute qui couvroit son front ; mais n'ayant plus ce retranchement devant elle , l'ennemi peut la tourner sur son flanc droit , l'attaquer en même tems en front , & la forcer à se replier sur le village de Malplaquet. L'ennemi maître du bois de Lanieres , la cavalerie Française ne pourra plus rester dans sa seconde position ; l'infanterie ennemie qui fera dans les vergers & jardins qui bordent le bois de Jansart , & celle qui sera dans le bois de Lanieres , faciliteront à leur

E c 2

cavalerie de déboucher entre les deux bois, le village de Masplaquet sera bientôt attaqué, & l'infanterie qui s'y étoit retirée, chassée & forcée de se replier sur le bois du Sart, ainsi que la cavalerie, & l'armée Française se trouvera tournée & forcée de changer sa position; position qui ne vaudra rien, parce qu'en faisant face au bois de Lanieres, elle aura la plus grande partie de l'armée ennemie en front, & qu'elle sera prise en flanc par sa gauche, par les troupes qui, au commencement de l'action, masquoient cette gauche. D'ailleurs ce changement de position n'est pas aisé à faire devant un ennemi victorieux, & il faut l'avoir prévu avant que de l'entreprendre. Lorsqu'en 1758 M. le Prince Ferdinand de Brunswick marcha sur l'armée Française campée, sa droite à Rhimberg, & sa gauche à Closter Camp, ayant le canal de Rhimberg derrière elle, ce Prince déboucha par les bruyeres de Sonsbeck, & vint attaquer Closter Camp, où il y avoit mille hommes d'infanterie: sur ces entrefaites, M. le Comte de Clermont, Prince du Sang, fit faire un quart de conversion à gauche par la droite à toute l'armée, mit sa droite à des bois, qu'il farcit d'infanterie, & sa gauche au canal. Dans cette position l'armée présentoit le front à l'ennemi, qui n'osa jamais l'attaquer; mais cette disposition avoit été prévue, aussi fut-elle faite en très-peu de tems, & sans aucune confusion. Je reviens à ma disposition. Il est vrai que le bois de Janfart, farci d'infanterie, avec deux bonnes redoutes aux deux angles que forme l'infanterie, n'est pas aisé à emporter; mais le succès de la bataille dépend de ce poste. Si l'ennemi, au lieu d'attaquer le bois de Janfart, dirigeoit ses forces sur la droite de l'armée postée dans le bois de Lanieres, cette attaque seroit très-dangereuse pour lui, parce que du flanc du bois de Janfart il

essuieroit un feu terrible de canon & de mousqueterie, & que ce feu le prendroit en écharpe ; mais s'il cherchoit à tourner la droite de l'armée, cette attaque pourroit lui réussir plus aisément, parce qu'il n'auroit rien à craindre du bois de Janfart ; & si cette droite est battue & chassée, toute l'armée Française est forcée de changer de position : ainsi quoique cette disposition soit meilleure que la première, comme le succès ne dépend que de la résistance que fera l'infanterie postée dans le bois de Janfart, en supposant que l'ennemi attaque cette partie, ou de celle que fera la droite, si elle est attaquée, je ne conseillerois point cet ordre de bataille, sur-tout pour une armée qui est décidément sur la défensive.

La troisième disposition est plus forte à tous égards, & pour-ainsi-dire inattaquable ; le front de l'armée est couvert par des redoutes ; entre chaque redoute, il y a une batterie de canon, & derriere une ligne d'infanterie. La droite est la partie la plus foible, parce qu'il n'y a que des abattis à forcer & à franchir ; c'est pour cette raison que j'ai mis une redoute en arriere sur le bord du bois de Lanieres, parce que si l'infanterie postée derriere les abattis en étoit chassée, c'est comme si l'ennemi n'avoit rien fait, parce qu'en se retirant entre ces deux redoutes, cette droite est alors en force comme les autres parties de l'armée ; d'ailleurs comme je mets beaucoup d'infanterie derriere les abattis, il n'est pas aisé de la déposter ; & cette partie qui d'abord paroît foible, devient la plus forte, relativement à la redoute construite en arriere. |

Cette disposition est plus rapprochée, toutes les parties sont également fortes, & tout Général qui aura devant lui une armée retranchée comme celle que je suppose, agira sagement de ne pas l'attaquer, il doit tâcher de la tourner ; s'il

ne le peut pas, il faut qu'il fasse l'impossible pour lui couper ses subsistances & ses fourrages, pour la forcer à changer de position, car s'il l'attaque sur le terrain retranché, tel que je le suppose, il y perdra très-inutilement beaucoup de monde, & y acquérera peu de gloire.

La quatrième disposition est sur le même terrain qu'occupoit l'armée de M. le Maréchal de Villars; mais tout le front est couvert de redoutes, le bois du Sart est entièrement garni, & le bois de Lanieres qui ne l'étoit pas, est en force dans toute la partie occupée. De quelque côté que l'ennemi puisse venir, & qu'il dirige ses attaques, il faut qu'il force les redoutes avant de pénétrer jusqu'à l'armée. Cette disposition me paroît formidable, mais elle occupe plus de terrain, & je choisirois la précédente comme plus rapprochée.

Lorsque dans un pays rétréci par des montagnes ou par des rivières, il se trouve un terrain suffisant pour ranger une armée en bataille, mais dont la moitié jusqu'au centre est couvert de petits bois ou de broussailles, où la cavalerie ne peut pas manœuvrer, & dont l'autre moitié est une plaine rase, l'infanterie doit être placée dans la partie des bois & des broussailles, & la cavalerie dans l'autre partie; mais sur le flanc de cette cavalerie, il faut y mettre de l'infanterie & du canon, & derrière cette infanterie, des hussards & des dragons, pour assurer ce flanc, empêcher l'ennemi de le tourner, & pour pouvoir soi-même le prendre en flanc si l'occasion s'en présente. En 1757, l'armée Française ayant quitté son camp de Munster, vint camper à Warendorff, & de-là à Réda; sur cette nouvelle, M. le Duc de Cumberland quitta son camp sous Paderborn, & alla se camper à Bileweld, sa droite appuyée à la gorge de Bileweld, où étoit son Quartier général,

le village de Brakeweld à-peu-près dans le centre , cependant plus près de la droite ; sa gauche s'étendoit dans la plaine , jusqu'à un bois très-clair & accessible , même à la cavalerie ; c'est même par cette raison que les ennemis avoient élevés quelques retranchemens à leur gauche pour la couvrir. En avant du village de Brakeweld , ils avoient construit une grande redoute qui pouvoit contenir environ trois cents hommes ; entre les retranchemens de la gauche & cette redoute , le camp étoit accessible par-tout , & l'on pouvoit y arriver sur plusieurs escadrons de front. La partie depuis Brakeweld jusqu'à la gorge de Bileweld , étoit plus couverte ; mais ce sont des haies aussi favorables à celui qui attaque qu'à celui qui est attaqué. Ce camp dans sa totalité étoit assis sur une pente douce , ayant derrière lui une longue chaîne de montagnes , & n'ayant pour toute retraite que la gorge de Bileweld. Telle étoit la position du camp de M. le Duc de Cumberland. Par la situation du terrain sur lequel ce camp étoit assis , & par celle qui étoit en avant , il est aisé de voir que si M. le Maréchal d'Estrées eût eu le dessein d'attaquer l'armée ennemie dans cette position , toute l'infanterie auroit dû être portée sur la droite de l'armée ennemie , depuis la redoute en avant de Brakeweld jusqu'à la gorge de Bileweld , & toute la cavalerie depuis la redoute jusqu'aux retranchemens de la gauche , avec deux ou trois brigades d'infanterie sur cette gauche pour attaquer ces retranchemens ; ainsi par la situation du terrain , la plus grande partie de l'infanterie auroit été sur la gauche de l'armée , & toute la cavalerie sur la droite , à l'exception de deux ou trois brigades d'infanterie qui auroient couvert le flanc de la cavalerie , & de quelques Régimens de hussards & de dragons qui auroient été placés à la gauche (1).

(1) Quoique M. le Duc de Cumberland eut préparé sa position de Bileweld

Ces exemples suffisent pour prouver que la disposition doit toujours être relative au terrain & à l'arme qui peut agir avec plus de facilité, qu'il faut cependant que les troupes puissent toutes se secourir & se protéger, ce qui ne se trouve point dans ma première disposition sur le terrain de Malplaquet, parce que l'infanterie de la droite est trop éloignée de celle de la gauche, ~~cependant chaque arme est sur le terrain qui lui est propre~~ & où elle peut combattre ; mais l'éloignement des deux ailes d'infanterie, & la facilité que l'ennemi peut avoir de forcer à coups de canon la cavalerie de se replier sur le village de Malplaquet, & d'abandonner par cette retraite le flanc de son infanterie, rendent cette disposition défectueuse.

Toute disposition bonne par elle-même, exige encore les secours

depuis plusieurs jours, & qu'il eut fait toutes les dispositions nécessaires pour attendre l'armée Française, ce n'étoit cependant pas son intention, puisqu'à la première marche que fit la réserve de M. le Prince de Soubise, & sans attendre que l'armée Française eut fait aucun mouvement, ce Duc prit le parti de décamper, aimant mieux faire une retraite volontaire, & loin de l'ennemi, que d'attendre qu'il fut à portée de le combattre, ou de l'inquiéter au passage du Weser ; précaution prise à tems, car M. le Maréchal d'Estées devoit l'attaquer le lendemain : mais il étoit indispensable de préparer la marche qui devoit déposer M. le Duc de Cumberland par force ou par diversion, avant que l'armée du Roi put passer le Weser. La retraite de M. de Cumberland facilitoit l'exécution de ce projet ; mais sa marche vers Hamelen pouvoit rendre difficile celui d'assiéger cette Place. Pendant que M. le Maréchal d'Estées s'occupoit sérieusement, & avec toute l'activité possible, des moyens préliminaires, il s'avança à Bileweld pour tenir l'ennemi dans l'incertitude sur le point où il vouloit passer le Weser, & consumer des subsistances qui lui devenoient inutiles pour l'exécution de ses projets formés depuis long-tems, & dont les combinaisons furent si justes, qu'en même tems qu'il passoit le Weser à Hoxter & à Radisfort, il prévoyoit que M. le Duc de Cumberland l'attendroit à Hasleimbeck pour le combattre & l'empêcher d'assiéger Hamelen : ce qui est prouvé par sa lettre à M. de Paulmy, en date du 16 Juillet *, dix jours avant la bataille qui fournit au Roi dans un seul jour, la Hesle, la Westphalie, & une partie de l'Électorat d'Hanovre.

* Imprimée dans les Pièces justificatives de son Mémoire.

cours de l'art , lorsque l'on a pour objet de rester sur la défensive. Si , dans ce cas , ces deux précautions sont nécessaires , la disposition que le Général fait de ses troupes sur le terrain choisi , pour y attendre & combattre l'ennemi , n'est pas moins essentielle. La disposition de M. le Maréchal de Villars sur le terrain de Malplaquet étoit absolument défensive , puisque son objet étoit d'empêcher les ennemis de faire le siège de Mons ; le champ de bataille qu'il choisit étoit relatif à son objet ; les retranchemens qu'il fit faire en avant de son infanterie , ajoutèrent encore à la bonté de sa position ; mais sa disposition ne remplissoit point entièrement ses vûes , parce que le flanc gauche de son armée n'avoit aucun appui , & le bois du Sart qui auroit pû lui en servir s'il l'eut fait occuper en entier , lui devint funeste , parce qu'il n'en occupa qu'une partie. Prenons un exemple plus moderne.

Le champ de bataille de Fontenoy n'avoit pour objet que la défensive , parce qu'il s'agissoit d'empêcher les Alliés de troubler les opérations du siège de Tournai , que le Roi faisoit en personne. Parcourons le terrain , examinons sa situation , les retranchemens que M. le Maréchal de Saxe fit élever pour le rendre plus fort , & voyons ensuite si la disposition des troupes pour combattre remplissoit l'objet de la défensive , que la position de l'armée Française exigeoit.

M. le Maréchal de Saxe instruit que les Alliés commandés par M. le Duc de Cumberland , M. le Maréchal de Konigseg , & M. le Prince de Waldeck , s'assembloient à Lembeck , couverts de la riviere de Senne , ne douta point que leur intention ne fut de tâcher de secourir Tournai , & d'attaquer l'armée du Roi ; ce Général fut confirmé dans son opinion , lorsqu'il apprit qu'ils étoient venus camper entre l'Abbaye de Cambron &

F f

Soignées; mais incertain s'ils marcheroient pour secourir Tournai, en dirigeant leurs efforts vers le bas Escaut, ou s'ils se porteroient sur l'armée du Roi, en laissant la grande chaussée de Leuse à Tournai, & en menaçant la partie du haut Escaut; & pour être instruit de leurs mouvemens & de leurs marches, il détacha M. Duchailas du côté de Leuse, avec ordre de se retirer à mesure que l'ennemi s'avanceroit sur lui, ce qui fut exécuté ainsi qu'il l'avoit ordonné. La marche des Alliés ne permettoit plus à M. le Maréchal de douter que leur dessein ne fut de venir attaquer l'armée du Roi, laissant le bois de Barri & de Leuse à leur droite. Il avoit d'avance choisi un champ de bataille, dont il avoit assuré la gauche par deux redoutes, & par des abattis entre ces deux redoutes faits dans le bois de Barri; mais il ne prit aucune précaution pour le front du champ de bataille, qui ne fut totalement déterminé que la surveillance de l'action.

Ce champ de bataille formoit un angle, dont le sommet étoit Fontenoy. Il est aisé de sentir de quelle importance il étoit de garder & de défendre ce poste, & la nécessité de faire dépendre le succès de la bataille de sa conservation; on s'occupait, autant que le tems put le permettre, à fortifier ce village, & à le mettre en état de défense, profitant de tous les avantages du terrain & des chemins creux qui l'environnent; on éleva pendant la nuit des redoutes sur la droite de ce village, dont la direction s'étendoit vers Antoin; à la pointe du bois de Barri on avoit élevé une redoute, & une autre encore pardelà cette pointe, pour appuyer la gauche, & on avoit fait des abattis entre ces deux redoutes; ainsi le bois de Barri appuyoit la gauche, le village de Fontenoy étoit au centre, & celui d'Antoin appuyoit la droite. Il y avoit environ 350 toises de la redoute située à la

droite du bois de Barri , relativement à l'armée Française jusqu'à Fontenoy , & de ce village à Antoin environ 900 toises ; l'armée occupant ce terrain devoit nécessairement former un équerre. Tel étoit le terrain que l'armée occupa lorsque les Alliés vinrent l'attaquer le 11 Mai 1745.

Voyons actuellement la disposition que fit M. le Maréchal de Saxe , relativement au terrain qu'il avoit choisi , & les précautions qu'il prit pour parer aux attaques que l'ennemi pouvoit faire. Il mit un bataillon dans chacune des redoutes de la gauche , quatre dans Fontenoy , deux derrière pour les soutenir ; depuis la gauche du village de Fontenoy jusqu'à la redoute du bois de Barri , onze bataillons ; pardelà , sur la gauche , dix bataillons , dont trois en première ligne , & un plus loin sur la gauche ; trois autres à-peu-près alignés sur les onze bataillons , & trois autres plus en arrière ; derrière cette seconde ligne , huit escadrons ; depuis la droite de Fontenoy jusqu'à Antoin , derrière les trois redoutes , il y avoit une ligne composée d'une brigade d'infanterie , de quatorze escadrons de dragons , & d'une autre brigade d'infanterie , qui appuyoit sa droite à Antoin , dans Antoin cinq bataillons ; la cavalerie étoit sur deux lignes , l'une de vingt-quatre escadrons , & la seconde de vingt-huit ; entre ces deux lignes de cavalerie il y avoit huit bataillons en réserve , pour se porter où besoin seroit. Dans les trois redoutes entre Fontenoy & Antoin , il y avoit placé des détachemens , tirés des deux brigades d'infanterie qui défendoient cette partie ; enfin la Maison du Roi & les Carabiniers étoient en réserve , appuyant leur droite à la seconde ligne de cavalerie , & leur gauche vers la grande chaussée de Leuse. M. le Comte de Lowendal , qui depuis est mort Maréchal de France , étoit avec sa réserve entre le mont de Trinité & le village

de Rumignies , & M. le Maréchal avoit laissé vingt-sept bataillons & dix-sept escadrons , pour continuer le siège & contenir la garnison. Voyez la Planche 10.

Telle étoit la disposition de M. le Maréchal de Saxe , lorsque les Alliés débouchèrent par le village de Vezon & par celui de Maubray , & vinrent se mettre en bataille , les Anglais & les Hanovriens sur deux lignes d'infanterie , leur droite au bois de Barri , & leur gauche à la hauteur de Fontenoy , ayant derrière leur gauche le village de Bourgeon , que les Français avoient brûlé la veille. Leur cavalerie étoit en troisième ligne , & la réserve en quatrième , composée d'infanterie & de cavalerie. Les Hollandais formèrent l'équerre avec la droite de leur armée , & faisoient face aux trois redoutes entre Fontenoy & Antoin , leur droite vers la gauche des Hanovriens , & leur gauche entre Antoin & le village de Pieronne.

La disposition de M. le Maréchal de Saxe étoit bonne ; mais il me semble que de Fontenoy à la redoute du bois de Barri , cette partie étoit la plus foible , & cependant c'étoit celle sur laquelle il étoit probable que les Alliés feroient les plus grands efforts , parce qu'en supposant qu'ils eussent pénétrés par cette partie , & battu les troupes qui la défendoient , ils les replioient nécessairement sur Antoin , ou , au moins , sur le pont de bateaux jetté proche le village de Calonne ; & en allant appuyer leur gauche au village de Ramecroix & leur droite à Tournai , la Place étoit secourue. M. le Comte de Lowendal qui étoit près le mont Trinité avec sa réserve , auroit été forcé de repasser l'Escaut pour rejoindre l'armée sur la rive droite , & le siège auroit été levé ; mais ce n'étoit pas ce qu'il y avoit de plus à craindre , en supposant que cette gauche eut été battue ; il n'y avoit qu'un seul pont sur l'Escaut , il est vrai qu'il étoit défendu

par des tetranchemens très-étendus , & qui pouvoient mettre à couvert une grande quantité de troupes ; mais personne n'ignore le désordre & la confusion qui se mettent dans une armée battue, lorsqu'elle est suivie vivement : eût-elle six ponts pour se mettre hors d'insulte , une grande partie des soldats se jettera à la nage , dans l'espérance de se sauver plutôt ; mais ce désordre doit augmenter lorsqu'elle n'a qu'un seul pont pour le retrer.

Cette partie entre Fontenoy & la redoute du bois de Barri étant la plus foible , il auroit fallu élever encore une redoute entre Fontenoy & la redoute du bois , alors tout le front de l'armée auroit été en force ; mais quoique l'armée Française remporta la victoire , cela ne prouve pas que M. le Maréchal de Saxe n'ait pû faire une meilleure disposition , non-seulement quant à la force de la position de l'armée , mais encore quant à la disposition des troupes.

Je ne doute pas que si ce Général eut eu assez de forces pour se porter par-tout, & que l'état d'affaiblissement où il étoit, lui eut permis d'avoir toute sa tête, & d'agir par lui-même , il n'eut remédié aux inconvéniens qui pouvoient résulter de sa disposition, & certainement il en eut fait une autre plus relative à l'état de la guerre actuelle ; mais il étoit mourant , il n'avoit pas la force de monter à cheval, sa voix étoit éteinte, & , porté sur un char, son courage seul le soutenoit. M. le Maréchal de Saxe fit tout ce que l'on pouvoit attendre de lui dans l'état affreux où il étoit, il fit même plus qu'on ne pouvoit espérer ; ainsi n'attribuons point à ce grand Général les défauts qui pouvoient être dans sa disposition ; & en prenant le terrain tel qu'il l'avoit choisi & fait fortifier , examinons si l'on n'auroit pas pû faire une meilleure disposition , & si par cette disposition l'armée n'auroit pas été plus en force , & moins susceptible d'être forcée par le centre de la gauche, comme elle le fut d'abord.

Je n'ai point imaginé la disposition suivante, j'en dois l'idée à M. le Maréchal d'Estrées, qui l'eut, sans doute, exécutée, s'il eut commandé l'armée ; & la victoire qui balança long-tems entre les Français & les Alliés, eut été plutôt décidée en faveur des Français, en supposant que les Alliés eussent osé attaquer l'armée dans une position bonne par elle-même, mais dont la disposition étoit encore plus formidable.

M. le Maréchal de Saxe avoit trente-sept bataillons, dont il pouvoit disposer pour ce point de défense ; de ce nombre, six avoient leur place marquée, quatre dans Fontenoy, & deux dans les redoutes du bois de Barri. Dans l'intervalle de la redoute du bois de Barri à Fontenoy, établir quatre batteries de canon du parc, sans compter celles qui étoient dans le village de Fontenoy, & près de la redoute de la gauche ; ces quatre batteries balayant la plaine en avant, & croisant leur feu en avant de Fontenoy & de la redoute. Dans les trois intervalles de ces quatre batteries, placer un peu en arriere trois colonnes d'infanterie de six bataillons chacune ; derriere le village de Fontenoy, quatre bataillons, pour soutenir les troupes qui le défendoient, d'autant plus que ce point étoit essentiel à conserver. Derriere la brigade placée sur le flanc droit de Fontenoy, & qui soutenoit les deux premieres redoutes, trois autres bataillons en seconde ligne, pour veiller à la conservation de Fontenoy, & à celle des deux redoutes de ce flanc droit. Derriere les abattis qui étoient entre les deux redoutes de la gauche, trois bataillons, trois autres derriere la redoute qui fermoit absolument la gauche. Je ne change rien à la disposition depuis Fontenoy jusqu'à Antoin, excepté que je mets douze escadrons de cavalerie en seconde ligne, derriere ceux de dragons. En seconde ligne derriere les batteries & les ba-

taillons du centre de la gauche , je mets vingt escadrons , & vingt en troisième ligne ; sur la gauche de cette cavalerie , je place la Maison du Roi & les Carabiniers , sur deux lignes de dix-sept escadrons en première , & dix en seconde , leur gauche s'étendant vers le village de Ramecroix , cette partie étant essentielle à garder , parce que les Alliés pouvoient aussi-bien marcher sur Ramecroix par le chemin de Leuse , que sur le village de Vezon ; c'est pour cette raison que Ramecroix auroit dû être accommodé & fortifié , & y placer une brigade d'infanterie tirée de la tranchée de Tournai , ou de la réserve de M. le Comte de Lowendal , qui étoit , comme je l'ai déjà dit , campé , sa gauche au mont de Trinité , & sa droite à Rumignies. Voyez la Planche 11.

Je crois cette disposition formidable depuis Fontenoy jusques pardelà le bois de Barri , cette partie est inattaquable ; celle entre Fontenoy & Antoin est plus faible en troupes , mais elle est couverte par trois redoutes , & on peut détacher quelques bataillons des trois colonnes du centre de la gauche , si les circonstances l'exigent , & rendre par-là cette partie aussi difficile à attaquer ; d'ailleurs , on peut faire mettre pied à terre aux dragons , d'autant qu'ils sont soutenus par une ligne de cavalerie , & couverts par trois redoutes.

(kk) L'ennemi ne peut pas poursuivre bien loin la cavalerie de la première ligne , si l'on a pris la précaution de placer quelque infanterie , du canon , & des troupes légères , sur le flanc de cette cavalerie ; mais la cavalerie ennemie n'a rien à craindre de l'infanterie de la première ligne , & Montécuculi se trompe , lorsqu'il dit que *l'infanterie de la première ligne tomberoit en queue & en flanc sur la cavalerie ennemie* , qui poursuivroit celle qu'elle a battue. Comme cette première ligne d'infanterie

est probablement attaquée par celle de l'ennemi , ou qu'elle est dans l'attente de l'être , elle ne peut hasarder de se défunir ni de s'affoiblir , en marchant en partie au secours de sa cavalerie , parce qu'elle diviserait ses forces , & que ne présentant plus le même front , elle serait elle-même prise en flanc par les bataillons ennemis qui la déborderoient ; mais en prenant les précautions que j'ai dit ci-dessus , cette infanterie , ce canon , & ces troupes légères , que je place sur le flanc de la cavalerie opposé à celui de l'infanterie qui est en ligne , suffisent pour contenir la cavalerie ennemie , l'empêcher de suivre trop vivement la cavalerie battue , & lui donner le tems de passer par les intervalles de la seconde ligne , qui doit marcher en avant , & attaquer l'ennemi avec force & célérité lorsque la première ligne fera derrière elle , en même tems que les troupes légères le prendront en flanc & parderrière. L'infanterie du flanc doit rester dans sa position , & faire un grand feu de son canon pour contenir la seconde ligne de la cavalerie ennemie. Pour donner plus de solidité à ce secours , on peut faire marcher une brigade d'infanterie de la seconde ligne ; cette brigade se forme en colonne , & va appuyer sa tête à la première ligne , fait ensuite un à droite ou un à gauche , suivant le flanc où elle est appuyée , & par son feu , elle doit ralentir la vivacité de la poursuite de l'ennemi.

Si cette première ligne de cavalerie , au lieu d'être battue , enfonce l'ennemi , & le force à une retraite précipitée , les troupes légères doivent se joindre à elle pour presser sa retraite , & pour le forcer , par la vivacité avec laquelle elle le suit , à entraîner avec lui la seconde ligne ; si cette charge réussit , & que les deux lignes ennemies soient en déroute , l'infanterie & le canon qui étoient sur le flanc de la cavalerie , doivent se rapprocher

cher de la premiere ligne de son infanterie , pour prendre en flanc l'infanterie ennemie en même tems qu'elle est attaquée de front. Ce mouvement ne doit se faire que lorsque la seconde ligne de la cavalerie qui suit la premiere, aura dépassé le terrain sur lequel étoit la premiere ligne. Si l'ennemi se retire en ordre, la seconde ligne doit prendre le terrain qu'occupoit la premiere, pour garder le flanc de l'infanterie du corps de bataille , & le corps d'infanterie qui étoit sur le flanc opposé de la cavalerie, marcher toujours à hauteur de cette seconde ligne de cavalerie. Ces préceptes sont bons, mais il faut les appliquer aux circonstances & au terrain, & ne pas prendre pour une regle générale ce qui peut être bon dans une occasion, & qui dans une autre seroit un mouvement ou une disposition fautive.

(II) Par la disposition de Montécuculi, il paroît qu'il suppose une plaine, & que ses deux flancs sont appuyés à une riviere ou à des marais, & de l'autre à des montagnes ou à des ravins impraticables. Supposons une riviere à la gauche & des montagnes à la droite, il est nécessaire d'examiner la disposition de ce Général, relativement au terrain indiqué, & au nombre & à l'espece de troupes qui composent son armée.

Il suppose que son infanterie est composée de seize bataillons de douze cens quatre-vingt hommes chacun, tant piquiers que mousquetaires; sa cavalerie de quatre-vingt escadrons de cent cinquante cavaliers chacun; de deux mille dragons & de deux mille croates, ou troupes légères; ce qui compose une armée de 36480 combattans. Il partage son infanterie en deux parties égales, il met six bataillons en premiere ligne, & deux autres bataillons pour fortifier les flancs, & former *un bataillon double*. Sa seconde ligne est de la même force & dans le même ordre que la premiere; il met vingt-cinq escadrons en premiere ligne,

G g

c'est-à-dire , treize à la droite de l'infanterie de la premiere ligne , & douze à la gauche dans la même position ; pardelà la cavalerie il met cinq cens croates , ou troupes légères , à la droite , & autant à la gauche ; il couvre les deux flancs de cette premiere ligne par seize cens dragons à pied , dont huit cens à la droite & huit cens à la gauche , les uns appuyés à la chaîne de montagnes , & les autres à la riviere. Il paroît qu'il place dix escadrons cuirassés entre les deux lignes derriere les deux aîles , dont cinq à la droite & cinq à la gauche , avec mille croates sur la même ligne , partagés en deux parties égales ; cette ligne de cavalerie mise entre la premiere & la seconde ligne , paroît avoir pour objet de renforcer la premiere ligne au moment qu'elle s'ébranlera pour attaquer , ou bien de la soutenir ; en supposant que cinq escadrons de cuirassiers , & trois de croates , ou de hussards , puissent donner un secours efficace à treize escadrons de cuirassiers qui sont pliés & barrus. La seconde ligne est semblable à la premiere pour le nombre de bataillons & pour les escadrons : il place deux cens dragons à cheval sur l'aîle droite & autant sur l'aîle gauche , derriere les dragons à pied , mais alignés sur la seconde ligne. Il met vingt escadrons cuirassés en réserve ; mais il ne dit point où il faut les placer , il dit seulement qu'il en faut dix pour la réserve de la premiere ligne , & dix pour la seconde ligne , ce qui n'est pas clair ; s'il avoit dit qu'il en falloit dix pour l'aîle droite & dix pour l'aîle gauche , il auroit été plus intelligible. Comme son ordre de bataille me paroît déjà assez confus , j'ai cru devoir partager ces vingt escadrons en deux parties égales , & en mettre dix derriere la seconde ligne de la cavalerie , appuyés à la riviere , & dix dans la même position , appuyés à la chaîne de montagnes. Enfin il place des pelotons d'infanterie tirés des bataillons ,

entre les escadrons de la premiere ligne. Il me semble que telle est la disposition de Montécuculi ; du moins , c'est ainsi que je l'ai conçu. Voyez la Planche 12 :

L'explication qu'il donne de l'emplacement de ses croates , ou troupes légères , n'est pas claire ; il les place *vis-à-vis le milieu du front*. Il y a dans cette expression une obscurité sur l'endroit où il veut qu'ils soient postés ; on ne sait si c'est en avant de chaque front , vis-à-vis le milieu de chaque aîle , ou si c'est entre les deux lignes , d'autant qu'il dit ensuite , *qu'ils doivent être mis comme en lessé , toujours prêts à sortir tout d'un coup , dès que l'occasion le demande*. S'ils sont en avant du front de la premiere ligne , ils ne sont point en *lessé* ni enfermés ; or comme le terme de sortir suppose que l'on est enfermé ou enclavé dans une ligne ou entre deux lignes , ils ne peuvent pas être en avant de la premiere ligne. Il ajoute que *s'il y a un plus grand nombre de cavalerie légère que les deux mille croates , il seroit difficile de les comprendre dans l'ordre de bataille*. Je ne vois point quelle seroit la difficulté de les employer utilement ; il dit lui-même *qu'il faut les mettre sur les aîles de l'autre cavalerie* , (ce qui s'entend sur les aîles de la cavalerie de la seconde ligne.) voilà donc leur place toute trouvée. Ce qui prouve encore que son intention a été de mettre ces mille croates entre les deux lignes , vis-à-vis le milieu de chaque front , c'est qu'il ne place sur les aîles de la seconde ligne que le surplus pardelà les deux mille croates qui sont dans son armée. Ce qu'il dit ensuite est contre toute possibilité : il suppose que cette cavalerie légère est enveloppée sans pouvoir se défendre , & il prétend que dans cette position *elle doit se mettre à couvert derriere l'armée*. Si elle est enveloppée de façon à ne pouvoir pas se retirer , il lui est impossible de se mettre à couvert derriere l'armée , il falloit

Gg 2

qu'elle se mit en sûreté avant que d'être enveloppée; dans cette position fâcheuse, elle n'a d'autre ressource que de tâcher de pénétrer par quelqueendroit le sabre à la main, & de se faire jour pour se rendre au lieu indiqué par Montécuculi : d'ailleurs, comment ce Général veut-il que ces croates soient enveloppés, puisqu'il les met entre deux lignes? Avant qu'ils soient attaqués, il faut que la première ligne de cavalerie soit battue; & encore ne le seront-ils pas, parce qu'ils seront entraînés par cette première ligne, ou ils se mettront promptement en sûreté, en passant par les intervalles de la seconde. Si on les place en avant de la première ligne, ils peuvent être facilement enveloppés pour peu qu'ils s'en éloignent, ou se renverser sur la première ligne, & y mettre du désordre; mais alors ils ne seront plus en *leffe*.

Examinons les raisons que peut avoir eu ce Général pour faire la disposition ci-dessus, & les défauts que je crois y trouver. Montécuculi a probablement eu dessein de faire agir principalement sa cavalerie, & pour lui donner un secours plus prompt, il met entre les deux lignes dix escadrons cuirassés & six de croates; mais ces seize escadrons, dont il y en a huit pour l'aîle droite, & huit pour l'aîle gauche, ne peuvent qu'éloigner, & même empêcher les secours que la seconde ligne doit donner à la première, & y mettre du désordre si elle est battue : d'ailleurs, que deviendront ces pelotons d'infanterie, qu'il met dans les intervalles des escadrons de la première ligne? ils seront foulés aux pieds des chevaux, ou hachés en pièces par l'ennemi. Si au lieu d'être battue, cette première ligne culbute la cavalerie ennemie, elle ne peut espérer cet avantage qu'en marchant elle-même à l'ennemi, & elle perd alors le secours qu'elle s'étoit promis de ces pelotons d'infanterie, parce qu'ils ne peuvent pas la suivre; & si

pour ne pas perdre ce secours très-incertain , elle se laisse attaquer de pied ferme , il y a tout lieu de croire qu'elle sera battue. Les mille croates qu'il place entre les deux lignes , à côté des dix escadrons cuirassés , sont , sans doute , pour prendre en flanc la cavalerie ennemie , en supposant la première ligne forcée de se retirer ; mais pour qu'ils puissent exécuter ce projet , il faut au moment que la cavalerie se branle pour marcher à l'ennemi , que les cinq cens croates de la droite aillent appuyer leur gauche à la hauteur du bataillon de la droite de la première ligne , & leur droite tirant vers la seconde ligne ; & que ceux de la gauche se mettent dans la même position , leur droite au bataillon de l'aîle gauche de la première ligne , & leur gauche tirant vers la seconde ligne. Les mille autres croates qu'il appuie aux aîles de la cavalerie de la première ligne , peuvent avoir deux objets , celui de prendre en flanc l'ennemi en même tems qu'il sera attaqué de front , & celui de couvrir le flanc des dragons à pied , & de faciliter leur retraite si les circonstances l'exigeoient : les dragons à cheval semblent avoir le même objet , ces derniers peuvent être de quelque utilité ; mais les croates ou les hussards ne peuvent servir à rien , parce qu'il est probable qu'ils seront attaqués en même tems que la cavalerie , & que n'étant pas montés assez avantageusement , ils ne pourront pas résister au choc de la cavalerie ennemie ; ainsi loin de couvrir & de protéger les dragons à pied , ce seront ces dragons qui les protégeront par leur feu , & qui leur faciliteront les moyens de se retirer. Les huit bataillons en première ligne , dont il y en a deux pour fortifier les côtés , sont rangés dans l'ordre accoutumé , avec la différence cependant que du tems de Montécuculi les bataillons étoient rangés sur six de hauteur , & qu'aujourd'hui ils ne sont plus que sur trois ; la seconde ligne est dans le même ordre , tant infanterie que cavalerie.

Huit bataillons en première ligne ne sont pas suffisans ; c'est la première ligne qui doit faire les plus grands efforts, & qui est la plus exposée, par conséquent elle doit être plus forte en infanterie que la seconde ligne, qui n'est faite que pour porter des secours prompts, ainsi que la réserve, aux parties de la première ligne qui pourroient foiblir.

La ~~seconde ligne de cavalerie~~ ^{libre cavalerie} ne peut être d'aucun secours à la première, parce qu'il y a entre elles deux, dix escadrons de cuirassiers & six de croates ; ces mille croates qui sont en *lesse*, pour me servir des termes de Montécuculi, ne peuvent pas remplir l'objet que ce Général s'est proposé, s'ils ne font pas le mouvement que j'ai dit plus haut, avant que la cavalerie ne s'ébranle pour marcher en avant ; car s'ils attendent pour le faire que leur cavalerie soit pliée & battue, ils seront entraînés dans sa retraite ; s'ils font leur mouvement à tems, ils peuvent lui être d'un grand secours, mais il faut bien compter sur l'intelligence de leurs officiers & sur la valeur de ces troupes. Je suppose qu'ils fassent leur mouvement à tems, qu'ils soient conduits par des officiers valeureux & intelligens, & qu'ils ne s'épouvantent point d'un premier échec, la retraite de cette première ligne sera toujours embarrassée par les dix escadrons de cuirassiers qui sont entre les deux lignes, & qui empêcheront la seconde ligne de marcher à son secours.

L'objet que l'on doit se proposer dans la disposition que l'on fait des troupes sur un champ de bataille, est de mettre chaque arme sur le terrain qui lui est propre, & où elle peut agir avec plus d'avantage, que toutes puissent se protéger l'une l'autre, sans que cette protection exige de grands mouvemens : il faut encore que la première disposition puisse se changer facilement selon les circonstances, sans que l'ennemi puisse s'en apperce-

voir que lorsqu'elle est faite, ou qu'il est attaqué dans ce nouvel ordre ; ou s'il s'en apperçoit, qu'il ne trouve aucun moyen ni aucun jour pour attaquer avec avantage pendant le tems que se fait le mouvement.

La disposition de Montécuculi ne peut pas se changer sans faire de grands mouvemens, qui demandent beaucoup de tems, sans une précision qu'il est bien difficile d'avoir, & sans mettre de la confusion dans les troupes. Ce désordre peut venir de deux principes ; le premier des pelotons d'infanterie qu'il met entre ses escadrons de la premiere ligne ; le second, & le plus certain, vient de ces dix escadrons qui sont entre les deux lignes. Je pense aussi que les croates, ou hussards, qui couvrent les flancs de la cavalerie de la premiere ligne, & qui ont sur leur flanc des dragons à pied, seroient mieux placés à côté des dragons à cheval, parce que dans cette position ils peuvent être utiles à la cavalerie si elle est battue ; ils peuvent encore être d'un grand secours aux dragons à pied, en supposant qu'ils fussent attaqués par un nombre de troupes très-supérieur : si, au contraire, la cavalerie ennemie est battue, ces croates, joints aux dragons à cheval, peuvent par une attaque vive sur le flanc, achever la défaite de cette aîle, suivie en ordre, mais avec vivacité par la premiere ligne.

Après avoir examiné la disposition de Montécuculi, & fait voir en quoi elle est défectueuse, il faut examiner celle que l'on pourroit faire du même nombre de troupes, & sur le même terrain. La disposition que je propose me paroît plus simple, plus susceptible de secours, plus aisée à changer, plus facile à se mouvoir, & moins sujette au désordre.

Je mets dix bataillons en premiere ligne, huit en bataille, & deux en colonnes derriere les bataillons qui ferment les deux

ailes (a). Sur chaque flanc de l'infanterie je mets quatorze escadrons , & pour couvrir les ailes de la cavalerie , je place huit cens dragons à pied à la gauche , appuyés à la rivière , & douze cens à la droite , qui ont leur gauche appuyée à la chaîne de montagnes. De ces douze cens dragons à pied , j'en détache quatre cens , pour occuper les issues & les chemins qui pourroient être dans l'intérieur des montagnes , sur le flanc de l'armée , & donner jour à l'ennemi de pénétrer par cette partie , & d'attaquer ce flanc ; je fais rompre les chemins par des coupures larges & profondes , & la terre qu'on en tire sert de parapet aux troupes que je place derrière. Si les hauteurs sont praticables , & que l'ennemi puisse s'en emparer , au lieu de quatre cens dragons j'en détache six cens , dont une partie pour garder les coupures faites dans les chemins , & l'autre pour occuper & garder les hauteurs. La seconde ligne est de six bataillons , treize escadrons à la droite , & autant à la gauche , mille croates sur le flanc droit , un peu en avant de la seconde ligne , derrière les dragons à pied , & autant à la gauche dans la même position. Il reste vingt-six escadrons cuirassés , que je partage en deux parties égales , & que je place en réserve en troisième ligne , l'une appuyée à la chaîne de montagne , & l'autre à la rivière. Voyez la Planch. 13.

Ou cette armée a dessein de marcher en avant , & d'attaquer l'ennemi,

(a) Il faut se ressouvenir que les bataillons selon Montécuculi , sont de douze cens quatre-vingt soldats : j'ai laissé les bataillons de cette force , pour ne pas m'écarter du Texte , relativement à cette disposition ; d'ailleurs si leur force paroît au Lecteur trop considérable , il n'a qu'à supposer que j'ai joint ensemble deux bataillons de six cens quarante hommes , & qu'au lieu de dix bataillons en première ligne , il y en a vingt , & douze en seconde au lieu de six.

l'ennemi , ce qu'elle peut faire sans perdre la protection de ses appuis , ou elle a dessein de rester dans sa position , & d'y attendre l'ennemi. Si elle marche pour attaquer , elle doit toujours occuper les hauteurs par des détachemens , & les troupes destinées à cette garde , doivent fouiller très-exactement l'intérieur des montagnes , & n'avancer qu'à mesure que l'armée marche ; dans ce cas il est inutile de lever de la terre ni de faire des coupures : mais lorsque l'on est à portée de l'ennemi , on peut sur le champ barrer les chemins , en coupant de gros arbres , & en élevant de la terre pour n'être point inquiété par ce flanc , & pour diminuer le nombre de troupes qu'il faudroit y employer sans cette espèce de fortification. Si cette armée a choisi une position , & qu'elle soit résolue d'y attendre l'ennemi , elle doit avoir eu le tems de fouiller les montagnes , de rompre les chemins , de faire des coupures , & d'assurer cette partie , ainsi que les hauteurs.

Je suppose actuellement que cette armée dans la position indiquée ci-dessus , attaque l'ennemi ou qu'elle en soit attaquée , n'importe , les manœuvres , en la supposant battue , sont les mêmes ; & si elle bat , ses dispositions pour suivre l'ennemi sont aussi les mêmes. En supposant la première ligne droite de sa cavalerie battue , elle doit se retirer par les intervalles de la seconde ligne , & se rallier derrière , pendant que celle-ci marche à l'ennemi ; mais pour faciliter cette retraite de la première ligne , & donner plus de poids à l'attaque de la seconde , il faut que dans l'instant que les deux armées s'ébranlent pour marcher en avant & se charger , que les dragons à pied se forment en colonne , cinquante ou soixante pas en avant de leur première position , pour être plus en force , & par le feu du flanc de cette colonne , en imposer à l'ennemi , & rendre son

H h

attaque moins vive. Les mille croates doivent faire leur mouvement en même tems que les dragons font le leur , & se mettre en écharpe , l'escadron de la droite à trente pas de la colonne de dragons , & l'escadron de la gauche , tirant vers l'escadron de l'aîle de la seconde ligne. Cette colonne de dragons à pied , & ces croates , ou hussards , en écharpe , assurent le flanc de la cavalerie , & empêchent qu'on ne la tourne , & menacent en même tems celui de l'ennemi , s'il a l'imprudence de se laisser emporter à un premier succès. Huit escadrons de la réserve de la droite doivent aller se placer derriere les mille croates ; & lorsque ces troupes légères marcheront pour prendre en flanc & parderriere l'ennemi victorieux , qui suit la cavalerie en retraite , ces huit escadrons doivent prendre la place des croates , pour contenir , avec la colonne de dragons , la seconde ligne de l'ennemi. Le même mouvement doit se faire à la gauche , du moment que les deux armées s'ébranlent pour se charger. Voyez la Planch. 14.

J'ai dit que je mettois deux bataillons en colonne , l'une derriere le bataillon de l'aîle droite , & l'autre , derriere celui de l'aîle gauche de la premiere ligne. Ces deux bataillons doivent rester dans cette position , jusqu'à ce que la premiere ligne soit à portée de l'ennemi , & prête à le charger la bayonnette au bout du fusil ; alors ces deux colonnes doivent s'avancer par le pas oblique à la hauteur de la ligne d'infanterie , doubler le pas , & attaquer l'ennemi en flanc , en même tems que les huit bataillons l'attaqueront en front.

Je suppose que cette attaque ne réussisse point , & que cette premiere ligne d'infanterie soit pliée & forcée de se retirer ; les deux colonnes des flancs doivent , sans changer leur ordre , se retirer avec la ligne , & couvrir les deux flancs ; mais la

seconde ligne qui est de six bataillons , doit se partager en deux , chaque bataillon se former en colonne , & aller appuyer sa tête aux deux bataillons en colonnes qui couvrent les ailes : ce mouvement est aisé à faire , & ne peut même pas être vu de l'ennemi , qui dans la chaleur du combat , & dans le moment d'un premier succès , ne voit que la victoire , ne songe qu'à en profiter , & à suivre l'ennemi qui se retire , sans faire attention aux mouvemens que fait sa seconde ligne ; ces deux colonnes de quatre bataillons chacune étant formées , les huit bataillons doivent se retirer lestement , mais en ordre , pour engager l'ennemi à se mettre entre ces deux colonnes : s'il s'y engage , il doit être vivement attaqué sur ses deux flancs , & cette attaque doit donner le tems à la premiere ligne de se rallier , & de remarcher à l'ennemi bayonnette baïssée. Pendant que la seconde ligne d'infanterie fait son mouvement , & qu'elle se forme en colonne par bataillon , il doit se détacher dix escadrons des deux réserves , cinq de celle de la droite , & cinq de la gauche , & aller se placer à cinquante pas derriere le terrain qu'occupoit la seconde ligne d'infanterie , pour rassembler les troupes en retraite , & les forcer à se rallier en avant d'eux ; mais si cette infanterie est totalement en désordre , malgré l'attaque des flancs de l'ennemi par les deux colonnes , & que les officiers qui la commandent ne puissent point la rallier que derriere ces dix escadrons , il faut alors que cette cavalerie la laisse passer , & qu'elle marche ensuite à l'ennemi , qu'elle le charge à toutes jambes le sabre à la main ; & si elle entre dans les bataillons ennemis , il faut qu'elle ait la précaution de ne point les dépasser , mais de rester dedans , & de hacher en pièces tout ce qui fera résistance ; si ces escadrons dépassoient les bataillons ennemis , ceux-ci , après qu'ils seroient

passés, se retourneroient sur eux, & leur feroient un feu terrible qui en tueroit beaucoup, & qui les empêcheroit de se rallier. Voyez la même Planche.

Si, au lieu d'être battue, l'infanterie force l'ennemi à la retraite, la seconde ligne doit se former en colonne par bataillon, & chacune de ces six colonnes doit aller remplir l'intervalle qu'il y a entre chaque bataillon de la première ligne. Quoiqu'il n'y ait que six colonnes pour sept intervalles, en faisant joindre les deux bataillons du centre, il se trouvera suffisamment de colonnes pour remplir les intervalles. Cette seconde disposition est facile à exécuter; elle est forte dans toutes ses parties, le feu est plus vif, quoique les colonnes n'en doivent point faire, & cet ordre est solide pour suivre l'ennemi dans sa retraite sans craindre aucun événement fâcheux. Voilà le moment où la ligne pleine est bonne, parce que comme l'ensemble est important dans cette circonstance, les troupes la conserveront bien plus facilement lorsque les bataillons se joindront, & que l'ordre sera entremêlé de colonnes & de bataillons en bataille. Il ne faut que du silence & de la discipline dans les troupes, & elles suivront l'ennemi avec vivacité & sans confusion.

Cette disposition est forte par elle-même; & quand même la seconde ligne de l'ennemi se joindroit à sa première, elles ne pourroient pas espérer de rompre cette ordonnance, parce que l'assurance d'une victoire anime & encourage celui qui suit l'ennemi rompu & en retraite, que celui-ci est anéanti & découragé par la honte d'une défaite prochaine, & qu'il n'est pas en lui de remédier à une affaire, que la disposition du vainqueur décide manifestement pour lui. Voyez la même Planch.

Si la cavalerie a le même succès que l'infanterie, la seconde

ligne doit s'avancer en ordre à mesure que la première suit l'ennemi. Comme je suppose le mouvement des dragons à pied & celui des croates fait , ainsi que je l'ai dit plus haut ; c'est-à-dire , les dragons à pied , formés en colonne , & les croates en écharpe , appuyés à cette colonne ; les croates , ou les hussards , doivent , dans ce moment , dépasser les dragons , suivis de huit escadrons de cuirassiers de la réserve , les premiers pour attaquer en flanc l'ennemi en retraite , & les seconds pour les soutenir , & pour contenir en même tems la seconde ligne de l'ennemi. Si les huit escadrons ne sont pas jugés suffisans , on peut faire marcher les dix qui restent , ce qui fera treize escadrons à la droite , & autant à la gauche. Les dragons à pied doivent suivre à la hauteur de l'infanterie de la première ligne ; ceux qui occupent les montagnes ne doivent point quitter le flanc de l'armée , à moins qu'ils ne voyent jour à attaquer avec avantage le flanc de l'ennemi en retraite ; mais ceux qui couvrent le flanc gauche , & qui bordent la rivière , ne doivent s'avancer qu'avec la première ligne , & ne jamais quitter son flanc. Lorsque l'ennemi est décidément battu , & qu'il est en pleine retraite , il faut abandonner sa poursuite aux croates , ou hussards , & aux escadrons de la réserve , soutenus des dragons à pied , & de quelques bataillons détachés du corps de bataille. L'ordre pour cette poursuite doit être relatif au terrain & à la disposition de l'ennemi ; mais le plus solide , en supposant une plaine , est partie en colonne & partie en bataille. Voyez la même Planche , disposition de la gauche.

Je pense que la disposition que je propose est meilleure que celle de Montécuculi , chaque arme est placée sur le terrain qui lui est propre , & où elle peut agir ; elle peut facilement changer de position sans que l'ennemi puisse s'y opposer , sans

même qu'il s'en apperçoive, & sans lui donner aucun jour pour attaquer avec avantage dans le moment que le mouvement se fait, parce qu'il ne se fait que sur les derrières par la seconde ligne d'infanterie, par les réserves, & par les croates; que la première ligne reste toujours dans son premier ordre, à l'exception des deux bataillons en colonne, qui, au moment d'attaquer, devançant les flancs de l'infanterie de la première ligne, pour donner plus de force à son attaque, & des dragons à pied qui se forment en colonne sur les flancs.

Je n'ai point cherché à trouver Montécuculi en faute; mais sa disposition m'a paru si embrouillée & si confuse, que je n'ai pu me refuser d'entrer dans des détails qui m'ont paru nécessaires pour en faire voir la défautosité.

Si cette armée, au lieu d'avoir pour appuis des montagnes à sa droite & une rivière à sa gauche, a d'un côté des bois, & de l'autre un village, la disposition ne doit plus être la même, parce qu'il n'y auroit pas assez de huit cens hommes pour garder & défendre le village, & pas assez de douze cens pour défendre le bois.

Il y a dans cette armée seize bataillons, de douze cens quatre-vingt hommes chacun; ce qui fait 20480 combattans; en faisant mettre pied à terre aux deux mille dragons, on aura suffisamment d'infanterie. Il faut retrancher le village, & faire des abattis dans le bois; on peut alors partager l'infanterie en deux parties, en placer une dans le bois, derrière les abattis, & l'autre partie, moitié dans le village & moitié derrière, pour soutenir & rafraîchir les troupes qui le défendent; mettre la cavalerie sur deux lignes dans l'intervalle du village au bois, à l'exception de douze escadrons cuirassés, qu'il faut placer sur le flanc droit du village, parce que ce village cou-

vre la droite , qu'il est en plaine , & qu'il peut être tourné ; derriere ces douze escadrons , mettre en seconde ligne les deux mille croates , pour assurer plus efficacement cette partie , & abandonner à la cavalerie le sort de la bataille , qui doit , suivant cette disposition , décider seule du succès ou de la défaite.

Comme je suppose le village & les bois retranchés , cette position est purement défensive , la droite & la gauche sont en force , à la vérité ; mais si la cavalerie est battue , l'infanterie est séparée en deux sans pouvoir se rejoindre , & c'est le même inconvénient que j'ai dit plus haut , qui étoit dans ma première disposition sur le terrain de Malplaquet ; d'ailleurs , qui peut empêcher l'ennemi d'attaquer avec la plus grande partie de ses troupes , le flanc qui lui paroîtra le moins difficile à emporter ? Cette partie chassée de son poste , la cavalerie est prise en flanc & en front , elle ne peut plus rester dans sa position , & la bataille est décidément perdue.

Quoique cette disposition soit bonne , relativement à l'emplacement des différentes armes qui sont sur le terrain où elles peuvent combattre , elle est mauvaise par les inconvénients qui en peuvent résulter : il faut donc en faire une autre qui remplisse l'objet qu'on s'est proposé. Ou l'on veut faire agir principalement la cavalerie , & cependant lui donner les secours qu'elle doit naturellement attendre de l'infanterie , ou l'on ne veut se servir que de son infanterie : pour cet effet on peut faire deux dispositions.

La première suppose que l'on veut faire combattre la cavalerie , & lui ménager des secours prompts de l'infanterie. Je n'emploierai que le même nombre de troupes qu'indique Montécuculi ; je partagerai seulement ses bataillons en deux ; comme il les fait de douze cens quatre-vingt hommes , je les mets

de six cens quarante ; ainsi au lieu de seize bataillons, j'en ai trente-deux, & quatre de dragons, de cinq cens hommes chacun, à qui je fais mettre pied à terre, ayant suffisamment de cavalerie pour remplir mon objet.

Je retranche le village, non par des lignes & des angles, ni par des redoutes simples, ou avec des bastions, mais par des redoutes de mon invention, que je crois plus fortes, & bien plus difficiles à attaquer. Les unes présentent un angle à la campagne, & ont un redan en avant qui le couvre, & dont le fossé communie à celui de la redoute. Cette redoute a vingt-quatre toises sur chaque face extérieure, le parapet du redan est à huit toises de l'angle du fossé de la redoute; ce parapet a trois toises d'épaisseur, & le fossé trois de largeur; le parapet de la redoute est de trois pieds plus haut que celui du redan, pour multiplier le feu, & pour que le redan soit protégé par la redoute. Vers le centre de la redoute, j'éleve un cavalier de trois pieds plus haut que le parapet, sur lequel on place quatre pièces de canon de quatre; ce cavalier n'a point d'embrasures, parce qu'il faut que le canon soit plus élevé, pour pouvoir être tiré sans craindre de blesser les soldats qui sont dans la redoute & dans le redan; s'il y avoit des embrasures, ou le canon seroit trop bas, ou le cavalier trop haut. Voyez la Planch. 15, Fig. 1.

Ma seconde espece de redoute est sur les mêmes proportions que la premiere; mais elle présente une face à la campagne. Du centre de cette face, il part un boyau long de douze toises & large de trois, sans compter le parapet de droite & de gauche. A l'extrémité de ce boyau, j'éleve une redoute qui a quatorze toises sur chaque face extérieure; cette redoute présente un angle à la campagne, le fossé qui l'environne

ronne communique à celui du boyau , & celui du boyau à celui de la grande redoute. Ce boyau qui communique de la grande redoute à la petite , a un parapet pareil à celui des deux redoutes ; c'est-à-dire , qu'il a trois toises d'épaisseur , & le fossé trois de largeur. Dans le centre du boyau il y a trois traverses , pour qu'il ne soit point enfilé , & pour que l'ennemi , en le supposant maître de la petite redoute , ne puisse pas marcher sur le champ à la grande. Les proportions pour l'élévation , sont les mêmes que celles de la première redoute avec son redan ; il y a de même un cavalier pour y placer du canon. Cette redoute demande plus de tems pour la construire que la première ; aussi je ne la propose que lorsque l'on est maître du tems , & que l'on a suffisamment de travailleurs pour la construire promptement. Voyez la même Planche , Figure 2.

Ces redoutes doivent avoir trois rangs de puits en avant , qui les bordent tout autour , jusqu'aux deux angles de la face intérieure , où est la porte pour y entrer ; & c'est de la terre de ces puits que l'on élève le cavalier que je mets en dedans. Ce cavalier doit être fait avec des saucissons , des fascines & des gabions.

C'est avec ces redoutes entremêlées , tantôt celle avec un redan , tantôt l'autre , que je fortifie la position que je suppose ci-dessus. Le village est en force , & même inattaquable ; le flanc droit est défendu par une double redoute , flanquée de deux batteries de canon , avec de l'infanterie derrière : sur le flanc de cette infanterie , il y a douze escadrons de cavalerie , & six de croates , ou de hussards , en seconde ligne , qui défendent cette partie ; le centre de la bataille est couvert d'une redoute avec son redan , flanquée de deux batteries de canon ,

avec huit bataillons derriere la redoute. La gauche appuyée au bois, est défendue par une redoute avec son redan, & par-delà, jusqu'au ruisseau, il y a des abattis défendus par de l'infanterie. La cavalerie est sur deux lignes entre le village & la redoute du centre, & entre cette redoute & celle qui est sur le bord du bois; à l'exception de dix escadrons que je place derriere l'infanterie du centre, en troisième ligne, & de six escadrons de croates, ou hussards mis en écharpe, proche le bois. Par cette disposition, la cavalerie peut agir facilement, elle peut marcher en avant pour attaquer; & si son attaque ne réussit pas, & qu'elle soit obligée de se retirer, elle le peut sans avoir rien à craindre de l'ennemi, qui ne dépassera jamais les redoutes; il faut qu'il les prenne, avant que de songer à profiter du premier avantage qu'il a eu sur la cavalerie; ainsi elle peut se retirer sans craindre d'être suivie, se rallier, & retourner à la charge. Voyez la Planche 16.

La seconde disposition est différente, quoique sur le même terrain, parce que je suppose que l'on ne veut faire combattre que l'infanterie. Tout le front est couvert de redoutes de mon invention, depuis le bois qui est à la gauche jusques par-delà le village, de sorte que la redoute de la droite est positivement à égale distance du village & de la riviere; il y a des batteries de canon sur tous les flancs des redoutes, un bataillon dans chaque redoute, comme à la premiere disposition, & l'infanterie est distribuée derriere les redoutes & entre les batteries de canon; la cavalerie est derriere sur deux lignes, à l'exception de dix-huit escadrons, & de douze de hussards en seconde ligne, placés derriere la redoute de la droite. La disposition de la gauche, relativement aux abattis, est la même que la précédente. Voyez la Planche 17.

Par cette disposition , toute l'infanterie est en premiere ligne, couverte par des redoutes, & en force par-tout. La cavalerie que l'on ne veut pas faire combattre est comme dans une forteresse; & je pense que cette disposition remplit entierement l'objet de la défensive; qu'elle est très-difficile à attaquer, & même inattaquable.

Toute disposition est toujours soumise au terrain, que l'on soit sur la défensive ou sur l'offensive. Si cette armée est sur l'offensive, ces redoutes sont inutiles; mais comme il faut toujours se ménager des appuis aux flancs, on peut appuyer sa droite à la rivière, & la gauche au bois, laisser le village en arriere; mais le retrancher, & faire élever une redoute à l'entrée du bois, pour faciliter la retraite en cas de malheur. Comme à la guerre les événemens sont douteux, malgré les plus sages précautions & dispositions, il faut toujours se ménager une retraite assurée. Il est impossible de donner une disposition générale, applicable à tout pays, à toute situation & à toute espece d'armes; c'est au Général à voir, juger, disposer & combattre.

La victoire gagnée, il faut savoir en profiter, & prendre les mesures les plus justes, en cas de succès, pour que l'ennemi ne puisse plus tenir la campagne. Il est aussi essentiel de savoir profiter de ses avantages, qu'il l'est d'empêcher l'ennemi de tirer tout le fruit qu'il peut attendre d'une victoire. On ne peut exécuter ces projets, qu'autant qu'on les a prévu de longue main; l'un & l'autre dépendent du génie, de l'activité, de la disposition, & du coup d'œil du Général, de l'intelligence des Officiers généraux, de l'ordre qui est observé dans les troupes, & de la confiance qu'elles ont dans leur Général. Savoir profiter d'une victoire, & mettre ses talens en execu-

tion, c'est être en même tems Général, politique & citoyen. Combien d'exemples pourroit-on citer de batailles perdues, que les ennemis n'ont point gagnées, parce qu'ils n'ont pas su ou voulu en profiter ? Si un Général vouloit se persuader qu'il acquiert mille fois plus de gloire en finissant la guerre dans une campagne par la ruine entière de l'armée ennemie, que par dix ans de succès qui ne décident rien, & qui ne tendent qu'à la prolonger, à ruiner l'État, & à le dépeupler de ses habitans, il ne seroit plus question de faire, comme on dit, *un pont d'or à l'ennemi*. Il y a, sans doute, des circonstances & des pays qui empêchent de profiter de tous ses avantages ; mais il faut, du moins, en tirer tout le parti possible, sans s'exposer à recevoir aucun échec, n'envisager que l'utilité que l'on peut retirer d'une armée battue, la suivre avec prudence, la harceler, sans négliger de prendre des positions avantageuses, pour conserver toute la campagne l'ascendant que l'on a sur elle, se préparer par-là les moyens de faire de grandes conquêtes les campagnes suivantes, & enfin, forcer l'ennemi à implorer la clémence du Prince, & à lui accorder la paix.

(*mm*) On place l'artillerie sur tout le front de l'infanterie ; on la met ordinairement entre les brigades ou en avant, on profite des éminences que le terrain présente. Les batteries sont plus ou moins considérables, selon l'usage que l'on veut en faire, & la quantité de pièces que l'on a, parce qu'il faut qu'il y en ait sur tout le front ; mais aujourd'hui que l'artillerie est si considérablement multipliée, que la plus nombreuse & la plus avantageusement placée, a un avantage certain ; presque toutes les batailles ne se décident plus que par le canon. Cette façon de faire la guerre diminue de beaucoup la gloire des troupes, & des Généraux qui les commandent ;

de même la perte d'une bataille ne peut pas , en quelque façon , leur être attribuée.

Montécuculi dit qu'il faut placer du canon dans les intervalles des escadrons ; je le crois embarrassant , & si la cavalerie est battue , c'est du canon de perdu ; si on en met , il faut que ce soit entre les brigades ; encore faut-il le faire soutenir par un bataillon placé derrière , dans la position la plus convenable ; le terrain & les circonstances doivent l'indiquer. Cette disposition n'empêchera pas la cavalerie de marcher en avant ; mais au moment qu'elle s'ébranle pour marcher à l'ennemi , il faut rapprocher le canon & l'infanterie de la seconde ligne , & avoir attention qu'il n'empêche point cette seconde ligne de suivre la première ; pour cet effet , l'infanterie destinée à soutenir & à garder ce canon , doit être en colonne , & se retirer sur le flanc de la seconde ligne. Ce canon ne doit être que de quatre , afin que l'on puisse le traîner aisément. Dans la position où je suppose le canon & cette infanterie , après la marche de la cavalerie à l'ennemi , l'un & l'autre peuvent être très-utiles à cette cavalerie , en cas qu'elle soit battue , & forcée de se battre en retraite. 1°. Ils la rassureront , parce qu'elle ne pourra être tournée par ses flancs. 2°. Le feu des bataillons & du canon qui prendra l'ennemi en écharpe , ralentira sa poursuite , & facilitera à la cavalerie battue , sa retraite , elle se ralliera beaucoup plus promptement , & elle remarchera en avant pour soutenir la seconde ligne , qui dans ce moment devient la première. 3°. L'ennemi sera ébranlé par le feu de cette infanterie & de ce canon , & la seconde ligne le chargeant avec vigueur , aura plus de facilité à le vaincre. En supposant deux ou trois batteries semblables sur le front de l'aile droite , & autant sur la gauche , il y aura sur chaque aile trois

colonnes d'infanterie, & quinze pièces de canon, qui sont très en état de garder les flancs de la cavalerie, d'autant plus qu'il doit y avoir derrière en seconde ligne, des hussards & des troupes légères à pied & à cheval, qui doivent marcher pour attaquer le flanc de l'ennemi, en même tems que la seconde ligne l'attaque de front. Le gros canon doit être placé dans les intervalles des brigades d'infanterie, & il ne doit point la gêner dans ses manœuvres; la seule attention qu'il faut avoir, c'est de le placer avantageusement, qu'il prenne en écharpe les bataillons ennemis, & que les canoniers, sans s'embarrasser du canon ennemi, pointent toujours leurs pièces sur les troupes, & jamais sur les batteries; plus le canon détruit, moins il y a de troupes pour garder & soutenir les batteries, & plus les troupes qui perdent sont ébranlées; & si son effet est tel qu'on doit l'espérer, les bataillons ennemis sont bientôt anéantis, ils reculent pour se mettre hors de la portée du canon, les batteries sont bientôt abandonnées; & si dans ce moment on marche à l'ennemi, le canon est pris, & la victoire promptement décidée.

(nn) La conservation des équipages est si importante, que l'on ne peut y apporter trop de précautions. La perte des équipages décide souvent du sort d'une campagne. Dans les équipages on comprend les charriots des vivres, ceux des hôpitaux, les pontons, les charriots pour l'artillerie, les équipages des Officiers généraux & particuliers, les tentes des soldats, & enfin les vivandiers. L'escorte doit être forte, & toujours proportionnée à la quantité de bagages, à la possibilité que l'ennemi a de les attaquer, à la situation du pays, & à l'espèce d'armes que l'ennemi peut employer pour les attaquer. Elle doit être composée d'infanterie, de hussards & de

dragons , parce que ce sont ces troupes que l'on détache de préférence pour attaquer les équipages ; rarement employe-t-on de la cavalerie de ligne pour ces sortes d'entreprises , parce qu'elle est trop pesante , que d'ailleurs , comme des équipages peuvent se parquer , les troupes qui les défendent s'en font un retranchement ; ainsi la cavalerie n'en peut pas approcher , au lieu que l'infanterie en fait pour en attaquer d'autre , quoique celle-ci soit retranchée , & à couvert derrière des charriots ; & si on n'en a pas suffisamment , on peut faire mettre pied à terre aux dragons , ce qu'on ne peut pas faire à la cavalerie , parce qu'elle n'est pas armée pour combattre à pied. L'infanterie de cette escorte doit être tirée des Régimens des troupes légères à pied & à cheval ; & si on en détache des bataillons de ligne , ce ne doit jamais être des grenadiers.

Montécuculi dit que *les troupes en perdant le champ de bataille , perdront leurs femmes , leurs enfans , & ce qu'elles ont de plus cher*. Cela seroit vrai , si le jour d'une bataille on laissoit les équipages derrière l'armée ; mais il faut avoir soin de les mettre en sûreté , en les envoyant sur les derrières & sous une bonne escorte : d'ailleurs , pourquoi des femmes & des enfans à l'armée ? ce sont des bouches inutiles qui l'affament , & qui augmentent les embarras : quelques femmes sont , sans doute , nécessaires pour blanchir , mais le nombre par bataillon & par escadron doit être fixé ; quand il y en aura une par compagnie , & même pour deux , elle suffira : mais surquoi j'insiste , c'est sur les enfans ; il n'en faut pas un seul à l'armée , & je ne comprends pas pourquoi , jusqu'à ce jour , on les y a souffert & toléré. Le nombre des vivandiers doit être aussi limité , tant ceux qui sont à la suite du Quartier général , que ceux qui sont attachés aux Régimens ; il faut aussi fixer le nom-

bre des voitures qu'ils pourront avoir, que ces voitures soient toutes à quatre roues, & traînées par quatre bons chevaux attelés de deux en deux, pour moins gêter les chemins.

(*oo*) Cette ruse pourroit quelquefois avoir l'effet qu'en attend Montécuculi. Si, à la bataille de Lutzen, l'armée Suédoise eût su que Gustave Adolphe avoit été tué, cette mort auroit certainement découragé les Suédois; & au lieu d'une victoire signalée qu'ils remportèrent, ils eussent peut-être été battus, sur-tout après la jonction de Papenheim. A la mort de M. de Turenne, l'armée Française fut si consternée, qu'il fallut lui faire repasser le Rhin, pour éviter une déroute totale; mais il pourroit arriver des circonstances où cette ruse pourroit faire un effet tout contraire; cet effet se mesure à la confiance & à l'estime que les troupes ont pour leur Général.

(*pp*) A la bataille de Soor, gagnée par le Roi de Prusse sur l'armée Impériale en 1745, ce Prince ayant à combattre une armée très-supérieure à la sienne, & ayant appris que le Général de l'armée Impériale avoit détaché un corps considérable de croates & de hussards, pour l'attaquer par ses derrières pendant que l'armée l'attaqueroit de front, envoya ses bagages sur ses derrières, escortés de peu de troupes, & les posta de façon, que l'ennemi qui les tournoit ne pouvoit venir à lui sans passer par l'endroit où étoient ses équipages. Ce Prince ne douta point que les croates & les hussards ne tombassent sur ses équipages, & ne s'amussent à les piller, mais que pendant ce tems il ne seroit pas inquiet sur ses derrières. Ce qu'il avoit prévu arriva, le corps de croates & de hussards attaqua ses bagages, les prit, & lui pendant ce tems-là remporta une victoire complete sur les Impériaux, qui le dédommagea amplement de la perte de ses bagages, dont l'armée ne souffrit point, par le remplacement prompt qu'il en fit faire. (*47*)

(99) En 1702, l'armée d'Espagne, commandée par le Roi d'Espagne, & sous lui M. le Duc de Vendôme, marche à Luzara pour en faire le siège. On croyoit M. le Prince Eugene Général de l'armée Impériale, dans le Seraglio ; mais ce Général ayant passé le Pô, couvre son armée de la digue du Zero, derrière laquelle il la met en bataille ventre à terre, dans l'espérance que l'armée d'Espagne arrivant dans son camp, poseroit les armes aux faisceaux, qu'elle iroit ensuite à l'eau, au bois & à la paille, & la cavalerie au fourrage, & qu'il saisiroit ce moment pour monter la digue, & marcher de front au camp Espagnol, dont il prendroit les armes, & une grande partie des chevaux. Un hazard fit échouer cette grande entreprise, sur le point d'être exécutée ; un aide-Major voulant placer une garde de cavalerie, ne crut pas pouvoir mieux la poster que sur cette digue, il monte dessus, & voit toute l'armée ennemie sur le ventre contre le revers de la digue ; ce qui sauva l'armée Espagnole, & lui donna le tems de prendre les armes, & de repousser l'ennemi qui s'avançoit pour l'attaquer. L'armée d'Espagne fit repasser la digue à l'ennemi, qui se mit à couvert derrière ; & elle prit Luzara & Guastalla, sans que le Prince Eugene osa s'y opposer. Les réflexions que fait M. de Feuquieres sur cette journée, sont très-intéressantes, & d'un grand homme de guerre, j'y renvoie le Lecteur * : elles sont relatives aux précautions que l'on doit prendre dans les marches, & en arrivant dans un camp.

Le projet de M. le Prince Eugene ne pouvoit être conçu que par un génie aussi vaste que le sien. La connoissance du pays le lui fit imaginer, son expérience dans la guerre lui en fit voir la possibilité, & il ne manqua à ce grand projet que de n'avoir pas pû surprendre l'armée Espagnole, qui l'auroit cependant été,

K k

* *Mémoires de Feuquieres, tom. 2.*

sans l'aide-Major qui monta sur la digue ; mais quelle qu'ait été la réussite de cette entreprise, l'idée seule de ce projet est admirable , & donne la plus haute idée des talens & du génie de ce grand Capitaine.

(rr) Les différentes dispositions que fait Montécuculi pour attaquer l'ennemi , ne sont pas également bonnes ; il a pris les deux premières dans l'antiquité.

La première fut exécutée par Épaminondas , à Leuctres.

La seconde par Annibal , à Cannes , à quelque différence près, mais qui eut le même succès.

La troisième, où il partage sa seconde ligne en deux , pour la porter de droite & de gauche sur les flancs de la première ligne, suppose un terrain immense, que les flancs de l'ennemi n'ont aucun appui, ce qui est un très-grand défaut dans un ordre de bataille : il suppose aussi que l'ennemi ne s'apercevra pas de ce mouvement ; il est vrai qu'il ajoute que *ce stratagème réussira mieux dans un tems sombre & nébuleux , ou lorsque le vent fera voler de la poussière en l'air*. Je crois en général qu'il est très-dangereux de trop étendre le front d'une armée , comme il l'est aussi de le trop raccourcir. Quoiqu'il soit impossible à un Général d'être par-tout le jour d'une bataille, il sera dans bien moins de parties, si son front est trop étendu , & il ne pourra pas voir les points auxquels il faudra porter des secours, ni s'y porter lui-même assez promptement, ni envoyer ses ordres à tems, pour remédier aux faux mouvemens qu'il verroit faire à quelques troupes ; ainsi cet ordre de bataille me paroît dangereux. On peut bien faire marcher sur les flancs de la première ligne quelques troupes de la seconde , pour tourner l'ennemi & le prendre en flanc , en supposant cependant que ses aîles n'aient point d'appui ; mais le reste doit demeurer dans la position où il est, pour

soutenir la ligne qui est en avant , & même il vaut mieux , dans ce cas , détacher des troupes de la réserve que de la seconde ligne.

La quatrième disposition peut être aussi très-dangereuse , à moins que l'on ne soit bien sûr de ses troupes légères ; non pas relativement à leur valeur , mais quant à la discipline & à l'ordre qui y sont observés , parce qu'il seroit dangereux qu'elles ne se retirassent pas en ordre sur l'armée , ou qu'elles ne rompiissent la ligne en bataille , & qu'elles ne l'empêchassent de marcher en avant : dans ce cas , il faut qu'elles se retirent par les intervalles de la cavalerie ; mais jamais sur l'infanterie , pour de-là , s'aller placer sur le terrain qui leur sera indiqué. On peut faire marcher quelques troupes légères avant que les armées soient à portée l'une de l'autre , sous la protection desquelles le Général s'avance , pour reconnoître la disposition de l'ennemi ; mais dès que sa reconnaissance est faite , elles doivent se retirer sur les flancs de l'armée , ou sur le terrain que les circonstances ou la position de l'armée exigeront.

(ff) Cette crainte n'est pas commune à une armée qui se présente au combat ; elle peut bien être dans l'ame de quelques particuliers , mais jamais dans des bataillons , & encore moins dans toute une armée ; cependant si cela arrivoit , il faudroit détacher toutes les troupes légères à pied & à cheval , soutenir des dragons & de quelque cavalerie , pour entretenir le désordre dans l'armée ennemie , & même l'augmenter , jusqu'à ce que l'armée ait pû la joindre , & faire changer cette retraite en une déroute générale ; mais il faut bien prendre garde que cette crainte ne soit que simulée , & que cette retraite précipitée n'ait d'autre but que d'attirer l'armée dans un poste qui lui seroit désavantageux , ou dans quelques embuscades placées sur les flancs :

K k 2

c'est pour ces raisons qu'il ne faut détacher que les troupes légères, les dragons, & quelques escadrons de cavalerie tirés de la réserve; mais l'armée doit rester ensemble, s'avancer toujours en ordre tant que l'ennemi se retire, que les troupes en avant le suivent avec vivacité, & avoir attention de faire fouiller le pays sur les flancs de l'armée, pour ne pas tomber dans quelques embuscades. Tant que l'ennemi se retire en ordre, il faut le suivre; mais lorsque sa retraite est décidée, & que l'on n'a rien à craindre pour ses flancs, il faut alors détacher quelques brigades d'infanterie & de cavalerie, qui se joindront aux troupes en avant, pour tirer tout le fruit possible d'un avantage aussi manifeste & aussi inprévu.

(11) Cette méthode peut être abusive, parce qu'il peut arriver que tel officier ne soit le premier à monter aux grades que par la mort de ses anciens, ou par vétusté, & que d'ailleurs il n'ait aucun talent militaire que le courage: or, pour avancer en grade, sur-tout aux grades supérieurs, qui exigent une expérience éclairée par l'étude, il faut plus que du courage; ainsi il seroit du bien du service de n'avancer personne que relativement à ses services, à ses actions, à ses talens, à sa conduite à la guerre, & à l'étendue de son génie militaire; mais il faut éloigner tout ce qui peut avoir la plus petite apparence de protection, car si elle a lieu, la méthode usitée vaut mieux, & il y a beaucoup moins d'inconvéniens. Si la protection, la naissance, les considérations ou les richesses sont écoutées, l'abus sera encore bien plus grand. J'ai vu des personnes qui secroyoient de grands seigneurs, parce que leurs peres très-riches avoient achetés une Terre dont ils portoient le nom, & qui joignoient à ce nom très-cherement acheté une très-grande ignorance, demander des emplois, les obtenir par intrigue, & à force d'argent, & s'en dégoûter, heureusement pour l'Etat, au

bout de trois ou quatre ans ; mais en supposant l'équité, la connoissance exacte des sujets, & le dépouillement de tout sentiment d'amitié & de considération dans ceux qui sont les interprètes des volontés du Prince, le rang ni l'ancienneté ne doivent être comptés pour rien, si les qualités requises pour remplir le grade auquel on aspire, n'y sont jointes ; si elles s'y trouvent, l'ancienneté doit prévaloir, parce qu'elle suppose de l'expérience & de l'acquit, justifiés par les faits.

Je ne prétends pas qu'il faille pour monter aux grades supérieurs, avoir les qualités éminentes qui caractérisent le Général d'armée ; il seroit même peut-être dangereux qu'elles se trouvassent dans tous les officiers en général. Comme on ne peut se cacher ses propres talens, que l'amour-propre aide encore à les croire au-dessus de ce qu'ils sont, il seroit à craindre que la bonne opinion que chacun auroit de soi-même & de sa capacité, ne diminuât la confiance que l'on doit avoir dans le chef, & dans les Officiers généraux chargés de ses ordres ; que l'ordre & la discipline ne s'altérassent, & que chacun ne voulût agir que relativement à ses idées ; mais on peut être un bon Capitaine, un bon Lieutenant-colonel, un bon Colonel, & même un bon Officier général, sans avoir pour cela ces talens & ce génie, qui mettent l'homme comme au-dessus de lui-même, & qui lui méritent l'honneur de commander à ses semblables.

Il résulte un très-grand abus des promotions générales ; on élève à des grades supérieurs, le bon, le médiocre & le mauvais officier, sans aucune distinction, seulement parce qu'ils sont les uns & les autres dans l'ordre du Tableau ; souvent même on fait Officier général un Colonel-Brigadier, que l'on ne croit pas capable de conduire son Régiment, pour donner ce même Régiment à un sujet plus en état de le bien commander, & d'y

maintenir l'ordre & la discipline. On ne l'emploie point , dirait-on , il reste oublié , & ce titre qu'on lui donne , ne lui servira qu'à décorer sa tombe : ce n'est pas toujours une règle qu'il ne soit pas employé , il ne lui faut qu'une protection supérieure , & même subalterne , pour l'être certainement ; or si la même grace est donnée à l'homme inappliqué & sans talens , comme à celui qui réunit à l'étude , le génie & le goût militaire , quelle émulation ces graces , indistinctement distribuées , peuvent-elles donner à ceux qui s'appliquent & qui s'instruisent de l'art auquel ils se sont consacrés ? Paul Émile devoit-il être flatté d'avoir Varron pour collègue ? Non , sans doute , & il ne pouvoit en être dédommagé que par l'estime & la confiance que les gens éclairés avoient en lui ; il abandonnoit à Varron le vain faste qu'entraînent après eux les honneurs , que le vulgaire est toujours empressé de prodiguer à l'homme décoré , sans examiner si ses talens justifient le grade éminent auquel il est élevé. Ce grade avilissoit Varron , loin de l'honorer , parce que son incapacité étoit dans un plus grand jour. Paul Émile , au contraire , honoré du grade de Général , justifioit par ses vertus & ses talens , le choix que les Romains avoient fait de lui. Comment est-il possible que cette République , qui , parmi tous ses citoyens , fut choisir un si digne Général pour commander ses légions , fut assez aveugle pour lui donner un tel collègue ? le Sénat auroit dû consulter les légions.

Pourquoi dans les promotions ne pas consulter les officiers particuliers , & même les soldats ? les uns & les autres sont les juges les plus sévères & les plus intègres , ils connoissent mieux les Officiers généraux & particuliers , que le Général d'armée & que les Ministres , parce qu'ils les voyent opérer , qu'ils sont les témoins oculaires de leurs dispositions & de leur conduite. Ces officiers particuliers , ces soldats , sont des mem-

bres de l'État, ils contribuent par leur valeur, & de leur sang, à la gloire de l'État & à celle du Général, ils devroient donc être consultés sur le choix de ceux qui doivent les commander (a).

(a) Le peuple est admirable pour choisir ceux à qui il doit confier quelque partie de son autorité. Il n'a à se déterminer que sur des choses qu'il ne peut ignorer, & des faits qui tombent sous les sens. Il fait très-bien qu'un homme a été très-souvent à la guerre, qu'il y a eu tels & tels succès, & qu'il a la confiance des troupes; il est donc très-capable d'élire un Général *.

* Montef-
quieu, de
l'Esprit des
Loix, tom. 1.
liv. 2, ch. 2.

ARTICLE SECOND.

De l'Artillerie (a).

ON en peut considérer la frabrique, la proportion, l'usage, les dépendances. Il faut remarquer pour la fabrique, que, dans les anciens Arsenaux, il y a un cahos d'Artillerie sans ordre, sans distinction & sans proportion, & qu'à peine peut-on trouver assez de noms pour les distinguer, en sorte qu'il n'y a point de serpent, de bête ou d'oiseau, dont on n'ait donné les noms à quelques pièces. Chaque Prince, chaque Général, chaque Fondateur à voulu inventer, suivant son caprice, de nouveaux calibres & de nouvelles dimensions, sans que plusieurs d'entr'eux aient pû faire des épreuves raisonnables de leur utilité & de leur ef-

fet , tant parce que cela est d'une grande dépense , que parce qu'on n'en peut juger que dans une guerre véritable & vigoureuse.

I°. On a donc été obligé , pour juger de leur bonté , de fondre quantité de pièces de degré en degré , depuis la plus courte jusqu'à la plus longue , depuis la plus légère jusqu'à la plus grosse , & on a ensuite tendu d'espace en espace , depuis la plus petite distance jusqu'à la plus grande , un grand nombre de toiles l'une derrière l'autre , dans la ligne du coup ; on a encore été obligé de tirer plusieurs coups sur une terre plus ou moins épaisse , afin de juger à l'œil , de la résistance , de la justesse & de la force des pièces , & de connoître de plus l'étendue & la qualité de la ligne droite ou oblique que le boulet a tracé dans l'air.

Par le moyen de ces épreuves on a trouvé la juste proportion qui , abolissant les manières anciennes , établit le canon dans sa perfection , à laquelle il s'en faut tenir , sans faire d'autres divisions , que celles qui sont approuvées par un usage bien établi.

II°. L'Artillerie trop grosse & trop pesante est d'une grande dépense , par la fonte du métal , par la poudre qu'elle consomme , par les chevaux qui la traînent , & par les hommes qui la servent ; d'ail-

leurs

leurs elle est incommode & lente à conduire & à manier ; & lorsqu'on la tire , elle ébranle & ruine les batteries , les remparts , les affûts , les plateformes & les embrasures.

1^o. L'Artillerie trop légère ne peut pas faire un grand effet , à cause du peu de poudre qu'on lui donne pour la charge , qu'elle recule trop , qu'elle s'échauffe en peu de tems , qu'elle ne porte pas toujours juste , qu'elle verse & creve même quelquefois.

2^o. Les pièces trop longues sont aussi fort pesantes , & le boulet perd une partie de sa force avant que d'être sorti du canon.

3^o. Si elles sont trop courtes , le boulet sort avant que toute la poudre ait pris feu , & qu'elle lui ait donné un mouvement suffisant , outre que leurs bouches ne passant pas au-delà des gabions & des chandeliers qui couvrent l'artillerie , elles les rompent , les brûlent , & les ruinent.

On mettra ici une proportion distinctive , aisée à retenir , & qui a une symmétrie très-juste des parties , tant entr'elles qu'à l'égard du tout ; c'est celle qu'on estime la meilleure , & c'est celle que j'ai suivie dans un grand nombre de pièces que j'ai fait fondre en Italie & dans les Arsenaux de l'Empereur , partie pleines , partie moins fortes de métal , & toutes parfaitement bonnes.

I°. Quant à la matiere (b), on en fait de cuivre, de fer & de fonte, qui est un composé d'airain, d'étain & de bronze, mêlés en différens alliages.

II°. Quant à la forme (c), toute l'artillerie se réduit aujourd'hui à deux especes.

www.libtool.com.cn

Savoir celle qui a le noyau.	Egal & cylindrique, qui font :	Canons. Coulévrines.
	Inégal, voûté, ou en cloche.	Canons. Pierriers. Mortiers. Pétards. Orgues.

	Tirent livres de balles.	Longs de calibres.	Pesent quintaux.
III°. Les Canons font :	Entiers -----	48 ---- 18 ----	72.
	Demi -----	24 ---- 20 ----	43.
	Quarts -----	12 ---- 24 ----	27.
	Demi-quarts Fau- conneaux -----	6 ---- 27 ----	21.

	Tirent livres de balles.	Longues de calibres.	Pesent.
I°. Les cou- lévrines font :	Entieres -----	16 ---- 32 ----	56.
	Demies -----	8 ---- 33 ----	33.
	Quarts -----	4 ---- 35 ----	20.
	Petits Faucon- neaux -----	2 ---- 36 ----	11.

2°. Les Canons légers de métal, avec le noyau inégal, ou en cloche,

	Tirent livres de balles.	Longs de calibres.
Sont :	Demi ----- 24	----- 12.
	Quart ----- 12	----- 14.
	Huitième ----- 6	----- 16.
	Seizième pour un Régiment --- 3	----- 18.

3°. Les Pierriers ne tirent ni fer ni plomb ; mais des pierres depuis douze livres jusqu'à quarante-huit, ou des cartouches, ou des ferrailles.

4°. Les Orgues sont plusieurs canons ajustés ensemble sur un affût à deux roues, qui se tirent avec un seul feu qui va en serpentant ; il y en a quelques-unes que l'on appelle à boîtes, & on les charge par la culasse avec leurs chambres.

Ces deux sortes d'artillerie sont suffisantes pour la campagne, & pour la défense des Places.

I°. L'Artillerie renforcée de métal sert pour les batteries & contre-batteries : dans la plus grande épreuve, on la charge avec un poids de poudre égal à celui du boulet ; on n'en met que la moitié dans les coups ordinaires, & les deux tiers pour faire breche. Les doubles canons (*d'*) peuvent servir dans les Places pour ruiner les ouvrages des Affligéans, & ceux-ci s'en peuvent servir

pour battre les Places , pourvu qu'on les y puisse conduire par eau. Les coulevrines servent pour tirer loin.

II°. Celle qui est moins forte de métal (e) , & qu'on appelle à cause de cela artillerie de campagne , se place au milieu de l'armée ; elle est aisée à manier , & la charge de poudre qu'on lui donne pour l'ordinaire , est un tiers , ou la moitié du poids du boulet , & quelquefois on la charge de grosses pierres , & à cartouche. Quand on tire des grenades avec de l'artillerie , on met le tiers de la poudre ordinaire , parce que les grenades sont mises sur le même pied que les pierres , & les pierres sont comptées sur le pied du tiers du poids du fer ; par exemple , la charge d'un demi-canon est de douze livres de poudre , moitié du poids du boulet ; si l'on s'en sert pour tirer des grenades , la charge ne fera que de quatre livres de poudre.

On tire avec les Pierriers (f) des grenades & des boulets , qui , ayant percé le rempart , crevent dedans , & y font breche. On charge les pierriers de quantité de sachets , de coëffes , ou de tonnelets remplis d'éclats de pierres , de petites balles , de ferrailles , ou de chaînes ; mais tout cela ne doit pas excéder le poids de leur boulet. Ils servent dans les flanc des défenses , à chasser l'ennemi des dehors dont il est maître , & à jetter des boulets

de feu pour éclairer la campagne ; ils tirent depuis douze jusqu'à quarante-huit livres de pierres ; quelques-uns ont la chambre large d'un tiers du boulet , & longue de deux tiers ; d'autres l'ont de la longueur d'un boulet entier : d'ailleurs , toute leur longueur est, depuis quatre jusqu'à huit boulets.

Les grands mortiers jettent des pierres de quatre à six cens pesant. Ils servent contre les batteries, les redoutes, les magasins, les bastions , & autres ouvrages étroits de l'ennemi. Ils ruinent les galeries, les maisons, les couvertures, les affûts & les plateformes de l'artillerie ; ils jettent une pluie & une grêle de feu qui ruine les maisons couvertes de paille ou de bois ; ils jettent aussi des chausse-trapes trempées dans des matieres résineuses, aisées à s'enflammer, & fondues ; elles sont enfermées dans un vaisseau de bois qui creve en l'air, & alors les chausse-trapes tombant çà & là , percent en fichant tout ce qu'elles rencontrent, & y mettent le feu. On fait encore des fleches préparées de même, qu'on tire avec des arbalètes ou des arcs, à la maniere des Tartares, ou avec des arquebuses ordinaires ; enfin on tire des balles de feu , ou avec des mousquetons à la main , ou avec des canons ordinaires, pour porter plus loin : on tire même des boulets de fer massif , rougis au feu , & des grenades de même.

Les petits mortiers qui jettent cent livres de pierres avec la chambre longue , servent à tirer des grenades plus loin qu'à l'ordinaire ; mais en ce cas , les grenades doivent être faites de manière qu'elles puissent résister à la poudre qui les chasse.

M. Holt, Colonel d'Artillerie , met plusieurs petits mortiers sur une planche , lorsqu'on élève la planche , ils demeurent tous ensemble pointés vers un endroit ; ils sont aisés à manier , & très-justes. On en fit l'épreuve le 24 Mai 1669.

Les Pétards se font de plusieurs manières , & de formes différentes ; ils servent à rompre des portes , des palissades , des barricades , des grilles de fer , des ponts-levis , des herfes , des chaînes , des galeries , des mines , &c.

Il faut pour le service de l'artillerie.

I°. Des affûts ordinaires (g) , & des plateformes exactement proportionnées , aussi-bien que les roues ; des affûts plus bas sur de petites roues basses , & tout d'une pièce. Pour les pierriers , il faut des plateformes , des batteries , de petites échelles , des chevres ou boulins , des charriots , des harnois , des glissoires , le chargeoir avec sa lanterne , le fouloir , des cuillers , des affûts , des coins , des écouvillons , des lanades , des balais , des fourches , & des boute-feux.

II°. Des boulets justes avec le vent nécessaire.

Dans les canons de métal , par chaque cent livres de balles , on met une livre de vent , & deux livres dans ceux de fer.

De la poudre qui se fait de salpêtre , de soufre & de charbon , mêlés en différente quantité , & des instrumens pour la faire.

III°. Que la pièce soit bien fondue , de bonne trempe , éprouvée , tiercée , bien proportionnée avec le compas courbe , le plomb ou l'aiguille , afin que la grosseur des deux côtés du canon étant partout égale , (ce qui s'appelle éteindre le vif à la pièce ,) elle regle la mesure des coups. Que la visière soit parallèle au *noyau* de la pièce ; qu'elle soit visitée , qu'on examine si elle est forte de métal , si le noyau est parallèle , si la lumière , les tourillons , les dauphins sont en leur place ; si le canon est bien droit , si le noyau de fer n'est point tortu , si on l'a percée bien droite avec le foret ou la tarière ; si elle est bien polie par dedans , sans porosités , sans creux , sans crevassés ; qu'on la charge , qu'on la pointe , qu'on la tire , qu'on la rafraîchisse , & qu'on la remette en état , lorsqu'elle a été long-tems chargée ou enclouée.

Anima-

Dado tinivella.

Sous l'artillerie (*h*) , qui est la principale machine de l'armée , on comprend tout ce qui en dépend ; les instrumens militaires , les matériaux , les ouvriers & les artisans qui y servent.

I°. Elle comprend les feux d'artifices, ou la pyrobolie, tant les matieres dont ils se font, que les feux mêmes tout faits. On les voit décrits fort au long en plusieurs livres de toutes sortes de langues ; mais comme il y a des gens assez téméraires pour ~~voler écrire d'une manière~~ qu'ils n'entendent point, ou pour transcrire ce que d'autres en ont écrit, il ne s'en faut rapporter qu'à l'expérience.

II°. Elle comprend les Officiers, & les charges de l'artillerie.

III°. Les charriots & les chevaux pour conduire tout ce qu'il faut. Un cheval peut tirer environ 500 pefant ; mais pour continuer à la longue, & souvent dans des pays rudes & difficiles, on compte 300 pefant pour chaque cheval, sans le poids du charriot.

OBSERVATIONS.

ARTICLE SECOND.

De l'Artillerie.

(a) **O**N commençoit du tems de Montécuculi à avoir une connoissance raisonnée de l'artillerie ; mais on étoit encore bien loin d'avoir atteint cette juste dimension & cette proportion auxquelles on est aujourd'hui parvenu. Ce n'est qu'à l'aide de l'expérience que l'on a pû connoître & découvrir quelle
devoit

devoit être la longueur d'une pièce, relativement à son calibre , à son épaisseur , & à la quantité de poudre qu'il faut pour chasser le boulet au plus loin possible ; on a même été très-long-tems dans l'erreur sur ces différens calculs. Quant aux proportions , on s'imaginait que plus une pièce étoit longue , & plus elle portoit loin : on étoit dans le même aveuglement sur la quantité de poudre , & l'on croyoit que plus on en mettoit , & plus le boulet étoit chassé avec force , & alloit loin ; mais on a reconnu que le trop de longueur diminueoit la portée du boulet , comme le trop de poudre ne lui donnoit pas plus de force , ni ne le portoit pas plus loin. Ce n'est pas la grande quantité de poudre que l'on met dans une pièce qui chasse le boulet avec plus de vivacité , c'est la quantité de celle qui s'enflamme ; or si on a remarqué & expérimenté , que de douze livres de poudre il ne s'en enflamme que huit , les quatre livres en sus sont de trop , & en pure perte.

La coulevrine de Nancy qui est à Calais , est de dix-huit livres de balles ; elle a vingt-un pieds onze pouces six lignes depuis sa bouche jusqu'au bouton de la culasse. Cette proportion est totalement contre l'expérience , puisque par les épreuves que l'on a faites , elle ne porte pas plus loin qu'une pièce de seize selon les proportions actuelles , qui ne donnent à ces pièces que dix pieds dix pouces depuis la bouche jusqu'à l'extrémité du bouton. Quoique du tems de Montécuculi il y eut des pièces depuis dix-huit jusqu'à trente-six pieds de long , cela ne justifie point les proportions de la coulevrine de Nancy. La raison du peu de portée de cette pièce est sensible , sa longueur prodigieuse donne , à la vérité , le tems à la poudre de s'enflammer ; mais elle a fait une partie de son effet avant que le boulet ne soit sorti de la pièce ; le frottement du boulet , en parcourant

M m

l'ame, diminue encore de sa vivacité, & la colonne d'air étant plus considérable, il n'est pas surprenant que cette pièce ne porte pas aussi loin qu'on se l'étoit imaginé.

Les pièces trop courtes ont le même inconvénient, mais par un effet contraire; le boulet sort de la pièce avant que toute la poudre soit enflammée, ainsi il ne reçoit l'impulsion que d'une partie de la charge, qui ne peut pas le porter aussi loin que s'il étoit chassé par toute la poudre embrasée. On a trouvé aujourd'hui la véritable proportion des pièces de tout calibre, mais ce n'est qu'à l'aide de l'expérience; & supposé que l'on ne l'ait pas encore exactement trouvé, du moins en approche-t-on beaucoup. Il n'en est pas de même pour la composition du métal, parce que je crois essentiel de chercher à alléger les pièces, sans diminuer leur service.

(b) Il y a plusieurs systèmes sur la composition de la matière dont on fait le canon. Montécuculi parle de canon de cuivre, de fer & de fonte, & il ajoute que celui de fonte est un composé d'airain, d'étain & de bronze, mêlés en différens alliages. L'airain n'est autre chose que du cuivre pur; le bronze est un composé de cuivre, d'étain ou de zinc. Le zinc a la propriété de rendre le cuivre jaune, il a aussi celle de le rendre dur & cassant. L'étain a la même propriété; mais au lieu de le rendre jaune, il lui donne une couleur plus pâle qu'il n'a lorsqu'il est pur: ainsi un canon de fonte ou de bronze, selon l'acception reçue, est la même chose. Quant au canon de cuivre pur, on ne s'en sert point; le cuivre sans l'alliage de l'étain ou du zinc, n'est pas assez solide. J'ai dit que le zinc mêlé en proportion avec le cuivre, le rendoit plus jaune; & lorsque l'on joint au zinc de la racine de *curcuma* (a), le cuivre dans lequel cette mixtion est jetée devient couleur d'or*.

* Hist. de
l'Académie
des Sciences.
1741, p. 45.

(a) *Curcuma*, autrement appelé *terra merita*, est une racine oblongue, tube-

Le canon de fer est de deux especes, il y en a de fer forgé & de fer fondu ; la premiere espece n'est point en usage , j'en ai cependant vu une pièce très-longue , & hors de toutes proportions , dans l'arsenal de Wolfenbutel ; cette pièce est si longue , qu'il a fallu soutenir la volée , crainte qu'elle ne foiblit & ne se pliât. La seconde espece n'est plus en usage que sur mer , ou dans quelques châteaux gardés par des Invalides ; mais on ne s'en sert point dans les Places de guerre ni dans les armées.

La matiere dont on fait le canon a toujours été à-peu près la même , elle n'a différé que dans le plus ou le moins de mixtion. Cette matiere est composée de cuivre rossette , de laiton , ou cuivre jaune , & d'étain. La rossette de Norvege est réputée la meilleure pour l'artillerie , parce qu'elle est plus dure que celle que l'on tire de Hongrie , de Suede , d'Italie & de la Lorraine * ; je crois cependant qu'il seroit possible d'en tirer des mines de France , sans en aller chercher aussi loin. J'en connois deux , entr'autres dans le Lyonnais , à trois lieues de Lyon , dont on tire un excellent cuivre rossette ; & après les épreuves faites , il a été jugé égal en qualité au cuivre de Norvege. Ces deux mines ne suffiroient pas , à la vérité , pour fournir du cuivre aux Fonderies de canon du Royaume , parce qu'elles ne produisent qu'environ trois cens milliers de cuivre ; mais comme ce ne sont pas les seules mines qui soient en France , on pourroit en trouver suffisamment à qualités égales ; il y auroit un très-grand profit pour le Roi ; l'État y trouveroit son avantage , parce qu'il n'y auroit point d'exportation d'argent , que les frais seroient très-

* *Mém.
d'artill. par
St. Remy ,
pag. 212.*

reuse , nouvelle & pesante , dont le dedans est couleur de safran. On a trouvé le secret de fixer sa teinte jaune sur certain métaux , ce qui leur donne une couleur d'or. Il y en a de deux especes , le *terra merita* long , & le *terra merita* rond ; le dernier est plus rare que le premier , ils ont l'un & l'autre les mêmes propriétés *.

* *Volmont
de Bomare ,
Dictionnaire
univ. d'Hist.
natur. tom. 5.*

M m 2

diminués , ce seroit une branche de commerce qui s'étendrait , des sujets de plus qui trouveroient à vivre , & on ne seroit point soumis aux vents ni aux incidens qui retardent souvent l'arrivée de ces matieres. Ces Fonderies sont établies dans les bourgs de St. Bel & de Cheiffy ; les mines sont riches , & les Fonderies dans le meilleur état.

De ces différens métaux on forme un métal , dont on fait les pièces. Avant que de mêler ces métaux ensemble , il faut les purifier de leurs parties hétérogenes , avec une poudre , dont on peut voir la composition dans les Mémoires de St. Remy *.

* Tom. 2.
part. 3. p. 215

La quantité de chacun de ces métaux qu'il faut mêler ensemble , pour que le métal composé acquiert une dureté suffisante , n'est pas absolument déterminée ; chaque fondeur a ses proportions relatives à ce mélange , cependant ils different peu les uns des autres. Le mélange le plus en usage , & le plus généralement reçu , est de mettre sur une partie quelconque de rosette , la onzième partie d'étrai , & de laiton , seulement les deux tiers.

De tout tems on a fondu les pièces avec un noyau ; ce noyau est une pièce ronde de fer , que l'on enduit d'une pâte de cendre bien recuite ; on met sur cette pièce de fer couche sur couche , jusqu'à ce que ce noyau soit de la grosseur du calibre que doit avoir la pièce. Je n'entrerais point dans la maniere de fondre le canon , ni dans le détail des choses nécessaires & des préparatifs préliminaires avant que de fondre une pièce , je ne ferois que répéter ce qu'ont déjà écrit plusieurs Auteurs. Je renvoie aux Mémoires de St. Remy , & à l'artillerie raisonnée de le Blond ; mais tous ces ouvrages n'apprendront point cette partie , comme de se transporter dans une Fonderie , & de voir par soi-même depuis la premiere opération jusqu'à la dernière.

Depuis plusieurs années le sieur Maritz a imaginé de fondre

les pièces pleines , & il se sert ensuite du foret pour les percer. Quand le foret y a passé, on y substitue des boîtes de cuivre ou de bois de figure cylindrique, auxquelles il y a des couteaux d'acier bien solides ; on fait tourner ces boîtes, & à mesure que ces couteaux coupent le métal, on laisse descendre la pièce, qui est dans la position verticale, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement forée. Le même Maritz a imaginé une autre machine, pour forer les pièces horizontalement.

Cette méthode de fondre les pièces pleines est beaucoup plus parfaite que la première, parce qu'elle est moins sujette aux chambres & aux cavités, en ce que le métal ne trouvant aucun obstacle, se répand également dans la chappe (a), & est moins sujet à faire des chambres dans la masse, pourvu qu'il ne soit point coulé trop chaud, parce qu'alors il bouillonne, & peut laisser par ce bouillonnement des cavités où l'air se concentre, qui rendent la pièce faible dans ces parties, & par conséquent mauvaise.

M. le Chevalier d'Arcy, Brigadier d'infanterie, & de l'Académie royale des Sciences, dans son Essai sur une théorie d'Artillerie, croit que si on pouvoit trouver le secret de séparer le fer fondu du laitier (b), qui est la cause de sa dureté & de sa fragilité, le fer fondu deviendrait aussi doux que le fer forgé ; je crois qu'il a raison, mais que cette opération est très-difficile à faire, & comme impossible. Il paroît condamner la composition du métal en usage aujourd'hui pour les pièces de fonte ; il donne pour raison, que la chaleur du cuivre en fusion convertit l'étain en chaux, & que lorsqu'il est déjà solide, l'étain reste encore

(a) C'est l'enveloppe du moule.

(b) Le laitier est une partie du métal, à demi vitrifiée.

long-tems en fusion. Il paroît ensuite pencher pour les canons de fer forgé doublés de cuivre, de l'invention du sieur Hanotteau.

Il n'est pas à présumer que depuis le rems que le canon a été imaginé, & que l'on coule annuellement des pièces, les Métallurgistes n'aient cherchés quel pouvoit être le métal le plus propre au canon, & celui qui pouvoit le mieux résister à l'explosion de la poudre, & à l'impression que le boulet doit faire dans l'ame de la pièce, par la vivacité avec laquelle il en sort. Le sentiment de M. le Chevalier d'Arcy pourra, sans doute, donner des lumières pour perfectionner les pièces; mais je doute fort qu'il soit suivi dans son entier. Sans m'en rapporter à mes idées, j'ai consulté des personnes de l'art, entre autres M. de Bellegarde, Officier estimé dans l'Artillerie, & qui en a fait une très-longue étude: je le nomme avec grand plaisir, non que j'imagine ajouter à sa réputation, mais pour lui donner une marque publique du cas que je fais de ses connoissances, & joindre mon suffrage à celui des personnes éclairées qui le connoissent.

Je rapporte ici mot à mot ce qu'il m'a dit: c'est lui qui parle.

„ Lorsque l'on considère le cuivre & l'étain séparément, il est
 „ certain que le degré de chaleur nécessaire pour fondre le cui-
 „ vre est fort au-dessus de celui qui convient pour dissoudre l'é-
 „ tain; mais si l'on envisage ces deux substances confondues &
 „ intimement liées ensemble, ne pourroit-on pas inférer: 1^o. Que
 „ le résultat sera moins ductile, & plus fusible que le cuivre.
 „ 2^o. Que ce même résultat sera moins fusible, & plus ductile
 „ que l'étain.

„ Le but que l'on se propose lorsque l'on combine le cuivre
 „ rosé avec l'étain, est de donner plus de dureté au résultat;
 „ car une pièce de canon de pure rosée ne pourroit résister
 „ long-tems à l'action de la poudre & du boulet, sans devenir
 „ indirecte, & enfin se plier.

„ Un objet important dans la composition des pièces, est de
 „ déterminer le rapport qui doit se trouver entre les qualités
 „ alliées. L'expérience a fait connoître que le rapport de onze
 „ à cent étoit à-peu-près celui qui convenoit pour la perfection
 „ du mélange ; c'est-à-dire, qu'il falloit onze livres d'étain pour
 „ cent livres de cuivre rossette , en supposant que l'étain & la
 „ rossette ont la plus grande pureté. L'étain uni au cuivre dans
 „ un moindre rapport que celui de onze à cent, ne donne pas à
 „ la pièce assez de consistance ; l'étain uni au cuivre dans un
 „ plus grand rapport que celui de onze à cent, produit un mé-
 „ tal plus dur, mais extrêmement cassant ; en sorte que ces mé-
 „ taux étant combinés en raison d'égalité , le mixte acquiert la
 „ fragilité du verre.

„ L'étain a de l'affinité avec tous les métaux ; mais pour que
 „ cette affinité ait lieu , il faut que ces substances métalliques
 „ soient chacune dans un état semblable, ou sous la forme mé-
 „ tallique, ou sous la forme du verre ; car une substance métal-
 „ lique ne peut contracter aucune union avec aucun verre mé-
 „ tallique, pas même avec le sien.

„ Si dans ce mélange du cuivre avec l'étain, cette dernière
 „ substance venoit à perdre son phlogistique (a), la mixtion
 „ deviendrait impossible ; alors cette substance plus légère que
 „ le cuivre, surnageroit sur le creuset, pour peu que l'on cessât
 „ d'agiter la matière. La masselote (b) de la pièce contiendrait
 „ seule la chaux de l'étain ; & s'il se rencontroit quelques parties
 „ de cette chaux embarrassées dans le métal , elles se rappro-

(a) C'est la partie inflammable qui se trouve dans les métaux.

(b) C'est la superfluité du métal qui se trouve lorsque la pièce de canon est coulée.

„ cherioient nécessairement de l'axe du mouvement du métal ,
 „ qui, en tombant dans le moule , tourne avec rapidité ; alors
 „ la pièce étant forée , ne contiendrait plus d'étain. Il ar-
 „ riveroit la même chose , si l'étain plongé dans la rosette en
 „ fusion , conservoit sa forme métallique , sans s'unir intimement
 „ au cuivre. On remarque dans la masselote les vestiges d'étain ,
 „ avec son brillant métallique que n'a pas la chaux : on recon-
 „ noît de légères couches d'étain sur quelques particules de mé-
 „ tal enlevées par le foret ; mais pareille chose ne s'observe
 „ point dans les morceaux de métal enlevés par le ciseau à la
 „ superficie extérieure de la pièce.

„ Il paroît donc d'après ces observations : 1°. Que l'étain qui
 „ ne pourroit pas soutenir seul la chaleur capable de fondre le
 „ cuivre sans s'altérer , souffre pendant quelque tems son action ,
 „ étant uni au cuivre sans se décomposer. 2°. Par cette union ,
 „ ces deux métaux acquièrent réciproquement des qualités qu'ils
 „ n'avoient pas séparément ; ainsi ce n'est pas les propriétés de
 „ ces métaux qu'il faut considérer dans ce mélange , mais seule-
 „ ment celle qui résulte de leur mixtion (a).

„ Les propriétés nouvelles qu'acquiert le canon de rosette
 „ mélangée avec l'étain , semblent prouver que la pièce est for-
 „ mée par une nouvelle combinaison des élémens de ces deux
 „ métaux , intimement unis & liés ensemble , (je fais abstraction
 „ de la masselote , de la partie du métal enlevée par le foret ,
 „ pour former l'ame , & des tourillons , ou se rassemblent néces-
 „ sairement

(a) Toutes substances qui s'unissent ensemble , perdent une partie de leur propriétés , & le composé qui résulte de leur union , participe des propriétés de ces substances qui leur servent de principes.

„ fairement la chaux d'étain , & l'étain , qui ne sont pas entrés
 „ dans la mixtion ,) alors les pores de ce mixte seront les seuls
 „ vuides que l'esprit pourroit appercevoir ; cependant l'on ne
 „ peut pas disconvenir que le fluide de la poudre enflammée
 „ chauffant & pénétrant souvent une pièce de cette espece ,
 „ n'en accélère la décomposition (a) ; malgré cet inconvénient ,
 „ ces pièces sont d'un très bon usage , sur tout depuis qu'on a
 „ trouvé le moyen de rectifier les lumieres qui s'évalioient faci-
 „ lement autrefois.

„ Dans la plus grande exécution du canon , il n'est jamais af-
 „ fez échauffé pour fondre l'étain.

M. le Chevalier d'Arcy pour démontrer ce qu'il avance , cite
 ce qui suit : *La maniere de séparer le cuivre d'avec le plomb*
prouve évidemment que l'étain se fond dans les interstices du
cuivre , sans que le cuivre se fonde . „ Je crois , continue M. de
 „ Bellegarde , que M. le Chevalier d'Arcy auroit dû choisir une
 „ preuve moins indirecte. Il est incontestable que l'étain est plus
 „ fusible que le plomb ; mais toujours dans des circonstances où
 „ ces métaux seront séparés de toute autre substance. La ro-
 „ sette pourroit avoir plus d'affinité avec l'étain qu'avec le
 „ plomb. L'étain (dans cette hypothese) s'uniroit plus intime-
 „ ment avec le cuivre , que ne feroit le cuivre avec le plomb.
 „ Les menstres (b) que l'on emploieroit pour séparer le plomb

(a) Il ne faut pas croire que le fluide que l'on apperçoit sur la superficie de la pièce lorsqu'on la voit suer , soit effectivement celui de la poudre , qui , après avoir pénétré la pièce , s'y amasse , ce n'est que de l'eau insipide qui s'est insinuée dans les pores du métal ; on peut même concevoir que cette eau ne vient que de l'Atmosphère ; ce qui le prouve , c'est que la même chose arrive souvent lorsqu'on la fore.

(b) C'est un dissolvant humide qui pénètre dans les parties d'un corps sec , & sert à en tirer ce qu'il y a de plus subtil.

„ du cuivre , ne seroient peut-être plus agissantes pour désunir
 „ l'étain ; il auroit donc fallu pour établir positivement cette
 „ vérité , la déduire de la manière de séparer le cuivre d'avec
 „ l'étain.

„ Quant au projet du sieur Hannotteau , qui propose de faire
 „ des pièces de fer doublées de cuivre , & que M. le Chevalier
 „ d'Arcy semble appuyer , imaginons que ces pièces sont ache-
 „ vées avec toute la perfection dont elles sont susceptibles ,
 „ bientôt la doublure de cuivre , battue du boulet , rendra l'ame
 „ indirecte , & hors de service : on sait d'ailleurs quelle est l'ac-
 „ tion du soufre sur le fer ; tous les acides , & même l'eau , en
 „ ont beaucoup sur ce métal ; ainsi ces pièces ne peuvent être
 „ que mauvaises , & de peu de durée.

„ M. le Chevalier d'Arcy rapporte encore une remarque du
 „ sieur Hannotteau sur la différence du poids des pièces d'artille-
 „ rie , faites de la même fonte , & avec les mêmes dimensions ; “
 „ cette différence , dit M. le Chevalier d'Arcy , *ne vient que des*
 „ *chambres ou soufflures qui se trouvent dans ces pièces , & que l'on*
 „ *ne peut reconnoître.* „ Si toutes les pièces de même calibre &
 „ de la même fonte , avoient effectivement le même volume , la
 „ raison de cette différence seroit incontestable ; mais la diffé-
 „ rence dans les dimensions ne seroit-elle pas la plus grande
 „ cause de l'inégalité de leur poids ? c'est ce que le sieur Han-
 „ notteau auroit infailliblement reconnu , si , avant de faire l'ob-
 „ jection , il avoit pris la peine de comparer toutes les parties
 „ de quelques-unes des pièces “.

Voilà ce que me répondit M. de Bellegarde , en lui exposant
 les doutes que j'avois sur l'opinion de M. le Chevalier d'Arcy ,
 touchant la composition du métal , de l'union intime de l'étain
 avec le cuivre , qu'il ne croit pas , & sur le canon de fer forgé
 doublé de cuivre , qu'il paroît approuver.

(c) Dans le détail que fait Montécuculi des pièces qui étoient en usage de son tems, il fait mention de pièces de quarante-huit livres de balles, de vingt-quatre, de seize, de douze, de huit, de six, qu'il appelle fauconneaux, de quatre, & de deux, qu'il nomme petits fauconneaux. La longueur de ces pièces n'est pas proportionnée ; sa pièce de vingt-quatre a vingt pieds de long, la longueur de celle du même calibre en usage aujourd'hui, n'est que de dix pieds onze pouces & demi depuis la bouche jusqu'à l'extrémité du bouton, ce qui fait vingt-trois calibres de longueur, proportion que l'on a cru suffisante, pour donner au boulet toute la portée possible. On a remarqué, à l'aide de l'expérience, que lorsque la pièce étoit trop courte, la poudre n'avoit pas le tems de s'enflammer toute, avant que le boulet en fût sorti, ce qui diminueoit la vivacité & la portée du boulet : il en est de même lorsqu'elle est trop longue, toute la poudre s'enflamme avant que le boulet ait pu parcourir l'ame; d'ailleurs, le frottement du boulet & la résistance de l'air étant plus considérables, il s'ensuit que le boulet perd une partie de ses forces.

Les dimensions des autres pièces, dont Montécuculi fait le détail, sont toutes aussi disproportionnées, & même encore plus que la pièce de vingt-quatre. Les calibres sont aujourd'hui de 24, de 16, de 12, de 8, & de 4, longues; chacune de ces pièces a ses proportions relatives à son calibre, pour la longueur & l'épaisseur. On peut en voir le détail dans l'Artillerie raisonnée de le Blond *: on peut voir aussi dans le même Ouvrage, la quantité de poudre qu'il faut pour chaque pièce, relativement à son calibre, pour donner au boulet la vitesse & la force possible **. M. de St. Remy, dans ses Mémoires d'Artillerie, donne d'autres proportions pour la charge du canon; mais depuis lui, on a reconnu qu'il n'étoit pas nécessaire de mettre une si grande

* Chap. 2.
art. v.

** Mem.
art. xij.

quantité de poudre que celle qu'il indique , & que le tiers de la pesanteur du boulet suffisoit pour le plus grand éloignement, & la moitié du tiers lorsque l'on tire à ricochet.

(d) Les doubles canons étoient , sans doute , ceux de quarante-huit livres de balles ; ils ne sont plus en usage à cause de leur pesanteur, de la difficulté de les transporter d'un lieu dans un autre, & de l'attirail prodigieux qu'ils entraînent après eux, en chevaux & en voitures ; on ne s'en sert même plus dans les Places, parce qu'ils ruinent les remparts, & ébranlent les murs ; & si on vouloit s'en servir pour les sièges, il faudroit faire comme faisoient autrefois les Turcs, qui les fondoient sur la place ; mais aussi ils les abandonnoient lorsqu'ils étoient forcés de lever le siège. On a réduit le calibre des pièces de siège à vingt-quatre livres ; j'en ai encore vu de trente-trois livres en 1744, au siège de Fribourg, mais elles ont été fondues, & on en a fait des pièces de vingt-quatre. Ces pièces suffisent pour faire écrouler les murs les plus forts, sont d'une dépense beaucoup moins considérable, plus aisées à transporter, plus faciles à remuer & à servir, & elles exigent beaucoup moins de chevaux pour les traîner, & d'attirails nécessaires pour les mettre en batterie.

(e) L'artillerie de campagne est de quatre calibres différens ; elle se divise en pièces de 16, de 12, de 8 & de 4, à la Suédoise (a) ; les pièces de 16, de 12, de 8, s'appellent pièces du parc, parce que c'est le Corps royal de l'Artillerie qui en a la garde, qui les conduit, qui les escorte, qui les place, & qui les sert : celles à la Suédoise sont attachées aux Régimens d'infanterie. Pendant la dernière guerre, elles étoient servies par des canoniers tirés

(a) Les pièces de 4 longues, ont été réformées depuis la dernière guerre.

des Régimens , & que l'on instruïsoit à pointer & à tirer le canon ; mais on a remarqué que ces canoniers diminuoient la force des bataillons ; pour y remédier , on a , depuis la paix dernière , augmenté le Corps royal , & ce sont des détachemens de ce Corps qui serviront à l'avenir les pièces des Régimens (a).

L'artillerie en campagne se divise par brigades ; chacune est ordinairement de cinq pièces, avec les charriots nécessaires pour porter la poudre, les boulets, les cartouches, & les outils pour servir chaque pièce ; il y a encore d'autres charriots attachés à l'artillerie, ces charriots portent les munitions pour l'infanterie, pour la cavalerie, & en général pour toutes les troupes. Les pontons, ainsi que les voitures qui portent les madriers & les planches pour la construction des ponts, y sont aussi attachés.

Il y a quelques années que l'on avoit imaginé de forer les pièces de douze à seize, & celles de huit à douze, ce qui rendoit ces pièces beaucoup plus légères, & plus aisées à conduire & à servir : ces pièces avoient à-peu-près des portées égales à celles du calibre ordinaire ; mais celles de huit forcées à douze ont été hors de service après cent coups tirés de suite avec vivacité ; elles ont été, par cette raison, jugées d'un mauvais usage. Celles de douze forcées à seize ont résisté à cent vingt & à cent trente coups, & par cette épreuve jugées bonnes ; mais je ne crois pas cette expérience suffisante & convainquante. On a

(a) Cette institution est excellente, parce qu'en supposant qu'il fallut faire un siège, comme l'infanterie dans cette circonstance ne se sert point de son canon de Régiment, tous les canoniers détachés aux Régimens qui sont au siège, servent le canon du siège, sans qu'il soit nécessaire d'en faire venir pour cet objet : le jour d'une bataille, ils servent le canon des Régimens, & il y en a suffisamment au parc d'artillerie pour servir celui de campagne : je pense, d'ailleurs, que le canon de Régiment sera beaucoup mieux servi.

coulé dans le même tems des pièces de douze & de seize, allégées chacune de mille à onze cens livres de métal, que je crois beaucoup plus sûres; ces dernières pièces ont moins de longueur que celles des calibres ordinaires, mais elles auront peut-être l'inconvénient de ne pas porter aussi loin.

Si l'opinion de M. le Chevalier d'Arcy est juste, relativement à la mixture de l'étain avec le cuivre rosé, l'inconvénient doit être bien plus considérable lorsque la pièce est moins épaisse, parce que la quantité de poudre étant la même que lorsque la pièce a toute son épaisseur, l'impression doit être bien plus forte dans la coupe transversale de la pièce, elle doit s'échauffer bien plus promptement. L'étain, en supposant qu'il ne soit pas intimement uni au cuivre, doit être bien plutôt en fusion, & l'épaisseur n'étant pas suffisante, relativement à la charge, il est à craindre que la pièce ne creve; mais quand même M. le Chevalier d'Arcy se seroit trompé, relativement à l'union intime de l'étain avec le cuivre, la pièce n'ayant pas l'épaisseur qu'elle doit avoir, doit s'échauffer plus aisément, & la force de la poudre agir plus sensiblement sur toutes les parties de la pièce, ce qui doit la rendre mauvaise.

(f) Je ne sais pas pourquoi dans l'énumération que fait Montécuculi de toutes les bouches à feu en usage de son tems, il ne fait point mention des mortiers à bombe; cependant comme de son tems il y avoit des mortiers, il devoit certainement y avoir des bombes. Strada * dit que les premières furent jettées au siège de Vachtendonck, en 1558: comme Montécuculi vivoit en 1650, il n'est pas possible qu'il n'y eut des bombes de son tems. Ces grenades qu'il met dans des mortiers, & qu'il jette sur les remparts, ne sont que de petites bombes, mais elles ne peuvent jamais faire l'effet d'une bombe de 150 pesant; elles sont inquiétantes, on les

* Hist. de
la guerre de
Fland. tom. 3.
liv. 6.

appelle des perdreaux ; mais elles estropient plus qu'elles ne tuent.

La plus longue portée du pierrier est de cent cinquante toises, lorsqu'il est chargé de deux livres de poudre ; il est de même métal que les mortiers, son affût est de bois, avec des crampons, ou cercles de fer, qui contiennent les tourillons. Les pierriers jettent des pierres, au lieu que les mortiers jettent des bombes. Il y a des mortiers à chambres cylindriques, d'autres en poires, d'autres sphériques ; ces deux derniers sont de nouvelle invention. La chambre, suivant la grandeur du mortier, contient depuis deux livres de poudre jusqu'à douze, & même dix-huit. Il y a des mortiers qui jettent des bombes que l'on nomme comminges ; ces bombes ont dix-sept pouces dix lignes de diamètre, ainsi elles ont cinquante-trois pouces six lignes de circonférence, elles contiennent trente livres de poudre, & pesent chargées cinq cens livres. On s'en est servi en 1733 au siège de Trarback, & en 1745 au siège de Tournai, & l'on remarqua qu'elles ne faisoient pas l'effet qu'on en avoit attendu ; d'ailleurs, elles sont difficiles à mouvoir, ainsi que leurs mortiers qui sont énormes. On peut en voir la description dans St. Remy *.

* *Mém.
d'artill. tom.
2. part. 2.*

(g) Les affûts bas sur des roues basses, & toutes d'une pièce, sont d'un très-bon usage pour la défense d'une Place, pour mettre sur le chemin couvert, sur les ouvrages avancés, & même sur le rempart. Dans la défense des Places il n'en faudroit point d'autres ; mais je voudrois que les flasques fussent plus courtes, ils seroient aussi faciles à remuer & à servir, & il ne leur faudroit point autant de terrain pour les mettre en batteries : les roues basses ont l'avantage de n'être point vues de l'assiégeant, & elles ne peuvent pas être brisées par le canon, à moins que ce ne soit par quelques boulets tirés à ricochet.

(4) Cet article qui traite de l'artillerie est d'un Général consommé dans toutes les parties de la guerre ; & si Montécuculi a erré quant aux proportions & aux dimensions des pièces , c'est plutôt une erreur du tems que celle de ce grand Général. Les réflexions que j'ai faites sur cet article , servent à donner une teinture de l'artillerie à ceux qui commencent à servir ; mais comme cette partie de la guerre est très-intéressante , & qu'elle le devient tous les jours de plus en plus , par l'usage où l'on est aujourd'hui d'avoir dans une armée une nombreuse artillerie , elle doit exciter la curiosité de tous les militaires. L'extrait que j'en ai donné ne peut pas suffire , il ne peut que préparer ; heureux s'il pouvoit en donner le goût. Je suis toujours étonné que des personnes qui se destinent aux armes , ne cherchent pas à connoître toutes les parties que renferme l'Art de la guerre. L'un se destine à servir dans l'infanterie ; l'autre , plus riche , tâche d'obtenir une compagnie de cavalerie ; un autre sert dans l'artillerie , un autre dans le génie ; mais les uns & les autres ne s'attachent qu'à connoître la force & la propriété de l'arme à laquelle ils se sont attachés : cependant dans le nombre il en est qui parviennent aux grades supérieurs , & qui de-là deviennent Officiers généraux ; il seroit donc essentiel , & pour eux & pour l'État , qu'ils fussent instruits de ce qui peut concerner la guerre dans le grand , & de toutes les parties qu'il faut faire mouvoir dans les grands mouvemens d'armée ; enfin il seroit à desirer que tous les officiers , soit d'infanterie , de cavalerie , d'artillerie & autres , ne s'appliquassent pas seulement à connoître l'usage & la propriété de l'arme qui leur est propre , mais qu'ils voulussent encore s'instruire de l'usage de celles qu'ils regardent comme étrangères à leur état.

ARTICLE

ARTICLE TROISIEME.

Des Munitions de Guerre & de Bouche.

PAR munitions de Guerre on entend principalement la poudre , les balles , les boulets & la meche.

I°. On en prend plus ou moins avec foi (a) , suivant le pays où l'on va , les desseins que l'on a , & la facilité ou la difficulté d'en tirer d'autres , des lieux voisins ou éloignés.

II°. On en prend ordinairement pour cent coups pour chaque canon , mortier ou pierrier , & pour seize coups par jour pour le mousquetaire qui est en faction. Pour seize coups , il faut une livre de plomb , parce qu'on compte que chaque balle pese une once. C'est pourquoi , quand le calibre des mousquets seroit tel que quatorze balles de ce calibre peseroient une livre , on ne laisse pas d'en faire seize , parce qu'en n'en faisant que quatorze , elles entreroient trop à force dans le canon , au lieu que seize entrent aisément , & ont le vent qu'il faut. Quand la poudre est bonne , il n'en faut que la moitié du poids de la balle ; si elle n'est pas si bonne , il en faut les deux

O o

tiers; ainsi à une livre de plomb, une demi-livre de bonne poudre.

La ballé de pistolet (b) pèse une demi-once; la meche se consume continuellement, & on suppose qu'il s'en consume par heure neuf pouces, & par conséquent une verge & demi en vingt-quatre heures; un cent pesant de meche fait à-peu-près 450 brasses.

Celui qui a le secret de vivre sans manger, peut aller à la guerre sans provisions. La famine est plus cruelle que le fer, & la disette ruine plus d'armées que les batailles. On peut trouver du remède pour tous les autres accidens, mais il n'y en a point pour le manque de vivres. S'ils n'ont pas été préparés de bonne heure, on est défait sans combattre.

I°. Les especes de vivres (c) absolument nécessaires, sont le pain, le sel, le biscuit, le vinaigre, & quelque boisson pour les hommes; de l'orge, de l'avoine, du foin, de la paille, de l'herbe pour les chevaux; de plus, de la chair fraîche & salée, du beurre, du fromage, du lard, du poisson salé & des légumes.

II°. On compte communément pour un Soldat deux livres de pain, une livre de viande, une mesure de vin, ou deux de biere, une demi-

livre de fel par semaine ; pour un cheval , fix livres d'avoine , ou quatre livres d'orge ou de bled, dix livres de foin par jour , & trois fagots de paille par semaine. Dans une famille particulière , on compte ordinairement quatre septiers, ou sacs de bled , par an pour chaque personne, & deux tonnes de biere.

III°. Les magasins (*d*) doivent être en plusieurs lieux qui soient forts, voisins de l'armée, & commodes pour y voiturer les provisions par eau , par charrois, par bêtes de somme ; il seroit bon que celles-ci fussent doubles , afin que les unes arrivant au camp, les autres en repartissent pour aller recharger. A l'égard des magasins qu'on bâtit , il faut les tourner aux vents les plus sains : en général, il faut les rafraîchir souvent de nouvelles provisions, les pourvoir de moulins à vent, à eau, à bêtes & à bras, & de fours pour cuire le pain.

IV°. Les principaux réglemens sur le fait des vivres , regardent les Boulangers, les Vivandiers, les Marchands, les viandes & les boissons.

I°. Que chaque chose soit taxée (*e*) à un prix raisonnable par les Prévôts & par les Commissaires, en comparant le prix que le vendeur exige avec celui qu'il a payé, & avec les incommodités & les périls de la voiture.

O o 2

2°. Que les mesures , les poids & les denrées soient bonnes , & non falsifiées.

3°. Qu'on ait grand soin dans l'armée de conserver les vivres , qu'on empêche les larcins , les trahisons , la corruption , les incendies ; qu'ils soient distribués avec ordre & avec épargne , conformément aux listes authentiques des Soldats effectifs , parce qu'il n'est pas tems de les ménager quand on est à la fin.

4°. On tire encore des vivres de la campagne, soit en coupant les grains , soit en forçant les lieux voisins à en fournir. On a coutume de creuser des fours sous terre , & de faire des moulins à bras avec les pierres des maisons qu'on abat , ou avec d'autres , qu'on trouve par hazard.

O B S E R V A T I O N S.

ARTICLE TROISIEME.

Des Munitions de Guerre & de Bouche.

(a) IL est d'usage aujourd'hui de prendre en campagne trois cens coups par pièces ; la raison en est sensible. Depuis la guerre de 1741 , l'artillerie s'est si considérablement multipliée dans les armées , qu'il paroît que c'est à elle seule qu'on a remis le sort des batailles. Du tems de Montécuculi , où l'artillerie étoit beaucoup moins nombreuse , l'infanterie & la

cavalerie avoient la principale part à la gloire d'une victoire, comme aussi elles avoient la honte d'une défaite, qu'elles partageoient avec le Général. Aujourd'hui la gloire appartient presque toute entière à l'artillerie, & la honte au Général & aux troupes ; ainsi comme presque toutes les batailles se décident à coups de canon, il a fallu augmenter la quantité de poudre & de boulets, ce qui entraîne nécessairement un plus grand nombre de voitures & de chevaux, qui, joints à cette quantité prodigieuse de pièces, rendent une armée pesante, lente dans ses opérations, difficile à faire subsister, & très-embarrassante pour la faire marcher. Ce nombre de coups par pièces ne suffiroit même pas s'il falloit faire des sièges, & il faudroit en avoir encore suffisamment sur les derrières pour que les opérations du siège ne languissent point : il peut même arriver que quoiqu'il ne se fasse point de siège, on n'eut pas assez de trois cens coups, ce nombre est bientôt employé dans une bataille un peu vive ; & si les circonstances forcent de recommencer le lendemain, ou quelques jours après, il faut avoir des dépôts sur les derrières, pour pouvoir compléter les munitions pour l'artillerie & pour l'infanterie.

Quant à la quantité de cartouches qu'il faut avoir pour l'infanterie, & pour les troupes en général, j'en parle dans la suite de cet Ouvrage.

(b) La balle du pistolet & du mousqueton pour la cavalerie doit être du même calibre que pour l'infanterie, afin de ne pas multiplier les moules, & pour éviter de donner à l'infanterie des balles destinées à la cavalerie, & à la cavalerie, des balles destinées à l'infanterie. Cette précaution est d'autant plus essentielle, que très-souvent il n'y a pas assez de cartouches de faire, & que l'on donne au soldat la poudre & les

balles séparées : si les calibres étoient différens , cette inégalité pourroit devenir funeste ; elle seroit moins dangereuse pour la cavalerie , parce qu'elle ne doit , pour-ainsi-dire , jamais tirer ; mais comme l'infanterie doit aujourd'hui faire beaucoup de feu , puisque les Puissances contre lesquelles la France peut avoir la guerre , ont mis leurs principales forces dans la vivacité & la continuité du feu , il est important que le soldat puisse se servir de son arme , ce qu'il ne peut pas , si la balle n'est pas du calibre de son fusil.

(c) On a coutume dans les armées de donner au soldat du pain & de la viande tous les quatre ou cinq jours. Dans les marches longues , ou imprévues , ou forcées , on lui donne du biscuit ; & dans le commencement de la campagne , où il n'y a point encore de légumes , on lui donne du riz ; mais jamais on ne lui a donné (du moins en France ,) ni fromage , ni beurre , ni lard , ni poisson salé : il seroit à désirer qu'on lui donna plus de pain & plus de viande.

Les armées sont trop nombreuses aujourd'hui , pour qu'il soit possible d'avoir assez de voitures pour porter ces provisions de fromage , de beurre , de poisson salé , & de lard , ce seroit un embarras de plus , sans que ces denrées fussent d'un grand soulagement pour le soldat. Le vin ou la bière lui seroient plus utiles , parce qu'il y a des pays où les eaux sont très-mauvaises ; je suppose cependant que ce vin ou cette bière ne fussent point mélangés d'eau-de-vie , ou d'autres liqueurs ou drogues pernicieuses ; car si cela étoit , ils seroient plus nuisibles que la mauvaise eau , que l'on peut corriger en y mettant une goutte de vinaigre (a) ; mais comme cette dé-

(a) Les Romains portoient toujours sur eux , en campagne , un flacon rempli de vinaigre , pour en mettre dans leur eau lorsqu'elle se trouvoit mauvaise.

penſe de vin ou de biere ſeroit exceſſive , que d'ailleurs il ſeroit à craindre qu'il n'y eut de la fraude de la part des Entrepreneurs , il vaut mieux n'en pas donner , & augmenter le pain & la viande. Il y a aſſez d'autres moyens pour voler le Prince , ſans imaginer encore celui-là.

(d) On ne peut prendre trop de précautions pour que les magaſins ſoient en ſûreté , pour qu'ils ſoient dans des lieux ſecs , & pour que les chemins qui y conduiſent de l'armée ſoient bons , faciles , & bien gardés. Entre les gros magaſins & l'armée , il doit y avoir pluſieurs dépôts , pour la plus grande facilité des transports. A meſure que les dépôts ſe vident , on tire des gros magaſins pour remplir ceux-ci. Lorſque l'armée s'éloigne des gros magaſins , il faut les rapprocher , & pouſſer les entrepôts en avant , ce qui ſ'entend pour les bleds , les farines & les fours. Quant aux fourrages , c'eſt la nature du pays où l'on fait la guerre qui en décide ; ſ'il eſt abondant en fourrages , il eſt inutile de faire transporter ceux que l'on a en magaſin ; le transport eſt très-coûteux , & il ſ'en perd une grande partie ; d'ailleurs , on les retrouve l'hiver pour la nourriture des chevaux , ſans faire de nouveaux achats. Mais ſi le pays eſt ruiné , ou aride , il faut de toute néceſſité les faire ſuivre ; la guerre eſt plus diſpendieufe , mais cette dépense eſt indiſpenſable : le moindre retard dans les convois de toute eſpece , occaſionne un très-grand changement dans les opérations. Un Général ne doit jamais être obligé de reſter une heure de plus dans un camp , faute de vivres ; ce qui n'arrive cependant que trop ſouvent : on perd l'occaſion , & peut-être tout le fruit d'une campagne , qui avoit eu les commencemens les plus heureux.

(e) Il ſeroit à ſouhaiter qu'il fut poſſible de taxer les den-

rées à leur juste valeur ; mais comme il faut que l'abondance soit dans le camp , si on taxoit les denrées , ce seroit un moyen sûr pour y mettre la disette , parce qu'il faut que le marchand trouve un profit assez considérable pour le dédommager de ses peines , & des pertes qu'il peut faire ; cependant je crois que l'on peut mettre des bornes à ce profit. Si la licence étoit entière , tous les vivandiers s'entendroient ensemble pour renchérir leurs denrées , & les Officiers généraux & particuliers , ou ne pourroient point vivre , ou se ruineroient ; c'est à la personne que le Général a chargé de veiller à la police du Quartier général , de prendre garde qu'il n'y ait point d'abus à ce sujet , & que les denrées qui se vendent au Quartier général ne soient pas à un plus haut prix que celles que les vivandiers particuliers des Régimens vendent dans l'armée. Il faudroit aussi que ceux qui sont chargés de cette police , ne retirassent aucune rétribution de chaque vivandier , ce qui certainement doit augmenter les denrées , parce que ces vivandiers doivent , avec justice , se dédommager sur les denrées qu'ils vendent , de ce qu'il leur en coûte pour avoir la permission de vendre ; & pour le profit d'un seul , l'officier particulier se ruine , ou se nourrit mal. C'est un officier de l'État Major de l'armée qui doit être chargé de cette police , & sous lui des Majors de Régimens , pour les vivandiers des Régimens : comme il seroit au-dessous d'eux (du moins doit-on le penser ,) de recevoir aucune rétribution de ces vivandiers , les denrées seront à plus bas prix , l'officier ne sera plus lésé , & le vivandier aura un profit honnête , qui le récompensera de ses peines.

ARTICLE

ARTICLE QUATRIEME.

Du Bagage.

IL n'y a point de mot (a) qui exprime si proprement la nature du bagage que le mot latin *impedimenta*, qui signifie embarras, empêchement.

On pourroit aisément exécuter ce qu'on entreprend sans l'embarras du bagage ; mais toutes les invectives qu'on fait contre, ne servent de rien ; c'est vouloir illuminer un corps sans qu'il fasse d'ombre. Comme nous sommes indispensablement obligés de boire, de manger, de nous garder des injures de l'air, & de nous reposer quelquefois, il est nécessaire de cuire, de prendre de la nourriture, de nous habiller, de dormir, d'avoir des tentes, d'aller au fourrage, de porter des meubles & des harnois, & avec cela, de ne pas négliger le service. Il faut donc qu'il y ait des gens qui se chargent de ces soins, tandis que le Soldat est en faction, & ce sont les gens d'équipage.

I°. Dans les réglemens militaires de Maximilien II. (b) on permet un cheval pour douze Ca-

P p

valiers , & dans un autre règlement on passe à chaque Officier une certaine quantité de bagages & de chevaux pour lui , comme on accorde aujourd'hui des bagages & des valets à toutes les garnisons de Hongrie.

Dans l'armée de l'Empereur en campagne , on passe quatre charriots & un Vivandier à chaque Compagnie , & un bidet à chaque Cavalier , outre son cheval de service ; & pour les Fantassins , on leur passe en campagne des femmes & des bêtes de charge. Il faut compter séparément les charriots qui servent pour les vivres , pour les malades , & pour les instrumens de différentes sortes d'artisans qui travaillent pour l'armée.

II°. On doit réduire le bagage au moindre pied qu'il est possible , pour le bon ordre & pour la discipline. Il y a là-dessus plusieurs articles remarquables dans les statuts militaires , & surtout dans ceux des Suédois.

III°. Dans les quartiers Impériaux , le service est le lit , le bois , la chandelle & le sel ; dans le service d'Espagne , il y a de plus les ustensiles de cuivre & de blanchissage.

OBSERVATIONS.

ARTICLE QUATRIEME.

Du Bagage.www.libtool.com.cn

(a) IL n'est pas possible de faire la guerre sans bagages , c'est un mal nécessaire ; mais il seroit essentiel de les diminuer. Si l'on retranchoit le superflu , les armées seroient moins pesantes , la consommation des vivres moins considérable , & les subsistances de toute espece plus abondantes.

Dans la réforme que je propose , & que je crois absolument indispensable , je n'ai personne en vûe , & je n'envisage que l'utilité & le bien général. Les Ordonnances du Prince , qui fixent la quantité de chevaux & de voitures que pourra avoir un Officier général , la quantité de chevaux que pourront avoir les Officiers supérieurs & particuliers , sont très-claires & très-sages , mais mal observées. Il est inutile de faire des loix , si ceux qui sont chargés de les maintenir ne tiennent pas la main à leur exécution. Chaque Officier général , & autre , se permet plus d'équipages qu'il ne doit en avoir , dans l'espérance que cette licence échappera aux yeux du Général ; & l'armée se trouve avoir , au moins , un tiers en sus d'équipages de plus qu'elle n'en devoit avoir. De quelle utilité peut être cette grande quantité de voitures que traînent après eux les Officiers généraux , & qui ne sont chargées que de batterie de cuisine , de vins de toute espece , de liqueurs , de linge de table , & de provisions sans nombre ? Il semble que l'on n'aille à l'armée que pour y étaler un faste qui y est indécent ,

P p 2

inutile & embarrassant (a). Que l'on retranche ce superflû, peu fait pour une Nation guerrière, le bagage sera moins nombreux, on n'aura pas besoin d'une si grande quantité de valets, qui affament l'armée, qui, s'ils ne trouvoient point à se placer, laboureroient la terre, ou se feroient soldats, ou viroient de quelques métiers utiles, les armées agiroient avec plus de vivacité, les marches seroient plus rapides, & les succès moins douteux.

Si ceux qui commandent, & qui les premiers doivent exécuter les ordres du Prince, sont les premiers à les transgresser, de quel droit les feront-ils exécuter aux autres ? Pour être obéi, & pour pouvoir punir, il faut montrer l'exemple : quand les chefs seront les premiers à avoir une table où il n'y aura que le nécessaire, sans superfluité & sans aucune recherche, on verra bientôt disparaître ces tables somptueuses, cette multiplicité de mets, qui renchérit sur le luxe des villes. Lorsqu'Alexandre entreprit la conquête des Perses, il couvrit ses soldats d'airain, les arma de fer, & ne leur donna qu'une nourriture solide & frugale : les Perses amollis par le luxe,

(a) Charles-Quint ayant formé le dessein en 1538 d'attaquer Alger, assembla une armée formidable & une flotte nombreuse, pour transporter ses troupes sur les côtes d'Afrique. On comptoit dans l'armée de Charles cinq mille jeunes gentilshommes des plus grandes maisons & des plus riches de l'Espagne ; mais cette noblesse sans expérience & sans aucune idée de la discipline militaire, s'étoit fait suivre par une quantité prodigieuse de valets & d'équipages. Ferdinand Alvarés de Toledo, Duc d'Albe, à qui Charles avoit donné le commandement de son armée, ordonna à cette noblesse de renvoyer ses équipages, & de ne conserver que ses armes & ce qui lui étoit absolument nécessaire ; cet ordre choqua cette noblesse, il y eut beaucoup de murmures & de plaintes ; mais il fallut obéir. Tant il est vrai qu'un Général fait se faire obéir quand il le veut, sur-tout, quand il donne lui-même l'exemple de l'ordre, de la discipline & de l'obéissance *.

* *Hist. du
Duc d'Albe,
tom. 1. liv. 1.
chap. xv.*

couverts d'armes d'or , éternés par la bonne chere, furent vaincus aussi-tôt qu'attaqués.

Je pense bien que je ne serai pas approuvé de tous les militaires en général ; plusieurs s'écrieront qu'ils ne peuvent pas se passer à l'armée de toutes ces commodités dont ils jouissent pendant la paix , & auxquelles ils sont habitués : s'ils sont réellement militaires , & s'ils cherchent à bien général , ils sauront se passer des choses qui leur seront défendues par les ordres du Prince , & ils sauront s'accommoder au tems ; au surplus , peu m'importe que la foule s'élève contre mes idées , ce n'est pas crier dans le désert que de proposer des choses honnêtes , décentes & indispensables , & les vrais militaires se rangeront de mon côté. Si mes concitoyens veulent réfléchir , & prendre le caractère militaire qui leur est propre, ils seront les premiers à reconnoître qu'il y a de très-grands abus dans la multiplicité des équipages , & un luxe indécent & ruineux dans les tables, sur-tout dans celles des Officiers généraux , & de ceux qui sont attachés à l'armée : on est aussi-bien rassasié avec cinq ou six bons plats de viande de boucherie & de légumes , & plus sainement nourri , qu'avec cette profusion de mets recherchés, qui brûlent le sang & détruisent l'estomac (a). Si je ne puis pas gagner le suffrage des uns , j'espère que ceux qui veulent le bien ne me trouveront pas si outré dans mes idées ; leur suffrage me suffit , & il me flattera bien davantage que le blâme des autres ne me causera de chagrin (b).

(a) Un Auteur moderne fait parler un grand homme de l'antiquité , & lui fait dire ces mots , qui devoient être gravés dans le cœur de tous les militaires.
 » Le premier courage d'un guerrier est d'exposer sa vie ; le second est de la résister aux seuls besoins de la Nature.

(b) Si je ne craignois que mes principes , relativement à la somptuosité des

Le nombre des bouchers, des boulangers, & des vivandiers, doit être proportionné à la force de l'armée ; il doit y avoir assez des deux premiers, pour que l'armée ne manque jamais de pain ni de viande. (ceci ne regarde que les boulangers & les bouchers qui fournissent aux Officiers généraux & particuliers ; les boulangers pour la livraison des troupes sont assez occupés, si l'on veut que les distributions se fassent exactement : quant à la viande, on donne les bœufs aux soldats, qui les tuent, & ils partagent ensuite cette viande par bataillon & par escadron.) Il faut avoir assez de voitures pour conduire le pain au camp ; si les fours sont éloignés, il faut un plus grand nombre de voitures, pour que, lorsque les unes repartent du camp après la distribution faite, il en parte d'autres chargées du lieu où sont les fours, pour la prochaine livraison. Les vivandiers sont absolument nécessaires ; ce sont eux qui fournissent aux Officiers particuliers, & même aux généraux, ce dont ils peuvent avoir besoin, & ils évitent aux officiers particuliers, d'avoir plus de bagages que les Ordonnances ne leur en permettent. Le nombre doit être limité ; il en faut peu, & qu'ils soient bien fournis.

(*b*) Les réglemens militaires de Maximilien II ne sont certainement pas suivis aujourd'hui dans les armées Impériales, & on ne passe plus quatre charriots & un vivandier par com-

tables, ne parussent trop sévères, j'avancerois qu'il faudroit, qu'outre la diminution des plats, & les deux services que l'on est d'usage d'avoir, sans compter le fruit, qui devroient tous être réduits à un seul, que chaque Officier général, ou autre, qui iroit diner hors de chez lui, fit porter son couvert, sa serviette & son gobelet, & que celui qui donne à diner ne fût tenu qu'à mettre une nappe, & à la couvrir de la quantité de plats ordonnés par le Prince. Quelle diminution cette regle établie n'apporterait-elle pas dans les équipages?

pagnie. En supposant les compagnies de deux cens soldats, ce qui n'a jamais été, une armée de cinquante bataillons, à quatre compagnies par bataillon, auroit eu mille charriots ou vivandiers, indépendamment des charriots pour conduire & transporter les subsistances de l'armée ; en supposant encore quatre-vingt escadrons, de cent cinquante cavaliers chacun, comme chaque cavalier avoit un cheval de plus, on peut juger quel embarras & quelle consommation ce second cheval devoit occasionner. Il en étoit de même du tems de Léopold, tems auquel a écrit Montécuculi. Sous le regne de Louis XIV, dans les armées que commandoit M. de Turenne, il y avoit encore beaucoup de cavaliers qui avoient deux chevaux ; on en trouve la preuve dans ses Lettres, & dans celles de M. de Louvois, mais il n'a pas été possible d'avoir aucun détail relatif à cet arrangement.

Les armées de ce tems-là devoient être bien pesantes ; on se récrie aujourd'hui, & avec raison, sur la quantité d'équipages que nous avons, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient aussi nombreux que ceux du tems de Montécuculi. Il faut cependant faire une réflexion, les armées du tems de Montécuculi & de M. de Turenne, n'étoient pas, à beaucoup près, aussi nombreuses que le sont celles d'aujourd'hui. Quarante mille hommes étoient une très-forte armée, & souvent ces deux grands Généraux ont commandés des armées de vingt-cinq à trente mille hommes. Vingt à vingt-cinq mille hommes ne sont aujourd'hui que l'avant-garde d'une armée, ou un camp détaché de la grande armée. Il s'en falloit de beaucoup aussi que l'artillerie y fut si nombreuse, vingt-cinq à trente pièces de canon composoient une très-forte artillerie ; aujourd'hui il faut parler de cent cinquante à deux cens pièces du parc, sans compter

l'artillerie des Régimens: on peut juger de la quantité prodigieuse de charriots qu'il faut pour le service d'une pareille artillerie. Il suffisoit du tems des Grecs & des Romains de ne pas craindre son semblable, pour avoir la réputation de brave: on instruit aujourd'hui des hommes à affronter le canon, dont ils ne peuvent se défendre (a). On pourroit penser de-là que nous sommes plus braves que n'ont jamais été les Grecs & les Romains; mais ne pourroit-on pas aussi conclure que leur courage étoit raisonné, & que le nôtre n'est que pure ostentation.

Les armées du Roi de Prusse, dont on vante tant la promptitude des marches, & l'ordre qui y est observé, ont beaucoup d'équipages; mais les voitures sont moins chargées de choses inutiles que ne peuvent être les nôtres. Le Général de l'armée Prussienne peut avoir une caleche, ou berline, attelée de six chevaux, deux fourgons, quatre haquets, & autant de chevaux de bât, ou mulets, & chevaux de monture qu'il le juge à propos. Un Général d'infanterie peut avoir une chaise, ou berline, attelée de six chevaux, un fourgon, trois haquets, douze chevaux de bât, ou mulets, & autant de chevaux de monture qu'il veut: ainsi du reste, jusqu'au sous-Lieutenant & l'Enseigne. Quant à la table, le Général peut avoir dix couverts sans dessert, & une autre petite table de six couverts pour les officiers d'Ordonnances, & les Adjudans, ou Aides de Camp (b); les autres Officiers généraux & particuliers, à proportion

(a) Celui qui le premier a gagné une bataille par l'artillerie, dut, selon moi, rougir de son succès.

(b) Ce n'est pas le nombre des couverts qui doit être fixé, mais celui des plats.
La

proportion de leur grade. On peut juger par ce détail que les Officiers généraux Prussiens peuvent se passer d'une partie des équipages que le Roi de Prusse leur permet d'avoir. Il est défendu dans les armées Prussiennes de donner à souper, sous peine de 6000 livres d'amende, au profit de la caisse des Invalides; il n'est pas défendu de souper, mais il l'est d'en donner. Cette Ordonnance est très-sage; la guerre est un état d'activité, or il n'est pas possible, lorsqu'on a bien soupé & que l'on s'est couché tard, d'être debout de grand matin. Tout Officier général & particulier doit être levé à la pointe du jour; s'il donne à souper, il ne peut que se coucher très-tard: souvent la compagnie entraîne à jouer, & on ne se couche que lorsque le soleil se leve; c'est la vie d'un sîbarite, & non d'un militaire appliqué à ses devoirs.

Chaque compagnie a son vivandier, & il y en a un, outre cela, pour donner à manger aux officiers du Régiment.

On peut voir par ce règlement, qu'il y a beaucoup d'équipages dans les armées Prussiennes, mais que l'ordre y est strictement observé, & la chère ordonnée par le Prince à tous les Officiers généraux & autres, allège de beaucoup ces équipages, & en diminue l'embarras. Je crois que l'on pourroit encore diminuer ceux des Officiers généraux, & qu'ils pourroient suivre à la lettre les Ordonnances relatives à la table; mais cette diminution seroit encore plus sensible en

La frugalité de la table n'empêchera point les bons militaires d'aller dîner chez le Général, & ceux qui n'en seront point contens, n'y reviendront plus; ce ne fera pas grand dommage; mais le Général doit tenir la main à ce que la table de ces gens si délicats ne soit pas plus recherchée que la sienne. La diminution des équipages, sans aucune considération de grade, de naissance, de richesses & d'affection particulière, fera seule cet effet.

France , où l'on employe dans les armées une grande quantité d'Officiers généraux très-inutilement. Dans une armée de soixante mille hommes , il ne faudroit que dix Lieutenans généraux & vingt Maréchaux de Camp. Lorsque M. de Turenne avoit trois Lieutenans généraux dans son armée , il ne savoit que faire du troisième ; il est vrai que les armées de ce tems-là n'étoient pas aussi nombreuses que celles d'aujourd'hui , ainsi j'en admetts davantage ; d'ailleurs , il faut se prêter au tems & au préjugé : ainsi dix Lieutenans généraux & vingt Maréchaux de Camp , suffisent pour une armée de soixante mille hommes (a).

Je pense qu'un vivandier pour deux compagnies suffiroit , puisqu'il y en a un principal , qui n'est pas compté dans le nombre de ceux qui sont attachés aux compagnies , pour nourrir les officiers du Régiment.

Ce règlement pour les tables ne pourroit pas avoir lieu en France , relativement à la table séparée pour les Aides de Camp & les Ordonnances , parce que tout officier en France a droit d'être à la table du Général. Dans toutes les loix que l'on fait , il faut avoir attention de ne pas choquer l'esprit de la Nation , ni les usages qui y sont établis de tout tems : or il ne seroit pas possible d'établir en France qu'il y eut une table séparée de celle du Général , ou des Officiers généraux , pour les Aides de Camp & pour les Ordonnances ; mais il seroit très-aisé de réduire la profusion & la délicatesse des mets , & conséquemment les équipages.

(a) Si ces Officiers généraux sont bons , ils feront d'une très-grande utilité ; s'ils sont médiocres , ils nuiront moins qu'un plus grand nombre de leur espèce.

ARTICLE CINQUIEME.

De l'Argent.

L'ARGENT est cet esprit universel (22) qui, se répandant par-tout, anime & remue tout ; il est virtuellement toutes choses : c'est l'instrument des instrumens, il fait enchanter l'esprit des plus sages, & calmer la fureur des plus féroces.

L'argent produisant tant d'effets merveilleux, dont les Histoires sont remplies, faut-il s'étonner si un certain homme étant enquis combien de choses étoient nécessaires à la guerre, il répondit trois : l'argent, l'argent, l'argent.

10. Mais, comme il est aussi l'ame & le sang des hommes, & qu'à cause de cela on a bien de la peine à persuader aux peuples de le donner pour l'entretien des troupes, il faut leur représenter l'utilité & la nécessité indispensable de ces contributions, & leur promettre de les soulager en tems & lieu.

10. Aucun État ne peut être en repos, ni repousser les injures, ni défendre les Loix, la Religion & la liberté, sans armes. Dieu les a honorés, en se donnant le nom du *Dieu des Armées*.

Qq 2

Sans elles la majesté du Prince ne peut être respectée; ni par les Sujets, ce qui cause des soulèvemens, ni par les Étrangers, ce qui est la source des guerres. Les richesses même, & les commodités, ne peuvent se conserver sans les armes. Les Égyptiens ~~divisoient tous les revenus~~ du Royaume en trois parties; la première pour les Sacrificateurs & pour le Clergé; la seconde pour le Roi & pour les Ministres, & la troisième pour la Milice. Qu'on regarde la perte que cause une simple course de pillards, & qu'on examine si le dommage qu'on souffre dans une heure par la destruction, les incendies & les outrages qu'ils font dans les campagnes, dans les maisons, dans les fruits, dans les meubles, dans les personnes, dans les troupeaux, n'est pas beaucoup plus considérable que ce qu'il auroit fallu donner pour entretenir par un petit nombre de troupes.

II°. C'est un soulagement dans les contributions, quand elles sont imposées avec justice, avec égalité, & avec une exacte proportion, & qu'elles sont levées sans insolence, sans dureté, & sans les faire tourner au profit des particuliers, ou qu'au défaut d'argent on prend d'autres denrées, comme des draps, des vivres; mais sur-tout lorsqu'on sort bientôt de son propre pays pour

porter la guerre sur celui de l'ennemi, ou sur celui d'autrui, quel qu'il soit. On y fait autant de conquêtes qu'il est nécessaire, pour entretenir l'armée toute entière, ou en partie, ou pour maintenir les garnisons des Places, qui sont les boulevards des Frontières, & qui procurent à l'État les moyens de respirer en repos.

OBSERVATION.

ARTICLE CINQUIÈME.

De l'Argent.

(a) **L'**ARGENT est le nerf des États (a), & le militaire leur soutien. C'est à la protection que le Prince accordera à tous les Arts, qu'il devra ses richesses, & c'est par un militaire, dont la constitution soit solide & proportionnée à sa puissance, qu'il s'assurera le produit de ces Arts. Le commerce hors du continent, ne peut s'assurer que par une bonne

(a) Les Grecs regardoient la tempérance, l'amour de la gloire & du travail, le courage & la discipline, comme le nerf de la guerre; ils méprisoient l'argent, ils étoient pauvres. Ils eurent une flotte nombreuse pour combattre Xercès, ils la construisirent de la charpente de leurs maisons: ils ne payoient point leurs soldats, parce que tout soldat étoit citoyen, & ils eurent une armée de héros *. Les tems & les mœurs ont changés; on ne pourroit pas aujourd'hui construire des vaisseaux de la charpente des maisons, ni avoir des soldats sans les payer; mais il est important de les imiter quant à la tempérance, à l'amour du travail, & à la discipline.

* *Quatrième
Entretien de
Phocion.*

& forte marine; le commerce extérieur sur le continent, comme le transport des marchandises & des denrées du Royaume à un État voisin, l'agriculture & tous les Arts utiles ne peuvent s'accroître & être en sûreté, que par le respect que les États voisins auront pour un Prince qui a la force en main, & qui peut, d'un seul mot, mettre cent mille hommes sous les armes.

Quelles peuvent être les principales branches sur lesquelles sont appuyées, & qui font la force & la richesse d'un État? L'agriculture, & tous les Arts utiles, le commerce, & tous les Arts agréables; mais ces branches de richesses n'étant pas également propres à toutes les Puissances, relativement à leur position, elles exigent du Prince plus ou moins de protection. De quelle utilité seroit une marine à un Prince qui n'auroit aucun port de mer? il ne pourroit avoir des vaisseaux que dans les ports des Puissances voisines, ses sujets ne pourroient point commercer pour eux, & ils ne pourroient faire qu'un commerce de cabotage, qui n'est jamais qu'en sous-ordre, & peu profitable; cette branche de commerce étant interdite à ce Prince, il doit chercher à s'en dédommager, en excitant tous les Arts qui peuvent faire fleurir le commerce entre ses sujets & leurs voisins. L'agriculture & les manufactures de toutes espèces, doivent être chez ce Prince les principales branches du commerce de ses sujets; mais l'une & l'autre doivent être excitées, honorées, & protégées par un bon militaire.

Quelques considérables que soient les revenus d'un État, quelques soient les ressources qu'il peut trouver en lui-même, quelque soit son industrie, si les finances ne sont pas bien administrées, si un trop grand nombre de personnes sont employées à les recevoir, l'État & le Prince seront bientôt en

souffrance. Le plus grand abus dans l'administration des finances, est de les faire passer par beaucoup de mains ; plus il y en a qui les perçoivent , & moins il en entre dans les coffres du Prince : c'est une vérité reconnue , sur laquelle on tire un voile , & que beaucoup de gens sont intéressés à épaisir ; & pour enrichir quelques particuliers , on diminue les revenus du Prince , on gêne le commerce , & l'on ruine les habitans. Pour subvenir aux dépenses que le Prince est indispensablement obligé de faire pour entretenir son militaire de terre , & sa marine , (si par la position de ses États il peut & doit en avoir une ,) pour l'entretien de ses Places frontieres , & pour les frais d'une guerre toujours dispendieuse ; quelque succès que l'on ait , il est forcé malgré lui de mettre de nouveaux impôts sur ses peuples , dont le produit , s'il entroit en entier dans ses coffres , lui fourniroit abondamment ce dont il peut avoir besoin ; mais comme ces impôts son prélevés par des personnes qui , pour la plupart , n'ont que leur intérêt en vûe , sans envisager celui des peuples & du Prince , il arrive nécessairement que les taxes imposées ne sont pas réparties suivant la faculté de chaque particulier ; que le pauvre paye à proportion plus que le riche , & que l'homme riche , mais protégé , paye beaucoup au-dessous de ce qu'il devroit payer ; c'est , sans doute , un grand abus. Ce ne seroit que demi-mal , si le produit de ces impôts entroit tout entier dans les coffres du Prince ; mais comme pour la perception de ces deniers on y employe beaucoup plus de monde qu'il n'en faudroit , & qu'il faut les payer , s'il en entre la moitié , c'est beaucoup , & je ne parierois pas qu'il n'y en entra moins.

La guerre est toujours onéreuse à l'État , quelque succès que l'on puisse avoir ; cependant en supposant des conquêtes ,

il est des moyens de la rendre moins dispendieuse , par les contributions en argent, en denrées & en fourrages, que l'on peut tirer du pays conquis ; mais le choix que l'on fait des personnes chargées de percevoir ces contributions , de quelque espèce qu'elles soient , & les moyens que l'on emploie à cet effet , rendent ces avantages ou réels ou nuls. Pour en tirer tout le fruit possible, il faut en charger des personnes dont la probité & le déintéressement soient à l'épreuve de toute tentation ; elles doivent être payées par le Roi , & il doit leur être expressément défendu de rien exiger & de rien recevoir sous peine des punitions les plus sévères. Comme c'est le Général qui impose les contributions , sur la connoissance qu'il a des richesses du pays , & des revenus du Prince imposé ; dans l'ordre qu'il envoie aux Ministres , ou au Conseil de ce Prince , pour payer les contributions , il doit être spécifié que l'intention du Roi , & la sienne , sont que la personne chargée de recevoir les contributions n'exige aucune gratification ni redevance ; que même s'il arrivoit que le Prince voulût lui faire un présent , il lui fût absolument défendu de le recevoir , & s'il le recevoit , il fût puni de mort ; de même que si on le lui propoisoit , les contributions doubleraient. Par ce moyen , l'argent des contributions entrera tout entier dans les coffres du Prince ; & si malheureusement il se voit forcé de sévir contre telle personne qui aura transgressé ses ordres & ceux du Général , cette punition sévère servira d'exemple aux autres , & il ne sera plus dans la dure nécessité de la réitérer. Il faut savoir effrayer les hommes par le supplice d'un seul ; & si on ne peut pas parvenir à les rendre vertueux par la douceur & par les récompenses , il faut les forcer à le devenir par la crainte des châtimens.

L'article

L'article des fourrages & celui des hôpitaux, est encore un gouffre où l'on se perd, parce que l'on a bien voulu fermer les yeux sur toutes les abominations qui s'y commettent. Il y a encore plusieurs autres abus, qu'il seroit absolument nécessaire & facile de réformer ; mais il faudroit entrer dans des détails trop longs, & qui feroient horreur. Il vaut mieux jeter un voile sur le passé ; mais il est de l'intérêt de l'État & du Prince, & du devoir de ceux en qui il a remis son autorité, de le lever lorsque les circonstances l'exigeront, & de ne pas permettre que de semblables abus se renouvellent.

Les contributions doivent être taxées au prorata de la richesse des habitans & de la fertilité du pays. Il y a de l'inhumanité, dira-t-on, à ruiner les habitans, & à dévaster un pays, en enlevant l'argent, les grains, les farines, les fourrages, les chevaux, les voitures, &c. il y en auroit, sans doute, si on ne laissoit pas aux habitans de quoi se nourrir, de quoi ensemer, & des chevaux ou bœufs suffisamment pour cultiver leurs terres, si l'on ne donnoit même des grains à ceux qui n'en ont point, & si on ne les forçoit à travailler leurs terres & à les ensemer ; mais il faut enlever tout le surplus : ce qu'on laisse ou ce qu'on donne aux laboureurs, est une libéralité dont on recueille le fruit la campagne suivante. Il faut avoir tous les ménagemens possibles pour les habitans de la campagne ; mais il faut agir avec moins de douceur avec les habitans des villes, qui s'enrichissent encore par le voisinage des armées. Il ne faut pas craindre de passer pour barbare, parce qu'on exigera les plus fortes contributions, pourvu cependant que ceux qui sont imposés puissent les payer ; on seroit bien plus barbare, si, pour soulager les États d'un Prince ennemi, on ruinoit ses propres sujets, pour subvenir aux frais de la guerre.

R r

Si les circonstances, la convenance, ou des droits acquis peuvent faire espérer de garder à la paix le pays conquis, il faut traiter les habitans comme sujets, & non comme ennemis, sans cependant les dispenser de fournir leur contingent, au prorata de leurs richesses, & de la fertilité du pays; mais si on ne peut pas espérer de le garder à la paix, il ne faut d'autre ménagement que celui que l'humanité nous dicte, laisser aux habitans de la campagne de quoi vivre & ensemençer leurs terres, & faire payer les villes, bourgs & châteaux. Si on agit avec plus de ménagement, c'est être généreux aux dépens de ses sujets & de soi-même.

CHAPITRE III.

De la Disposition.

LA disposition est le rang qu'on donne aux choses, suivant leur quantité & leur qualité. L'ordre est né avec le monde, lequel au sortir du cahos, reçut la disposition que nous y voyons, & qui est proportionnée à sa fin.

On dispose avec un sage conseil la matière pour la forme, les moyens pour la fin, & les parties pour le tout.

1°. Le conseil est la base des actions (a): voici des avis sur cela.

1°. Consulter lentement , exécuter promptement.

2°. Se faire une loi suprême du salut de l'armée.

3°. Donner quelque chose au hazard.

4°. Profiter des conjonctures.

5°. Donner de la réputation (*b*) à ses armes.

6°. Celui qui pense à tout (*c*) , ne fait rien ; celui qui pense à trop peu de choses , est souvent trompé. Comme dans chaque sujet il se trouve beaucoup de propriétés , de qualités particulières , & de circonstances , en connoître peu , ce n'est pas les connoître suffisamment ; en connoître beaucoup , & comparer ensemble tous les différens incidens , & faire dessus ses réflexions , est un point difficile à atteindre. Dix mots combinés ensemble en autant de manières qu'ils le peuvent être par des transpositions simples , doubles & triples , monteroient à des millions de combinaisons. Or , quelle force d'esprit , & quel tems faudroit-il pour les parcourir ? Il faut tenir le milieu entre le trop & le trop peu , & choisir quelques termes essentiels , les plus propres & les plus intimes à l'objet dont on délibère , en appliquant les règles de l'art aux cas particuliers , par rapport à la fin qu'on se propose , aux moyens

R r 2

d'y arriver, aux obstacles qu'il faut lever, & à la liaison du passé avec l'avenir par le présent.

II°. La disposition est universelle ou particulière.

www.libtool.com.cn

O B S E R V A T I O N S.

C H A P I T R E I I I.

De la Disposition.

(a) **Q**UELQU'ÉCLAIRÉ que soit un Général, quelque'expérience qu'il ait, il a souvent besoin de conseil; mais il doit se servir de ses lumières pour ne consulter que ceux qu'il juge capables de lui en donner de bons. Il paroît plus naturel de choisir parmi les Officiers généraux ceux qui ont le plus d'expérience, & qui ont, dans les différentes occasions, montré de la capacité & de l'intelligence; mais il arrive souvent que l'on choisit l'ancien, non parce qu'il a des talens militaires, mais parce qu'il est l'ancien; souvent encore on choisit ceux qui paroissent vous être les plus attachés, & avec lesquels on vit le plus habituellement, sans examiner s'ils ont les talens qu'on leur suppose; on les aime, cela suffit pour leur croire tous les talens & toute la capacité possible. Mais comme dans ces circonstances, le Général ne peut séparer son intérêt personnel de celui de l'armée & de l'État, il doit faire abstraction de toute amitié & de tout préjugé. Un homme trop circonspect, & qui veut tout soumettre à un calcul géo-

métrique, ne vaut rien pour le conseil ; un homme bouillant, qui ne consulte que son courage , & qui ne connoît rien de difficile , est encore plus dangereux ; mais celui qui réunit la prudence au courage , l'étude à l'expérience , & qui appuie ses avis de raisons solides & militaires , c'est celui-là que l'on doit choisir de préférence. J'ai vu un très-brave homme , mais bouillant , venir donner un avis à un Général aussi brave & aussi bouillant que le donneur d'avis ; l'avis fut suivi sans autre examen , & le Général fut battu. J'ai vu dans une autre occasion , un Officier général consulté sur une opération importante & urgente , trouver tant de difficultés , & être si long-tems à dire son dernier mot , que l'occasion s'échappa , & l'opération qu'il étoit aisé d'exécuter un quart-d'heure devant , devint impossible , & n'eut point lieu.

Dès que le conseil est tenu , & que les avis se sont réunis pour l'exécution d'une marche à faire , d'un camp à prendre , ou d'une disposition pour une bataille , il faut suivre le précepte de Montécuculi , & l'exécuter promptement. Il dit *qu'il faut donner quelque chose au hazard* ; mais il faut auparavant avoir pris toutes les précautions nécessaires pour s'assurer d'un succès au moins moral. Ce qu'il entend par donner au hazard , n'est pas de ne faire aucune disposition , & de négliger les moyens que l'on peut avoir pour parvenir à ses desfeins ; mais comme il n'y a rien de physique ni d'absolu à la guerre , il entend qu'après les précautions & les dispositions les plus sages , on abandonne le reste à la fortune , qui , cependant , est presque toujours pour le Général qui se conduit avec génie , avec prudence & avec audace , qui sait profiter des circonstances , & qui les saisit à propos.

(b) Il est bien essentiel au commencement d'une guerre de

donner de la réputation à ses armes (2) ; il en résulte trois effets très-avantageux. 1°. Elle donne de l'audace au soldat, & une certitude morale de réussir dans tout ce qu'il entreprendra. 2°. Elle établit la confiance du soldat pour le Général. 3°. L'ennemi est moins hardi & moins entreprenant. Pour établir ce sentiment dans l'esprit de l'ennemi, & inspirer le contraire à ses propres troupes, il faut au commencement de la campagne que les premiers détachemens qui rencontrent l'ennemi le battent, ce qui établira d'abord la confiance & la hardiesse dans le soldat ; il faut faire ensuite quelques marches hardies, mais bien combinées, & qui forcent l'ennemi ou à reculer, ou à prendre une autre position, ainsi que fit au commencement de la campagne de 1760 M. le Maréchal de Broglie, lorsqu'il fit passer l'Ohm à son armée, en présence de l'armée des Alliés, commandée par M. le Prince Ferdinand de Brunswick ; ce Prince fut obligé de lever son camp, & de se retirer sur Neustat : du camp de Schweinsberg, le Maréchal marcha sur Frankenberg sur l'Eder, & força par cette marche le Prince Ferdinand à aller camper à Saxenhausen, pour couvrir la Hesse & la Westphalie, que le Maréchal menaçoit également.

Il n'est pas possible de donner de la réputation à ses armes lorsque l'on n'entreprendra jamais rien sur l'ennemi, lorsqu'on ne fera de mouvement que lorsqu'il en fera ; il faut le forcer à en faire, mais autant qu'il est possible, ne s'y laisser jamais contraindre. Plus on entreprend sur l'ennemi, cependant avec sagesse & précaution, plus on donne d'audace à ses pro-

(2) C'est la conduite que M. le Maréchal de Luxembourg a toujours tenu dans toutes ses campagnes.

pres troupes ; plus l'ennemi est dans la crainte , & moins il ose entreprendre sur l'armée (a). Un Officier général au service de l'Impératrice Reine , interrogé par un Français ce qu'on pensoit dans son armée de M. le Maréchal de Saxe , ne lui répondit que ces mots : *il nous commande comme à vous*. Cet éloge est d'autant plus flatteur , qu'il part de la bouche d'un ennemi , & sa brièveté ne le rend que plus énergique.

Un Général qui saura prendre de bonnes positions , qui fera de justes dispositions relatives au terrain , qui disposera ses détachemens en avant , de façon que l'ennemi n'osera , non-seulement approcher de son camp , mais même projeter de l'attaquer , a , sans doute , une première partie des qualités qui caractérisent un Général ; mais il lui en manque une principale , c'est la hardiesse nécessaire pour attaquer , & conséquemment , les ressources dans l'esprit pour trouver les moyens de faire des conquêtes , lui manquent aussi. Ce Général ne recevra jamais de grands échecs , mais aussi il n'aura jamais de grands succès ; il sera toujours aux ordres du Général ennemi , & avant la fin de la campagne , si le Général ennemi fait profiter de la timidité d'esprit de son adversaire , il peut en tirer de grands avantages ; mais celui qui non content de prendre de bonnes positions , de préserver son camp de toute insulte , d'assurer ses marches , ses convois , ses fourrages , cherche encore les moyens d'attaquer l'ennemi avec avantage , & fait profiter du moment , réunit la prudence de Fabius à l'audace de Scipion. Lorsque

(a) Henri IV , par sa vigilance & son audace , en avoit tellement imposé au Duc de Mayenne , & même à Farnese de Parme , que ces deux Princes , quoiqu'avec des armées plus nombreuses , étoient toujours sur la défensive , & qu'ils évitoient , autant qu'ils le pouvoient , de mesurer leurs forces avec celles de Henri.

l'on n'a d'autres vûes ni d'autres idées que de n'être point battu, c'est le moyen de l'être bientôt ; mais lorsque sans négliger les précautions pour n'être point battu, on prend encore les mesures nécessaires pour attaquer l'ennemi & pour le battre, on doit être moralement certain d'avoir des succès marqués avant la fin de la campagne.

(c) Les détails dans la conduite d'une armée sont infinies, le Général doit les connoître ; mais il ne doit pas s'occuper essentiellement de tous, lorsqu'il a donné ses ordres à ceux qu'il a jugé capables de les exécuter. J'entends par ces détails, l'établissement des magasins principaux, les entrepôts entre ces magasins & l'armée, les lieux où doivent être placés les fours, le dépôt des bœufs de l'armée, ceux pour les malades, l'établissement des hôpitaux, le transport des malades aux hôpitaux, &c. Cependant comme tous ces objets doivent changer de place à mesure que l'armée avancé dans le pays, & qu'elle fait des conquêtes, il est obligé de donner de nouveaux ordres à ce sujet ; mais il ne doit plus s'en occuper dès qu'il les a donnés ; il doit se réserver les grandes manœuvres, les marches, l'emplacement des camps, les fourrages, les convois, le nombre & l'espece de troupes qu'il faut pour l'escorte de l'un & de l'autre, relativement au pays & à la proximité de l'ennemi, les différens détachemens qui sortent, leur destination & leur objet, les détachemens à poste fixe pour garder ses communications avec ses derrières, le champ de bataille, la disposition des troupes, l'ordre & la disposition pour suivre l'ennemi battu, ainsi que l'ordre pour la retraite après une bataille perdue. C'est à lui à donner ses ordres aux Officiers généraux ; ces ordres doivent être courts & clairs, &, comme le dit Montécuculi, *dans les termes de l'Art*. Quant à ses projets, ils ne doivent être sùs que de lui ; cependant

dant il y a des circonstances qui l'obligent de les communiquer à ceux qui, par leurs emplois dans l'armée, peuvent lui en faciliter l'exécution, comme l'Intendant de l'armée, le Munitionnaire général des vivres, relativement aux subsistances & aux fourrages ; le Maréchal général des Logis de l'armée, le Major général de l'infanterie, & le Maréchal général des Logis de la cavalerie, pour la marche des troupes, pour les différentes colonnes sur lesquelles l'armée doit marcher, la distribution des troupes, de l'artillerie & des bagages. Un Général qui voudroit entrer dans tous les plus petits détails, n'en connoîtroit aucun. L'esprit de l'homme a ses bornes, quelques lumieres qu'il puisse avoir, & le plus souvent ces bornes sont très-rapprochées ; la Nature n'accorde pas à tous les hommes ce sens droit qu'on n'estime pas assez : ainsi il ne faut pas qu'un Général surcharge sa tête d'affaires, & de détails inutiles.

Je suppose qu'un Général a toutes les lumieres possibles, l'intelligence la plus facile, & l'expérience la plus consommée, il ne peut, malgré ces avantages, suffire à tout ; & pour vouloir entrer dans les plus petits détails, il perd de vûe & néglige ceux dont il seroit important qu'il s'occupât. Si le jour d'une bataille il court sans cesse de la droite à la gauche, de la gauche au centre, de la premiere ligne à la seconde, il sera partout, & ne sera nulle part ; il ne verra rien, & ne pourra donner ses ordres à propos, parce qu'il ne verra qu'en courant, que d'un moment à l'autre les circonstances peuvent changer, & que tel ordre, tel mouvement qui seroient bons dans le moment, ne valent plus rien, & même sont dangereux la minute d'après. Il faut donc que le Général, après avoir fait sa disposition relative au terrain, à l'espece de troupes qu'il veut faire combattre, à celles qu'il destine, ou pour porter des secours prompts, ou

Sf

pour rendre les attaques plus vives , & enfin aux points principaux qu'il veut faire attaquer , se place dans un lieu d'où il puisse voir les mouvemens des deux armées , qu'il instruisse chaque Officier général du lieu où il sera , & que de ce poste il donne ses ordres suivant les circonstances. Si quelques parties de l'armée foiblissent , & qu'il juge que sa présence y soit nécessaire , il doit s'y porter promptement , rétablir l'ordre , s'il est possible , y porter des secours , payer de sa personne , & l'affaire rétablie , retourner à son poste , pour veiller à la sûreté & au bon ordre du total de l'armée.

Le sang-froid est une des principales qualités que doit avoir un Général , sur-tout dans le moment d'une affaire générale ; mais il faut que ce sang-froid soit actif , & qu'il ne glace ni celui qui l'a , ni ceux qui approchent de lui. Il est aussi dangereux d'être bouillant , que d'avoir ce sang-froid glacial que rien n'émeut ; celui-ci voit sans voir , & l'autre ne voit rien.

A R T I C L E P R E M I E R.

De la Disposition universelle.

LA disposition universelle regarde la guerre en gros , elle prescrit une règle générale pour la faire , & la dresse sur un plan avantageux.

Entabler bien aux échecs (a) dès les premiers mouvemens qu'on donne à ses pièces , influe sur la suite une facilité de vaincre : quand vous avez mal débuté , & que vos pièces sont en désordre ,

il est difficile d'y remédier dans la suite. C'est un axiome de médecine, que le défaut de la première coction ne se corrige point dans la seconde. Ainsi, les fautes que font les Magistrats souverains dans les ordres qu'ils donnent, peuvent difficilement être corrigés dans l'exécution par les inférieurs, qui souvent portent la faute de ceux qui ont manqué dans le principe. Aussi David prie-t-il Dieu de le délivrer des péchés d'autrui.

I°. Frontin traite de la disposition universelle sous ce titre : *De constituendo statu belli* ; ce que nous pourrions traduire ainsi : *De la manière de bien établir l'état de la guerre* ; c'est-à-dire, d'établir & de concerter la forme, de la bien conduire, & de la bien gouverner par rapport à la victoire.

II°. Gustave Adolphe (b), Roi de Suede, faisant la guerre en Pologne avec une armée composée d'une bonne Infanterie, mais de peu de Cavalerie, ne la risqua point dans ces vastes plaines de Pologne ; mais il s'arrêta dans la Prusse, où ayant pris plusieurs Places, & s'étant fortifié, il garda à la paix ce qu'il avoit conquis pendant la guerre. Charles Gustave, au contraire, y ayant rallumé la guerre en 1656, traversa le Royaume

d'un bout à l'autre , à la faveur des divisions ; mais les divisions étant assoupies , & son armée étant affoiblie , il reperdit tout. L'armée pesante des Suédois n'étoit pas propre à courir , ni l'armée légère des Polonais à combattre de pied ferme. Ces derniers donnerent une bataille près de Warlovie , & ils furent défaits , & les premiers se ruinerent eux-mêmes par leurs courses.

III°. Le grand Vizir ayant souvent expérimenté dans la guerre de Candie , que la flotte des Turcs étoit toujours battue au passage de la mer par celle des Vénitiens , changea la manière de faire passer des troupes & des provisions. Il ne mit plus sa flotte en un corps ; mais l'ayant partagé en plusieurs , il en faisoit passer quelques parties à diverses fois , en différens tems , par différens lieux , à la dérobée , à la faveur de quelque vent favorable , & par ce moyen il y avoit toujours quelques vaisseaux qui arrivoient heureusement.



OBSERVATIONS.

ARTICLE PREMIER.

De la Disposition universelle.

(a) **L**A comparaison que fait Montécuculi du jeu d'échecs à la guerre , est juste à beaucoup d'égards. Il est de règle au jeu d'échecs de ne jamais avancer une pièce sans projet, & sans qu'elle soit soutenue ; il l'est de même à la guerre , de ne point marcher en avant sans dessein , & sans que la marche soit assurée , de ne jamais faire sortir de détachemens sans qu'ils soient soutenus , & sans qu'ils ayent un objet. Ou l'on a dessein d'entreprendre sur l'ennemi , ou d'empêcher qu'il n'approche de l'armée , ou qu'il n'attaque quelque poste ; de même au jeu d'échecs , on avance une pièce soutenue , pour faire échec au roi ou à la dame , & souvent à tous les deux à la fois , ou l'on avance une pièce pour garantir son roi d'être en échec ; mais cette comparaison , toute juste qu'elle paroît , ne l'est pas dans le principe ni dans l'effet , parce qu'il est facile de faire mouvoir à sa volonté un pion , ou toute autre pièce , & qu'il ne l'est pas de même de faire agir des hommes ; que le terrain est uniforme sur le damier , & qu'il ne l'est pas à la guerre ; que les échecs n'entraînent pas après eux des bagages , des charriots , de l'artillerie , & des hôpitaux , comme une armée ; que l'on voit , ou que l'on peut voir la marche de son adversaire , & deviner son dessein , par une pièce qu'il avance plutôt qu'une autre , & qu'à la guerre une marche , un détachement , quelque considérable qu'il soit , même un camp , ne dénotent pas toujours le projet de

l'ennemi ; on en peut tirer des conjectures , mais il est possible de s'y tromper , & on s'y trompe souvent.

De bien débiter aux échecs est un grand avantage ; il en est de même à la guerre , mais trop de présomption , une certitude mal placée de la réussite de ses projets , fondée sur quelques succès que l'on attribue à la foiblesse ou à l'incapacité du Général ennemi , font quelquefois hasarder des mouvemens , des marches faites mal-à-propos , des camps pris sans précaution & sans connoissance du pays , qui font changer en peu de tems la face de la guerre , & qui d'offensive qu'elle étoit dans le commencement , la fait bientôt tourner en défensive , par la perte d'un poste important , ou d'une bataille , par des communications coupées , qui obligent de se rapprocher de ses subsistances , & qui fait perdre en huit jours , quarante ou cinquante lieues de pays , qui avoient coûté trois mois , & peut-être plusieurs campagnes de réflexions & de travail. Ainsi pour que la disposition universelle soit bonne , il faut établir l'état de la guerre sur un plan avantageux relativement au pays , à l'espèce de troupes que l'on a , & à celle de l'ennemi. Lorsque César avoit de vieilles troupes sous ses ordres , il agissoit toujours offensivement , & cherchoit à donner des batailles. Dans la guerre d'Afrique il se conduisit avec plus de circonspection , parce qu'il n'avoit que des troupes de nouvelles levées *. Quoique la disposition universelle ne soit qu'un plan général que l'on se propose , pour agir offensivement suivant les forces que l'on a , & celles que l'on a contre soi , cependant il arrive souvent que cette disposition change , & que d'offensive qu'elle étoit , elle devient défensive , comme de défensive elle peut devenir offensive. C'est au Général à profiter des fautes de l'ennemi , à les épier , à lui donner même occasion d'en faire , sans cependant lui donner

* *Fronti.*
Strata, lib. 1.
cap. 3.

aucun jour pour attaquer avec avantage ; alors la disposition qui , au commencement de la campagne , n'étoit qu'universelle , devient particuliere , & relative aux circonstances & à la conduite de l'ennemi.

(b) Les deux exemples que cite Montécuculi , sont de belles instructions pour les Généraux qui commandent les armées. Le premier exemple enseigne la conduite qu'il faut tenir dans un pays de plaine , lorsqu'on a beaucoup d'infanterie & peu de cavalerie , que l'armée est pesante , & que l'on a à combattre une armée légère. Le second exemple apprend qu'il ne faut point laisser derrière soi aucun poste qui puisse arrêter l'armée , en cas qu'elle soit forcée de se retirer. Il prouve que les pointes en avant sont très-dangereuses , qu'il faut assurer ses derrières & ses communications avec son propre pays , par des places ou par des postes retranchés ; mais qu'il ne faut pas tout garder , pour ne pas trop affoiblir l'armée , qu'il ne faut occuper que des points principaux , relativement au pays & à l'objet que l'on a , & faire démolir tous les autres , pour que l'ennemi ne puisse pas s'en emparer , y prendre poste , & que ces points occupés par l'ennemi ne soient un obstacle à la retraite de l'armée , ou à la conservation du pays conquis.

ARTICLE SECOND.

De la Disposition par rapport aux forces.

IL faut mesurer ses forces (a) , & les comparer à celles de l'ennemi , comme un Juge désintéressé compare les raisons des Parties dans une affaire civile.

I°. Si la meilleure partie de vos forces consiste en cavalerie , il faut chercher les plaines larges & découvertes ; si vous comptez plus sur votre infanterie , il faut chercher les montagnes , & les lieux étroits & embarrassés.

L'infanterie est bonne pour les sièges (b) , la cavalerie pour les batailles.

II°. Si votre armée est forte & aguerrie (c) , & celle de l'ennemi foible , de nouvelles levées , sans expérience , ou amollie par l'oïiveté , il faut chercher les batailles , comme firent Alexandre & César , avec leurs armées de troupes vieilles & victorieuses. Si l'ennemi a l'avantage en cela , il faut les éviter , se camper avantageusement , se fortifier dans des passages , se contenter d'empêcher ses progrès , & imiter Fabius Maximus , dont les campemens contre Annibal sont les plus célèbres de l'antiquité , & c'est par cette voie qu'il s'est acquis le nom de très-grand parmi les Capitaines ; car on doit considérer cet homme dans un tems où grand nombre de batailles perdues , de déroutes d'armées , & d'autres disgrâces , avoient jettées l'épouvante dans le cœur des soldats , & du peuple Romain. Qu'on considère , dis-je , la conduite de ce Dictateur , & on trouvera qu'il faut dans ces occasions :

1°. Changer

1°. Changer la forme de la guerre , temporiser , donner de l'intervalle après une disgrâce arrivée , ne pas risquer le salut de la République : parce que le moindre échec dans une armée foible & considérable , comme une légère attaque, est plus sensible à un corps cassé & infirme , qu'une grande à un corps robuste , non par la force du mal , mais par la foiblesse du malade.

2°. Ne pas éviter le combat ; mais chercher à le donner à son avantage.

3°. Compter plus sur le conseil que sur le hazard.

4°. Ne se pas foudrier (*d*) des murmures du peuple.

5°. Faire des Sacrifices , des Prières , & des Vœux à Dieu.

6°. Se camper en face de l'ennemi , le cotoyer en marche par des hauteurs & par des lieux avantageux , se saisir des châteaux & des passages autour de son camp , & des lieux par où il doit marcher , se tenir dans ses lignes , & ne se laisser pas engager à combattre avec désavantage. C'est toujours beaucoup que de l'empêcher de rien faire , de lui faire perdre le tems , de le trom-

T t

per , de rompre ses desseins , d'arrêter , ou d'en retarder les progrès & l'exécution.

7°. Garnir les places , rompre les ponts , abandonner les lieux sans défense , en retirer les troupes & les mettre en sûreté , ravager le pays où l'ennemi doit passer , en brûlant les maisons , & gâtant les vivres.

8°. Avoir derrière soi des provisions assurées ; conduire l'ennemi dans des lieux où il n'en trouve point , inquiéter ses fourrageurs par des partis continuels , l'empêcher de faire des courses , observer ses marches , les cotoyer , lui dresser des embuscades.

9°. En agissant de cette manière , on peut vaincre l'ennemi sans se remuer. Vous êtes dans votre pays , vous avez tous les secours nécessaires , l'armée que vous avez en tête n'a rien de tout cela , elle est en pays ennemi , éloignée du sien , sans places , sans magasins , sans lieu où elle puisse prendre pied , sans moyen de continuer la guerre : elle voit continuellement diminuer son monde , ses forces , son courage ; en sorte que , comme j'ai dit , on peut la ruiner sans se remuer.

III°. Si l'on est fort inférieur à l'ennemi , tant

pour le nombre que pour la qualité des troupes , enforte qu'on ne puisse pas camper contre lui , il faut abandonner la campagne , & se retirer dans les places fortes , comme firent ceux de Byzance contre Philippe , & Annibal contre Scipion , afin que l'ennemi courant la campagne , soit harcelé & affoibli par les garnisons des Places voisines , sans qu'il puisse rien faire de considérable ; ou qu'il s'ennuie d'assiéger , & qu'il y renonce , ou bien qu'il fasse plusieurs sièges l'un après l'autre , & qu'il y consume son tems & les forces.

O B S E R V A T I O N S.

ARTICLE SECOND.

De la Disposition par rapport aux forces.

(a) **I**L n'y a pas de préceptes plus sages que ceux que donne ce grand Général ; il est en même tems Annibal & Fabius : il auroit cependant pû ajouter que les forces d'une armée ne se mesurent pas toujours au plus ou moins d'hommes qui la composent , mais à l'espece , & au Général qui la commande. Les Romains avoient pour méthode d'avoir des armées moins nombreuses que bonnes , & rompues aux pratiques de la guerre *. Lorsqu'Alexandre vainquit Darius à Issus , son armée étoit de trente mille hommes d'infanterie , & de quatre à cinq mille che-

* *Veget*
lib. 3. cap. 1.

* *Quint*
Cur. tom. 1.
lib. 3.

vaux ; mais c'étoient tous vieux soldats, fiers encore du passage du Granique , accoutumés aux fatigues de la guerre , aguerris depuis long-tems, & conduits par un grand Capitaine. Celle de Darius étoit de près de six cens mille hommes, tant infanterie que cavalerie * ; il n'y avoit que les Grecs à la solde de Darius, au nombre de trente mille hommes , qui pussent être comptés pour des soldats ; le reste avoit été levé à la hâte , & n'étoit composé que de Persans , & autres peuples , qui depuis long-tems croupissoient dans l'oïseté & dans la mollesse , & qui étoient conduits par un Roi & des Satrapes aussi énervés qu'eux. Alexandre comptoit sur la valeur de ses troupes , Darius sur le nombre ; ce dernier fut vaincu, & devoit l'être, quand même il n'eut pas fait les fautes qu'il fit. Si Alexandre eut commandé l'armée des Perses, il n'auroit certainement pas passé l'Euphrate, il ne se seroit pas engagé avec une armée aussi nombreuse dans les montagnes de Syrie , & il n'auroit reçu la bataille que sur un terrain où il auroit pû faire agir toutes ses troupes , & non dans des montagnes , comme fit Darius , qui , par la position qu'il prit, perdit l'avantage du nombre, & rendit les trois quarts de son armée inutiles.

Regle générale, la cavalerie est faite pour les plaines, & l'infanterie pour les pays coupés de bois & de montagnes ; cela n'empêche pourtant pas cette dernière arme de combattre en plaine, au lieu que la cavalerie est absolument inutile, & même nuisible, dans les bois, dans les montagnes, & dans les pays coupés de ravins ou de ruisseaux. C'est au Général à chercher à faire la guerre dans le pays & sur le terrain le plus favorable à l'espèce d'arme qui fait la principale force de son armée, ou en qui il a le plus de confiance, & de tâcher d'y attirer l'ennemi.

(b) L'infanterie & la cavalerie sont également utiles pour

les batailles ; mais la situation des lieux rend l'une & l'autre plus ou moins nécessaires : cependant si l'infanterie est bien disciplinée, si elle est bien exercée aux manœuvres , & si l'uniformité dans les commandemens & dans l'exécution est exacte , elle sera en plaine aussi utile que la cavalerie , pourvu que sa disposition soit juste , relativement au terrain , & forte dans toutes ses parties.

La disposition se fait relativement à la situation des lieux, aux points principaux que l'on veut faire attaquer , & à ceux que l'ennemi pourroit insulter avec plus de facilité. Lorsque l'ordre & la discipline sont parfaitement observées dans toutes les troupes , on peut faire combattre l'infanterie en plaine , avec la même confiance que lorsqu'on lui donne un poste à défendre ; mais il n'en est pas de même pour la cavalerie , quelque bien exercée qu'elle soit , quelque soit la solidité de ses escadrons , & l'expérience de ses officiers , il faut que le terrain lui soit propre , & qu'elle y puisse agir. L'infanterie peut se battre de pied ferme ; mais la force de la cavalerie est dans le mouvement : or , si par sa position elle ne peut pas manœuvrer , elle devient absolument inutile , & souvent très-nuisible. C'est une erreur de croire que la cavalerie suffit pour couvrir & garder les flancs de l'infanterie ; comme il est possible que la cavalerie soit battue , s'il n'y a pas des troupes disposées de façon à couvrir les flancs de l'infanterie , il est à craindre que l'ennemi ne puisse la prendre en flanc ; je voudrois donc qu'il y eut toujours au moins trois bataillons en colonne sur chaque flanc de l'infanterie de la première ligne. Ces colonnes doivent avoir moins de front & plus de profondeur que celles que l'on forme pour attaquer l'ennemi de front bayonnette au bout du fusil , parce qu'en supposant la cavalerie battue , elles doivent par un à droite ou un à

gauche faire face à l'emplacement qu'occupoit la cavalerie , & former un équerre avec l'infanterie de la premiere ligne. En supposant trois bataillons en colonnes sur chaque flanc , il faut que ces bataillons se forment sur seize de front & trente-huit de profondeur , sans compter les grenadiers & les chasseurs , qui, la colonne formée , sont sur seize de front & sur trois de hauteur, les grenadiers tenant la tête de la colonne, & les chasseurs la queue ; ainsi chaque bataillon en colonne aura seize hommes de front , & quarante-quatre de profondeur ; en faisant un à droite ou un à gauche, ce front sera de cent trente-deux hommes sur l'ordre profond : ces trois bataillons dans cette position doivent en imposer à l'ennemi , & l'empêcher de suivre la cavalerie battue avec la même vivacité que si cette infanterie n'étoit pas sur son flanc. Si la cavalerie, au lieu d'être battue, bat celle de l'ennemi , ces bataillons restent en colonne , & au moment de l'attaque , elles doublent leur front , & raccourcissent leur profondeur. Les grenadiers en marchant , mais toujours sur seize de front , & trois files , se jettent sur la droite de la colonne , les chasseurs par le pas redoublé vont gagner la gauche de la tête de la colonne , & dans cette position cette colonne attaquant l'ennemi , doit donner une force incroyable à l'attaque de la premiere ligne. Cette colonne doit en imposer tellement à la cavalerie ennemie, qu'à sur le flanc opposé de la cavalerie , que je suppose battue, il y a des hussards & des troupes légères à pied & à cheval , qui doivent attaquer l'ennemi dans leur partie ; ainsi l'ennemi se verra attaqué sur ses deux flancs & en tête, par la seconde ligne , qui doit marcher avec vivacité , mais en ordre, au secours de la premiere ligne.

(c) Lorsqu'un Général habile commande une armée de nouvelle levée , il ne l'expose pas d'abord à combattre , quelque

brave que soit la Nation qu'il a sous ses ordres , parce que ce n'est pas seulement la valeur qui gagne les batailles , mais l'ordre & la discipline qui sont observés dans les troupes. Il commence par la discipliner , & l'aguerrit ensuite par de petits combats , dont il tâche de rendre le succès certain , par la disposition & le nombre qu'il y emploie. Quoique ces petits succès ne soient pas décisifs, ils rendent le soldat plus confiant, & l'habituent à voir l'ennemi de près. Le chef est l'ame de son armée, il lui communique son courage & son activité, comme sa foiblesse & son incertitude; elle est timide ou valeureuse, suivant l'opinion qu'elle a de son Général , & suivant le degré de confiance qu'elle a en lui (a).

Il ne suffit pas de savoir aguerrir ses troupes , de les discipliner & d'y établir un ordre invariable & uniforme , il est encore très-important de connoître parfaitement le génie, le caractère & les talens du Général ennemi ; c'est sur cette connoissance qu'on forme des projets , qu'on règle sa conduite & ses opérations. Je suppose qu'un Général connoisse son adversaire audacieux, entreprenant, mais sans beaucoup de suite dans ses opérations, que le moindre revers le déroute , qu'une marche à laquelle il ne s'attendoit pas , & qu'il n'avoit pas prévu, le met aux champs, il peut tirer de cette connoissance de très-grands avantages, en se refusant d'abord à toute action générale, pour augmenter la confiance de son adversaire, en reculant, mais

(a) On peut juger de l'effet que peut faire dans une armée la confiance qu'elle a pour son Général, par la réponse qu'un Grenadier, dont malheureusement on n'a point retenu le nom, fit à M. le Maréchal de Saxe. Ce Général rencontrant ce Grenadier, qui étoit un très-bel homme de guerre, lui dit, *qu'il seroit à désirer que le Roi eut cent mille hommes comme lui* ; le Grenadier lui répondit : *il vaudroit bien mieux qu'il en eut deux comme vous.*

dans l'intention de l'attirer dans un poste avantageux pour lui ; & qui peut devenir funeste à son ennemi ; en poussant en avant quelques troupes , avec d'autres troupes derriere embusquées , sur lesquelles les premieres se retireront lorsqu'elles seront attaquées en force ; enfin il peut avec beaucoup de sagesse détruire une armée formidable , la fatiguer par de petits combats , qui , à la vérité , ne sont pas décisifs , mais qui lui font perdre beaucoup de monde ; l'inquiéter dans ses fourrages , dans ses convois , dans ses communications , & enfin la forcer à reculer , & à lui donner occasion de la combattre avec avantage.

S'il le connoît indécis , timide , & n'osant rien faire sans conseil , il peut , quoiqu'avec une armée inférieure en nombre , agir offensivement , & être moralement sûr de réussir ; c'est le plus beau moment d'un Général ; il joue à coup sûr , & toutes ses entreprises réussiront , en y joignant cependant les dispositions les plus sages & les plus militaires.

Si , au contraire , il le connoît vigilant , entreprenant avec sagesse , doué des talens militaires , d'un génie profond , & fertile en ressource , il redoublera de vigilance , combinera d'avantage son plan de campagne , & les moyens qui peuvent le conduire à l'exécution , ses marches se feront avec plus de précautions la position de ses camps sera toujours forte par son assiette , & toujours relative à ses projets : c'est ainsi que Montécuculi & Turenne dans la campagne de 1675 , par la connoissance qu'ils avoient l'un de l'autre , & par leur estime réciproque , s'observoient , combinoint leurs plans , relativement au génie de l'un & de l'autre , & chacun cherchoit plutôt à plier ses talens à ceux de son adverfaire , qu'à se les assujettir (a).

Ce

(a) L'art de connoître le génie du Général ennemi , & celui de la Nation qu'il commande , renferme l'art de vaincre l'un & l'autre.

Ce n'est pas encore assez de connoître le génie & le caractère du Général ennemi, il faut connoître l'esprit de la Nation qu'il a sous ses ordres, ainsi que la Nation que l'on commande. Pour commander aux hommes, il faut les connoître, & pour savoir les priser ce qu'ils valent, il faut se connoître soi-même. Chaque Nation a son caractère, ses usages, ses mœurs ; il faut les conduire en conséquence. Telle Nation est lente, marche pesamment, mais long-tems, & sans murmurer : telle autre est vive, bouillante, & redoutable au début de la campagne ; mais cette vivacité se refroidit, si elle n'est pas entretenue par quelque succès : telle autre est brave, & même fougueuse, mais a peu de connoissance de la guerre : telle autre est brave, moins emportée, & est plus instruite de la guerre ; c'est sur cette connoissance qu'un Général doit agir. Contre la Nation vive & bouillante, il faut éviter toutes sortes d'affaires générales au commencement de la campagne, par la raison que l'intérêt du Général qui la commande, est de tâcher de donner de bonne heure une bataille. C'est un axiome reçu à la guerre, qu'il faut faire toujours le contraire de ce que veut l'ennemi ; mais il faut bien prendre garde de ne se point tromper sur ses véritables desseins. C'est en évitant toute affaire décisive, c'est en tâchant de remporter quelques petits succès, que l'on encourage ses propres troupes, & que l'on éteint, ou, du moins, que l'on rallentit le feu & la pétulance de l'ennemi, qui pourroient être funestes, si l'on hazardoit une bataille au commencement de la campagne ; on se ménage par-là des occasions favorables vers le milieu ou à la fin de la campagne, & l'on saisit l'avantage que fait se préparer un Général sage & activement prudent, sur un autre qui n'a que du courage. Il en est de même du Général qui commande la Nation vive, il doit chercher à donner bataille en entrant en

campagne , ou au moins à entretenir son ardeur par quelques succès ; si l'ennemi se retire , les marches qu'il fait en avant doivent se faire avec les mêmes précautions , ses camps doivent être bien assés , & ses derrieres assurés ; souvent une retraite n'est que simulée , & dans la vûe d'attirer l'ennemi dans un pays qu'il ne connoît pas , & qui ne convient pas à l'arme qui fait la principale force de son armée , il faut donc qu'il marche avec circonspection , en suivant toujours son but , qui est de donner bataille , mais ne la donner , en supposant qu'il en trouve l'occasion , qu'avec une certitude morale de remporter la victoire.

Contre la Nation brave , mais peu instruite de la guerre , il faut toujours se conduire avec prudence ; on peut cependant hasarder davantage , parce que l'ordre & la discipline que je suppose dans l'armée , & qui ne peuvent pas être dans celle qui est peu instruite de l'art de la guerre , lui donnent un grand avantage sur l'ennemi , & même une supériorité marquée.

Contre celle qui est brave & instruite , & par conséquent où l'ordre est observé , il faut agir avec la plus grande circonspection , ne rien mettre au hazard , saisir avec vivacité les occasions qui se présenteront , & que l'on fera naître pour gagner sur elle , & pour la combattre avec avantage ; ne la point craindre , mais s'en méfier , savoir se plier aux circonstances , & attendre du tems ce qu'on ne peut raisonnablement espérer du moment. C'est dans ces circonstances que le génie du Général se développe , que les ressources qu'il a dans l'esprit se montrent , qu'il acquiert la gloire d'être mis au nombre des grands Capitaines , qu'il se rend digne de commander à ses semblables , & qu'il se met manifestement au-dessus d'eux.

(d) Un Général ne doit jamais s'embarrasser des propos des officiers ni des murmures des soldats ; il doit cependant réprimer

les premiers, & par une conduite sage, & d'où résultent des succès, faire cesser les murmures. La Nation Française veut d'abord des succès, elle s'ennuie dans l'inaction, & souvent elle ne veut pas comprendre que ses desirs ne sont pas toujours d'accord avec les circonstances; que lorsqu'elle voudroit combattre, il seroit dangereux, & contre son propre intérêt, de livrer bataille; que l'ennemi par des positions excellentes, & où l'on est ajouté à la nature, empêche le Général Français de rien entreprendre, & qu'il est forcé d'attendre quelque autre occasion plus favorable pour attaquer. De ces différentes causes naissent ces murmures; mais un Général sage n'écoute jamais ces esprits bouillans qui veulent toujours se battre, & qui pour la plupart ne savent pas discerner le moment où il faut combattre de celui où il faut l'éviter. Si lorsque Consalve de Cordoue commandoit l'armée de Ferdinand, Roi d'Espagne, Allié de Ferdinand, Roi de Naples, ses conseils eussent été suivis, le Roi de Naples ne se seroit pas fait battre à Seminara, par le Maréchal d'Aubigny, de la maison de Stuart. Ferdinand, Roi de Naples, bouillant & audacieux, opina dans le Conseil pour marcher aux ennemis; Consalve répondit *qu'avant que de marcher aux Français, il étoit prudent d'attendre que l'on fût mieux informé de leurs desseins & de leurs forces, pour se déterminer à prendre un parti. Il ajouta que le plus prudent étoit toujours le plus honorable, qu'une témérité inconsidérée étoit toujours blâmable, que sous ombre de courage & de grandeur d'ame, on se portoit à des entreprises d'un succès trop au-dessous de ce qu'il en coûtoit s'il n'étoit que médiocre, & sans ressource s'il étoit mauvais*; mais le Roi de Naples, sans écouter les conseils de Consalve, ordonna de marcher à l'ennemi, & justifia par sa défaite les avis salutaires de Consalve *. Si Fabius eut écouté les propos

V v 2

* Hist. de
Consalv. tom.
1. liv. 2.

* Plutarg.
tom. 2. vie de
Fabius.

de ses propres soldats, qui l'appelloient *le Pédagogue d' Annibal* *, s'il se fut arrêté aux discours que l'on tenoit contre lui à Rome, s'il eut été choqué de voir le Sénat donner à Minutius, son Général de cavalerie, un pouvoir égal au sien, fondé sur un petit succès que ce Général avoit remporté sur Annibal, si enfin il eut changé de conduire pour complaire à son armée & aux Romains, il n'auroit pas remporté sur Annibal une victoire signalée, en sauvant Minutius d'une déroute complete. La conduite que tint Fabius étoit relative aux tems & aux circonstances ; les Romains étoient découragés par trois batailles perdues (a), il falloit ranimer leur courage abattu, leur donner de la confiance dans leurs forces & dans leur propre valeur, & les conduire pas à pas à la victoire. Ce n'étoit point par foiblesse que Fabius se conduisoit ainsi ; mais il connoissoit son adversaire fin & rusé, entreprenant & audacieux, & sans le craindre il s'en méfioit. Mais ce qui augmentoit sa méfiance, c'étoit l'abattement où étoient les Romains ; cependant il ne désespéra jamais de faire renaître dans le cœur de ses soldats, ce courage & cette fermeté qui les distinguoient de tant d'autres Nations. Ce grand homme étoit néanmoins accusé de foiblesse par le Sénat, par le peuple, & par son armée ; mais à ces injures il ne répondit autre chose, sinon *que l'on craignoit sans honte lorsque l'on craignoit pour la Patrie ; mais qu'il ne s'étonnoit point de l'opinion des hommes, & qu'il ne se laisseroit point abattre par leurs calomnies & par leurs reproches* **.

** Plut.
tom. 2. vie de
Fabius.

Si un Général faisoit attention aux propos qui se tiennent dans son armée, il lui seroit impossible de songer à des détails bien

(a) Le combat du Tesin, par Cornelius Scipion, pere de Scipion l'Africain ; la bataille de Trebie, par Simpronius Longus, & celle de Thrasimene, par Flaminius.

plus importants , qui , faute d'en prendre connoissance , lui mériteroient ces reproches ; mais qu'il fera cesser , lorsque par de sages manœuvres , il aura sù remporter un avantage marqué sur l'ennemi.

www.libtool.com.cn
ARTICLE TROISIEME.

De la Disposition par rapport au Pays.

LEs Athéniens ne pouvant se défendre ni en rase campagne , ni dans les Places , abandonnerent la terre , & transporterent l'état de la guerre dans une bataille navale.

I°. La France voyant aujourd'hui que la puissance maritime de ses voisins pourroit l'incommoder , & faire diversion , elle donne tous ses soins pour armer une puissante flotte.

II°. Domitien ayant affaire aux Germains , qui le fatiguoient toujours par leurs forêts , où ils avoient leur retraite assurée , fit couper ces bois. Il ne changea pas l'état de la guerre ; mais il la finit en subjuguant l'ennemi.

III°. Si le pays envahi par l'ennemi est disposé de maniere qu'avec peu de troupes on puisse faire tête à un grand nombre , on peut faire diversion suivant la regle des Médecins , qui ont accoutumé de détourner les humeurs des parties où

elles se jettent en trop grande abondance. C'est ainsi que la France fortifie aujourd'hui dans la dernière perfection ses Places frontières des Pays-Bas, pour y pouvoir soutenir, quand elle le jugera à propos, une guerre défensive, & pouvoir entreprendre des conquêtes d'un autre côté.

IV°. Mais pour tirer de la diversion tout l'avantage possible, voici les maximes qu'il faut observer.

1°. Que votre État soit plus fort que celui de l'ennemi; car il est naturel de défendre le sien, avant que d'attaquer celui d'autrui.

2°. Que le pays qu'on attaque par diversion soit facile à envahir, que la diversion soit vigoureuse, & qu'elle se fasse dans une partie très-sensible.

3°. Qu'elle soit accompagnée de bonne fortune (*a*), ce qui est une faveur du ciel.

I°. La plus célèbre diversion (*b*), qu'on lise dans l'histoire, est celle que Scipion fit en Afrique, tandis qu'Annibal faisoit la guerre en Italie. Mais dans ce projet de Scipion on voit comme dans un miroir les maximes suivantes

1°. La défense de l'Italie assurée, 1°. par quelques désavantages qu'avoit eu Annibal, particu-

lièrement à Nole , par la victoire que remporta sur lui Cl. Marcellus ; 2°. par la peste & par la famine , qui avoient affoibli l'armée Carthaginoise ; 3° par l'armée du Consul P. Licinius , qui pouvoit tenir tête à Annibal.

2°. La grande facilité que Scipion s'assuroit de trouver à faire la guerre en Afrique , & la commodité que lui donnoit la Sicile , dont les Romains étoient maîtres , pour faire passer en Afrique son armée , qui étoit de plus de trente-cinq mille hommes.

3°. La réputation des armes des Romains , qui désormais ne se tiendroient plus sur la défensive dans leur pays , mais qui alloient porter la guerre au-dehors , & voir le siège de la guerre , la désolation des campagnes , les carnages , la terreur , la fuite , les incendies , les trahisons passer de leur pays dans celui des ennemis.

4°. La bonne fortune , qui accompagna toujours Scipion , & sans laquelle il ne seroit jamais venu à bout d'une entreprise aussi difficile qu'il se l'étoit imaginée facile : car , 1°. Syphax , sur lequel il comptoit beaucoup , lui manqua d'abord , & lui fit dire qu'il ne devoit pas entrer en Afrique. 2°. Utique , dont il comptoit de s'emparer , & de faire sa Place d'armes pour

l'exécution de ses desseins , après avoir soutenu contre lui un siège de quarante jours , fut secourue par l'armée d'Asdrubal & de Syphax , forte de quatre-vingt mille hommes de pied & de treize mille chevaux. Il eut ensuite à combattre cette même armée, dont il brûla d'abord le camp , après quoi il la défit. Syphax se remit , & rétablit une nouvelle armée aussi forte que la première , mais de nouvelles levées , & il fallut encore la combattre.

Enfin Annibal fut rappelé en Afrique , & son armée victorieuse & entière y donna plus à craindre aux Romains que dans l'Italie même , parce qu'il leur sembloit que c'étoit moins le péril , que le lieu qui eût changé. Scipion fut encore obligé d'en venir avec cette armée à cette journée décisive qui termina la guerre , vingt mille des ennemis ayant été taillés en pièces , vingt mille faits prisonniers , & le reste mis en fuite. Mais cela ne se fit pas sans beaucoup de risque , & cette victoire acquit à Scipion avec beaucoup de gloire , le beau surnom d'*Africain* : ainsi il fallut pour le succès d'un si grand dessein une faveur extraordinaire du Ciel , & un Général dont la valeur fût au-dessus du commun.

La diversion que l'armée de l'Empereur &
celle

celle des Alliés fit aux Suédois l'an 1659 , n'est pas moins digne de remarque. Les Impériaux étoient dans la Jutland (a) & faisoient tous leurs efforts pour passer dans l'Isle de Fionie , ou de Fune (b) , pour combattre l'armée que le Roi de Suede y avoit sous la conduite de Charles Vrangél, Grand Amiral , dessein important, & d'une conséquence extrême, mais aussi difficile que magnanime. On avoit à passer la mer, qui servoit de fossé, & à surmonter au lieu de parapets, une plage toute couverte de forts & de batteries, & défendue par un ennemi rangé en bataille : il falloit dépendre du souffle des vents, &, ce qui étoit encore pis, se servir de vaisseaux dont les Pilotes & les Capitaines ne cingloient pas à pleines voiles ; c'est-à-dire, ne concouroient pas de bon cœur à cette entreprise : on ne laissa pourtant pas de la tenter à diverses reprises avec beaucoup de valeur ; mais nous fûmes repoussés de même, non sans rougir les flots de beaucoup de sang. Je dis alors que le

(a) *La Jutland* est une presqu'Isle sur la côte de la mer Baltique : c'est ce qu'on appelloit anciennement la *Quersönese Cimbrique*. Elle appartient au Roi de Danemarck.

(b) *Fuhnen* ou *Fionie*, est une Isle de la mer Baltique ; elle appartient aux Danois : la Ville capitale est *Othensée*.

moyen de s'approcher de la Fionie étoit de s'en éloigner, que la voie la plus courte étoit de faire un circuit de cinquante lieues, & que la porte pour y entrer n'étoit pas Middelfarth (a), mais la Poméranie. Cette pensée fut approuvée: on marcha aussi-tôt en Poméranie (b), on passa la Péne (c), en plusieurs endroits, on emporta d'abord les forts de Damgart (d), Trubfée (e), Loetz, Treptow (f), & ensuite plusieurs places fortes, & on courut le long de la mer Baltique

(a) *Middelfarth*, petite ville située sur le petit Belt, entre la Jutland & l'Isle de Fuhnen; c'étoit le passage pour entrer dans cette Isle.

(b) *Poméranie*, grand Duché dans le cercle de la haute Saxe. La Poméranie est en partie située sur la mer Baltique qu'elle a au Nord; elle a la Marche de Brandebourg au Midi, le Duché de Mecklembourg au Couchant, & la Pologne au Levant.

(c) *Péne*. C'est une grosse riviere qui a sa source dans le Duché de Mecklembourg, traverse la Poméranie, & va tomber dans la mer Baltique à Pénemunde.

(d) *Damgart* ou *Damgarten*, place forte de Poméranie sur les frontières du Duché de Mecklembourg.

(e) *Trubfée*, petite ville de Poméranie du côté du Mecklembourg, & à six ou sept lieues de Stralfund.

(f) *Treptow*. Il y a le vieux & le neuf Treptow. Le vieux Treptow est dans le territoire de Stettin sur la riviere de Tollenfée, il appartient au Roi de Prusse; le neuf Treptow est sur la Rega, à six ou sept lieues de Colberg.

jusques sous Stralsfund (a), Wolgast (b), Anclam (c), &c. L'éclat de ce foudre tira tout d'un coup Vrangél de la Fionie, il vint en hâte avec quelques troupes au secours de la Poméranie : mais ses forces ainsi divisées ne suffirent ni pour défendre la Poméranie, ni pour garder la Fionie, qui se trouva tellement affoibli par ce détachement, que les troupes des Alliés, restées derrière, trouverent moyen d'y entrer, d'y défaire l'ennemi, & de l'obliger à se rendre à discrétion, & celles qui étoient entrées en Poméranie la réduisirent en tel état, que si la paix ne fût survenue, on l'auroit bientôt toute reconquise, & tout cela fut l'effet d'une diversion.

Ce n'est pas sans raisonnement, & sans avoir fait bien des réflexions sur la nature du pays & sur sa situation, que le Turc a tant prodigué de sang, d'or & de tems pour conquérir Candie : par cette conquête il s'est assuré l'Empire de la Grece & de l'Asie ; il a mis une pierre fonda-

(a) *Stralsfund*. C'est une des plus fortes Places de la Poméranie, elle a un très beau port sur la mer Baltique; elle appartient à la Suede.

(b) *Wolgast*, Place forte du Duché de Poméranie, située sur la Pène; elle appartient aux Suédois.

(c) *Anclam*, grande ville sur la Pène; elle est entre Stettin & Wolgast, elle a été cédée au Roi de Prusse en 1720.

mentale à celui de la mer & des isles , & il s'est mis pour-ainfi-dire à cheval sur la Sicile , chose que les anciens maîtres de Candie ne négligerent aucunement au rapport d'Aristote.

Il y en a qui laissent prendre terre à l'ennemi , & s'avancer plusieurs jours dans le pays , afin que son armée étant affoiblie par les garnisons qu'il est obligé de mettre de côté & d'autre , ils puissent ensuite le combattre avec plus d'avantage. Ainsi l'an 1657 les Polonais laissèrent courir tout le Royaume à Charles Gustave , Roi de Suede , afin qu'il ruinât (comme il fit) son armée qui étoit florissante. C'est pourquoi dans le calcul qu'on fit alors par maniere de discours , des forces Suédoises qui campoient en Danne-marck , quelqu'un dit en raillant , qu'on devoit mettre en ligne de compte une armée de quarante mille Suédois qui étoit restée derriere en Pologne ; mais qui étoit d'une maniere à ne se remettre jamais sur pied , sinon au jour de la résurrection générale.

D'autres feignent de craindre , pour rendre l'ennemi plus assuré & plus négligent , & en se retirant ils le conduisent vers des lieux désavantageux , & vers leurs secours qui s'avancent , puis ils tournent tête tout d'un coup , & combattent.

Les autres marchent continuellement , ou pour tirer l'ennemi de ses postes , & l'assaillir ; ou pour le ruiner par des marches auxquelles il n'est pas accoutumé , ou pour avoir toujours abondance de vivres.

www.libtool.com.cn

OBSERVATIONS.

ARTICLE TROISIEME.

De la Disposition par rapport au Pays.

(a) **L'**ÉTOILE heureuse ou malheureuse d'un Général, peut influencer sur ses succès ou sur ses malheurs ; mais je pense que sa bonne ou mauvaise conduite décide l'étoile. Le bonheur ne se présente point de lui-même , & la Providence n'aide que ceux qui savent se conduire ; elle est , sans doute , la cause première de tout ce qui arrive dans l'univers , mais elle laisse agir les causes secondes : ainsi un Général pieux , qui , après avoir intercédé le ciel pour la réussite d'une entreprise , en laisseroit le soin à la Providence , sans se mettre en peine de faire les dispositions nécessaires , & sans prendre les moyens qui peuvent la faire réussir , tenteroit la Providence , & seroit certainement battu.

Le bonheur à la guerre est le fruit de la conduite sage du Général ; ce n'est pas qu'il n'arrive quelquefois des hazards imprévus qu'il semble qu'on ne doive qu'à son étoile , mais ils sont rares ; & si l'on vouloit remonter plus haut , on verroit très-souvent que ce hazard heureux , qui semble se présenter comme de

lui-même, n'est que le fruit d'une marche, d'un mouvement; d'une manœuvre faites à propos, & qui ont échappés à la plupart, & peut-être, à tous les Officiers généraux; mais que le Général n'a pas fait sans dessein. Il y a cependant des Généraux malheureux, à qui rien ne réussit, quoiqu'ils croient avoir pris les mesures les plus sages, & faits les dispositions les plus savantes, mais il y a apparence qu'ils ont faits de faux calculs, & qu'ils se sont trompés; on peut bien ne pas réussir dans toutes ses entreprises; mais échouer dans toutes, prouve un défaut dans les moyens qu'on a pris pour y parvenir. D'autres Généraux, malgré les dispositions les plus sages & les plus justes, réussissent rarement dans leurs projets, c'est que probablement ils ont un adversaire à combattre encore plus rusé qu'eux, & qui a des vûes plus étendues. M. le Prince d'Orange étoit, sans doute, un très-grand Capitaine, cependant il fut toujours battu par M. le Maréchal de Luxembourg; mais entre deux Généraux sages, sages, fertiles en ressources, audacieux avec prudence, & pleins de génie, tels qu'étoient M. le Prince d'Orange & M. de Luxembourg, il y a presque toujours un mérite transcendant qui prévaut sur celui de l'autre. En admettant le bonheur, il n'existe qu'autant qu'il est aidé, & il faut par de justes & sages dispositions enchaîner la fortune, & la forcer à se déclarer pour vous. Tite-Live * en parlant de Camille, l'un des plus célèbres guerriers de l'ancienne Rome, & surnommé le second Romulus, dit avec raison *que la prospérité des armées dépend de la conduite de ceux qui les commandent, & que les grands Capitaines font la fortune des Empires.*

* Liv. 5.

(b) Montécuculi donne les plus grands préceptes dans les exemples qu'il cite, lorsqu'on ne peut pas tenir la campagne contre un ennemi trop supérieur en force. Ces exemples prou-

vent qu'il est nécessaire de changer l'état de la guerre , lorsque le pays où on la fait n'est pas avantageux , ou lorsqu'on est trop foible pour risquer une affaire générale ; ils prouvent l'utilité des diversions , mais ils n'instruisent pas comme des préceptes appliqués aux circonstances & au terrain.

Donnons nos idées relativement à ces objets ; si elles n'instruisent point les militaires éclairés , elles ne seront peut-être pas inutiles à ceux qui commencent à servir , & les premiers me sauront peut-être gré d'avoir essayé d'arranger leurs idées , & de rendre Montécuculi plus détaillé & plus à la portée de tous les militaires.

Une armée se met en campagne pour faire des conquêtes ou pour empêcher l'ennemi d'en faire , & de pénétrer dans l'intérieur du Royaume. Si l'armée qui entre en campagne se propose d'agir offensivement , ce qui suppose des forces supérieures à celles de l'ennemi , ou du moins égales , un Général habile , & des troupes aguerries & disciplinées , le Général qui la commande doit avoir fait approvisionner les Places frontières , & les avoir mises en état de le recevoir en cas d'échec. Après cette première opération , qui est absolument nécessaire , il doit pourvoir aux magasins de l'armée pour sa subsistance & pour ses fourrages , à un train d'artillerie proportionné à la force de l'armée & à ses projets , à un hôpital plutôt bon que nombreux , mais cependant assez considérable pour que les soins & les pansemens soient donnés promptement aux soldats. Ces premières dispositions faites , sans lesquelles il ne peut se mettre en campagne , il doit s'avancer sur le territoire ennemi , & par des camps pris avec avantage , par des positions qui puissent faire craindre à l'ennemi d'être pris en flanc ou tourné , l'obliger de reculer , & de lui abandonner une partie de son pays ; ou s'il trouve jour à lui livrer

bataille , faisir cette occasion , & profiter de la victoire. Si le pays est couvert par des Places, la guerre sera plus longue, parce qu'il ne peut ni ne doit s'avancer que lorsqu'il se sera rendu maître de celles qui pourroient mettre obstacle à ses desseins ; elles lui serviront en même tems de points d'appuis , elles rendront sa communication libre avec son pays , lui assureront sa retraite en cas de malheur , & lui serviront à établir & à assurer ses quartiers d'hivers.

Si le pays n'est point défendu par des Places , les opérations seront plus promptes , à moins que le pays ne soit difficile & de chicane , ce qui vaut autant que des Places lorsqu'on a une bonne armée qui en défend l'entrée , que le Général qui la commande connoît parfaitement le pays , qu'il a eu la précaution de garder & de fortifier les défilés , & enfin qu'il a su profiter de ses avantages. Cependant comme il n'y a point de montagnes , de bois , & de positions que l'on ne puisse tourner , on peut trouver les moyens , avec des forces supérieures , de pénétrer dans ces pays , & de forcer l'ennemi à reculer. Il ne se peut pas , dans quelque pays que ce soit , qu'il n'y ait quelques positions avantageusement situées , & dont on puisse se faire des appuis , en les faisant retrancher , & en les faisant occuper par suffisamment de troupes pour les garder & pour les défendre : ces précautions sont nécessaires pour assurer ses derrières , ses flancs , & pour se ménager une retraite sûre , si les circonstances l'exigent ; mais il faut avoir attention de ne les pas trop multiplier , pour ne pas affoiblir l'armée. Lorsque l'on agit offensivement , il faut être en force , & ne point se diviser , à moins que ce ne soit pour opérer une diversion , & forcer l'ennemi à se diviser lui-même. Cette guerre est peut-être plus lente , mais elle est plus assurée ; elle est moins brillante , mais elle est plus sage , & les succès
plus

plus certains. Une bataille perdue n'est pas sans ressource, quand on occupe des Places ou des postes sur lesquels on peut se retirer & se mettre en sûreté ; au lieu que si on ne prend point ces précautions, il n'y a aucune ressource après une bataille perdue, si l'ennemi fait profiter de sa victoire.

Il est possible de rendre la guerre méthodique & moralement certaine ; mais comme j'en ai parlé fort au long dans mon Essai sur l'Art de la guerre, j'y renvoie le Lecteur, pour ne pas répéter ce que j'ai déjà dit *.

* Tom. 2.
liv. 4.

L'objet de la Puissance attaquée est d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans l'intérieur du Royaume. Si elle a une armée à-peu-près égale en force ou en espèce de troupes à l'ennemi, elle doit non-seulement s'opposer à ses entreprises, mais encore tenter la voie de l'offensive, & n'en venir à la défensive que lorsqu'elle y sera absolument forcée : c'est le plus habile des deux Généraux qui décidera l'offensive pour lui. Il est cependant des circonstances où l'on temporise, pour mieux trouver son avantage ; c'est alors l'affaire du tems, des calculs, & de la promptitude avec laquelle on saisit le moment pour prendre le dessus, & faire changer la défensive en offensive décidée. Si les forces que l'on a ne permettent point de tenir ouvertement la campagne, & que l'on soit forcément réduit à la défensive, il faut au moins avoir des Places bien munies de troupes, de subsistances, d'artillerie & de munitions de guerre, pour défendre les frontieres, & arrêter l'ennemi assez de tems, pour qu'il n'ait pas celui d'avancer bien avant dans le pays. Pendant qu'il est occupé à faire des sièges, il faut prendre des positions avantageuses à portée des Places assiégées, pour en retarder la prise, en attaquant les fourrages, les convois, même le camp ennemi, si cela est possible ; tâcher de faire entrer des secours dans ces Places, en confier la défense

Y y

à des officiers intelligens, audacieux & opiniâtres. Des gens de cette espece valent mieux qu'un double chemin couvert, & que deux mille hommes de plus dans la Place, pourvu cependant qu'il y en ait suffisamment pour la bien défendre.

Il y a plusieurs remarques à faire sur la défense plus ou moins opiniâtre que l'on doit faire d'un pays; il faut examiner sa nature, s'il est de difficile accès, ou si l'ennemi peut y pénétrer facilement; s'il est abondant en vivres, en bestiaux, en fourrages & en grains, ou s'il est aride & presque désert. S'il est de difficile accès, il faut en défendre l'entrée avec la plus grande opiniâtreté, faire occuper les gorges, les retrancher, garder tous les passages, rompre ceux que l'on ne peut pas garder, faire des abattis pour barrer les chemins, enfin forcer l'ennemi à employer un tems considérable avant que de commencer ses opérations, & le mettre, pour-ainsi-dire, dans une incertitude plus que morale de réussir dans ses projets.

S'il est de facile accès, & que l'on n'ait pas les forces suffisantes pour lui en disputer l'entrée, il faut au moins prendre des positions avantageuses, fortifier des postes, retrancher son camp; que les postes fortifiés soient situés de façon que l'ennemi ne puisse tourner l'armée dans son camp, à moins de faire un très-grand détour, ou qu'il n'attaque ces postes; qu'il soit facile de leur porter de prompts secours, & qu'enfin le Général fasse la guerre au doigt & à l'œil, que l'ennemi le trouve par-tout, sans cependant qu'il se divise, & sans que l'ennemi puisse trouver jour à attaquer une partie foible, sans qu'elle puisse être secourue.

S'il est fertile, & que l'on ait suffisamment de troupes, il faut le défendre; mais avoir attention avant que l'ennemi y ait pénétré, de faire transporter sur les derrieres les fourrages secs, les grains, tous les bestiaux, chevaux, bœufs & voitures qui

peuvent s'y trouver, pour ôter du moins à l'ennemi ces secours, qui lui seroient très-avantageux ; défendre ensuite le terrain pied à pied, & employer la force & l'art pour y parvenir. Quoiqu'il soit plus avantageux de porter le théâtre de la guerre sur le pays ennemi, que de l'établir sur le sien, cependant le Général qui défend les frontières & les États de son Prince, a l'avantage de connoître parfaitement le pays, d'avoir tous les habitans pour lui, & d'avoir des ressources en subsistances, en voitures & en chevaux, que le Général ennemi ne peut pas avoir ; ainsi il peut plus aisément se soutenir, quoique plus foible, & prendre des positions avantageuses, que la connoissance du pays lui indiquera.

S'il est aride, il ne faut le défendre que pour faire employer à l'ennemi une partie de la campagne à la conquête de ce mauvais pays, pour le ruiner peu à peu, & pour que son armée soit assez diminuée ou trop fatiguée, pour entreprendre d'aller plus avant, & de pénétrer dans un pays plus abondant en subsistances. Si l'on n'est pas assez fort pour retarder les opérations de l'ennemi, il faut se retirer & choisir des postes avantageux, qui, sans risquer l'armée, la mettent à portée d'observer tous les mouvemens, & l'empêchent d'entreprendre sur quelques Places, le tiennent toujours en échec, & le rendent indécis sur ses opérations. C'est ainsi que manœuvra M. le Maréchal de Crequi dans sa campagne de 1677 ; M. le Duc de Lorraine encouragé par la prise de Treves & de Philipsbourg, dont il s'étoit rendu maître la campagne précédente, forme le projet de rentrer dans ses États ; pour cet effet, il fait passer le Rhin à un corps de troupes commandé par le Duc de Saxe Eysenack, pour entrer en Alsace ; le Duc de Lorraine avec son armée passe la Saar, vient camper près de Mets, dans l'idée qu'il opéreroit une di-

version considérable; mais M. de Crequi, Gouverneur, pour le Roi, de la Lorraine, du Duché de Luxembourg, & du pays Messin, rassemble tout ce qu'il peut de troupes, en donne une partie à M. de Monclar, pour faire face au Duc de Saxe Eyfenack, & avec le reste prend des positions si avantageuses, observe si bien l'ennemi, rompt si bien toutes ses mesures, rend à l'armée du Duc de Lorraine des subsistances si difficiles, que la campagne s'écoule presque toute entière sans que ce Prince puisse trouver jour à exécuter ses projets. Soit de fatigue, ou par de petits combats, le Duc de Lorraine perd environ huit mille hommes, beaucoup de chevaux, & une grande partie de ses équipages. Enfin ce Prince prend le parti de retourner en Alsace; mais M. de Crequi y arrive avant lui, attaque le Duc de Saxe, le bat à platte couture, & le Duc de Lorraine n'arrive en Alsace, que pour être, pour ainsi dire, témoin de la défaite du Duc de Saxe. Le Duc de Lorraine passe le Rhin, sépare son armée, & le Maréchal de Crequi va faire le siège de Fribourg, & prend cette Place, sans

* *Mém. de Feuquier.*
tom. 2.

que ce Prince ose s'y opposer *. Les moyens que donne Montécuculi à la suite de ses exemples, sont excellens lorsqu'ils sont appliqués à propos; ce sont les circonstances qui doivent décider les Généraux sur la conduite qu'il faut qu'ils tiennent, relativement au pays plus ou moins ouvert, plus ou moins abondant en bons postes, à l'espèce de troupes qu'ils commandent, & à celles qu'ils ont à combattre, & principalement à la connoissance qu'ils ont du caractère & des talens du Général ennemi (a). C'est un point essentiel qu'il ne faut jamais perdre de vûe, & auquel je ramènerai sans cesse, comme le plus important, & celui qui influe beaucoup sur la conduite que l'on doit tenir, indépendamment du plan projeté pour la campagne.

(a) La connoissance que le Prince Eugene avoit du caractère lent & paresseux du grand Prieur de Vendôme, le servit utilement dans sa campagne de 1704 en Italie,

ARTICLE QUATRIEME.

De la Disposition par rapport au dessein.

LE but de nos desseins (a) doit être d'attaquer l'ennemi, ou de nous défendre, ou de secourir quelqu'un.

OBSERVATION.

ARTICLE QUATRIEME.

De la Disposition par rapport au dessein.

(a) **L**E projet d'attaquer l'ennemi ou de secourir un Allié, suppose des forces & des moyens; celui de se défendre annonce peu de forces, ou des malheurs essuyés pendant plusieurs campagnes: mais outre ce dessein qui est général, il y a celui que l'on doit avoir pour la conduite de l'armée pendant la campagne, qui, quoiqu'il soit relatif au plan général, varie suivant les circonstances. En supposant l'offensive, on peut former un plan, & l'exécuter avec beaucoup de conduite; en supposant la défensive, on se fait de même un plan qui y est relatif; mais on est moins sûr de pouvoir l'exécuter, parce que les événemens, quoiqu'incertains dans l'offensive, le sont encore plus lorsqu'on n'a pas la force en main, & qu'on est, pour-ainsi-dire, forcé de n'agir que relativement aux projets & aux mouvemens de l'ennemi; ainsi dans cette position,

le dessein du Général est de se défendre , & il forme un plan relatif à ce projet ; mais les moyens qu'il employe peuvent varier suivant les circonstances , & il ne peut établir cette es-
pece de guerre sur un plan fixe ; c'est ce qui fait que la guerre
défensive est plus difficile à bien faire que l'offensive , sur-tout
quand l'offensive est établie par plusieurs batailles gagnées.

www.libtool.com.cn

ARTICLE CINQUIEME.

De la Guerre offensive.

POUR attaquer un pays (a) par une guerre
offensive , il faut observer ces maximes :

I°. Il faut être maître de la campagne , & être
plus fort que l'ennemi , ou par le nombre , ou
par la qualité des troupes. César disoit que deux
choses servent à conquérir , conserver & ag-
grandir les États , les Soldats & l'argent ; c'est
ce que fait aujourd'hui la France , avec son ar-
gent elle achete des Places , avec ses armes elle
en force d'autres.

II°. Veiller aux conjonctures ; par exemple ,
qu'il y ait une guerre intestine , ou des factions
dans le pays qu'on veut attaquer , & qu'on soit
appelé par l'un des partis.

III°. Donner des batailles (b) , jeter la ter-

reur dans le pays (c) , publier ses forces plus grandes qu'elles ne sont (d) , partager son armée en autant de corps qu'on le peut faire sans risque, afin d'entreprendre plusieurs choses à la fois.

IV°. Traiter bien ceux qui se rendent , maltraiter ceux qui résistent.

V°. Assurer ses derrières , laisser les choses tranquilles & bien affermies dans son propre pays , & sur ses frontières.

VI°. S'établir & s'affermir dans quelque poste, qui soit comme un centre fixe , & capable de soutenir tous les mouvemens qu'on fait ensuite , se rendre maître des grandes rivières & des passages ; former bien sa ligne de communication & de correspondance.

VII°. Chasser l'ennemi de ses forts en les prenant , & de la campagne en le combattant (e). S'imaginer de faire de grandes conquêtes sans combattre, c'est un projet chimérique.

VIII°. Lui couper les vivres , enlever ses magasins , ou par surprise , ou par force , lui faire tête de près , & le resserrer (f) , se mettre entre lui & ses Places de communication , mettre garnison dans les lieux d'alentour , l'entourer avec des fortifications , le détruire peu à peu en battant ses partis , ses fourrageurs , ses convois ,

brûler son camp & ses munitions, & y jeter des fumées empestées (*g*), ruiner les campagnes autour des villes, abattre les moulins, corrompre les eaux, mettre parmi ses troupes des maladies contagieuses, semer des divisions entre ses gens.

www.libtool.com.cn
IX°. S'emparer de l'État.

1°. En y bâtissant des Fortereſſes & des Citadelles nouvelles, & en mettant de bonnes garniſons dans les anciennes.

2°. En gagnant les cœurs des habitans.

3°. En y mettant des Garniſons & des Colonies.

4°. En y faiſant des alliances, des ligues, des factions.

5°. En l'incommodant par des courſes continues (*h*), des pillages, des menaces, des incendies, & l'obligeant par-là à contribuer, à payer tribut, & à ſe ſoumettre.

6°. En y établiffant ſa demeure.

7°. En protégeant les voiſins foibles, & abaiffant les puiſſans, en ne ſouffrant pas que des étrangers puiſſans viennent ſ'y établir.

8°. En emmenant avec ſoi les principaux comme ôtages, ſous prétexte de leur faire honneur.

9°. En leur ôtant la volonté & le pouvoir de remuer.

OBSERVATIONS.

OBSERVATIONS.

ARTICLE CINQUIÈME.

De la Guerre offensive.

(a) **M**ONTÉCUCULI n'a oublié aucunes des circonstances qui caractérisent la guerre offensive; mais il ne dit point comment il faut agir suivant chacune en particulier. Il dit *qu'il faut être maître de la campagne*; mais on ne peut l'être qu'en prévenant l'ennemi, & en ayant une armée supérieure à la sienne, & encore faut-il que cette armée soit conduite par un Général habile, vigilant & audacieux. César ne vouloit que des soldats & de l'argent pour conserver & aggrandir les États. Montécuculi, Turenne, Luxembourg, & plusieurs autres grands Capitaines, ne demandoient pas autre chose, parce qu'ils savoient en faire usage; mais tous ceux qui commandent les armées ne sont pas César, Montécuculi, Turenne ni Luxembourg. Sans guide éclairé, une armée aussi nombreuse que celle de Xercès, pourvue de tout l'or des deux Mondes, se fera battre par une poignée de soldats, conduits par un chef hardi, vigilant, & expérimenté. Lorsqu'Alexandre entreprit la conquête des Perses, les fonds qu'il prit avec lui pour cette grande entreprise ne se montoient qu'à soixante & dix talens, ce qui revient à soixante & dix mille écus de notre monnaie*; c'est qu'il comptoit sur la valeur de ses troupes, sur la confiance qu'elles avoient en lui, sur le peu d'expérience que les Perses avoient de la guerre, & sur les riches dépouilles de l'Asie. En effet il ne se trompa pas, après la

* *Histoire
anc. de Roll.
tom. 6.*

bataille d'Iffus il entra dans Damas, où il trouva des richesses immenses, & tout le trésor militaire que Darius avoit fait apporter pour la solde de près de 600000 hommes. Les tems ne sont pas les mêmes aujourd'hui, toutes les Nations sont plus instruites de la guerre que les Perses ne pouvoient l'être; & quoiqu'elles n'aient pas toutes, cette science au même degré de perfection, cependant elles en sont assez instruites pour rendre les événemens douteux; ainsi il est de la prudence d'un Prince qui se dispose à la guerre, de faire des fonds suffisans pour pouvoir la continuer, sans compter sur ceux que ses armes lui procureront; si la caisse militaire n'étoit fondée que sur l'espérance très-incertaine des contributions tirées de l'ennemi, il pourroit se tromper dans ses calculs, & se voir en peu de tems vaincu & forcé de demander la paix, faute de fonds pour la continuer.

(b) On ne donne pas des batailles quand on le veut, cela dépend souvent de la volonté du Général ennemi, qui fait les éviter lorsque son intérêt n'est pas d'en donner ni d'en recevoir, & qui fait se poster de façon qu'il ne puisse être attaqué qu'avec un avantage certain pour lui (a): or, il y auroit de

(a) Le Duc d'Albe, Généralissime des Armées de Charles-Quint en Italie, pressé par les Officiers généraux de livrer bataille au Duc de Guise, qui commandoit l'armée Française, s'oppose à leurs desirs, & en même tems veut bien les instruire des occasions où il faut donner bataille. » Messieurs, leur dit-il, » j'ai toujours prié Dieu d'inspirer à mes soldats une valeur déterminée, & un » courage plein de feu, afin que sans craindre ni murmurer, ils aillent tête baissée » affronter la mort, & s'exposer aux dangers, même les plus apparens, lorsqu'on » le juge à propos; mais j'ai demandé toute autre chose pour les officiers, beau- » coup de prudence & un grand flegme, pour modérer l'impétuosité des soldats; » c'est par-là qu'on arrive à ce haut point de gloire, qui fait le bonheur des Ca- » pitaines. Je ne vous cele point que votre ardeur m'a déplu, parce qu'elle est

l'imprudence à vouloir attaquer une armée dans un poste où l'art est joint à la nature , il faut attendre des circonstances plus favorables , prendre tous les moyens possibles pour les faire naître , & tâcher , par des marches sur les flancs de l'ennemi , sans cependant s'éloigner de ses propres communications , & en tâchant de lui couper les siennes , de le forcer à

www.libtool.com.cn

» immodérée , & contraire à la raison. Si , Messieurs , vous voulez être instruits
 » des occasions auxquelles un Général doit donner bataille à ses ennemis , je
 » vous dirai que ce doit être lorsqu'il s'agit de secourir une Place importante qui
 » est réduite à l'extrémité , & de la prise de laquelle dépend le salut des Provin-
 » ces ; lorsqu'on sait que l'ennemi doit recevoir de puissans secours , qui le ren-
 » droient supérieur , ou , du moins , égal ; lorsqu'on craint une révolte dans une
 » Province ; lorsqu'au commencement d'une guerre on veut donner de la réputa-
 » tion à ses armes , raffermir la fidélité chancelante des sujets , retenir les Alliés ,
 » & empêcher les ennemis couverts de se déclarer ; lorsque , la fortune ne dis-
 » continuant pas de nous favoriser , les ennemis sont si consternés qu'ils fuient
 » par tout devant nous ; enfin , lorsque poussé par la famine & les maladies , &
 » enfermé de toutes parts , il faut , à quelque prix que ce soit , s'ouvrir un chemin
 » à une mort glorieuse , ou à une victoire , qui nous délivrera de tous ces maux.
 » Je fais qu'il faut quelquefois passer sur toutes ces fortes de loix , lorsqu'il plaît
 » à la fortune ; mais un excellent Capitaine ne hazardera jamais une bataille , s'il
 » n'est sûr d'en retirer de grands avantages , ou s'il ne s'y voit forcé : c'est ainsi
 » que les plus célèbres Capitaines de l'antiquité se sont comportés. Un héros
 » doit se conserver pour le service de sa République , & ne hazarder sa vie &
 » celle de ses soldats , que lorsque son pays y doit trouver de grands biens.....
 » Ne nous embarrassons point de vaincre le Duc de Guise , mais seulement de
 » défendre l'Italie ; il a blanchi devant une bicoque (1) , il fuit devant nous , que
 » demandons-nous de plus ? Une bataille sanglante ne nous procureroit rien de
 » plus solide ni de plus glorieux , & nous remportons une victoire complete sans
 » répandre une goutte de sang..... Si cette maniere de faire la guerre ne me
 » paroissoit pas avantageuse , alors je me souviendrois de ce que j'ai fait dans la
 » guerre de Saxe ; je passerois les plus grands fleuves , & je ne ferois pas difficulté
 » d'entrer à pied dans la mer ; mais puisque je trouve la victoire dans la fuite de
 » l'ennemi , je me servirai de mes maximes , & je ne m'attacherai qu'à combattre
 » votre audace & votre témérité *.

(1) Le Duc de Guise fut forcé de lever le siège de Civitella , qui , en effet , étoit une mauvaise Place.

* Hist. du
 Duc d'Albe ,
 tom. 2. chap.
 23. liv. v.

abandonner sa position ; avoir sans cesse des détachemens sur lui , pour être instruit promptement du moment où il décampera , & marcher à lui , l'attaquer dans sa marche , ou du moins le forcer à prendre une position moins avantageuse que la première , & l'y combattre , si l'on trouve jour à réussir.

(c) Ce sont de petits moyens & de petites ressources , que de publier des forces plus grandes qu'elles ne sont réellement ; l'ennemi en est bientôt instruit au juste , & on ne trompe que soi. Ce n'est pas par le nombre qu'il faut en imposer à l'ennemi ; mais par la conduite que l'on a vis-à-vis de lui , par l'ordre & la discipline qui sont observés dans l'armée , par l'espèce de soldats , & le choix des Officiers généraux & particuliers qui la composent. Il est même quelquefois nécessaire d'en diminuer le nombre , sur les états qui paroissent imprimés ou manuscrits , pour donner plus de confiance à l'ennemi foible , qui n'oseroit pas s'avancer dans le pays , s'il savoit au juste la force de l'armée. Il est bien plus aisé de le tromper en diminuant le nombre de ses troupes qu'en l'augmentant ; parce qu'il est naturel à l'homme de croire toujours plus facilement ce qu'il desire que ce qu'il craint , relativement à cet objet.

(d) Il est souvent très-dangereux de partager son armée en plusieurs corps , à moins que ces corps ne se touchent , pour ainsi-dire , & qu'ils ne soient pas assez éloignés les uns des autres , pour que l'ennemi puisse en attaquer un , sans qu'il soit promptement secouru. Cependant il y a des circonstances où un Général est obligé de séparer son armée en plusieurs corps , & cette disposition est également propre à l'offensive & à la défensive. Je vais rapporter deux exemples qui constateront cette vérité ; mais dans l'une & l'autre position , ces corps sé-

parés doivent se soutenir réciproquement , & il faut que l'ennemi ne puisse les combattre séparément.

M. le Maréchal de Saxe , après s'être emparé au commencement de la campagne de 1747 de toute la Flandre Hollandaise , voulut au mois de Juillet s'avancer vers Maëstricht. Cette marche pouvoit avoir deux objets , l'investissement de cette Place , ou le projet de déposer M. le Duc de Cumberland , qui , campé proche de Berg-op-zoom , génoit les mouvemens de l'armée du Roi.

M. le Maréchal divisa l'armée en cinq corps ; il fut engagé à faire cette disposition par la nécessité de ne pas découvrir Bruxelles , où étoient les magasins. Il se fut aisément débarrassé de ce soin , s'il eut fait préparer à Namur un entrepôt provisoire pour ses vivres , s'il eut mis une nombreuse garnison dans Bruxelles , alors il eut marché vers la Meuse sans inquiétude ; mais cette précaution si simple ayant été négligée , il crut pourvoir y suppléer en marchant par divisions.

La première , qui faisoit l'avant-garde , étoit commandée par M. le Comte d'Estrées , aujourd'hui Maréchal de France.

La seconde , par M. le Comte de Clermont , Prince du Sang.

M. le Marquis de Seneffe , aujourd'hui Maréchal de France , commandoit la troisième.

M. le Marquis de Clermont-Tonnerre , aujourd'hui Maréchal de France , commandoit la quatrième , & M. le Maréchal de Saxe étoit resté à Louvain auprès du Roi , avec le corps de l'armée.

Dans les premiers jours les ennemis ne parurent pas prendre grande jalousie de ce mouvement général ; mais pour déterminer leur marche , M. le Maréchal fit avancer le Comte d'Estrées jusqu'à Eiguenbilsen , & M. le Comte de Clermont

en avant du moulin de Montpertin; il ordonna aussi quelques mouvemens au Marquis de Seneclerre, qui étoit à Tirlemont, ainsi qu'au Marquis de Clermont-Tonnerre, qui étoit à Oefmal. Les deux premiers corps, faisant environ 20000 hommes, commencerent à donner de l'inquiétude à M. de Cumberland, & l'obligerent à faire marcher l'armée des Alliés en grande diligence sur Hasselt, où passe la grande chaussée qui mene de Breda à Liege.

Cette marche fit connoître au Maréchal que les premieres troupes détachées de l'armée du Roi, en étoient trop éloignées pour en être secourues, si elles étoient attaquées avec des forces réunies; en conséquence, il envoya ordre à M. le Comte de Clermont, & à M. le Comte d'Estrées, de revenir à Tongres. Ils n'avoient pas laissé ignorer, l'un & l'autre, à M. le Maréchal, que toute l'armée ennemie s'avançoit en diligence sur le Demer, ce qui l'engagea à se porter de sa personne à Tongres, & à y faire marcher vingt bataillons aux ordres de M. de Seneclerre. Il n'y avoit pas un moment à perdre pour prendre un parti; on voyoit distinctement de la tour de Tongres que les ennemis commençoient à passer le Demer vers Bilsen. Après s'être assuré des mouvemens de l'ennemi, M. le Maréchal envoya proposer au Roi de faire marcher l'armée qui étoit encore à Louvain; mais comme elle étoit au fourrage, elle ne put se mettre en mouvement que vers les sept heures du soir; pendant ce tems, il crut nécessaire de faire observer de près les ennemis, en portant différens corps au-delà de Tongres, ce qui fut exécuté le lendemain à la pointe du jour.

M. le Comte d'Estrées qui avoit l'avant-garde, & soutenu par M. le Comte de Clermont, se porta promptement sur les

hauteurs d'Herderen , dont l'avant-garde des ennemis se dispoſoit à ſ'emparer , & y marchoit dans cette intention : mais le Comte d'Eſtrées l'ayant prévenu , elle ſe retira ; M. le Marquis de Seneſterre avec ſon infanterie , fut poſté à Tongreberg , & M. le Marquis de Clermont-Tonnerre avec ſon corps , obſervoit le grand chemin d'Haſſelt , & couvroit le flanc gauche des troupes qui marchotent vers Herderen.

M. le Maréchal étoit perſuadé que les troupes ennemies qu'il voyoit ſe porter ſucceſſivement ſur la hauteur de Groſſ-Spauven , n'étoient que celles de la réſerve commandée par M. de Wolfenbutel , & en conſéquence formoit le projet de l'attaquer. Pour réalifer ce projet , il envoya le Comte d'Eſtrées au Roi , lui demander la permiſſion d'attaquer l'avant-garde des ennemis. Sa Majeſté lui répondit qu'il le laiſſoit le maître de faire ce qu'il jugeroit à propos , & qu'il alloit donner ſes ordres pour faire marcher l'armée. Pendant ce tems-là M. le Maréchal faiſoit réellement ſes diſpoſitions pour attaquer les ennemis , & les troupes étoient déjà en mouvement , lorſque l'avant-garde des colonnes ennemies qui débouchoient par Gelik , démaſqua trente pièces de canon , qui tirèrent ſans diſcontinuer ſur le corps de M. le Comte de Clermont ; ce feu fut très-vif , & fit connoître au Maréchal qu'une partie de l'armée ennemie étoit arrivée , & il ſuſpendit très à propos le projet d'attaquer. Il eſt à croire que non-ſeulement il auroit combattu avec défavantage dans cette attaque , mais encore qu'il auroit été battu , ſi l'avis de M. de Badiany eut prévalu. Ce Général Autrichien vouloit combattre dès le moment , & à meſure que ſon armée arrivoit ; mais M. de Cumberland voulut attendre les Anglais. D'après cette réſolution , ces deux Généraux ne penſèrent plus qu'à prendre une poſition

avantageuse, n'ayant pu occuper celle d'Herderen, ainsi que c'étoit leur projet.

L'armée du Roi fit quatorze lieues dans vingt-quatre heures, arriva successivement dans la nuit, & fut placée en arriere d'Herderen & du village de Rems, où étoit le corps de M. le Comte de Clermont, Prince.

M. le Maréchal étoit persuadé que les ennemis passeroient la Meuse dans la nuit ; il y eut d'autres avis qui n'étoient pas conformes au sien, & dont le résultat fut qu'il falloit combattre le lendemain, si les ennemis étoient dans la même position, ce qui fut déterminé par le Roi, & exécuté le lendemain à la pointe du jour : on occupa les positions que M. le Maréchal avoit reconnu, & l'affaire commença vers les six heures du matin.

Le Roi, ayant sous lui M. le Maréchal de Saxe, remporta une victoire complete, força l'ennemi à passer la Meuse, & à se mettre à couvert derriere Maëstricht. Si les Généraux ennemis, au lieu d'attendre au lendemain, avoient attaqué le même jour, les trois avant-gardes auroient été probablement battues, parce qu'elles auroient eu à combattre 80000 hommes, & que réunies elles n'en faisoient tout au plus que 40000. Ce n'est pas que 40000 hommes n'en pussent battre 80000 : Annibal à Cannes battit l'armée Romaine forte de 80000 hommes, & il en avoit la moitié moins. Charles XII, à Narva, battit avec 9000 hommes & dix pièces de canon, une armée de 60000 Russes, qui traînoit après elle cent quarante-cinq

* *Hist. de Ruffie, par Volt. tom. 1. chap. 11.* pièces de canon * ; mais ce sont de ces exemples qu'il est bon de citer, & qu'il est dangereux d'essayer. Heureusement qu'à

Lauffeld le Roi sauva tout par sa présence, elle empêcha l'ennemi d'attaquer, donna le tems à l'armée d'arriver ; & la faute qu'avoit

qu'avoit fait M. le Maréchal de Saxe, (faute qu'il eut la grandeur d'ame d'avouer la veille de la bataille,) en s'éloignant trop de ses avant-gardes, fut entierement réparée par le retard que mirent les Généraux ennemis à attaquer l'armée du Roi, & par la bonne disposition que M. le Maréchal fit des troupes.

Après avoir rapporté les mouvemens d'une armée divisée en plusieurs corps pour l'offensive, & avoir fait connoître les inconvéniens des avant-gardes trop séparées les unes des autres; je vais rapporter une pareille disposition dans le cas de la défensive, qui eut un heureux succès par la sage prévoyance du Général. En séparant différens corps de son armée, il fut se ménager des communications sûres, pour que ces corps pussent le rejoindre si les circonstances l'eussent exigées, ou pour leur porter de prompts secours.

M. le Prince Ferdinand de Brunswick, après avoir perdu le combat de Corback dans la campagne de 1760, se trouva réduit à une défensive assez embarrassante, ne pouvant empêcher l'armée Française de s'emparer de la Hesse, ou de pénétrer dans la Westphalie; il ne chercha qu'à gagner du tems, en s'opposant à l'un & à l'autre projet, autant que cela lui fut possible. Pour cet effet, il mit sa gauche à Saxenhausen, ayant devant lui le ravin d'Alraf; cette gauche étoit en amphithéâtre, & dominoit toute la plaine de Corback; sa droite étoit appuyée, & même couverte en partie par des bois. Par cette disposition il couvroit la Hesse, & son camp étoit assis sur un terrain fort par son assiette, avantage qu'il augmenta par des redoutes en avant de son camp; mais pour couvrir en même tems la Westphalie, & être à portée de marcher à Varbourg sur la Dymel, en cas que les circonstances l'exigeassent, il envoya un corps de quinze à dix-huit mille hommes camper à

A a a

Wolkemissen ; entre ce camp & son armée, il y avoit encore deux autres corps, pour garder les communications entre l'armée & le corps campé à Wolkemissen. Cette position étoit excellente relativement à l'objet ; l'armée, quoique séparée en plusieurs corps, étoit cependant unie, par la facilité que chacun avoit de se joindre, & de se porter des secours mutuels ; d'ailleurs, www.libriool.com/en il étoit presque impossible d'attaquer un corps sans attaquer les autres. Le camp de Wolkemissen pouvoit être tourné par la droite, comme il le fut en effet ; mais en le tournant par cette droite, on le rejettoit nécessairement sur son armée ; au surplus, il auroit été dangereux de faire marcher sur cette partie toute l'armée Française, parce qu'on auroit abandonné à l'ennemi toute la partie de l'Eder, Marbourg, & toutes les communications avec Francfort ; & quoique par la disposition admirable que fit M. le Maréchal de Broglie pour marcher à l'ennemi, M. le Prince Ferdinand de Brunswick ait été forcé d'abandonner sa position, & de marcher sur Cassel, le camp que ce Prince avoit pris sur les hauteurs de Saxenhausen, & les différens camps pour couvrir en même tems la Hesse & la Westphalie, étoient d'un grand homme de guerre, & consommé dans l'art de saisir des situations avantageuses pour ses camps.

Les projets du Général Français tendoient décidément à l'offensive ; ceux du Général des Alliés étoient purement défensifs, sur-tout après le passage de l'Ohm par l'armée Française, & le gain du combat de Corback. La position de M. le Maréchal de Saxe étoit relative à ses projets, puisqu'en avançant ses avant-gardes, il gagnoit du pays, & s'approchoit de Maëstricht, peut-être dans l'intention d'en faire l'investissement avant que l'ennemi pût s'y opposer ; mais en supposant

la possibilité à l'ennemi de prévenir l'armée Française sous Maëstricht , c'étoit une très-grande faute que d'éloigner si fort ses avant-gardes les unes des autres, & de l'armée, parce qu'elles couroient risque d'être battues en détail. M. le Prince Ferdinand étant sur la défensive, & ayant à couvrir la Hesse & la Westphalie, étoit, sans doute, obligé de diviser son armée en plusieurs corps; mais ils étoient sur une même ligne, ils se communiquoient les uns aux autres, ils avoient ouverts des marches sur leurs derrières (a), pour se retirer, en cas de nécessité, ou sur Cassel ou sur Varbourg; de plus, le terrain pour marcher à ces différens camps étoit de difficile accès : ainsi il ne risquoit point de s'étendre par la droite, pour être à portée de marcher sur Varbourg, si l'armée Française eut fait une marche sur la Dymel.

Par la position de l'armée des Alliés, elle pouvoit facilement prévenir les Français sur la Dymel, passer cette rivière à Varbourg, & en défendre après, avec sûreté, le passage au Maréchal de Broglie. Il est vrai que de ce moment-là elle abandonnoit la Hesse; mais il lui étoit bien plus important de couvrir la Westphalie que la Hesse; la suite de cette campagne l'a prouvé.

Lorsqu'une armée marche en avant, il ne faut jamais que ses avant-gardes s'éloignent d'elle de plus de deux ou trois

(a) C'est une faute capitale, & à laquelle souvent on ne fait pas assez d'attention, que de ne pas ouvrir des communications de la droite à la gauche; & dès que l'armée est campée, il faut ouvrir des marches sur le champ, en avant, sur ses flancs, & p'arrière, pour pouvoir marcher du côté que les circonstances l'exigeront. Ce n'est pas le cas de mettre au lendemain ce qu'il faut exécuter dès que le camp est marqué.

lieues, bien entendu si c'est dans un pays de plaine ; car dans un pays étroit , de bois & de montagnes , elles doivent s'en rapprocher , dans la crainte d'être coupées. Dans un pays étroit , une seule avant-garde suffit , pourvu que les flancs soient assurés & gardés. Dans un pays de plaine , il en faut davantage , une à la droite , une à la gauche , & une au centre ; mais elles ne doivent pas être par échelons ; c'est à ces avant-gardes à détacher des troupes pour éclairer le pays fort en avant d'elles. Ces trois avant-gardes doivent se communiquer , pour couvrir tout le front en avant de l'armée , sans cependant négliger les flancs ; c'est aux deux avant-gardes des flancs à prendre ce soin , secondées des Régimens de dragons qui couvrent les ailes de l'armée.

Dans quelque pays que ce puisse être , il faut que toutes les parties d'une armée soient également gardées , sans cependant oublier que toute disposition doit être soumise au terrain & aux circonstances.

(e) Il est difficile de faire de grandes conquêtes sans combattre ; cependant comme on n'est pas toujours le maître de donner des batailles quand on le veut , sur-tout lorsque l'intérêt de l'ennemi est d'éviter de se battre , il faut , au moins , le forcer à changer sa position , & à reculer. Si l'on est très-supérieur en forces & en moyens pour continuer la guerre , & que l'on veuille décidément combattre , il ne faut point donner de relâche à l'ennemi , attaquer ses postes avancés , ses fourrages , ses convois ; enfin le suivre par-tout , pour le forcer à combattre , ou à se ruiner par les fatigues continuelles qu'on lui donne.

On peut fatiguer l'armée ennemie , sans cependant que la sienne en souffre ; il n'est pas nécessaire d'employer beaucoup

de troupes pour faire mettre une armée sous les armes , pour la harceler , & pour la tenir toujours alerte , il ne faut employer que des hussards , des troupes légères à pied & à cheval , soutenus de dragons ; il faut avec ces troupes attaquer de jour & de nuit différens postes avancés , & dans différentes parties , qu'elles tâchent de tourner le camp , de couper ses communications , & enfin qu'elles l'occupent sans cesse , quoique l'armée soit tranquille dans son camp , mais toujours prête à marcher au premier ordre. Si par ces différentes attaques , on force l'ennemi à décamper , à la première nouvelle qu'on en a , il faut faire battre la générale , & un quart-d'heure après l'armée doit être sous les armes , & prête à marcher ; on laisse une escorte pour les équipages , qui doivent , à mesure qu'ils sont chargés , se rassembler au centre de la première ligne du vieux camp , & ne se mettre en marche qu'une heure après que l'armée a marché. J'ai dit qu'un quart-d'heure après la générale battue , l'armée devoit être sous les armes , un quart-d'heure après elle doit être en mouvement : voilà le moyen d'accélérer des marches ; les équipages suivent quand ils peuvent ; mais ils n'embarrassent point l'armée dans sa marche , & on ne perd point , en les attendant , un tems précieux , qui ne se retrouve plus. Cet ordre n'est cependant bon que lorsque l'on marche en avant , & que l'on suit l'ennemi qui se retire ; car dans un cas de retraite , il faut faire partir les équipages la veille sous une bonne escorte , pour n'en être pas embarrassé lorsque l'on décampera. En général , lorsqu'on suit l'ennemi , ou que l'on cherche à l'éviter , il ne faut mener avec soi rien qui puisse retarder la marche. La supériorité de troupes peut donner de la confiance ; mais elle est toujours mieux placée , lorsque la disposition & le bon ordre sont joints

à la force. Les occasions sont rares ; il faut les chercher , les faire naître , les saisir , & en profiter.

(f) Il faut qu'une armée soit bien supérieure en force à celle de l'ennemi , pour qu'elle puisse se mettre sans risque entre l'armée ennemie & ses Places ; il faut qu'elle soit bien assurée de ses subsistances , & qu'elle soit moralement sûre de battre l'ennemi , sans pouvoir être attaquée sur ses derrières par les garnisons réunies de ces Places ; il faut aussi que le Général ennemi soit bien imprudent , pour s'éloigner de ses Places sans assurer sa communication avec ces mêmes Places , & sans avoir des postes sur ses flancs , pour empêcher qu'on ne les tourne , ou , au moins , pour être averti à tems des desseins & de la marche de l'ennemi , & se garantir d'être coupé & pris par ses derrières. Le Consul Minurius , moins prudent que téméraire , s'avance pour combattre les Eques , que commandoit Gracchus ; mais il tombe dans une embuscade , & s'engage dans un défilé dont il ne lui est plus possible de sortir ; il est environné par les Eques qui enferment les Romains , dans l'espérance de les réduire par la famine. Gracchus , dans la confiance où il est d'avoir bientôt l'armée Romaine à sa disposition , place son armée entre celle des Romains & la ville d'Alcide , dans le pays Latin , dont les Romains étoient maîtres. Cincinnatus est créé Dictateur , il assemble une armée , marche au secours de Minurius , & contraint les Eques à se rendre , & à passer sous le joug *. Cet exemple suffit pour faire voir qu'il est dangereux de se mettre entre l'ennemi & ses Places , lorsque l'on peut être attaqué par ses derrières , & que l'on n'a pas assez de forces pour , en séparant son armée en deux parties , aller au-devant du secours avec une des deux parties , pendant que l'autre reste en présence de l'ennemi en-

* *Histoire
Rom. de Rol-
lin , tom. 2.
liv. iv.*

fermé & tenu en échec. Si Gracchus avoit en assez de forces pour partager son armée en deux , il ne se feroit pas exposé à être attaqué en même tems par l'armée du Dictateur , & par celle du Consul , qu'il tenoit enfermé ; & en supposant qu'il eut vaincu Cincinnatus , l'armée de Minutius se rendoit prisonnière , & passoit sous le joug , au lieu que Gracchus fut livré aux Romains pieds & mains liés , & son armée subit le fort qu'il préparoit aux Romains.

(g) Je ne comprends point comment un aussi grand homme peut avoir eu des idées aussi noires , & oser encore les donner pour préceptes. Les expédiens que donne Montécuculi pour détruire l'ennemi , font horreur à imaginer ; il faut le vaincre par la force ou par la ruse , mais éloigner tout ce qui peut ressembler à la trahison. Comment est-il possible qu'un aussi grand Général , qu'un homme qui avoit l'œil si juste , le sens si sain pour juger d'une bonne ou d'une mauvaise manœuvre , n'ait pas su distinguer la trahison de la ruse , ni y mettre aucune différence ? Les moyens qu'il donne sont d'un traître & d'un assassin , & non d'un guerrier noble & généreux ; d'ailleurs ces fumées empestées , ces eaux corrompues , en donnant des maladies contagieuses , corrompent l'air , & peuvent se communiquer à l'armée , & lui être aussi funestes qu'à l'ennemi. Un Général d'armée n'est pas un empoisonneur , & il seroit celui des ennemis & de ses propres troupes , s'il se servoit de ces infâmes moyens.

(h) Il est imprudent de livrer au pillage un pays conquis ; on le ruine , & l'on n'en tire aucun profit ; il y a cependant une occasion où il faut sévir rigoureusement , c'est quand les habitans du pays ont pris les armes , & qu'ils se sont joints aux troupes ; il faut les punir par le pillage , condamner à mort

ceux qui se trouvent encore armés , mais défendre expressément tous autres excès , qui font honte à imaginer. Il n'y a pas une seule occasion où ils doivent être permis ; l'incendie peut l'être , mais cette occasion est bien rare. Au combat de Sahay , gagné par les Français le 25 Mai 1742 , il y avoit un village sur la droite de l'armée Française , occupé par cinq à six cens Pandoures ; ce village fut attaqué par la brigade de Navarre & par celle d'Anjou , & fut forcé ; les Pandoures se réfugièrent dans les maisons , dans l'église , & dans le clocher , d'où ils faisoient un feu très-vif sur les Français : on les somma de se rendre , & on leur promit bon quartier , ils refusèrent ces propositions , & continuèrent à tirer ; on mit le feu au village , & ils furent tous brûlés : cela étoit juste. Mais si on les eut brûlés avant de les sommer , & de leur promettre la vie , l'action auroit été barbare , indigne du nom Français , & de toute autre Nation policée.

Si on espere à la paix de pouvoir garder le pays conquis , la permission du pillage est encore bien plus grave ; c'est révolter des habitans , c'est en faire autant d'ennemis , c'est vouloir régner sur une foule de malheureux , & qui ne se voyent réduits dans cet état déplorable , que par l'ordre du Prince qui veut les avoir pour sujets (a). Il vaut mieux les forcer à reconnoître un nouveau maître , par la voie de la douceur & par

(a) Quoique ce ne soit pas positivement le Prince qui ordonne tout ce qui peut se faire dans une armée , comme le Général est le dépositaire de son autorité & de ses volontés , les ordres qu'il donne sont toujours sentés émaner de l'autorité suprême. Il en est de même dans le gouvernement intérieur de l'État.

par les ménagemens que l'on a pour eux , pour leurs maisons & pour leurs biens. Cette conduite modérée fera des sujets soumis & fideles , au lieu d'ennemis toujours prêts à trahir & à se soulever.

C'est un avantage manifeste que d'être sur l'offensive ; elle suppose des forces , de l'argent , de bons Généraux , & de grandes ressources, sans celles que l'on se procure par les conquêtes que l'on fait. Toute Puissance qui a des forces suffisantes doit toujours prévenir l'ennemi , & porter la guerre fort en avant de ses frontieres , sans cependant s'en trop éloigner. Qu'Alexandre cherche à étendre ses États , qui , dans toute leur dimension , faisoient à peine une Province de la France ; que l'ambition & la vaine gloire exilent Charles XII de ses États , pour aller faire la guerre à des peuples qui ne la lui déclarent point , & qui n'ont point de querelles directes avec lui ; qu'un Prince puissant par l'étendue de ses États , par leurs richesses , par le nombre de leurs habitans , cherche encore à les aggrandir , & qu'il aille bouleverser des Empires qui n'ont d'autre tort que d'être ses voisins ; c'est abuser de sa puissance , & sacrifier ses propres sujets à son ambition. Un Prince sage ne fait la guerre que pour secourir & protéger ses Alliés , pour venger la majesté de son Trône offensé ; il ne la fait pas pour aggrandir ses États , ni pour troubler le repos de ses voisins. Mais lorsque ces mêmes voisins sont inquiets , & qu'ils arment contre lui , il ne doit point les attendre , mais toujours les prévenir , & porter la guerre chez eux. La Puissance qui se renferme en elle-même , & qui se contente de défendre ses frontieres , est bientôt subjuguée , ou au moins si affoiblie , qu'elle est contrainte d'acheter la paix aux conditions que lui impose le vainqueur.

Bbb

Il y a cependant quelque avantage à faire la guerre sur son propre pays , relativement aux subsistances de toute espece que l'on en tire ; mais ces avantages ne peuvent jamais dédommager des contributions que l'ennemi tire du pays , du commerce intérieur qui est intercepté , & qui n'est plus libre , des campagnes dévastées , & d'une partie des habitans ruinée. Il vaut donc toujours mieux s'avancer sur le pays ennemi ; mais ne pas s'éloigner assez de ses frontieres , pour perdre les secours que l'on peut attendre de son propre pays , & pour le préserver des incursions de l'ennemi. Si les circonstances exigent qu'on s'éloigne de ses frontieres , ou parce que les conquêtes sont rapides , ou parce que la position respective des Puissances belligérantes est éloignée l'une de l'autre , il faut alors assurer ses derrieres , & ses communications avec ses États , en s'emparant des Places principales , & qui peuvent remplir l'objet qu'on se propose.

Donnons un exemple de guerre offensive dans toutes les formes : la conduite de Gustave Adolphe sera une leçon bien plus frappante & bien plus instructive que tous les préceptes que l'on pourroit donner. En 1630 Gustave Adolphe déclare la guerre à l'Empereur Ferdinand ; cette déclaration est bientôt suivie de la prise des Isles de Rugen , d'Usedom & de Wollen , il revient dans le continent , s'empare de Camin , sur l'Order. Ces premieres conquêtes lui assurent la communication de la Suede avec l'Allemagne ; il marche en Poméranie , force Bogessas , Duc de Poméranie , à lui livrer Stetin , s'empare ensuite de plusieurs Places , & de tout le Duché. L'Empereur tranquille à Vienne , ou plutôt forcé par la Diète Électorale de renvoyer une partie de ses troupes , & d'ôter le commandement à Wallstein , voit les progrès de Gustave sans pouvoir

s'y opposer ; cependant il rappelle les troupes qu'il avoit en Italie , écrit à Gustave , & lui demande les raisons de son irruption sur les terres de l'Empire , en le menaçant d'envoyer toutes ses forces contre lui, s'il persiste à rester dans l'Empire, & à se mêler des affaires du corps Germanique ; mais Gustave poursuit ses conquêtes , & s'empare de Colberg & de Francfort sur l'Oder. Tilly , Général de l'Empereur , marche sur Francfort , le reprend , marche sur Magdebourg , l'attaque , & le prend après un long siège. Gustave dans l'impatience de combattre Tilly , marche vers Leipsick , où ce Général étoit campé ; Gustave lui livre bataille , remporte sur lui la victoire , s'avance dans le pays , s'empare de tout ce qui est entre l'Elbe & le Rhin , prend Mayence , passe le Rhin , & force toutes les villes sur la rive gauche de ce fleuve à le reconnoître. Il entre en Franconie , rétablit Donavert dans son ancienne liberté ; Tilly marche , & met le Lech devant lui pour en disputer le passage à Gustave , & l'empêcher de pénétrer en Bavière : rien ne peut arrêter ce Prince , il passe le Lech en présence de Tilly , & le force à une retraite précipitée. Tilly est tué d'un coup de canon. Gustave marche à Aufbourg , dont il s'empare , ainsi que de Munick ; il retourne en Saxe , y donne la bataille de Lutzen , la gagne ; mais un coup malheureux prive ce grand Prince de cueillir lui-même ses lauriers , & l'Europe du plus grand Général de son tems *. Voilà un exemple de guerre offensive dans toutes les formes & dans toutes les règles ; & si ce Prince n'eut pas été arrêté dans ses vastes projets par le coup funeste qui termina ses jours , il auroit été à Vienne forcer l'Empereur à lui demander la paix à telle condition qu'il auroit voulu.

* Histoire
d'Allemagne.
tom. 9.

On peut remarquer par la conduite de Gustave , qu'à me-

Bbb 2

sure qu'il s'avançoit dans l'Empire, il avoit grande attention d'assûrer sa communication avec la Suede, dont il tiroit des secours considérables en troupes & en munitions de guerre; par les Places dont il s'emparoit, il se ménageoit des points d'appuis en cas d'échec. Quant à l'argent, l'Allemagne lui en fournissoit abondamment, par les contributions qu'il en retiroit, sans compter les gros subides que la France lui faisoit toucher.

ARTICLE SIXIÈME.

De la Guerre défensive (a).

MAXIMES à observer pour la défense.
 I°. Avoir une ou plusieurs forteresses bien situées, pour arrêter l'agresseur, jusqu'à ce qu'on ait assemblé ses forces, ou qu'on ait reçu du secours de quelqu'autre Puissance, jalouse de celle qui attaque.

II°. Appuyer & encourager les Places avec un camp volant, qui soit aussi de son côté appuyé & encouragé par les Places.

III°. Pour empêcher les séditions & les divisions intestines, entretenir la guerre au-dehors, où les humeurs mauvaises & inquiettes vont s'évaporer & se résoudre.

IV°. Quand on est sans armée (b), ou qu'elle est

foible, ou qu'on n'a que de la cavalerie , il faut :

1°. Sauver tout ce qu'on peut dans les Places fortes , ruiner le reste , & particulièrement les lieux où l'ennemi pourroit se poster.

2°. S'étendre avec des retranchemens (c) , quand on s'aperçoit que l'ennemi veut vous enfermer ; changer de poste ; ne demeurer pas dans des lieux où on puisse être enveloppé , sans pouvoir ni combattre ni se retirer , & pour cela avoir un pied en terre & l'autre en mer , ou sur quelque grande rivière.

3°. Empêcher les desseins de son ennemi , en jettant de main en main du secours dans les Places dont il s'approche , distribuant la cavalerie dans des lieux séparés , pour l'incommoder sans cesse , se saisir des passages , rompre les ponts & les moulins , faire enfler les eaux , couper les forêts , & s'en faire des barricades.

O B S E R V A T I O N S.

ARTICLE SIXIEME.

De la Guerre défensive.

(a) JE n'admets la guerre défensive qu'après des malheurs réitérés , ou lorsqu'on est forcé de faire la guerre contre une Puissance très-supérieure en forces , ou contre plusieurs Puissances

réunies. Dans la première position, il faut tâcher de faire la paix, pour ne pas s'exposer à des malheurs plus considérables : dans la seconde, il est imprudent de faire la guerre contre une Puissance plus redoutable par le nombre de ses troupes, par ses richesses, & par les ressources qu'elle a en elle-même, à moins que l'on n'ait de puissans Alliés ; dans ce cas, la guerre ne doit point être défensive, & on doit au moins disputer l'offensive à l'ennemi, si on ne la décide pas pour soi. La troisième position est différente ; comme on doit faire tête seul contre plusieurs Puissances réunies, & qu'elles peuvent attaquer différentes parties du Royaume, suivant la position des États de ces Puissances alliées, on est forcé de partager ses troupes, & d'avoir plusieurs armées ; en divisant ses troupes, leurs forces deviennent moins considérables, & l'on est quelquefois contraint de rester sur la défensive ; si ce n'est dans toutes les parties attaquées, du moins dans quelques-unes : mais quelque soit la puissance d'un Royaume, le Prince qui le gouverne ne doit point déclarer la guerre, ni se mettre dans le cas qu'on la lui déclare, s'il ne peut pas la faire offensive, & ce n'est jamais qu'après plusieurs campagnes malheureuses, qu'il doit se voir forcé à cette fâcheuse position. En commençant la guerre, l'offensive doit être son but ; mais il faut, avant de la déclarer, qu'il se mette en situation de ne rien craindre de ses ennemis, ou par lui-même, ou aidé de ses Alliés. La Puissance qui par elle-même est foible, doit éviter la guerre ; & si les circonstances la forcent d'armer, elle doit au moins se ménager des Alliés assez puissans, pour être en état, en réunissant ses troupes avec les leurs, de tenir tête à l'ennemi, & d'entreprendre de faire des conquêtes. Si elle ne trouve point d'Alliés, par la crainte qu'ils pourroient avoir de la puissance de son ennemi, ou parce qu'elle aura été prévenue, il

vaut mieux, dans ce cas, venir à composition, & acheter la paix, plutôt que de soutenir une guerre dont les suites ne peuvent que lui être funestes, & qui ne se termineroit qu'en abandonnant beaucoup plus de pays qu'elle n'en auroit cédé avant que de commencer la guerre.

Il y a peu de Puissances dans l'Europe, il n'y en a même point, qui puissent entreprendre de faire la guerre seules, sans le secours d'Alliés, parce que les Puissances contre lesquelles elles seront en guerre, feront l'impossible pour s'en ménager; & quand ce ne seroit que pour lui en ôter, elles doivent en avoir. Ce n'est pas que l'on n'ait vu la France seule contre presque toute l'Europe; mais si cette Puissance a su résister à tant de Princes armés contre elle, si elle s'est vu dans ces tems-là au comble de la gloire, elle a aussi vu peu de tems après changer la scène, ses armées chassées de la Hollande & battues, ses ressources épuisées, ses ennemis vouloir la forcer à détrôner un petit-fils de France qu'elle avoit mis sur le Trône, & la ruine entière de l'État ne dépendre que du sort d'une bataille *. Si la France, toute puissante qu'elle est, s'est vu à deux doigts de sa perte, que peut espérer un Prince foible par lui-même, & dont les forces principales ne consistent que dans ses Alliés, que la moindre circonstance peut faire changer, & qui souvent ne lui restent, que dans l'espérance, & même dans la volonté, de lui donner la loi? Ainsi, ou elle sera accablée par l'ennemi, ou elle deviendra la victime de ses Alliés. Il résulte de ce raisonnement, qu'un État foible, relativement à ses forces, à ses richesses, & aux moyens qu'il a pour faire ou pour soutenir la guerre, ne doit jamais la faire, que son existence doit être ses seules vûes politiques, & qu'il doit toujours rester dans la plus exacte neutralité, sans se mêler des querelles des Princes plus puissans que lui.

* Denain.

Les meilleurs Alliés que peut se ménager une Puissance, sont ceux qui, par leur position, ou par le commerce réciproque & indispensable qu'ils font avec elle, sont intéressés à sa conservation & à sa tranquillité. Il n'y a point d'Alliés séparés de tout intérêt ; les secours que l'on donne ont pour objet, ou l'espérance de joindre quelques Provinces à ses États, ou des subsides que donne la Puissance secourue. Le désintéressement est inconnu en fait d'alliance entre les Princes, ainsi l'intérêt particulier étant le premier principe qui forme les alliances, il faut, pour que leur union soit stable, que la sûreté & la tranquillité des Puissances alliées dépendent de leur conservation mutuelle.

Il y a des circonstances où une Puissance très-formidable, relativement au nombre de troupes qu'elle peut mettre sur pied, à ses finances, & aux ressources qu'elle a en elle-même, se voit forcée de rester sur la défensive, quoiqu'attaquée par une Puissance inférieure en forces & en ressources. Trop de lenteur dans les ordres pour rassembler les troupes, & les mettre en état de marcher ; une constitution militaire foible dans toutes ses parties ; trop peu de prévoyance pour former des magasins ; trop d'indécision dans le conseil pour le plan de la campagne ; trop peu de pouvoir au Général pour agir par lui-même, qui, très-souvent, a des idées contraires à celles du Ministère, sur la connoissance qu'il a du pays où il fait la guerre, ainsi que cela s'est vu sous le Règne de Louis XIV ; souvent même la timidité du Général, qui n'ose prendre sur lui, & qui laisse échapper l'occasion en attendant les ordres de sa Cour : toutes ces raisons, ou, pour mieux dire, tous ces défauts ou vices dans le Gouvernement militaire & politique, rendent nécessairement une guerre défensive, d'offensive qu'elle auroit dû être ; & la Nation, toute puissante & valeureuse qu'elle est, se voit humiliée,

humiliée, sans avoir aucune part à ses malheurs, parce qu'elle a été mal conduite.

(b) Quand on est sans armée, on ne fait point la guerre; quand on est foible, il faut l'éviter: quant à la troisième supposition de Montécuculi, elle n'est pas vraisemblable. Tous les Princes qui ont des troupes à leur solde, ont de l'infanterie & de la cavalerie, tous entretiennent plus ou moins de troupes, suivant leurs richesses & l'étendue de leurs États. La cavalerie est moins nombreuse que l'infanterie; cette dernière arme fait la principale force des armées. La Pologne est peut-être la seule Puissance qui ait plus de cavalerie que d'infanterie; mais dans les différentes guerres qu'elle a eue contre Gustave Adolphe & Charles Gustave, elle a toujours eu un corps nombreux d'infanterie; & lorsque Sobiesky, Roi de Pologne, vint en 1683 au secours de Vienne assiégée par les Turcs, ce Prince & la République firent de si grands efforts pour tâcher de sauver cette Place, que l'armée Polonoise étoit forte de cinquante mille hommes (a), tant infanterie que cavalerie *. Montécuculi suppose, sans doute, que toute l'infanterie a été mise dans les Places, & qu'il ne reste plus que de la cavalerie pour tenir la campagne, ce qui n'est pas possible ni probable, étant contre toute politique & tout principe de guerre. Les Places sont, sans doute, très-utiles pour défendre à l'ennemi l'entrée dans le pays, pour l'arrêter quelque tems, & retarder ses conquêtes; mais tôt ou tard on les

* Histoire
d'Allemagne.
tom. 10.

(a) L'Auteur de l'histoire de Sobiesky fait l'armée Polonoise de vingt-cinq mille hommes, fondé, sans doute, sur ce que l'on doit rabattre des secours que cette République promet & donne; cette République a cela de commun avec presque toutes les Puissances: d'ailleurs l'histoire de Sobiesky est plutôt un recueil d'épigrammes qu'une histoire véritable.

prend , sur-tout de la maniere dont on les attaque aujourd'hui , & au peu de défense dont elles sont susceptibles , relativement à leur construction. (Ce que j'espère prouver dans la suite de cet Ouvrage , lorsque je parlerai de la construction des Places.) Les Places prises , les troupes qui les défendoient ou sont faites prisonnières de guerre , ou ne peuvent servir tant qu'elle ~~durera~~ ^{il faut toujours exiger} une de ces deux conditions , & ne jamais permettre à des troupes forcées de rendre une Place , de servir dans d'autres Places ou dans les armées ,) & après deux ou trois campagnes , l'État se trouve sans Places , sans armée , ouvert de toute part , & soumis à la volonté du vainqueur.

Il faut , sans doute , des Places , mais il ne doit pas y en avoir trop ; il faut que par leur position , l'ennemi soit obligé de les prendre avant que de pénétrer plus avant , & il faut une armée forte ou foible , telle que l'on peut l'avoir , pour les couvrir & pour en disputer l'approche aux ennemis. En général , un État ne peut être bien gardé & bien défendu , que par un certain nombre de Places fortes & bien munies , & par une bonne armée pourvue de tout ce qui lui est nécessaire pour agir avec vigueur , commandée par un bon Général. Sans cette dernière condition , l'État le plus florissant , le mieux couvert de bonnes Places , dont le militaire sera le plus nombreux & le plus fort par sa constitution , qui sera le plus riche , & qui aura le plus de ressources intérieures , sera bientôt forcé à demander la paix.

(c) C'est toujours une précaution sage que de retrancher son camp ; mais cette précaution est plus essentielle lorsqu'on est sur la défensive. Je ne m'étendrai pas ici sur l'espece de retranchemens qu'il faut faire , parce que j'en parle amplement , & que je les détaille très au long dans la suite de cet Ouvrage , au Chapitre IV , Article cinquième , Tome 2.

ARTICLE SEPTIEME.

Du Secours.

ON secourt (a) :

I°. En rassemblant les forces.

II°. En faisant diversion.

III°. En fournissant de l'argent, des munitions, & autres besoins militaires.

IV°. Il faut se souvenir de se faire mettre en main des Places de sûreté, pour avoir un gage de fidélité, & un passage pour se retirer.

O B S E R V A T I O N.

ARTICLE SEPTIEME.

Du Secours.

(a) J'AI dit plus haut que toutes les Puissances, quelques soient leurs forces, leurs richesses, & le nombre de leurs troupes, avoient toujours besoin de se faire des Alliés qui leur donassent des secours. Ces secours sont ou en troupes ou en argent; mais la Puissance qui donne ou des troupes ou de l'argent, exige toujours que la Puissance secourue lui remette quelques Places, pour être assurée de sa fidélité, & pour sa propre sûreté. Comme dans le courant d'une guerre les circonstances peuvent changer, quoique les intérêts de chaque Puissance soient dans leur principe toujours les mêmes, parce que la position des

C c c 2

États ne change point, il est de la prudence de la Puissance qui donne le secours de mettre un frein à la volonté chancelante d'un Allié, qui, par caprice ou par séduction de la part de l'ennemi, voudroit rompre l'alliance, & faire sa paix sans y comprendre ses Alliés.

Les intérêts des Puissances ne peuvent point varier, parce que, comme je l'ai déjà dit, la position des États ne change point. La Maison qui est aujourd'hui sur le Trône de l'Empire doit toujours être en garde contre le Turc, cette Puissance devant être animée du desir de reprendre les conquêtes que la Maison d'Autriche a successivement faites sur l'Empire Ottoman ; & par une suite nécessaire de la même politique, le Roi de Prusse doit regarder les successeurs de la Maison d'Autriche comme ses ennemis déclarés, aussi long-tems qu'il conservera la Silésie. La Suede sera toujours en garde contre le Danemarck & la Russie. Le Danemarck mettra toujours toute son attention à conserver l'autorité qu'il a acquise sur la mer Baltique, & ses droits sur le Sund. La Pologne aura toujours à craindre la Russie & la Prusse, tant que son Gouvernement ne sera pas plus militaire qu'il l'est aujourd'hui, que le *liberum veto* (a) rompra toutes les Dietes, & divisera la République, le Roi & les grands Seigneurs. La Hollande suivra toujours l'impression de l'Angleterre, dont elle recevra la loi, tant qu'elle n'aura pas une marine militaire plus considérable que celle qu'elle a aujourd'hui. L'Angleterre sera toujours l'ennemie de la France, qui pourroit un jour lui disputer l'Empire des Mers, soit par ses propres forces, soit par l'union de toutes les Puissances maritimes, qui devroient avoir pour principe de former un équilibre

(a) Le *liberum veto* sert de base à la prétendue liberté de la Nation Polonoise, & fait qu'il n'y a aucune sûreté à traiter avec elle, parce qu'il ne faut qu'une seule voix qui s'élève pour rompre toutes les Dietes.

contre l'Empire despotique des Anglais , bien plus à craindre pour toutes les Puissances commerçantes , que le fantôme de la Monarchie universelle , qui servit de prétexte pour lier toute l'Europe contre Louis XIV. Le Roi de Sardaigne sera toujours , par la position de ses États , ou avec la France contre l'Empereur , ou avec l'Empereur contre la France ; mais jamais il ne fera seul la guerre contre une de ces deux Puissances , sans le secours de l'autre.

Quelque changement qu'il y ait dans le système politique , ces objets ne changeront pas , parce que les positions seront toujours les mêmes , & que les intérêts respectifs des Puissances sont de leur position. La convenance en est encore une source (a) ; mais comme les Rois & leurs Ministres ne sont pas éter-

(a) Malgré ce principe qui paroît universel , il n'y en a point qui ne puisse avoir quelque exception. Le Roi de Sardaigne s'est vu dans la position d'aggrandir ses États par un seul trait de politique , sans avoir recours ni à la France ni à la Maison régnante aujourd'hui sur le Trône de l'Empire. Le seul événement de la bataille de Rosback pouvoit remplir les vœux de ce Prince , si , sans déclarer la guerre , il eût aimé dans ce tems trente mille hommes. Dans l'incertitude de ses projets , l'Impératrice , Alliée de la France , auroit certainement craint une invasion dans les États de l'Empereur en Italie , & la France une pareille en Provence ou en Dauphiné , ou au moins une diversion d'autant plus dangereuse , que l'Impératrice auroit été forcée de rappeler de ses troupes pour défendre l'Italie , & la France pour le même objet en auroit envoyé en Provence & en Dauphiné. Pour engager le Roi de Sardaigne à désarmer , ces deux Puissances unies lui auroient donné conjointement le Duché de Milan , promis par l'un & par l'autre dans plusieurs circonstances , & ce Prince , sans répandre une seule goutte de sang , auroit rempli ses vœux & celles de ses prédécesseurs. On ne sauroit se persuader que ce trait de politique lui ait pu échapper ; il faut donc croire que ce Prince a voulu donner à l'Europe un exemple bien évident de sa fidélité pour les Traités , & de son amour pour la paix , en sacrifiant ses plus grands intérêts à la circonstance la plus favorable d'aggrandir ses États , circonstance que les siècles à venir ne ramèneront peut-être jamais.

nels, le système politique change souvent à chaque mutation de l'un & de l'autre, parce que la façon de voir n'est pas la même, que la manière de calculer est différente, & qu'en tout, il est rare qu'un Ministre qui entre en place suive le système de son prédécesseur. On voit aujourd'hui ce qu'on n'auroit certainement pas imaginé il y a dix ans (a); mais quelque soit le système politique, celui de s'affurer des Alliés ne changera point, & celui de le faire donner des Places de sûreté lorsque l'on donne des

(a) Ce n'est pas que l'alliance avec la France & la Maison d'Autriche n'ait été imaginée & désirée par Louis XIV. Après le Traité de Bade, signé en 1714, le Roi envoya à Charles VII M. le Comte du Luc en qualité d'Ambassadeur; mais avant qu'il partit, ce Prince voulut lui donner lui-même ses dernières instructions, & sans que ses Ministres en eussent la moindre connoissance. Louis XIV dit au Comte du Luc: *Voilà la paix faite, Monsieur; mais dites à l'Empereur, que malgré l'antipathie qui semble avoir toujours été entre nos deux Maisons, je desirerois véritablement entretenir une amitié cordiale & durable avec lui; que de cette amitié il en résultera le bien général de l'Europe, parce que nos deux Maisons étroitement unies, sans vouloir donner la loi, contiendront chaque Puissance, & maintiendront la paix dans tous les Etats. Parlez, Monsieur, demandez de ma part à l'Empereur une audience secrète, & exposez-lui le desir visé que j'ai d'entretenir avec lui une paix solide & une amitié durable.* Le Comte du Luc arrivé à Vienne, demanda à l'Empereur une audience secrète, il lui expose les intentions du Roi; mais l'Empereur lui dit, qu'il ne pouvoit se décider sans son Conseil: il lui nomma quatre des principaux Conseillers, avec lesquels il pouvoit s'ouvrir & traiter. Ces Conseillers prirent jour; le Comte du Luc leur répète ce qu'il avoit dit à l'Empereur, mais le Comte de Windischgrätz, l'un des quatre Conseillers, répondit qu'avant que de faire un pareil Traité, il falloit que le Roi rendit à l'Empereur, l'Alsace, la Franche-Comté & une partie de la Flandre, que la France avoit conquise sur la Maison d'Autriche. Le Comte du Luc sans répondre, se leva, & sortit brusquement de la salle, sans saluer personne. Comme depuis ce tems-là, l'Alsace, la Franche-Comté, & la partie de la Flandre, possédée par la France, lui ont été cédées & assurées par plusieurs Traités postérieurs à celui de Bade, l'objection de M. de Windischgrätz ne pourroit plus se faire aux Ministres du Roi; en tout cas, ils imiteroient certainement le Comte du Luc.

secours de troupes, aura toujours lieu , parce que l'intérêt personnel l'exige : il faut se garantir des événemens qui sont à la volonté & au caprice des hommes. Avec des Places de sûreté, on assure le retour du secours ; & si le système politique vient à changer ou à varier, on tient en respect la mauvaise foi de l'Allié, & on ne devient point la victime de son changement.

Il y a une observation à faire sur le secours qu'il faut donner à ses Alliés ; ou leurs États sont limitrophes de ceux du Prince qui donne le secours, ou ils n'en sont séparés que par les États de Princes neutres, ou ils en sont très-éloignés ; dans la première supposition, il vaut mieux que le secours soit en troupes , pourvu que l'on n'ait pas à se défendre dans une autre partie du Royaume, & que l'on ait assez de troupes pour que toutes les frontières soient bien gardées & en sûreté. Dans la seconde supposition , on peut encore donner des troupes ; mais il faut être certain de l'exacte neutralité des Princes sur les États desquels passent le secours pour aller joindre les troupes du Prince Allié ; car si on a lieu de soupçonner leur bonne foi , il vaut mieux dans ce cas donner de l'argent que d'exposer ses troupes à un retour très-incertain. Dans la troisième supposition, c'est de l'argent qu'il faut donner , & jamais des troupes. Je suppose une alliance entre la Suede & la France , il n'est pas possible que la France lui donne des troupes , ce ne peut être que de l'argent , & ces secours s'appellent subsides ; si cette alliance de la France est avec la Reine d'Hongrie, on peut lui donner des troupes , mais il vaut mieux lui donner de l'argent , parce qu'elle a suffisamment de troupes dans ses États, & que peut-être n'a-t-elle pas autant d'argent (a). Si c'est avec le Roi

(a) La politique de la Cour de Vienne est de beaucoup ménager ses propres

de Prusse , il faut le secourir par une armée qui agisse de son côté , & lui du sien , mais toujours de concert avec le Roi de Prusse & le Général Français. Si c'est avec le Roi de Sardaigne , il faut lui donner des troupes , & les donner à commander à un Général en qui ce Prince ait confiance , & de qui il veuille bien recevoir des avis ; en un mot , non-seulement l'espece de secours doit être relatif à l'éloignement ou à la proximité du Prince allié secouru ; mais encore il doit être selon le génie & le caractère de la Nation secourue , & il faut qu'il soit assez fort par lui-même pour que le Général ni le secours ne puissent point recevoir la loi du Prince qu'ils vont secourir , lorsqu'ils se trouveront sous ses ordres.

ARTICLE HUITIEME.

De la Disposition particuliere.

CETTE disposition (a) regarde chaque membre de troupes en particulier : elle renferme trois parties principales , une revue exacte , une conduite bien ordonnée , & une exécution vigoureuse.

troupes , & de n'avoir pas pour ses Alliés le même ménagement ; les batailles de Rocoux & de Lauffeld en pourroient être des preuves convaincantes : ainsi , dans tous les cas , il vaut mieux lui donner de l'argent , si les articles du Traité portent l'un ou l'autre.

OBSERVATION.

OBSERVATION.

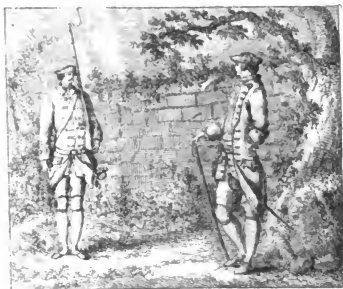
ARTICLE HUITIEME.

De la Disposition particuliere.

(a) **L**A disposition particuliere depend, à bien des égards, de la constitution générale du militaire, des différentes armes qui composent le militaire, de la force de chaque corps, de celle de chaque bataillon & de chaque escadron, & du nombre de bataillons & d'escadrons par Régiment. Elle consiste encore dans l'exactitude du complet, & dans les moyens que prend le Ministère pour cet objet; dans la juste proportion que doit avoir un Régiment d'infanterie & un de cavalerie, pour qu'ils aient l'un & l'autre la force & la solidité nécessaires, indépendantes de la masse générale; elle consiste encore dans l'ordre que l'on observe pour mettre les bataillons en bataille, dans le calcul indispensable, & dans le rapport qui doit être de la profondeur au front. Trop de front, relativement à la profondeur, est un très-grand défaut; il y a moins d'inconvéniens à avoir plus de profondeur & moins de front, pourvu que l'on ne soit pas exposé au feu du canon. La même proportion, quant au front d'un escadron, doit être calculée, avec la différence, cependant, que sa profondeur est moins essentielle que dans l'infanterie, parce que comme il n'y a d'impulsion dans la cavalerie que dans le premier rang, ceux que l'on met derriere ne sont que pour empêcher le flottement, & pour assurer le premier rang; mais ils ne donnent pas plus de force à l'attaque. Enfin la disposition particuliere regarde le total du militaire, divisé par brigades, par Régimens, par batail-

D d d

lons , par escadrons & par compagnies. De toutes ces divisions on en forme un tout , que l'on fait mouvoir & agir selon les circonstances , c'est alors que la disposition devient générale ; celle-ci dépend du terrain , de la situation des lieux , de l'arme qu'il faut employer dans une partie , & qui seroit inutile dans une autre , des moyens que l'on se ménage pour rendre la disposition plus forte & plus susceptible de secours , enfin de l'ensemble que le Général met dans sa disposition , pour qu'elle ait de la consistance & de la solidité dans toutes ses parties.



FIN DU PREMIER VOLUME.

E R R A T A.

Page 120, ligne 30, & qu'il ne life, *lisez*, afin qu'il ne life. www.libtool.com.cn

Page 161, lig. 7, ne puissent soutenir, *lisez*, ne puissent contenir.

Page 175, lig. 26, qui avoient assez, *lisez*, qui avoit assez.

Page 181, lig. 7, ne seront point contenus, *lisez*, ne seront point soutenus.

Page 219, lig. 14, qui étoit dant, *lisez*, qui étoit dans.

Page 262, lig. 9, & qui s'instruissent, *lisez*, & qui s'instruisent.

Page 274, à l'addition * *Hist. de l'Académie*, *lisez*, * *Hist. de l'Académie*.

Page 311, lig. 16, ces impôts son prélevés, *lisez*, ces impôts sont prélevés.

Page 321, lig. 3. le Munitionainre, *lisez*, le Munitionnaire.

Page 335, lig. 7, ne soient pas décisifs, *lisez*, ne soient pas décisifs.

T A B L E

*Des Chapitres , Articles & Observations contenus
dans ce premier Volume.*

www.libtool.com.cn

L	LIVRE PREMIER. Des principes de l' Art Militaire en	
	<i>général , page</i>	<i>1</i>
	CHAPITRE PREMIER. De la Guerre.	<i>Ibid.</i>
	OBSERVATIONS.	<i>2</i>
	CHAPITRE II. Des Préparatifs.	<i>6</i>
	<i>Observation.</i>	<i>Ibid.</i>
	ARTICLE PREMIER. Des hommes.	<i>11</i>
	<i>Observations.</i>	<i>54</i>
	ARTICLE II. De l' Artillerie.	<i>263</i>
	<i>Observations.</i>	<i>272</i>
	ARTICLE III. Des Munitions de Guerre & de Bouche.	<i>289</i>
	<i>Observations.</i>	<i>292</i>
	ARTICLE IV. Du Bagage.	<i>297</i>
	<i>Observations.</i>	<i>299</i>
	ARTICLE V. De l' Argent.	<i>307</i>
	<i>Observation.</i>	<i>309</i>
	CHAPITRE III. De la Disposition.	<i>314</i>
	<i>Observations.</i>	<i>316</i>
	ARTICLE I. De la Disposition universelle.	<i>322</i>
	<i>Observations.</i>	<i>325</i>
	ARTICLE II. De la Disposition par rapport aux forces.	<i>327</i>
	<i>Observations.</i>	<i>331</i>

T A B L E.

397

ARTICLE III. <i>De la Disposition par rapport au Pays.</i>	341
<i>Observations.</i>	349
ARTICLE IV. <i>De la Disposition par rapport au dessein.</i>	357
<i>Observation.</i>	<i>Ibid.</i>
ARTICLE V. <i>De la Guerre offensive.</i>	358
<i>Observations.</i>	361
ARTICLE VI. <i>De la Guerre défensive.</i>	380
<i>Observations.</i>	381
ARTICLE VII. <i>Du Secours.</i>	387
<i>Observation.</i>	<i>Ibid.</i>
ARTICLE VIII. <i>De la Disposition particuliere.</i>	392
<i>Observation.</i>	393

Fin de la Table de ce Volume.

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 03871 7859

www.libtool.com.cn



In Memory of
STEPHEN SPAULDING
class of 1957
UNIVERSITY OF MICHIGAN

UNIVERSITY OF MICHIGAN

www.libtool.com.cn